

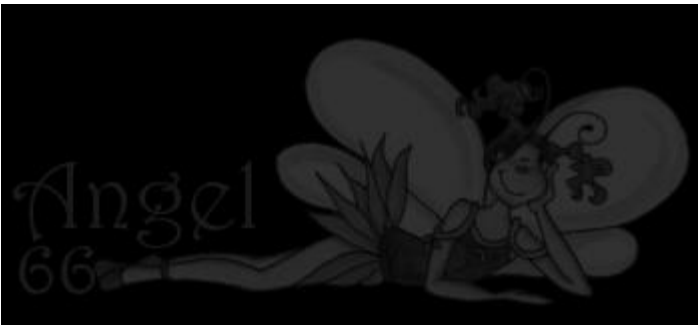
Julianna Baggott

Pure



Julianna Baggott

Pure



Résumé :

Premier tome d'une trilogie (tome 2 : Fuse, tome 3 : The New After)

Nous savons que vous êtes là, vous, nos frères et soeurs...

Pressia se souvient à peine des Détonations ou de la vie pendant l'Avant. Dans son armoire-lit derrière les décombres d'un salon de coiffure pour hommes où

elle vit avec son grand-père, elle pense à ce qui est perdu : comment le monde est passé de parcs d'attraction, cinémas, fêtes d'anniversaire, pères et mères à

cendres et poussière, cicatrices, brûlures indélébiles et corps accidentés. Et maintenant, à l'âge où tous sont contraints de se livrer à la milice pour être entraîné à devenir soldats ou, s'ils sont trop accidentés ou trop faibles, pour être utilisés comme cibles vivantes, Pressia ne peut plus prétendre être petite. Pressia est en fuite.

Nés Purs, ils Respirent les Cendres...

Il y a ceux qui ont échappé à l'apocalypse sans aucune marque. Les Purs. Ils sont gardés en sécurité

dans le Dôme qui protège leurs corps sains et supérieurs. Mais Partridge, dont le père est l'un des hommes les plus influents du Dôme se sent seul et isolé. Différent. Il pense aux pertes – peut-être simplement parce que sa famille est brisée. Son père s'est détaché des émotions, son frère s'est suicidé et sa mère n'est jamais parvenue jusqu'à leur abri. Ou peut-être est-ce sa claustrophobie : cette sensation que le Dôme est devenu un lieu à la discipline extrêmement rigide. Alors quand il entend que sa mère pourrait être encore en vie, Partridge risque sa vie pour quitter le Dôme et la retrouver.

Quand Pressia rencontre Partridge, leurs mondes volent en éclats une fois de plus.

Retrouvez l'univers de *Pure* sur www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Julianna Baggott

Pure

PROLOGUE

Un ronronnement sourd a résonné dans l'air, une semaine peut-être après les Détonations - il était difficile de garder la mesure du temps. Un ciel sombre et froissé déployait ses bancs de nuages noirs par-dessus un air saturé de cendres et de poussières. Nous n'avons jamais su s'il s'agissait d'un avion ou d'un quelconque vaisseau aérien, tant les nuées étaient figées. Toutefois, j'ai vu une sorte de ventre de métal, le faible éclat d'une coque, qui s'est abaissée un instant avant de s'évanouir. Le Dôme non plus n'était pas distinct. Lui qui brille aujourd'hui sur la colline n'était alors qu'une vague lueur pourpre dans le lointain. Il semblait flotter au-dessus de l'horizon, tel un corps céleste, un pompon lumineux et sans attache.

Comme le ronronnement trahissait une mission aérienne, nous nous sommes demandé s'il y aurait de nouveaux bombardements. Mais quel en aurait été

l'objectif ? Tout avait disparu, effacé ou balayé par les flammes ; ça et là, des flaques retenaient les pluies noires. Ceux qui avaient bu l'eau en étaient morts. Nos cicatrices étaient encore fraîches, nos plaies à vif, nos déformations douloureuses. Les survivants allaient clopin-clopant, cortège de la mort en quête d'un lieu épargné par les bombes. Nous avons cessé de lutter. Nous étions démunis. Nous ne cherchions pas même à nous abriter. Peut-être certains voulaient-ils y voir un effort pour se détendre. Peut-être l'ai-je cru moi aussi. Ceux qui le pouvaient encore s'extirpèrent des décombres. Tel n'était pas mon cas : ma jambe droite avait été sectionnée à la hauteur du genou et ma main était couverte d'ampoules à force d'utiliser un tuyau en guise de canne. Toi, Pressia, tu n'avais que sept ans et tu étais petite pour ton âge ; tu souffrais d'une blessure au poignet qui ne se refermait pas et les brûlures rougeoyaient sur ton visage. Mais tu étais rapide. Tu as escaladé les ruines pour te rapprocher du son, qui t'attirait parce qu'il dominait et venait du ciel. C'est alors que l'air a pris forme, un tournoiement céleste, un tourbillon d'ailes voletantes, libres de tout corps.

Des bouts de papier.

Ils se sont déposés autour de toi comme des flocons géants, pareils à ceux que les enfants découpaient dans du papier plié pour les coller sur les vitres de la classe, mais devenus gris déjà au contact des cendres portées par le vent. Tu en as ramassé un, de même que les autres qui le pouvaient, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Tu m'as tendu le papier et j'ai lu à voix haute :

Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs.

Un jour, nous sortirons du Dôme pour vous rejoindre dans la paix. Pour l'heure, nous vous observons de loin, avec bienveillance.

« Comme Dieu, ai-je murmuré. Ils nous observent comme l'œil bienveillant de Dieu. » Je n'étais pas le seul à avoir eu cette pensée. Les uns, intimidés, étaient emplis d'admiration. Les autres enrageaient. Tous, nous étions abasourdis, stupéfaits. Proposeraient-ils à certains d'entre nous de franchir les portes du Dôme ? Nous rejetteraient-ils ?

Les années viendraient à passer. Ils nous oublieraient.

Au début cependant, les bouts de papier sont devenus précieux - une forme de monnaie. Cela n'a pas duré. La souffrance était trop grande. Après avoir lu le papier, je l'ai plié et je t'ai dit : « Je le garderai soigneusement pour toi, d'accord ? »

J'ignore si tu m'as compris. Tu étais encore distante et muette, le visage aussi blanc, les yeux aussi vides que ceux de ta poupée. Au lieu de hocher la tête, tu secouais celle de la poupée, qui faisait à présent définitivement partie de toi. Quand ses paupières clignaient, les tiennes clignaient. Il en a été ainsi longtemps.

PRESSIA

PLACARDS

Pressia est allongée dans le placard. C'est là qu'elle dormira quand elle aura seize ans, c'est-à-dire dans deux semaines - la pression du contreplaqué noirci enserrant ses épaules, l'air ouaté, les particules de cendre emprisonnées. Il faudra qu'elle soit forte pour survivre à cela

□ forte, calme et, la nuit, à l'heure où l'ORS patrouille dans les rues, invisible.

Elle entrouvre la porte avec son coude et son grand-père apparaît, assis sur sa chaise, tout près de l'entrée. Le ventilateur logé dans sa gorge vrombit doucement ; les petites pales en plastique tournent dans un sens lorsqu'il inspire, et dans l'autre lorsqu'il expire. Elle est tellement habituée au ventilateur qu'il peut s'écouler des mois sans qu'elle y prête attention, mais tôt ou tard arrive un moment, comme celui-ci, où elle a l'impression d'être étrangère à sa propre vie et où tout l'étonne.

« Alors, tu penses pouvoir dormir là ? l'interroge-t-il. Tu t'y plais ? »

Elle déteste le placard, mais elle ne veut pas le blesser. « Je me sens comme un peigne dans une boîte », répond-elle. Ils vivent dans l'arrière-boutique d'un salon de coiffure détruit par un incendie. La pièce exiguë comprend deux chaises, deux grabats hors d'âge, l'un où dort son grand-père, l'autre qu'elle a utilisé

jusque-là, et une cage à oiseaux artisanale suspendue au plafond par un crochet. Ils entrent et sortent par la porte du fond, qui donne sur une ruelle. À l'époque de l'Avant, ce placard bas contenait la réserve de matériel de coiffure - les boîtes de peignes noirs, les bombes de mousse à raser, les essuie-mains soigneusement pliés, les blouses blanches qui s'attachent autour du cou par un bouton-pression. À coup sûr, elle rêvera qu'elle est de la mousse enfermée dans un aérosol.

Son grand-père se met à tousser ; le ventilateur s'affole. Le visage du vieil homme devient cramoisi. Pressia, après s'être extirpée du placard, le rejoint rapidement et lui tape dans le dos, tambourine sur ses côtes. À cause de cette toux, les gens ont cessé de faire appel à ses services

- entrepreneur de pompes funèbres au temps de l'Avant, il s'est ensuite forgé

une réputation de tailleur de chair, appliquant aux vivants son savoir-faire avec les morts. Elle avait

l'habitude de l'aider à désinfecter les plaies à l'alcool, à

aligner les instruments, parfois à contenir un enfant qui se débattait. Maintenant, les gens pensent qu'il est contaminé.

« Ça va ? » s'inquiète-t-elle.

Lentement, il reprend sa respiration. Il hoche la tête. « Très bien. » Il ramasse la brique sur le sol et la repose sur son moignon de jambe, juste audessus de l'amas de fils électriques fondus. La brique est sa seule protection contre l'ORS. « Ce placard-lit est ce que nous avons de mieux, déclare-t-il. Attends seulement de t'y faire. »

Pressia sait qu'elle devrait se montrer plus compréhensive. Il a construit la cachette quelques semaines plus tôt. Les placards s'étendent le long de la cloison les séparant du local principal de la boutique. Les vestiges de l'ancien salon, dont le toit a été complètement soufflé par l'explosion, se retrouvent pour la plupart à

l'air libre. Son grand-père a retiré des placards tous les sous-vêtements et les étagères. Au fond, contre le mur de séparation, il a ménagé une paroi factice, une trappe dissimulée par un panneau de bois qu'elle pourra faire sauter si elle doit prendre la fuite. Et après, où ira-t-elle ? Son grand-père lui a montré une ancienne canalisation d'irrigation dans laquelle se cacher, pendant que l'ORS

passera l'arrière-boutique au crible et découvrira un placard vide, et que le vieillard expliquera qu'elle est partie depuis des semaines, pour de bon sans doute, si elle n'est pas déjà morte. Il tente de se convaincre qu'ils le croiront, qu'elle aura la possibilité de revenir et que l'ORS les laissera en paix après cela. Bien sûr, ils savent tous deux que c'est improbable.

Elle a connu quelques enfants plus âgés qui se sont sauvés - un certain Gorse et sa sœur cadette, Fandra, qui était une bonne amie de Pressia avant qu'ils ne s'enfuient, voilà quelques années, un garçon dépourvu de mâchoire, et encore deux gamins qui ont prétendu qu'ils allaient se marier loin d'ici. Il existerait, paraît-il, un réseau souterrain menant hors de la ville, au-delà des Terres fondues et des Terres mortes, là où subsistent peut-être d'autres survivants - des civilisations entières. Qui sait ? Mais ce ne sont là que des bruits, des mensonges bien intentionnés, pour reconforter les gens. Ces enfants ont disparu. Personne ne les a jamais revus.

« Je suppose que j'aurai le temps de m'y faire ; tout le temps du monde, même, dans deux semaines à partir d'aujourd'hui », convient-elle. Quand elle aura seize ans, elle sera confinée dans l'arrière-boutique et dormira dans le meuble mural. Son grand-père lui a fait promettre de ne pas déroger à cette règle : « Sortir sera trop dangereux. Mon cœur n'y résistera pas. »

Ni l'un ni l'autre n'ignore ce qui arrive apparemment si vous ne vous présentez pas au quartier général de l'ORS le jour de vos seize ans. Ils viennent vous prendre dans votre sommeil. Ils viennent vous prendre pendant que vous marchez seul au milieu des décombres. Ils viennent vous prendre qui que vous achetiez, et quel qu'en soit le prix - mais encore faudrait-il que son grand-père ait la moindre somme d'argent pour soudoyer quiconque.

Si vous ne vous livrez pas à eux, ils viennent vous enlever. Ce n'est pas un on-dit. C'est la vérité. On raconte qu'ils vous emmènent dans les Terres extérieures, où ils désapprennent à lire à ceux qui ont appris, comme Pressia. Son grand-père lui a enseigné les lettres et lui a montré le Message : *Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs...* (Plus personne ne parle du Message. Le vieil homme l'a caché quelque part.) On raconte qu'ensuite ils vous apprennent à tuer en utilisant des cibles vivantes. Que soit vous apprenez à tuer, soit, si vous êtes trop déformé par les Détonations, vous servez de cible vivante, et c'est la fin pour vous.

Qu'arrive-t-il aux enfants du Dôme quand ils atteignent l'âge de seize ans ?

Pressia imagine que c'est comme dans l'Avant - un gâteau, des cadeaux dans leur emballage de couleurs vives, des piñatas, ces animaux bourrés de sucreries, suspendus et qu'on casse avec un bâton.

« Est-ce que je peux faire un saut au marché ? Nous sommes presque à

court de racines. » La jeune fille sait préparer certaines variétés de racines, qu'elle cuit à l'eau ; c'est l'essentiel de leur nourriture. Et puis, elle a envie de respirer l'air du dehors.

Son grand-père la regarde avec anxiété.

« Mon nom n'est pas encore sur la liste », le rassure-t-elle. La liste officielle de ceux qui doivent se livrer à l'ORS est placardée dans toute la ville - des noms et des dates de naissance serrés sur deux colonnes après avoir été recueillis par l'organisation. Celle-ci est apparue peu après les Détonations, sous la dénomination d'« Opération de Recherche et de Secours » -, mettant sur pied des unités médicales qui ont été un échec, dressant des listes de survivants et de morts, puis formant une petite milice pour maintenir l'ordre. Cependant, les chefs de l'époque ont été destitués. L'ORS est devenue l'« Opération Révolution Sacrée », dont les nouveaux dirigeants gouvernent par la peur et ont l'intention de renverser le Dôme un jour.

À présent, l'organisation ordonne que tous les nouveau-nés soient enregistrés, sous peine de punition pour les parents. Elle effectue également des descentes surprises dans les foyers. Les gens déménagent si fréquemment qu'il est impossible de retrouver leur trace. De toute façon, il n'existe plus rien de tel qu'une adresse - tout ce qui reste, ce sont des rues enfouies sous les gravats et dont les noms ont été effacés. Tant qu'elle n'est pas sur la liste, Pressia a le sentiment que le danger n'est pas vraiment réel. Elle espère qu'elle n'y figurera jamais. Ils ont peut-être oublié son existence, égaré un tas de fichiers, et le sien se trouvait dedans.

« En plus, nous avons besoin de faire des réserves. » Elle doit stocker le plus d'aliments possible avant que son grand-père ne prenne la relève dans les expéditions au marché. Elle est plus douée que lui pour le marchandage, l'a toujours été. Elle s'inquiète de ce qui se passera quand il sera chargé des courses.

« D'accord, très bien, approuve-t-il. Kepperness nous doit toujours quelque chose pour mes points de suture sur la gorge de son fils.

□ Kepperness », répète-t-elle. Voilà quelque temps déjà que celui-ci les a payés. Parfois, son aïeul ne se rappelle que ce qu'il veut bien. Elle s'avance jusqu'au rebord de la fenêtre fêlée, sur lequel est posée une rangée de petites créatures qu'elle a fabriquées avec des morceaux de métal, d'anciennes pièces de monnaie, des boutons, des charnières, des engrenages qu'elle a récupérés - de petits jouets à ressort : des poussins qui sautillent, des chenilles qui ondulent, une tortue qui claque du bec. Mais ceux qu'elle préfère, ce sont les papillons. Elle en a fait une demi-douzaine à elle seule. Leur squelette est constitué de dents des peignes noirs et leurs ailes ont été découpées dans les blouses blanches. Quand on les remonte, ils battent des ailes, mais elle n'a jamais réussi à les faire voler.

Elle en ramasse un, remonte le ressort. Ses ailes frémissent, soulèvent quelques cendres. Des cendres qui tourbillonnent - ce n'est pas si laid. En fait, ça peut même être beau, un tourbillon de cendres dans la lumière. Elle ne cherche pas à en voir la beauté, mais elle la voit. Elle trouve de petits moments de beauté partout - jusque dans la laideur. La lourdeur des nuages drapant le ciel, certains bordés de bleu sombre. De la rosée s'élève encore du sol et forme des chapelets de perles sur des fragments de verre noirci.

Pendant que son grand-père observe la ruelle, elle glisse le papillon dans son sac. Elle utilise ses figurines pour marchander, depuis que les gens ont cessé de venir chez eux pour se faire recoudre.

« Tu sais, nous sommes vernis d'avoir cet endroit - et maintenant une voie de fuite. Nous avons eu de la chance dès le début. De la chance que je sois arrivé tôt à l'aéroport pour vous récupérer toi et ta mère, au retrait des bagages. Que serait-il arrivé si je n'avais pas entendu qu'il y avait de la circulation ? Si je n'étais pas sorti en avance ? Et ta mère ? Elle était si belle, si jeune.

□ Je sais, je sais », soupire Pressia en s'efforçant de ne pas montrer son impatience, mais le discours est usé. Le vieillard évoque le jour des Détonations, il y a un peu plus de neuf ans, alors qu'elle en avait sept. Son père n'était pas en ville à cause de son travail. Il était comptable, avait des cheveux clairs et des pieds tournés vers l'intérieur, comme aimait à le rappeler son grand-père, mais c'était un bon quarterback. Le football - un sport civilisé qui se jouait sur une étendue d'herbe, avec des casques noués autour de la tête et des officiels qui soufflaient dans des sifflets et lançaient des mouchoirs colorés. « Mais qu'est-ce que ça peut faire, à la fin, que mon père ait été un quarterback aux pieds palmés si je ne me souviens pas de lui ? À quoi ça sert d'avoir eu une jolie maman si on ne peut même pas voir son visage en fermant les yeux ?

□ Ne dis pas ça, proteste-t-il. Bien sûr que tu te souviens d'eux ! »

Elle ne pourrait dire quelle est la différence entre les histoires qu'il lui raconte et ses propres souvenirs. Le retrait des bagages, par exemple. Le vieil homme le lui a décrit encore et encore - des sacs sur des roulettes, une grande ceinture qui se déplace, la sécurité qui se déploie en cordon, tels des chiens de troupeau bien dressés. Mais s'agit-il d'un souvenir ? Sa mère a été heurtée de plein fouet par une baie vitrée et est morte sur le coup, lui a-t-il dit. Se l'est-elle jamais rappelé

réellement ou l'a-t-elle simplement imaginé ? Sa mère était japonaise, ce qui explique qu'elle-même ait des cheveux noirs brillants, des yeux en amande et un teint uni, à l'exception d'une marque de brûlure rose vif, en forme de croissant incurvé autour de son œil gauche. Son visage est légèrement saupoudré de taches de rousseur qui lui viennent du côté paternel de sa famille. Son grand-père se

qualifie lui-même de moitié écossais-moitié irlandais, mais rien de tout cela ne signifie grand-chose pour elle. Japonais, Écossais, Irlandais ? La ville où

son père avait affaire (comme le reste du monde pour autant qu'on le sache) a disparu, été anéantie. Japonais, Écossais, Irlandais - rien de tel n'a perduré. «

BWI, épelle son grand-père avec emphase, c'était le nom de l'aéroport. Et nous sommes parvenus à nous sortir de là, en suivant les autres qui étaient encore en vie. Nous avons titubé à la recherche d'un lieu sûr. Nous nous sommes arrêtés dans cette ville, qui tient à peine debout, mais qui existe toujours parce qu'elle est proche du Dôme. Nous habitons un peu à l'ouest de Baltimore, au nord de DC. » À nouveau, ces choses ne veulent rien dire. BWI, DC, ce ne sont que des lettres.

Ses parents resteront à jamais des inconnus pour elle, et cette idée la rend malade ; et si elle ne peut les connaître, comment peut-elle se connaître elle-même ? Elle a quelquefois le sentiment d'être coupée du monde, comme si elle flottait - une tache de cendre tourbillonnant dans la lumière.

« Mickey Mouse, poursuit le vieillard. Tu ne te souviens pas de lui ? » C'est ce qui semble l'affecter le plus, qu'elle ne se rappelle ni Mickey Mouse, ni le voyage à Disneyland dont ils venaient juste de rentrer. « Il avait de grandes oreilles et portait des gants blancs ? »

Elle s'approche de la cage de Cricri. Celle-ci est faite de rayons de bicyclette, d'une mince feuille de métal pour le sol et d'une petite porte métallique également, qu'on fait glisser de bas en haut. À l'intérieur, sur un perchoir, est posée une cigale aux ailes mécaniques. Elle passe un doigt entre les fins barreaux et caresse les ailes de filigrane. Aussi loin que remontent ses souvenirs, l'insecte a toujours été là. Vieux et rouillé, il agite encore ses ailes de temps à

autre. C'est le seul animal domestique de Pressia. Elle l'a appelé Cricri, quand elle était petite, à cause du cri aigu qu'il poussait, lorsqu'ils le laissaient voler à

travers la pièce. Pendant toutes ces années, elle a maintenu ses différentes pièces en état de marche, utilisant l'huile dont les coiffeurs enduisaient autrefois leurs ciseaux pour qu'ils glissent bien. « Je me rappelle Cricri, répond-elle. Mais pas une souris géante qui en pince pour les gants blancs. » Elle se promet qu'un jour elle mentira à son grand-père, si cela peut tout arranger. Quel souvenir lui restait-il des Détonations ? La lumière éblouissante - du soleil à la puissance trois. Elle tenait la poupée dans ses bras. N'était-elle pas trop âgée pour en avoir une ? La tête de celle-ci était reliée à un corps de chiffon marron, avec des bras et des jambes en caoutchouc. Les explosions ont provoqué dans l'aéroport une vague de lumière qui a tout balayé sur son passage et noyé le champ de vision de la fillette, avant que le monde ne vole en éclats et ne fonde à moitié. Il s'est produit un enchevêtrement de vies et la tête de la poupée est devenue sa main. Et maintenant, bien sûr, elle connaît cette tête par cœur puisque c'est une partie d'elle-même - les yeux qui clignent en cliquetant lorsqu'elle bouge, les traits fins et noirs des cils en plastique, le trou dans les lèvres en plastique où est censé venir se loger le biberon en plastique, la tête en plastique à la place de son propre poing.

Elle passe sa main valide sur la tête de poupée. De l'extérieur, elle devine l'ondulation de ses phalanges prisonnières, les petites bosses et arêtes de ses articulations, la main perdue mêlée au caoutchouc de la poupée par la fusion. Et dans cette main captive ? Elle a la sensation sourde et

épaisse de l'autre main qui la touche. C'est sa manière de sonder l'Avant - il est là, une sensation légère, à peine perceptible. Les yeux se ferment avec un clic ; le trou entre les lèvres serrées est encombré de cendres, comme si la poupée elle-même respirait l'air ambiant. Elle tire une chaussette de laine de sa poche et recouvre la tête. Elle la recouvre toujours pour sortir.

Si elle s'attarde, son grand-père va se mettre à raconter ce qui est arrivé aux survivants après les Détonations - les affrontements sanglants dans les carcasses des hypermarchés, les rescapés brûlés et tordus se battant pour des réchauds de camping et des couteaux de pêche. « Je dois y aller avant qu'ils ne rangent leurs étals », lâche-t-elle - avant les patrouilles nocturnes. Elle se dirige vers sa chaise et embrasse sa joue rêche.

« Le marché uniquement. Pas de récupération », précise-t-il, avant de baisser la tête et de tousser dans la manche de sa chemise.

Telle est pourtant bien son intention. C'est son activité favorite, récupérer des résidus pour fabriquer ses créatures. « Promis », lance-t-elle. Son aïeul se cramponne toujours à la brique mais, en cet instant, son attitude lui paraît subitement triste et désespérée, un aveu de faiblesse. Il sera peut-être capable d'assommer le premier soldat de l'ORS, non le second, moins encore le troisième. Ils viennent toujours en meute. Elle voudrait dire à haute voix ce qu'ils savent tous deux : ça ne marchera pas. Elle peut se cacher dans cette pièce, dormir dans les placards. Elle peut faire sauter la cloison factice chaque fois qu'elle entend un camion de la milice dans le passage et s'enfuir. Elle n'a nulle part où aller.

« Ne t'absente pas trop longtemps !

□ Entendu. » Aussitôt, pour le rassurer, elle ajoute : « Tu as raison. Nous avons de la chance. » Mais elle n'en est pas convaincue. Ceux du Dôme ont de la chance, qui s'adonnent à leurs sports casqués, mangent des gâteaux, sont en relation les uns avec les autres et ne se sentent jamais comme des taches lumineuses de cendres tourbillonnantes.

« N'oublie pas ta promesse, ma fille. » L'hélice de sa gorge vrombit. Il tenait à la main un ventilateur électrique de poche quand les Détonations ont retenti (c'était l'été), et maintenant cet objet l'accompagne à jamais. Parfois, il a de la peine à respirer. Le mécanisme est englué par les cendres et la salive. Un jour, il en mourra, quand les cendres s'accumuleront dans ses poumons, que le ventilateur exhalera son dernier souffle.

Elle va à la porte de la ruelle, l'ouvre. Un cri strident retentit, proche de celui d'un oiseau ; puis quelque chose de sombre, recouvert de fourrure, enjambe précipitamment un amas de pierres non loin de là. Un œil humide la fixe. La chose grogne, déploie des ailes lourdes et courtes, avant de filer en direction du ciel gris.

Par moments, elle a l'impression d'entendre ronronner le moteur d'un vaisseau aérien au-dessus de sa tête. Elle se surprend à scruter le ciel à la recherche des bouts de pipier qui l'ont un jour rempli - oh ! la manière dont son grand-père lui a décrit le spectacle, toutes ces ailes ! Peut-être, un jour, y aurait-il un autre Message. Rien ne va durer, pense Pressia. Tout va changer à ;«mais. Elle le sent. Elle jette un coup d'œil en arrière avant de s'avancer dans le passage et s'aperçoit que le vieil

homme l'observe, comme il le fait de temps à autre - comme si elle était déjà partie, comme s'il s'exerçait au chagrin.

PARTRIDGE

MOMIES

Partridge est assis dans la classe d'Histoire mondiale de Glassings, cherchant à se concentrer. La ventilation est censée augmenter en fonction du nombre de corps présents à un moment donné, car les garçons de l'académie (tous ces joyeux générateurs d'énergie) peuvent élever la température d'une pièce et lui donner une odeur de renfermé si elle n'est pas gardée sous contrôle. Par chance, le bureau de Partridge est situé en dessous d'une bouche d'aération du plafond, et c'est comme s'il était assis dans une colonne d'air frais.

Glassings donne un cours sur les cultures du passé. Il est sur ce sujet depuis un mois entier. Derrière lui, le mur est couvert d'images de Bryn Celli Ddu, Newgrange, Dowth et Knowth, du Mur de Durrington et de Maeshowe

- des tertres néolithiques remontant aux environs de 3000 avant JésusChrist. Les plus anciens prototypes du Dôme, à en croire Glassings. « Croyezvous que nous soyons les premiers à avoir conçu un Dôme ? »

Ça va, j'ai compris, rumine Partridge. *Les peuples anciens, les tertres, les tombes, bla-bla-bla.* Leur professeur leur fait face dans son costume raide, avec l'emblème de l'académie piqué à sa place et une cravate bleu marine, toujours trop serrée. Partridge préférerait entendre son opinion sur l'histoire récente, mais cela ne sera jamais autorisé. Ils ne savent que ce qu'on leur a inculqué - les États-Unis n'ont pas frappé les premiers mais se sont défendus. Les Détonations se sont intensifiées et ont conduit à la destruction quasi totale. Les précautions prises dans le Dôme à titre expérimental, pour mettre au point un prototype de refuge durable en cas d'explosion, d'attaque virale ou de désastre environnemental, ont probablement fait de cette zone le seul lieu au monde où il y ait des survivants - les habitants du Dôme et les malheureux des alentours, à

présent soumis à un semblant de régime militaire. Les premiers observent les seconds et, un jour, quand la Terre se sera régénérée, ils retourneront s'occuper d'eux et recommenceront tout. Ça paraît simple, mais le garçon sait que ce n'est pas tout, et il est presque sûr que Glassings lui-même aurait beaucoup à dire sur le sujet.

Parfois, le professeur se laisse absorber par son cours, déboutonne sa veste, délaisse ses notes et considère la classe - ses yeux se rivent un instant sur chacun des élèves, comme s'il voulait qu'ils comprennent ses paroles plus profondément, qu'ils appliquent une leçon ancienne à la situation actuelle. Partridge le souhaite. Il a le sentiment qu'il y parviendrait, si seulement il disposait d'un peu plus d'informations.

Il lève le menton pour permettre à l'air de rafraîchir son visage et, soudain, lui revient en mémoire sa mère préparant un repas pour lui et son frère - les verres de lait avec des bulles collées contre le bord, les sauces huileuses, l'intérieur léger et moelleux des petits pains. De la nourriture qui vous

remplit la bouche et dont s'élèvent de petits nuages de vapeur. Maintenant, il prend ses pilules, parfaitement composées pour une santé optimale. Il les fait parfois tourner sur sa langue, se rappelant que même celles que son frère et lui prenaient à l'époque étaient sucrées et piquantes, se collaient entre les dents et avaient des formes d'animaux. Puis, la sensation s'évanouit.

Ces souvenirs sont brefs, viscéraux, pénétrants. Ces jours-ci, ils viennent le surprendre comme des coups de poing, la collision du présent et du passé, incontrôlable. Ça n'a fait qu'empirer depuis que son père a augmenté ses séances de codage - l'étrange mélange de drogues circulant dans son sang, les radiations et, pire que tout, le moule dans lequel on l'enferme afin de protéger certaines parties de son corps et de son cerveau pendant le traitement. *Les moules de momies*. C'est ainsi que ses camarades les ont appelés après un récent cours de Glassings sur d'anciennes cultures qui emmaillotaient leurs morts. Pour les séances de codage, les garçons de l'académie sont alignés et conduits au centre médical, acheminés en navette jusqu'à des chambres individuelles. Là, chacun se déshabille et s'introduit dans un moule de momie (une sorte de costume chaud), avant de réintégrer plus tard son uniforme pour être reconduit à l'extérieur. Les techniciens les préviennent que, pendant la période d'accoutumance du corps à son nouvel arsenal de compétences, ils peuvent être sujets à des vertiges, des pertes subites de l'équilibre, qui s'atténueront tandis que leur rapidité et leur force augmenteront. Les garçons y sont habitués - quelques mois de mise à l'écart des équipes sportives pour cause de maladresse provisoire. Ils penchent en avant et tombent, à plat ventre sur le gazon. Le cerveau manque tout autant de coordination, d'où les souvenirs brusques et étranges.

« Splendide barbarie, est en train de dire Glassings à propos d'une civilisation antique. La vénération des morts. » C'est l'un de ces moments où il ne lit pas ses notes. Il contemple sa main ouverte, posée sur son bureau. Il n'est pas censé

faire de commentaires personnels - *splendide barbarie*, ce genre de chose pourrait être mal interprété. Il perdrait alors son emploi. Il enjoint à la classe de répéter en suivant le prompteur, à l'unisson : « La manière agréée de traiter les morts et de recueillir leurs effets aux Archives des Pertes Personnelles... »

Partridge joint sa voix à celle des autres.

Quelques minutes plus tard, le professeur discourt de l'importance du blé

dans les cultures anciennes. Le blé ? Vraiment ?

C'est alors qu'on entend frapper à la porte. Glassings lève les yeux, étonné. Tous se raidissent. Le bruit retentit de nouveau. L'homme fait : « Excusez-moi, messieurs. » Il remet de l'ordre dans ses notes et jette un bref regard à l'œil de fouine d'une caméra, perchée dans un coin de la pièce. Le garçon se demande si les autorités du Dôme ont eu vent de son « splendide barbarie ». La réaction peut-elle être aussi rapide ? Cela va-t-il lui créer des ennuis ? Vont-ils l'emmener maintenant, sous les yeux des élèves ?

Glassings s'avance dans le couloir. Partridge perçoit des voix, des murmures. Arvin Weed, le génie de la classe, assis devant lui, se retourne et lui lance un regard interrogateur, comme s'il était au courant de ce qui se passe. Partridge hausse les épaules. On le croit souvent plus averti que les

autres. Il est le fils d'Ellery Willux. Même quelqu'un de haut placé doit de temps à autre lâcher des bribes d'informations, c'est ce qu'ils imaginent. Mais non. Son père ne laisse jamais rien filtrer. C'est une des raisons pour lesquelles il s'est élevé jusqu'à la première place. Et depuis que Partridge est entré à l'académie, ils se parlent rarement au téléphone et se voient encore moins. Le garçon fait partie de ceux qui restent là toute l'année, comme avant lui son frère, Sedge. Glassings rentre dans la salle de classe. « Partridge, appelle-t-il, prenez vos affaires.

□ Quoi ? Moi ?

□ Tout de suite. »

Partridge a un haut-le-cœur. Il fourre son carnet de notes dans son sac à dos et se lève. Autour de lui, on se met à chuchoter. Vie Wellingsly, Algrin Firth, les jumeaux Elmsford. L'un d'eux lance une plaisanterie (Partridge saisit son nom, sans distinguer le reste) et tous éclatent de rire. Ceux-là ont tendance à

s'agglutiner les uns avec les autres, la « horde », comme on les surnomme. Ce sont eux qui iront au bout de l'entraînement pour intégrer le nouveau corps d'élite, les Forces spéciales. Telle est leur destinée. Ce n'est écrit nulle part mais c'est chose entendue.

Glassings réclame le silence.

Arvin Weed adresse à son camarade un hochement de tête, comme pour lui souhaiter bonne chance.

Partridge se dirige vers la porte.

« Pourrai-je récupérer le cours ?

□ Bien sûr, répond Glassings, avant de tapoter le dos de son élève. Ça va aller. » Il parle de la prise de notes, bien sûr, mais il le regarde avec cet air à lui, cet air de sous-entendre un double sens à ses paroles, et le garçon devine qu'il essaie de le tranquilliser. Quoi qu'il arrive, *ça va aller*. Dans le couloir, Partridge est accosté par deux gardes. « Où allons-nous ? »

les questionne-t-il.

Les deux hommes, grands et musclés, ne se différencient que par la carrure.

« Votre père veut vous voir », annonce le plus large d'épaules. Partridge éprouve une soudaine sensation de froid. Ses paumes sont moites, aussi frotte-t-il ses mains l'une contre l'autre. Il ne veut pas voir son père ; il n'en a jamais envie. « Le boss ? s'exclame-t-il en essayant d'avoir l'air enjoué. Un petit moment entre père et fils ? »

Ils l'accompagnent le long des couloirs étincelants, laissent derrière eux les portraits de deux recteurs (l'un renvoyé, l'autre nouveau) à la mine terreuse, austère et quelque peu funèbre, puis descendent dans le soubassement de l'académie, par lequel passe la ligne de monorail. Ils attendent dans le sous-sol ventilé, silencieux. C'est la navette qui emmène les garçons au centre médical, où le père de Partridge travaille trois fois par semaine. Certains étages du centre sont réservés aux

malades. Ils sont bouclés en permanence. Les maladies sont traitées avec beaucoup de sérieux dans le Dôme. La contagion pourrait les balayer tous, aussi la plus légère fièvre peut-elle entraîner une courte mise en quarantaine. Partridge s'est retrouvé quelquefois dans ces étages - une petite pièce morne et stérile.

Les mourants ? Personne ne va les voir. On les met à un étage spécifique. Le garçon se demande ce que son père lui veut. Il ne fait pas partie de la horde, il n'est destiné à aucune élite. Ce rôle revenait à Sedge. Quand lui-même est entré à l'académie, il ne savait pas trop s'il était connu à cause de son père ou de son frère. Peu importe. Il n'a atteint la réputation ni de l'un ni de l'autre. Il n'a jamais remporté d'épreuve sportive et a passé la plupart des parties sur le banc de touche, indifférent à la compétition. En outre, il n'était pas assez intelligent pour rejoindre l'autre programme d'entraînement - l'accroissement cérébral. Celui-là était réservé aux bons, tels qu'Arvin Weed, Heath Winston, Gar Dreslin. Ses notes ont toujours été limites. Comme la plupart des garçons inscrits au codage, il est clairement un spécimen de culture, voué à l'amélioration globale de l'espèce.

Son père a-t-il uniquement l'intention d'effectuer une vérification sur son fils variété-de-jardin ? A-t-il ressenti un désir subit de renouer avec lui ? Trouveront-ils seulement un sujet de conversation ? Partridge cherche à se souvenir de la dernière fois où ils ont fait quelque chose ensemble pour le plaisir. Une fois, après la mort de Sedge, son père l'a emmené nager à la piscine de l'académie. Il se rappelle simplement que l'homme était un excellent nageur, qu'il glissait dans l'eau comme une loutre de mer et que, lorsqu'il était remonté à la surface et s'était essuyé, Partridge avait vu sa poitrine nue pour la première fois, à ce qu'il lui semble. L'avait-il déjà vu à moitié dévêtu auparavant ? Son père a sur la poitrine six courtes cicatrices, du côté gauche, au-dessus du cœur. Elles ne proviennent pas d'un accident. Elles sont trop symétriques et régulières. Le monorail s'arrête et Partridge éprouve le désir fugace de s'enfuir. Les gardes lui enverraient une décharge électrique. Il sait comment cela se passe. Il aurait une marque de brûlure en travers du dos et des jambes. Willux serait informé, bien sûr. Ça ne ferait qu'aggraver les choses. À quoi bon fuir, de toute façon ?

Où irait-il ? Tournerait-il en rond ? C'est un Dôme, après tout. La navette les dépose à l'entrée du centre médical. Les gardes montrent leur badge. Ils font signe à Partridge d'entrer, scannent ses rétines et, ensemble, ils franchissent les détecteurs. Ils parcourent le dédale des couloirs jusqu'à une porte qui s'ouvre avant même que les gardes n'aient frappé.

Une technicienne se tient là, debout. Derrière elle, Partridge voit son père, qui s'adresse à une demi-douzaine d'autres techniciens. Tous fixent une rangée d'écrans sur le mur, montrant des chaînes d'ADN, des gros plans de doublehélice. La femme remercie les gardes, puis accompagne le garçon jusqu'à un petit fauteuil tendu de cuir, placé à côté de l'imposant bureau paternel, à l'opposé du groupe au travail.

Ellery Willux est en train de dire : « Le voilà. Le bug dans le codage comportemental. » *Les* techniciens *sont* comme des oies au regard affolé, terrifiés par leur chef qui ignore toujours le nouveau venu. Rien de neuf à cela. Partridge a l'habitude d'être ignoré par son père.

Il observe la pièce autour de lui, remarque des plans originaux du Dôme, à présent encadrés et accrochés au mur, au-dessus du bureau.

Pourquoi est-il ici ? s'interroge-t-il une fois de plus. L'homme est-il lancé

dans une démonstration, cherche-t-il à lui prouver quelque chose ? Partridge sait pourtant qu'il est intelligent, qu'il impose le respect, la peur même.

« Tous ses autres types de codage ont si bien réussi ! Pourquoi pas le codage comportemental ? Personne n'a de réponse ? »

Partridge tambourine du bout des doigts sur les accoudoirs du fauteuil, lançant de brefs regards sur les mèches grises de son père. Celui-ci a l'air fâché. En fait, sa tête donne l'impression de trembler de colère. Il a remarqué que la colère se manifeste ainsi chez lui depuis les funérailles de son frère. Sedge est mort après que son codage a été achevé et qu'il est entré dans les Forces spéciales, le nouveau corps d'élite constitué de seulement six jeunes diplômés de l'académie. « Une tragédie », ainsi que l'appelle son père, comme si donner à

l'événement le nom approprié le rendait plus acceptable.

Les techniciens se regardent mutuellement : « Non, monsieur. Pas encore, monsieur. »

L'homme jette un œil noir sur l'écran, les sourcils froncés, son nez charnu rougi, avant de se tourner vers son fils, comme s'il découvrait à l'instant sa présence. Il congédie les techniciens d'un geste de la main. Ceux-ci détalent, s'empressent de filer par la porte. Partridge se demande si un sentiment de soulagement les envahit chaque fois qu'ils s'éloignent de leur supérieur, de sa façon d'être. Au fond d'eux-mêmes, éprouvent-ils tous de la haine pour le boss ?

Ce n'est pas lui qui les en blâmerait.

« Alors, commence Partridge en tripotant une sangle de son sac à dos. Comment ça va ?

☐ Je suis sûr que tu aimerais bien savoir pourquoi je t'ai fait venir. »

Le garçon hausse les épaules. « Bon anniversaire avec un peu de retard ? » Il a eu dix-sept ans il y a presque dix mois.

« Ton anniversaire ? Tu n'as pas reçu le cadeau que je t'ai envoyé ?

☐ C'était quoi, cette fois ? » cherche Partridge en se tapotant le menton. Ça lui revient. Un stylo très cher surmonté d'un bulbe lumineux. *Ainsi tu pourras étudier tard dans la nuit*, lui précisait une note attachée à l'objet, *et prendre l'avantage sur tes camarades*. Ellery Willux s'en souvient-il lui-même ?

Probablement pas. La note était-elle seulement de sa main ? Partridge ne connaît pas l'écriture de son père. Quand il était enfant, sa mère avait l'habitude de rédiger des devinettes pour les aider à trouver où elle avait caché les cadeaux. Elle lui avait dit que c'était une tradition inaugurée par son père lors de leur premier rendez-vous - de courtes énigmes en vers et des présents. Partridge a gardé ce détail en mémoire parce qu'il avait été frappé d'apprendre qu'ils avaient été amoureux à ce point, alors qu'ils ne l'étaient plus. Il ne se rappelle pas même la présence de son père lors de ses anniversaires.

« Si je t'ai fait appeler, c'est pour tout autre chose.

☐ Alors, je suppose que vient ensuite l'intérêt paternel pour mes études. Tu vas me demander : *As-tu appris quelque chose d'important ?* »

L'homme pousse un soupir. Y a-t-il quelqu'un d'autre pour lui parler sur ce ton ? Sans doute pas.

« As-tu appris quelque chose d'important ?

☐ Nous ne sommes pas les seuls à avoir inventé des Dômes, à ce qu'il paraît. Il en existe qui remontent à la Préhistoire - Newgrange, Knowth, Maeshowe, etc. »

Son père s'assoit. Le cuir de son siège craque. « Je n'ai pas oublié la première fois que j'ai vu une photo de Maeshowe. J'étais adolescent alors, dans les quatorze ans. Je l'ai trouvée dans un livre sur les sites préhistoriques. » Il s'interrompt, porte la main à sa tempe, qu'il masse en décrivant un petit cercle.

« C'était une manière de vivre éternellement, en bâtissant quelque chose de durable. Un legs. Ça m'est resté à l'esprit.

☐ Je croyais qu'avoir des enfants, pour un homme, c'était faire un legs. »

Son père lui jette un regard sévère. « Oui, tout à fait. Et c'est une des raisons pour lesquelles je t'ai convoqué. Certains aspects de ton codage présentent des résistances. »

Le moule de momie. Quelque chose va de travers.

« Quels aspects ?

☐ L'esprit et le corps de Sedge s'adaptaient sans peine au codage, et tu es proche de lui sur le plan génétique, mais...

☐ Quels aspects ? répète Partridge.

☐ Assez bizarrement, le codage comportemental. La force, la rapidité, l'agilité, tous les aspects physiques sont normaux. Ressens-tu des effets ?

Psychiques et/ou physiques ? Un manque d'équilibre ? Des pensées ou des souvenirs inhabituels ? »

Les souvenirs, en effet, il pense de plus en plus à sa mère, mais il ne veut pas révéler cela à son père. « J'ai eu vraiment froid, au moment où j'ai appris que tu m'avais fait appeler. Vraiment froid, dans tout le corps.

☐ Intéressant », fait son interlocuteur, qui se sent peut-être blessé, l'espace d'une seconde, par cette remarque.

Le garçon désigne du doigt l'un des cadres suspendus au mur. « Des originaux ? Ils sont nouveaux.

- Vingt ans de service. Un cadeau.
- Très joli. J'aime bien ton œuvre architecturale.
- Elle nous a sauvés.

□ Nous ? » relève Partridge à voix basse. Il ne reste qu'eux à présent, une famille réduite à deux personnes en conflit permanent.

Alors, comme si la transition était naturelle, l'autre lui pose des questions sur sa mère pendant la période qui a précédé les Détonations, sur ces semaines qui ont conduit à sa mort, et le voyage spécial qu'elle et Partridge ont entrepris seuls tous les deux. « Ta mère t'a fait avaler des pilules ? »

Il y a des gens de l'autre côté du moniteur mural, très vraisemblablement. Il a le regard vide d'un miroir sans tain. À moins qu'il n'y ait personne. Peut-être les a-t-on renvoyés eux aussi. Ils sont enregistrés, cependant. Ils doivent l'être. L'œil scrutateur d'une caméra est disposé dans chaque coin.

« Je ne sais plus. J'étais enfant. » En réalité, il se rappelle les pilules bleues. Elles étaient censées faire baisser sa température, mais semblaient au contraire l'aggraver. La fièvre le faisait frissonner sous les couvertures.

« Elle t'a emmené à la plage. Tu t'en souviens, pas vrai ? Juste avant. Ton frère ne voulait pas y aller. Il avait un match de base-ball. Son équipe concourait pour le championnat.

□ Sedge adorait le base-ball. Il adorait beaucoup de choses.

□ Nous ne parlons pas de ton frère. » L'homme peut à peine prononcer le nom de son fils aîné. Depuis le décès de celui-ci, Partridge a compté le nombre de fois où son nom est sorti de la bouche de leur père - une poignée. Sa mère a trouvé la mort en essayant d'aider les survivants à gagner le Dôme, le jour des Détonations, et son mari l'a qualifiée de sainte, de martyre, avant de cesser peu à peu de parler d'elle. Partridge l'entend encore dire : « Ils ne la méritaient pas. Ils l'ont entraînée dans leur perte. » Les rescapés étaient alors « nos petits frères et sœurs », tandis que les dirigeants du Dôme, y compris lui-même, étaient « les contremaîtres bienveillants ». De telles expressions resurgissent de temps à

autre dans les discours officiels mais, dans les conversations quotidiennes, ceux qui vivent en dehors du Dôme sont les « malheureux ». Son père a utilisé le mot bien des fois en sa présence. Et Partridge doit reconnaître qu'il a passé une bonne partie de sa vie à haïr les malheureux, qui ont entraîné sa mère avec eux. Pourtant, dernièrement, pendant le cours d'Histoire mondiale de Glassings, il n'a pu s'empêcher de réfléchir à ce qui est réellement arrivé. Le professeur suggère que l'histoire est malléable. On peut la transformer. Pourquoi ? Pour l'embellir ?

« Je te parle des pilules que ta mère te donnait, de ce qu'elle te faisait avaler quand vous étiez partis.

□ J'ai oublié. J'avais huit ans. Bon Dieu ! Qu'est-ce que tu attends de moi ? »

Tout en disant cela, il se rappelle les coups de soleil qu'ils avaient attrapés en dépit des nuages, et

l'histoire pour s'endormir que sa mère lui avait racontée alors qu'ils étaient malades, celle d'une femme cygne avec des pattes noires. Sa mère, il la voit souvent dans son esprit - ses cheveux bouclés, ses mains douces aux os fins d'oiseau. La femme cygne, c'était aussi une chansonnette, avec une mélodie. Il y avait des mots qui rimaient et des mouvements des mains. Sa mère lui avait dit : « Quand je te chante cette chanson, tiens ce collier serré dans ton poing. » Il avait obéi. Le bord des ailes déployées du cygne était coupant, mais il n'avait pas lâché prise.

Une fois, il avait raconté l'histoire à Sedge. C'était dans le Dôme, un jour où

leur mère lui manquait cruellement. Son frère avait déclaré que c'était une histoire pour les filles. Ou pour les enfants qui croyaient aux fées. « Grandis, Partridge. Elle est bel et bien morte. Tu ne le vois pas ? Tu es aveugle ? »

Maintenant son père le presse : « Nous allons devoir augmenter le nombre de tests. Toute une batterie de tests. Tu auras tellement d'aiguilles plantées dans le corps que tu auras l'impression d'être une pelote à épingles. » Une *pelote* à

épingles - encore un de ces mots dépourvus de sens. Est-ce une menace ? Ça en a tout l'air. « Les choses seraient plus simples pour nous si tu pouvais nous expliquer ce qui s'est passé.

□ Je n'y arrive pas. J'aimerais bien, mais j'ai oublié.

□ Écoute-moi, fils. » Partridge n'aime pas la façon dont son père prononce le mot *fils* , comme si c'était un reproche. « Tu as besoin qu'on te remette la tête sur les épaules. Ta mère... » Il a un regard las. Ses lèvres sont sèches. Il donne l'impression de s'adresser à quelqu'un d'autre. Il a la même voix qu'il utilise d'habitude au téléphone. *Allô ! Willux à l'appareil.* Il croise les bras sur sa poitrine. Ses traits se figent un instant, comme s'il se rappelait quelque chose. Sa tête tremble à nouveau. Même ses mains semblent agitées par la colère. « Ta mère est un éternel problème. »

Ils échangent un regard. Partridge ne dit mot, mais il se répète intérieurement ces dernières paroles. *Est un éternel problème.* Le verbe est conjugué au présent. Ce n'est pas le bon temps pour évoquer les morts. Son père rectifie : « Elle n'allait pas bien mentalement. » Il se frotte les cuisses, puis se rejette en arrière.

« Je t'ai énervé », remarque-t-il. Voilà qui est étrange également. Il ne parle jamais d'émotions.

« Ça va. »

L'homme se lève. « Faisons venir quelqu'un pour nous prendre en photo. Quand était-ce, la dernière fois ? » Sans doute aux funérailles de Sedge, pense Partridge. « Quelque chose que tu pourras garder avec toi au dortoir, si la maison te manque.

□ Elle ne me manque pas », réplique le garçon. Il ne s'est jamais vraiment senti chez lui, au Dôme, alors qu'y a-t-il ici qu'il pourrait regretter ?

Néanmoins, son père fait venir une technicienne, une femme avec une bosse sur le nez et une frange, et lui ordonne d'aller chercher un appareil photo. Willux et son fils se tiennent debout devant les

plans récemment accrochés, épaule contre épaule, droits comme des militaires. Un flash.

PRESSIA

RÉCUPÉRATION

À un pâté de maisons de distance, Pressia sent déjà les odeurs du marché - viande et poisson avariés, fruits pourris, matières carbonisées et fumée. Elle distingue les ombres mouvantes des marchands, quelle reconnaît à leur toux. C'est aussi un moyen de mesurer les progrès de la mort. Il existe différents types de toux. Celles qui vibrent avec netteté. Celles qui commencent et finissent par un sifflement. Celles qui commencent mais ne finissent pas. Celles qui brassent des glaires. Celles qui s'achèvent dans un grognement - ce sont les pires, d'après son grand-père. Elles sont signe que les poumons sont envahis de liquide - annonce de mort par infection, de noyade par l'intérieur. Le jour, son grand-père a une toux vibrante mais, la nuit, ce sont des grognements qui s'échappent de son sommeil.

Elle suit le milieu de la rue. En dépassant les apprentis, elle entend les bruits d'une dispute familiale, le beuglement grave d'un homme, le choc d'un objet métallique contre un mur. Une femme pousse un cri strident, un enfant se met à

pleurer.

Comme elle parvient au marché, elle constate que les vendeurs sont en train de ranger. Ils ont traîné des panneaux depuis l'autoroute jusque-là, pour en faire des abris et des toits piqués de rouille. Ils ferment les stands avec du carton comprimé gorgé d'eau, chargent les marchandises sur des charrettes à bras boiteuses, recouvrent les étals de bâches déchirées.

Pressia passe à côté d'une mêlée bruisante de murmures - un cercle de dos blottis les uns contre les autres, sifflant, parfois hululant, puis à nouveau murmurant. Elle entrevoit des visages tavelés de métal, de verre brillant, de cicatrices ridées. Le bras d'une femme semble scellé dans le cuir, retroussé audessus du poignet, à la jonction avec la chair. Elle aperçoit un groupe d'enfants, guère plus jeunes qu'elle. Deux d'entre eux (des jumelles aux jambes estropiées et rouillées sous leurs jupes) font tourner une corde au-dessus de laquelle saute une troisième, au bras rogné. Elles chantent :

Attrapez un Pur, tordez-lui le cou

Faites-vous une ceinture avec ses boyaux

Un bel éventail de sa blanche peau.

Et puis du savon en broyant ses os.

Frotte, frotte, frotte ! Un, deux, trois.

Frotte, frotte, frotte ! Pure c'est moi.

Pur est le nom qui désigne ceux du Dôme. Les enfants font une fixation sur eux. Ils figurent dans toutes leurs comptines, morts le plus souvent. Pressia connaît celle-ci par cœur. Elle sautillait dessus quand elle était petite. Elle voulait ce savon, bêtement. Elle se demande si c'est également le cas de ces gamines. Être une Pure - à quoi ressemblerait-elle, comment se sentirait-elle ? Si les cicatrices étaient effacées, si elle avait une main à nouveau, non une poupée ?

Il y a là un petit garçon aux yeux trop écartés, quasiment logés sur les côtés de la tête, comme un cheval, qui entretient un feu dans un tonneau métallique, avec deux brochettes de viande carbonisée posées dessus. Les animaux grillés sont petits, de la taille d'un rongeur. Ces gosses étaient des nourrissons au moment des Détonations, des bébés résistants. On appelle les enfants nés avant les Détonations des « Pré », et ceux qui sont nés après des « Post ». Les Post devraient être des Purs, mais ça ne marche pas ainsi. Les mutations causées par la catastrophe se sont inscrites dans les gènes des survivants. Les bébés ne sont pas nés purs. Ce sont des mutants, venus au monde avec les séquelles des déformations de leurs parents. De même pour les animaux. Au lieu de repartir de zéro, les espèces semblent gagner en complexité, un mélange d'humain, d'animal, de terre et d'objets.

Toutefois, les gens de son âge font une distinction importante : ceux qui se rappellent la vie avant les Détonations et les autres. Quelquefois, après avoir fait connaissance, les enfants de sa génération jouent à « Je me souviens », échangent des souvenirs comme s'il s'agissait d'argent. Le caractère plus ou moins intime du souvenir révèle à quel point vous souhaitez vous ouvrir à l'autre

- une valeur de confiance. Ceux qui étaient trop jeunes pour se remémorer sont à la fois plaints et enviés, un mélange odieux. Pressia se prend parfois à gonfler le nombre de ses souvenirs, empruntant ceux des autres pour les imbriquer dans les siens. Cette attitude l'inquiète cependant, car elle craint qu'à force d'amasser les souvenirs des autres les siens perdent toute fiabilité. Elle doit retenir fermement le peu qui lui reste.

Elle observe successivement les différents visages, sur lesquels le feu projette d'étranges ombres, fait scintiller des éclats de métal et de verre, allume des cicatrices étincelantes, éclaire les brûlures et les nodosités des chéloïdes. Une fille, qu'elle reconnaît mais à laquelle elle ne peut donner un nom, lève les yeux sur elle et lui dit : « Tu veux des morceaux de Pur ? Bien croustillants ?

□ Non », répond Pressia d'une voix plus forte qu'elle ne l'aurait souhaité. Les enfants rient, sauf le garçon qui s'occupe du feu. Il retourne les brochettes de ses doigts fins et délicats comme s'il manipulait quelque chose qui se remonte, une machine ou un instrument. Son nom est Mikel. Il n'est pas comme les autres enfants. On sent chez lui de la dureté. Elle sait qu'il est orphelin de longue date et a vu mourir de nombreuses personnes. « Tu es sûre, Pressia ? insiste-t-il avec le plus grand sérieux. Juste un peu avant que tu ne te fasses attraper pour de bon. » Mikel a une tendance méchante, mais d'habitude il ne la dirige pas contre elle, parce qu'elle est plus âgée. Aussi est-elle surprise de la remarque.

« C'est gentil à toi de me l'offrir, mais je m'en passerai. »

Il la contemple avec une expression de tristesse. Peut-être espérait-il l'entendre hurler qu'on ne l'attraperait jamais. Quoi qu'il en soit, elle se sent désolée pour lui. Sa cruauté lui a toujours donné une apparence vulnérable, à

l'opposé de ce qu'il aimerait susciter.

Plus loin, elle aperçoit Kepperness, l'homme dont a parlé son grand-père. Elle ne l'a pas croisé depuis longtemps. Il a l'âge qu'aurait son père, tel qu'elle l'imagine. Il est en train de jeter des caisses vides à l'arrière d'une charrette, les manches relevées sur ses bras incrustés de verre, minces et musclés. Il la regarde, puis détourne les yeux. Il a encore quelques tubercules sombres dans un panier. Elle incline la tête pour dissimuler les cicatrices sur le côté de son visage. « Comment va votre fils ? Son cou est-il complètement guéri ? »

l'interroge-t-elle en espérant qu'il se sentira toujours redevable vis-à-vis d'elle. Le marchand se redresse et étire son dos avec une grimace. L'une de ses prunelles luit à travers une pellicule jaune orangé, une cataracte provoquée par les radiations, qui n'a rien d'inhabituel. « Tu es la gamine du tailleur de chair, n'est-ce pas ? Sa petite-fille ? Tu n'es plus censée te trouver dans les parages. Trop âgée, non ?

☐ Non, rétorque-t-elle, sur la défensive. Je n'ai que quinze ans. » Elle fait semblant de se recroqueviller contre le vent alors qu'en fait elle veut paraître plus petite et plus jeune.

« Vraiment ? » L'autre s'immobilise et la fixe. Elle se concentre sur son œil valide, le seul avec lequel il peut voir. « J'ai risqué ma vie pour ces racines. Je les ai arrachées tout près du bois de l'ORS. M'en reste un peu.

☐ Eh bien, ce que j'ai, moi, c'est quelque chose d'unique en son genre. Quelque chose que ne peut s'offrir qu'une personne ayant accumulé assez de richesses. Pas le premier venu, vous comprenez.

☐ Qu'est-ce que c'est ?

☐ Un papillon.

☐ Un papillon ? grogne Kepperness. Il n'y en a plus guère. » C'est la vérité. Ils sont devenus très rares. Au cours de l'année écoulée, Pressia en a pourtant vu un peu plus que d'habitude, signes timides d'un renouveau.

« C'est un jouet.

☐ Un jouet ? » Les enfants n'ont plus de jouets dignes de ce nom. Ils s'amuse avec des vessies de porc et des poupées de chiffon. « Fais-moi voir un peu. »

La jeune fille secoue la tête. « Pas la peine de regarder si vous n'avez pas d'argent.

☐ Laisse-moi seulement jeter un coup d'œil. »

Elle soupire et prend une mine réticente. Elle tire le papillon de son sac et le lève devant elle.

« Plus près », fait l'homme. Elle est à présent en mesure de dire que ses deux yeux ont été brûlés par les Détonations, l'un beaucoup plus gravement que l'autre.

« Vous aviez de vrais jouets quand vous étiez enfant, je parie ? »

Il approuve et demande : « À quoi il sert ? »

Pressia remonte le papillon et le pose sur la charrette à bras. Il bat des ailes.

« Je me demande comment c'était de grandir à votre époque. Noël et les anniversaires, précise-t-elle.

□ Je croyais à la magie quand j'étais enfant. Tu imagines ça ? dit-il en penchant la tête et contemplant le jouet. Combien ?

□ Normalement, j'en demande une bonne somme. C'est un souvenir des choses passées. Mais pour vous ? Eh bien ! Le reste de vos racines suffira, celles qui traînent là. C'est tout ce dont nous avons besoin. »

Le vendeur lui tend le panier et elle fait rouler les tubercules dans son sac, avant de céder le papillon.

Kepperness déclare : « Je le donnerai à mon fils. Il n'en a plus pour longtemps. » Pressia repart déjà. Elle entend le cliquetis du mécanisme, puis les ailes qui battent. « Ça l'égaiera un peu. »

Non, pense-t-elle. Continue à marcher. Ne lui pose pas la question. Mais elle se souvient du fils. C'était un gentil garçon. Endurant, aussi. Il n'a pas pleuré

quand son grand-père lui a recousu le cou, même s'il n'y avait rien contre la douleur. « Lui est-il arrivé quelque chose d'autre ?

□ Il a été attaqué par une Poussière. Il était dehors, au-delà des champs, près du désert, en train de chasser. Il a vu un œil s'ouvrir dans le sol, et il a été

entraîné sous le sable. Sa mère était avec lui et l'a sauvé. Mais il a reçu une morsure. Son sang s'est infecté. » Les Poussières sont ceux qui ont fusionné

avec la terre ; dans les villes, elles se sont amalgamées aux débris des immeubles. La plupart d'entre elles sont mortes peu après les Détonations - pas de moyens de subsistance, ou pas de bouches, ou des bouches sans appareil digestif. Certaines ont survécu quand même, parce qu'elles sont devenues des roches plus que des êtres humains, tandis que d'autres ont prouvé qu'elles pouvaient être utiles, en œuvrant au côté des Bêtes, ceux qui ont fusionné avec des animaux. Lorsque Pressia explore les décombres, elle prend garde aux Poussières qui pourraient l'atteindre, lui saisir une jambe et l'attirer à elles. Elle ne s'est jamais rendue en dehors de la ville, là où le garçon s'est fait happer. On dit que là-bas des paupières battent à travers le sable et la cendre des Terres mortes. On dit que beaucoup de rescapés qui pensaient voir venir la Fin, avant même les Détonations, et s'étaient réfugiés dans les bois ont été engloutis dans les arbres.

On dit que la mort provoquée par une morsure est affreuse. L'enfant a parfois de l'écume qui lui sort de la bouche et est incapable de bouger. Pressia cherche les tubercules dans son sac. « Je ne savais pas. Tenez ! Gardez les racines et le papillon !

□ Non, rétorque Kepperness en glissant le jouet dans une poche intérieure de son manteau. J'ai vu ton grand-père il n'y a pas si longtemps. Il ne va pas bien non plus, n'est-ce pas ? On a tous quelqu'un. Un marché est un marché. »

Pressia ne sait trop quoi répondre. L'autre a raison. Tout le monde a un proche qui est mort ou en train de mourir. Elle hoche la tête. « Compris. Je suis vraiment désolée. »

L'homme a recommencé à charger sa charrette et secoue le chef : « Nous sommes tous désolés. » Il déplie une lourde pièce de tissu et l'étend par-dessus ses marchandises. Pendant qu'il a le dos tourné, la jeune fille renverse son sac et deux tubercules retournent dans le panier d'où ils venaient.

Elle tourne rapidement sur ses talons et s'éloigne. Elle sait qu'elle ne serait pas arrivée à tout manger, pas quand le fils de Kepperness agonise, ni après s'être fait payer plus qu'elle n'en a l'habitude.

Il lui reste encore à fouiller dans les rebuts. L'homme ne s'est pas trompé. Son grand-père va mal. Il ne tiendra pas. Et si elle se fait prendre ? Ou si elle s'enfuit ? Il faut qu'elle fabrique autant de créatures que possible, afin qu'il puisse les utiliser pour marchander et survivre. Elle presse le pas. Parvenue au bout du marché, elle s'arrête. Là, sur un muret de brique, est affichée une nouvelle liste de l'ORS, qui claque dans le vent froid. Des vendeurs descendent la rue en faisant rouler leurs charrettes, dans un vacarme amplifié

par l'écho. Elle attend qu'ils soient passés, puis s'avance vers la feuille. Elle l'aplatit avec la main. Les caractères sont petits. Elle doit se rapprocher. Ses yeux parcourent rapidement la liste.

Alors elle le voit.

Le nom de Pressia Belze, suivi de sa date de naissance.

Elle effleure les lettres du bout du doigt.

C'est indéniable désormais. Il n'y aura pas de dossier égaré avec son nom dedans. Le voici. Bien réel.

Elle rebrousse chemin, butant sur des briques éparses. Elle prend la première rue qu'elle rencontre.

Elle est gelée maintenant. L'air est humide. Elle tire sur son pull pour se protéger le cou, ensuite sur sa manche pour recouvrir la tête de la poupée, toujours enveloppée dans la chaussette, enfin elle croise les deux bras sur sa poitrine. C'est une habitude, à vrai dire, une chose qu'elle fait quand elle est dehors, en public, quand elle est nerveuse. Un réconfort, presque. Des deux côtés de la rue, parmi les ruines, certains immeubles ont gardé leur ossature et les gens y ont bâti des abris de fortune. Elle côtoie alors un édifice qui a été totalement détruit. Ce sont les meilleurs pour fouiner. Elle a déjà trouvé

des choses magnifiques dans les décombres (du fil de fer, des pièces de monnaie, des agrafes, des clés...) mais ce sont des endroits dangereux. Des Bêtes qui ont gardé une forme humaine, ainsi que les Poussières qui s'en sont le moins éloignées, creusent leur foyer dans les ruines, y entretiennent du feu,

cuisent le produit de leur chasse et répandent des traînées de fumée. Elle imagine le fils de Kepperness là-bas, dans les Terres mortes, avec à ses pieds un œil dans le sable - puis une main surgissant de nulle part, l'attirant vers les profondeurs. Elle est seule. Si elle se fait attraper et aspirer dans les entrailles du sous-sol, elles se repaîtront d'elle jusqu'à la dernière miette. Comme elle ne voit pas de fumée, elle grimpe sur un tas de pierres branlantes, marche dessus avec précaution, cherchant du regard des reflets métalliques, des restes de câble électrique. Elle sait que la zone a été

soigneusement ratissée mais elle finit par dénicher ce qui a dû être une corde de guitare, des morceaux de plastique fondu qui semblent provenir d'un ancien jeu de société et un mince tube de métal.

Peut-être peut-elle confectionner quelque chose de spécial pour son grandpère - un cadeau digne d'être conservé. Elle ne veut pas employer le terme de *souvenir*, parce qu'il évoque son départ prochain, mais il est dans son esprit. *Souvenir*.

Lorsqu'elle traverse le marché pour rentrer chez elle, les stands sont fermés. Elle est en retard. Son grand-père va bientôt s'inquiéter. Parvenue de l'autre côté, elle aperçoit à nouveau le garçon aux yeux largement écartés, Mikel. Il cuit une autre bête sur son chaudron. Celle-ci est minuscule, de la taille d'une souris quasiment, sans presque rien à manger dessus.

Un petit garçon se tient à côté de lui. Il se hausse sur la pointe des pieds pour tâter la viande. Mikel le réprimande : « Non ! Tu vas te brûler » Il le pousse à terre. L'autre est pieds nus. Il n'a que des bouts d'orteils. Il se râpe un genou, hurle en voyant le sang couler et court jusqu'à une entrée d'immeuble plongée dans la pénombre. Trois femmes sortent sur le seuil, toutes fusionnées, l'engorgement de leur taille caché par un enchevêtrement de tissu. Des parties de leur visage ont la brillance et la rigidité du plastique. Des Groupies, c'est ainsi qu'on les appelle. L'une d'elles a les épaules penchées, la colonne vertébrale incurvée. De nombreux bras émergent de l'ensemble, les uns pâles et tachés de son, les autres sombres. La femme du milieu saisit le garçonnet par le bras et lui commande : « Tais-toi ! Chut maintenant ! Tais-toi ! »

Celle à la colonne courbée, qui paraît être la moins fusionnée des trois, crie à

Pressia sans plus attendre : « C'est toi qui lui as fait ça ? C'est toi ? »

☐ Je ne l'ai pas touché, se défend la jeune fille, et elle tire sur sa manche.

☐ Il est temps de rentrer », dit la femme. Elle regarde autour d'elle, comme si elle sentait quelque chose dans l'air. « Tout de suite. »

Le gamin se tortille pour lui échapper et se sauve dans la rue en direction du marché désert, braillant de plus belle.

La femme à la colonne courbée jette un œil par-dessus son épaule, lève un poing noueux et l'agite vers Pressia : « Tu vois ce que tu as fait ? »

Alors, la voix de Mikel retentit : « Bête ! Bête ! »

Pressia se retourne et découvre une Bête qui ressemble à un loup, plus animale qu'humaine. Elle est couverte de fourrure, mais a les flancs hérissés de verre. Elle avance à quatre pattes en boitillant, puis s'immobilise et se redresse sur ses hanches, atteignant presque la taille d'un homme adulte. Elle a des pieds griffus mais pas de museau - à la place, elle a un visage presque dépourvu de poils, avec une mâchoire longue et étroite, et de longues dents. Ses côtes se soulèvent et retombent rapidement. Un maillon de chaîne est inséré en travers de sa poitrine.

Mikel monte sur son bidon de pétrole et se hisse précipitamment sur un toit métallique. Les Groupies se ruent dans leur immeuble et ferment l'ouverture avec une plaque de bois. Elles ne prennent pas même le temps d'appeler le fugitif, qui court toujours seul dans la rue.

Pressia sait que la Bête s'emparera en premier de l'enfant. Plus petit que la jeune fille, il constitue une cible parfaite. Mais, bien sûr, elle risque de s'attaquer aux deux. Elle est sûrement assez grosse pour cela.

Pressia serre son sac contre elle et se met à courir, battant rapidement des bras et des jambes. C'est une bonne coureuse, qui a toujours eu le pied léger. Peut-être que son père, le quarterback, était rapide. Ses chaussures sont trouées par l'usure sous la plante et elle sent le sol à travers ses chaussettes fines. Le marché fermé, la rue semble étrangère. La Bête bondit sur ses traces. Le gamin et la jeune fille sont les seuls à être restés dehors. Le fuyard doit humer un changement, un danger dans l'air. Il fait volte-face et ses yeux s'agrandissent de frayeur. Il trébuche et, terrifié, ne peut se relever. Maintenant qu'elle est plus près de lui, elle note que son visage est brûlé au niveau de l'œil, qui brille d'un bleu laiteux, comme une bille.

Elle court jusqu'à lui. « Viens ! » crie-t-elle, l'attrapant par la taille et le soulevant. Avec seulement une main valide, elle a besoin de son aide. «

Accroche-toi bien ! » lui ordonne-t-elle.

Elle jette des regards éperdus de tous côtés, cherchant quelque chose à escalader.

Derrière eux, la Bête se rapproche. Il n'y a que des ruines de part et d'autre mais, à l'avant, elle distingue un bâtiment qui n'est qu'à moitié effondré. Il y a des barreaux devant l'entrée - celle d'un magasin qui avait une vitrine autrefois, comme le salon de coiffure. Elle se souvient que son grand-père lui a raconté que c'était une boutique de prêteurs sur gages et qu'elle a été pillée en premier parce qu'on y trouvait des armes et de l'or, même si l'or a finalement perdu toute valeur.

La porte est entrebâillée.

Le gosse pousse des cris perçants et est plus lourd qu'elle ne le pensait. Il étreint son cou, lui coupant la respiration. La Bête est si proche qu'elle perçoit son halètement.

Elle se précipite vers le vantail métallique, le repousse brutalement, avant de se retourner et de le

claquer derrière eux, l'enfant toujours accroché à elle. Le battant se verrouille automatiquement.

Ils sont dans une petite pièce nue, avec simplement quelques paillasses sur le sol. Elle étouffe les cris du gamin avec sa main. « Silence ! lui intime-t-elle. Ne fais pas de bruit ! » Et elle recule jusqu'au mur du fond. Elle s'assoit avec le petit sur son giron dans le coin enténébré de la pièce.

L'instant d'après, la Bête est à la porte, hurlant et griffant à travers les barreaux. Cette Bête n'a pas de mots, pas de mains en dépit de son visage et de ses yeux humains. La porte tremble bruyamment. Frustré, l'assaillant se recroqueville et gronde. Puis il tourne la tête, renifle l'air. Et, attiré par autre chose, il s'éloigne.

Le garçon mord la main de Pressia de toutes ses forces.

« Ouille ! s'exclame-t-elle, se frottant la paume sur son pantalon. Qu'est-ce qu'il te prend ? »

Il fixe sur elle des yeux écarquillés, comme s'il était surpris lui aussi.

« J'espérais plutôt un merci », ajoute-t-elle.

Un grand bruit résonne à l'autre bout de la pièce.

Pressia sursaute et pivote sur elle-même. Le gamin regarde également. Une trappe a été ouverte avec fracas, et la tête et les épaules d'un type ont émergé du sous-sol. Il a les cheveux en bataille, des yeux sombres, sérieux. Il est un peu plus âgé que la jeune fille. Il demande : « Vous êtes là pour la réunion, ou quoi ? »

Le garçon pousse de nouveaux hurlements, comme si c'était la seule chose qu'il sache faire. Pas étonnant que la femme lui ait dit de la fermer, pense Pressia. C'est un braillard. Il se rue vers la sortie.

« Reste ici ! »

Mais il est plus prompt qu'elle. Il ouvre la porte, la franchit comme une bombe et déguerpit.

« Qui était-ce ? s'étonne le nouveau venu.

□ Je ne sais même pas », répond Pressia en se relevant. Elle découvre que le type se tient debout sur une échelle pliante instable. La pièce en dessous de lui est bourrée de gens.

« Je te connais. Tu es la petite-fille du tailleur de chair. »

Elle remarque deux balafres qui courent sur le côté de son visage, peut-être l'œuvre de son grand-père. Elle peut dire que la suture n'est pas très ancienne, un an ou deux au plus.

« Je ne me rappelle pas t'avoir rencontré.

□ Nous ne nous sommes pas parlé. En plus, j'étais bien sonné. » Il désigne son visage du doigt. « Tu

ne me reconnais probablement pas. Mais je me souviens de t'avoir vue là-bas. » Il la fixe d'une manière qui la fait rougir. Elle perçoit quelque chose de familier chez lui, plus précisément dans l'éclat sombre de ses yeux. Elle aime son visage, un visage de survivant, la mâchoire bien dessinée avec deux longues cicatrices en dents de scie. Ses yeux - ils ont quelque chose de furieux et de doux en même temps.

« Tu es là pour la réunion ? Sérieusement, on commence. Il y a à bouffer. »

C'est sa dernière sortie avant ses seize ans. Son nom est sur la liste. Son cœur continue à battre fort. Elle a sauvé le garçon. Elle se sent courageuse. Et elle meurt de faim. L'idée de manger lui plaît. Peut-être y aura-t-il assez de nourriture pour qu'elle puisse en dérober un peu pour son grand-père. Un hurlement s'élève non loin d'eux. La Bête est toujours aux alentours.

« Oui, ment Pressia. Je suis là pour la réunion. »

Il esquisse un sourire, qui se fige. Il n'est pas du genre à sourire si facilement. Il se tourne, lance aux autres en dessous de lui : « Une de plus !

Faites de la place ! » Et Pressia remarque un frissonnement sous sa chemise bleue, qui se ride comme l'eau.

La mémoire lui revient : c'est le garçon aux oiseaux dans le dos.

PARTRIDGE

BOÎTE MÉTALLIQUE

Les élèves du cours d'Histoire mondiale de Glassings sont tous calmes, ce qui est étrange car, habituellement, les sorties réveillent leurs pires instincts. Seul le bruit de leurs pas retentit et fait résonner les rangées de boîtes métalliques disposées par ordre alphabétique. Même Glassings, qui a toujours quelque chose à dire, est devenu muet. Son visage est rouge et tendu, comme s'il réprimait quelque chose. Du chagrin ou de l'espoir ? Partridge hésite. Le professeur s'éloigne en traînant les pieds et disparaît dans l'une des allées. L'air du Dôme est toujours sec et stérile, une présence statique. Toutefois, aux Archives des Pertes Personnelles, l'atmosphère semble légèrement chargée, presque électrique. Il n'arrive pas à comprendre pourquoi. Évidemment, se dit-il en lui-même, il est impossible que les effets des morts conservés ici diffèrent dans leur arrangement moléculaire de n'importe quel autre objet. Peut-être les affaires des morts n'y sont-elles pour rien, non plus que l'air. Il est probable que ce soient les garçons de l'académie qui sont chargés, chacun recherchant un nom particulier. Tous ont perdu quelqu'un dans les Détonations, de même que Partridge. S'il subsistait un objet lié au défunt, se rapportant à un quelconque moment de son existence, celui-ci a été placé dans une boîte métallique, étiqueté, classé par ordre alphabétique, enfermé ici il jamais - pour être honoré ? Ensuite il y a ceux qui connaissent quelqu'un qui est mort depuis les Détonations, dans le Dôme même. Si vous perdez un proche ici, cependant, on ne fait pas grand cas de vos sentiments, l'accent est mis sur des pertes collectives d'une telle ampleur, comment pourriez-vous prendre un deuil personnel trop à cœur ?

Et les maladies graves sont rares, à moins qu'elles ne soient minutieusement dissimulées.

Glassings a déposé sa demande de nombreuses fois au cours des années, pour que cette excursion soit possible. Finalement, il a reçu le feu vert, et les voilà sur place. Une voix jaillie on ne sait d'où vient leur casser les oreilles, une voix de femme enregistrée qui commente ainsi la visite : « Chaque personne décédée se voit attribuer une petite boîte métallique pour ses effets personnels. Les corps sont incinérés parce que l'espace est précieux. Nous devons réduire même nos traces de pas. Voilà ce qui nous est permis jusqu'à ce que la Terre soit de nouveau habitable et que nous ayons regagné notre place légitime en tant que participants à part entière et créateurs du paysage naturel. »

« Est-ce qu'on peut ouvrir les boîtes ? » crie Arvin Weed. J'ai trouvé une de mes tantes.

□ Tata Weed ! lance quelqu'un, moqueur.

□ Oui, répond Glassings, distrait par sa propre recherche, sans doute. Ce n'est pas tous les jours que vous serez autorisés à pénétrer ici. Soyez respectueux. Ne touchez à rien. En clair, si le professeur déniché la boîte qu'il cherche, il l'ouvrira. Partridge suppose qu'en fait ils ne sont pas autorisés à ouvrir quoi que ce soit, que tout ce qu'il a le droit de faire, c'est de voir des alignements de récipients métalliques. Son cœur s'accélère. Il presse le pas, avant que Glassings ne change d'avis, avant que l'un des conférenciers n'intervienne. Il court presque. Il a le vertige. On dirait que tous les garçons courent maintenant, dérapant dans les angles, chancelant à cause des effets du codage sur leur équilibre.

Il suit les longues rangées jusqu'à la fin de l'alphabet ,

□ Willux. Il découvre le nom de son frère aîné : Sedge Watson Willux, accompagné de ses dates de naissance et de mort, si précises et définitives, en caractères minuscules. Il passe ses doigts sur les lettres en relief L'encre n'a pas pâli comme sur d'autres boîtes. La disparition de : Sedge ne remonte qu'à un an. En un sens, c'est comme si une éternité s'était écoulée depuis et, dans le même temps, c'est comme s'il était encore là, et qu'il y avait eu une erreur administrative. Il se rappelle la dernière fois qu'il l'a vu. Ils étaient à son dîner d'incorporation. Son frère et les cinq autres diplômés de l'académie étaient les premiers à intégrer le nouveau corps d'élite. Sedge portait son uniforme. Le codage faisait son plein effet. Il était ; plus grand, plus large d'épaules, sa mâchoire plus épaisse. Il a reproché à Partridge d'être trop maigre. « Double ta ration de barres protéinées », lui a-t-il conseillé et, à un moment, il l'a regardé et lui a dit : « Tu te souviens des histoires que tu avais l'habitude de raconter ? Les contes de fées ? » Partridge a hoché la tête. « J'y pense encore, parfois. » Sedge a ri. Et puis, juste avant de partir, il l'a pris dans ses bras et a chuchoté : « Peut-être que cela ne t'arrivera pas. » À l'époque, le garçon a cru que c'était une méchanceté, une façon de dire qu'il n'était pas assez viril pour supporter l'entraînement. Mais après que son frère il été retrouvé mort, il s'est demandé si ce n'était pas plutôt un souhait sincère, un espoir. Partridge ignore ce que sont devenues les cinq autres recrues incorporées ce jour-là. D'après une rumeur, elles délivraient une formation intensive et leurs familles n'auraient de leurs nouvelles que par courrier. Partridge suppose que leurs parents ne se plaignent pas : ils doivent être soulagés que leurs enfants soient en vie.

Il passe ses doigts dans la poignée mais, pour quelque raison, il ne peut se résoudre à ouvrir la boîte. Sedge est parti. Sous son nom, les caractères disent CAUSE : BLESSURE PAR BALLE AUTO-

INFLIGEE. Dans le Dôme, le suicide n'a plus un caractère aussi honteux que par le passé. Les ressources doivent profiter à ceux qui sont en bonne santé et ont une forte volonté de vivre. Les mourants ne reçoivent pas grand-chose : le contraire serait manquer de sens pratique. Un jour prochain, avec de la chance, ils retourneront tous dans le monde extérieur, le Nouvel Éden, ainsi que certains l'appellent, et il leur faudra être robustes. Le suicide de Sedge était tragique parce qu'il était jeune et fort, mais l'acte même d'avoir mis fin à ses jours était un signe de déficience, et il y a quelque chose d'admirable (selon la rhétorique qui a été lancée à la face de Partridge) dans le fait qu'il ait vu ce défaut en lui-même et ait épargné à la collectivité le poids de son existence. Partridge déteste ce genre de discours. *Mon frère tat mort*, a-t-il envie de rétorquer. *Il est le meurtrier et h victime. Nous ne le reverrons jamais.*

Il ne veut pas voir à quoi celui-ci a été réduit. Le Contenu d'un récipient en métal. Il ne peut le supporter.

L'emplacement réservé à sa mère (ARIBELLE CORDING WILLUX) vient aussitôt après et il est surpris qu'elle ait ici le droit d'exister. Cette fois, il emportera tout ce qu'il trouvera. Il tire la petite poignée, décroche la boîte et la porte jusqu'à la table étroite disposée entre les rangées. Il soulève le couvercle. Il n'a pas posé beaucoup de questions à son père au sujet d'Aribelle. Il sait que cela rend son vieux mal à l'aise. À l'intérieur, il trouve une carte d'anniversaire avec des ballons, comportant un mot écrit à l'occasion de ses neuf ans (mais c'était avant la date exacte), une sorte d'écrin métallique et une photo de sa mère et lui à la plage. Ce qui le frappe, c'est combien ces objets sont réels. Elle a dû les mettre dans le Dôme avant les Détonations. Chacun avait le droit d'apporter un petit nombre d'affaires personnelles qui lui étaient chères. Bien sûr, prétendait leur père, c'était uniquement en cas d'urgence - une urgence qui, arguait-il, ne se produirait probablement jamais. Ces objets étaient sûrement ceux qu'elle avait choisi de prendre avec elle.

Elle a existé. Il réfléchit à l'orientation des questions que lui a posées son père. Sa mère a-t-elle interféré avec son codage ? Lui a-t-elle donné des pilules ?

En savait-elle plus que ne le pensait son père ?

Il ouvre la carte et lit le message rédigé à la main. *Marche toujours dans la lumière. Suis ton âme. Puisse-t-elle avoir des ailes. Tu es mon étoile guide, telle celle qui s'est levée à l'est et a guidé les Hommes sages. Joyeux anniversaire, Partridge ! Je t'aime, Maman.*

Savait-elle qu'elle ne serait pas avec lui pour ses neuf ans ? Avait-elle un projet en tête ? Il essaie d'entendre les mots dans la bouche de sa mère. Parlait-elle ainsi des anniversaires ? Était-il son étoile guide ? Il effleure les caractères, griffonnés avec une telle force qu'il sent sous ses doigts les sillons tracés par le stylo.

Il saisit l'écrin et note à l'arrière la présence d'un remontoir, à côté des charnières du couvercle. Il soulève ce dernier. Quelques notes grêles s'élèvent - une boîte à musique. Il la referme aussitôt, espérant que les autres étaient trop absorbés dans leurs propres recherches pour rien remarquer.

Cachés sous le coffret, il découvre la chaînette d'un collier et son pendentif : un cygne en or avec une pierre bleu brillant à la place de l'œil. Il prend la chaîne entre ses doigts, et le pendentif se met à

tournoyer. Si elle a existé, il'est-il pas possible qu'elle existe encore ? Il entend à nouveau la voix de son père : « Ta mère est un éternel problème. » *Est.*

Partridge sait qu'il doit se rendre de l'autre côté. Si elle existe (s'il y a le plus faible espoir), il doit tenter de la trouver.

Il regarde à droite et à gauche : la rangée est vide. Il ramasse les objets un à un, les glisse promptement dans les poches de son blazer, puis replace la boîte dans sa loge - le bruit du métal contre le métal, suivi d'un clac.

PRESSIA

RÉUNION

La salle de réunion est petite et étroite. Elle contient seulement une dizaine de personnes, toutes debout, et, quand Pressia descend de l'échelle, elles se poussent en soupirant, contrariées qu'elle vienne prendre de la place. Elle suppose qu'elles sont furax d'avoir à partager leur nourriture avec une participante supplémentaire. La pièce sent le vinaigre. Elle n'a jamais mangé de choucroute, mais son grand-père lui a décrit ce dont il s'agit, et elle se demande s'il y en aura au menu. Le type qui est apparu par la trappe se dirige vers le mur du fond. Pressia doit se frayer un chemin derrière les autres pour bien le voir. Il est large d'épaules et musclé. Sa chemise bleue a quelques accrocs. Les coudes sont usés. Là où il manque des boutons, il a percé des trous dans l'étoffe pour y passer des attaches de ficelle.

Elle se souvient de la première fois qu'elle l'a aperçu. Elle rentrait chez elle, après une journée passée à fureter, lorsqu'elle a entendu des voix par la fenêtre. Elle s'est arrêtée et a regardé à l'intérieur. Ce même garçon, plus jeune de deux ans, mais déjà bien bâti et noueux, était allongé de côté sur la table, tandis que son grand-père lui raccommmodait le visage. La scène était floue à cause de la vitre fêlée, mais elle a distingué sans erreur possible les petites ailes rapides des oiseaux (plumages gris ébouriffés, griffes orange sous un ventre duveteux) logés dans son dos. Il s'est assis, a remis sa chemise. Pressia s'est approchée de l'entrée et est restée à l'abri des regards. Le garçon n'avait pas d'argent sur lui. Il a proposé d'apporter une arme en guise de paiement. Le vieil homme lui a conseillé de la garder : « Tu dois te protéger toi-même. De plus, a-t-il ajouté, un jour tu seras plus fort, cependant que moi je serai plus vieux, plus faible. Je préfère que tu me doives un service.

☐ Je n'aime pas être redevable, a répliqué l'autre.

☐ Domage, a fait son grand-père. C'est la seule chose dont j'ai besoin. »

Le garçon est alors parti précipitamment et, en tournant à l'angle de la porte, il est rentré dans Pressia qui se tenait là, debout. Elle a chancelé vers l'arrière et il lui a agrippé le bras pour la retenir - le bras avec le poing à la tête de poupée. Il a remarqué celle-ci et a dit : « Désolé. » Pour l'avoir bousculée ou bien à cause de sa difformité ? Elle a retiré son bras. « Ça va », a-t-elle répondu. Mais elle était gênée parce qu'il avait sans doute compris qu'elle l'avait espionné. Le voici à présent, le garçon qui n'aime pas avoir de dettes mais en a une envers son grand-père. Le garçon aux oiseaux dans le dos.

C'est lui qui ouvre la séance : « Il y a une nouvelle à la réunion d'aujourd'hui. » Il désigne Pressia du doigt. Les visages se tournent vers elle. Comme tous les autres, ils présentent des cicatrices, des brûlures, de grands lambeaux de tissu rouge et noduleux qui ressemblent à de la corde. L'un d'eux est relié à une mâchoire à laquelle est suspendu un rideau de peau torsadée, dont la texture évoque l'écorce d'un arbre. Elle reconnaît les traits de quelqu'un

- Gorse, le garçon qui a disparu il y a quelques années avec sa petite sœur, Fandra. Elle cherche des yeux cette dernière, qui avait de fins cheveux dorés et un bras gauche ratatiné. Elles avaient l'habitude de dire en plaisantant qu'elles étaient faites l'une pour l'autre - Fandra avait la main droite valide, Pressia la gauche. Mais elle ne la voit pas. Gorse croise le regard de la jeune fille et détourne le sien. En le découvrant ici, Pressia se sent prise de vertige. Le réseau du monde souterrain - peut-être que non seulement il existe, mais qu'il est réellement efficace. Elle sait maintenant qu'au moins un des disparus a survécu, et toutes les autres personnes présentes dans la pièce paraissent plus âgées qu'elle. Est-elle dans le monde souterrain ? Celui qui l'a fait entrer en est-il le chef ?

Et que voient-ils, eux, en la fixant ? Elle incline le visage vers sa poitrine, dérobant la cicatrice en croissant à la vue des autres, et tire la manche de son pull par-dessus la tête de la poupée. Elle leur adresse un signe de tête, espérant qu'ils vont bientôt regarder ailleurs.

« Comment t'appelles-tu ? l'interroge le garçon aux oiseaux.

□ Pressia », répond-elle, mais elle le regrette aussitôt. Elle aurait été mieux avisée d'utiliser un faux nom. Elle ignore qui sont ces gens. C'est une erreur. Elle le sait maintenant, avec certitude. Elle veut s'enfuir, mais se sent prise au piège.

« Pressia, murmure-t-il, comme s'il s'exerçait à prononcer son nom. Très bien ! lance-t-il à l'intention de l'assistance. Commençons. »

Un garçon dans l'assemblée lève la main. Son visage est partiellement désintégré par les infections nées à la jonc-lion du métal (jadis du chrome, à

présent piqué de rouille) et de la peau fripée de sa joue, qui forme une crête enflammée. S'il n'obtient pas de pommade antibiotique, il peut en mourir. Elle a vu des gens succomber à de simples infections, telles que celle-ci. On trouve parfois le médicament sur les étals du marché, mais pas toujours, et il est cher.

« Quand vas-tu nous laisser examiner l'intérieur de la cantine ? demande-t-il.

□ Quand j'en aurai marre de parler, comme d'habitude, Halpern. Tu le sais bien. »

Halpern regarde autour de lui, embarrassé, et arrache une croûte sur sa joue.

Pressia remarque la cantine pour la première fois. Elle est posée au pied d'un mur. Elle se demande si elle est pleine de nourriture.

Son attention se porte sur les filles de l'auditoire. L'une a des câbles à nu au niveau de la gorge. Une autre a une main vrillée-solidifiée par une poignée de vélo, dont le métal a été scié et sort du poignet,

tel un os saillant. Pressia est surprise qu'elles ne dissimulent pas ces choses. La première pourrait porter une écharpe, la seconde une chaussette, comme elle-même. Mais leurs expressions sont dures, empreintes de maîtrise de soi, presque de fierté.

« Pour ceux d'entre vous qui sont nouveaux, commence le garçon aux oiseaux, jetant un bref coup d'œil en direction de Pressia, je fais partie des trépassés. » Ce qui signifie que son nom figure sur la liste des victimes des Détonations. L'ORS ne le recherche pas. Tout compte fait, il a de la chance.

« Mes parents étaient professeurs et sont morts avant la catastrophe. Ils avaient des idées dangereuses. Je possède des fragments d'un livre sur lequel ils travaillaient ensemble, dont je tire une grande part de mes informations. Après leur décès, on m'a confié à un oncle et une tante. C'est chez eux que j'habitais quand les bombes ont explosé. Ils n'ont pas survécu. Je me suis débrouillé seul à

partir de l'âge de neuf ans environ. Mon nom est Bradwell et voici l'Histoire de l'Ombre. » Bradwell. Elle se rappelle avoir entendu des chuchotements à son sujet, un théoricien du complot, prêchant dans les Champs de Ruines. Il aurait défié nombre des idées en vigueur concernant les Détonations et le Dôme, en particulier les conceptions de ceux qui vénèrent ce dernier, l'ayant amalgamé à

une déité, un dieu bienveillant mais distant. Même si elle ne faisait pas partie de ceux-là, elle a immédiatement détesté les idées du garçon aux oiseaux. Pourquoi une théorie du complot ? C'est passé. Fini. Les choses sont ainsi. À quoi bon perdre son temps ? Pendant qu'il se lance dans son discours, allant et venant les mains dans les poches, elle se prend à détester le personnage à son tour. Il est suffisant et paranoïaque. Il débite sa théorie sur les fonctionnaires du Dôme, clamant, qu'il détient la preuve qu'ils ont causé une destruction totale afin d'éliminer la majeure partie de la population mondiale, tandis qu'eux-mêmes étaient retranchés dans leur édifice, dont c'était la finalité - et non la prévention des épidémies virales, des désastres environnementaux ou des attaques d'autres nations. Ils voulaient que seule l'élite s'en tire, en attendant le moment où la Terre se régénérerait, et où ils ressortiraient. Un nouveau départ. « Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi nous ne sommes pas plongés dans un véritable hiver nucléaire ? Eh bien ! Parce que tout a été orchestré pour l'éviter. Ils ont utilisé un cocktail de bombes - les bombes à neutrons satellisées à

rayonnement renforcé et focalisé d'orbite basse et les bombes à neutrons satellisées à rayonnement renforcé et focalisé d'orbite haute, dont les vibrations électromagnétiques sont amplifiées. » Il explicite la différence entre les bombes atomiques et nucléaires, qui uniraient également dans le cocktail, et les vibrations destinées à couper toutes les communications. « Et comment les Poussières sont-elles apparues ? Les radiations ont rompu les structures moléculaires. Les cocktails Incluaient la diffusion de nanotechnologie pour accélérer la guérison de la Terre - la nanotechnologie favorise la recombinaison cellulaire. Dynamisée par l'ADN, qui est un support d'information mais aussi un excellent facteur d'auto-assemblage des cellules, la nanotechnologie a renforcé

notre fusionnement. Et celle qui a frappé les êtres humains piégés dans les gravats ou les terres brûlées les a aidés à se régénérer. Même si elles ne pouvaient se libérer complètement, les cellules humaines des Poussières Ont gagné en puissance et ont appris à subsister. »

Il explique une conspiration après l'autre, les reliant si promptement que Pressia a du mal à le comprendre entièrement. Mais elle n'est pas sûre d'être censée le faire. Le discours ne s'adresse pas aux néophytes. C'est une réunion de convertis. Ils approuvent de la tête, comme si tout Cela était une histoire pour s'endormir, qu'ils auraient mémorisée afin de la transmettre à d'autres. Pressia récite le message intérieurement : *Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs. Un jour, nous sortirons du Dôme pour vous rejoindre dans la paix. Pour l'heure, flous vous observons de loin, avec bienveillance.* Et puis la croix, l'ancienne, celle que son père appelait la croix écossaise. Ce n'est peut-être pas l'œil bienveillant de Dieu, ainsi que tant de gens l'ont cru à propos du Dôme, mais ce n'est certainement pas non plus le Message d'une force maléfique. Leur péché est d'avoir survécu. Elle ne peut les blâmer pour cela. Elle est coupable de la même faute.

Il lui apparaît soudain que, si elle a entendu parler de Bradwell, l'ORS doit être au courant de son existence. Un frisson de panique la traverse. Être là est dangereux pour elle. Le garçon aux oiseaux a presque dix-huit ans et, bien qu'il soit recensé parmi les morts, il doit être une cible prioritaire pour la milice. Son discours fait apparaître clairement un certain nombre de choses. Il hait l'organisation, qu'il tient pour faible, diminuée par sa propre avidité et sa malveillance, incapable de combattre les Purs, ou d'opérer un réel changement.

« Juste un gouvernement tyrannique et corrompu de plus », profère-t-il. Il méprise en particulier le manque de transparence. Les noms des plus hauts responsables du groupe sont inconnus. Ils laissent les troufions faire leur sale boulot dans la rue.

Si on l'entendait parler ainsi, il serait abattu - probablement en public. Ils seraient tous tenus pour des ennemis de l'ORS, passibles de mort. Elle voudrait s'enfuir, mais comment ? L'échelle de la trappe est repliée. Elle devrait faire un esclandre. Elle devrait s'expliquer. Quel serait le pire ? Qu'arriverait-il s'il y avait une descente et qu'elle était pincée ici avec ces gens ?

En même temps, elle meurt d'envie de savoir ce qu'il y a dans la cantine. Le type nommé Halpern montre un intérêt évident pour son contenu. Il doit avoir de la valeur. Et la nourriture ? Surtout, elle veut que Bradwell

Ne taise. Il évoque des choses dont on ne parle jamais - les courants d'air ascendants et descendants qui déracinent les maisons, les cyclones de feu, la peau de serpent des mourants, les corps carbonisés, les pluies noires et grasses, les bûchers pour brûler les morts, ceux qui sont décédés plusieurs jours après, ceux qui ont commencé par saigner du nez, puis se sont décomposés de l'intérieur. Elle le conjure intérieurement de la fermer. *S'il te plaît ! Arrête !*

Immédiatement !

Il se met à lui jeter de brefs regards tout en parlant, et Ne rapproche du côté

de la pièce où elle se tient. Il plisse les yeux pour avoir l'air d'un dur, mais, plus sa colère monte (il expose le rôle actif qu'a joué le mouvement politique Retour de la Civilité, supervisé par l'organe militaire national Vague Rouge de la Vertu, dans la situation qui a conduit aux Détonations : la volonté de régenter toute chose au nom de la peur, l'enfermement de masse, les sanatoriums pour les malades, les hôpitaux psychiatriques pour les dissidents, leurs vestiges s'étalant dans toutes les

directions au-delà des clôtures des banlieues), plus il est au bord des larmes. Il ne pleurera jamais, elle en est certaine, mais il s'embrouille. À un moment, il déclare : « Tout était malade. » Les fossettes de ses joues se creusent et, sarcastique, il ajoute : « Vous savez que Dieu vous aime quand vous êtes riche ! »

Était-ce vraiment ainsi ? Son père était comptable. Sa mère l'avait emmenée à Disneyland. Ils habitaient en grande banlieue. Ils avaient un jardinet. Son grand-père lui a fait des dessins de tout ça. Ses parents n'étaient pas des professeurs aux idées dangereuses. Alors, de quel côté étaient-ils ? Elle recule d'un pas supplémentaire en direction de l'échelle.

« Nous devons nous rappeler ce dont nous ne voulons pas, continue Bradwell. Nous devons transmettre nos histoires. Mes parents étaient déjà

morts, abattus dans leur lit. On m'a dit que c'était par des bandits mais, même alors, j'en savais davantage. »

À présent, il parle comme s'il s'adressait à elle seule, comme si elle était la seule personne à part lui dans la pièce. Ses yeux sont rivés dans les siens et la retiennent là. Elle éprouve une sensation étrange, comme si elle était clouée au sol - plus question d'être une tache de cendre dans la lumière. Il raconte son histoire - son « Je me souviens... ».

Après l'assassinat de ses parents, on l'a envoyé vivre avec son oncle et sa tante en banlieue. On avait promis à son oncle trois places dans le Dôme, on lui avait expliqué la route pour y entrer quand l'alarme retentirait, une route privée qui contournait les barricades. Il avait même des tickets. Il avait dépensé une belle somme d'argent pour les obtenir. Ils ont stocké de l'eau et de l'argent dans la voiture.

C'est arrivé un samedi après-midi. Bradwell était loin de chez lui. Il marchait beaucoup ces jours-là. Il ne se souvient pas de grand-chose - juste de l'éclair éblouissant, de la chaleur courant dans ses veines, comme si son sang était en feu. L'ombre des oiseaux s'envolant derrière lui... la suite, c'est ce qu'elle a vu deux ans plus tard, tandis qu'il se faisait recoudre sur la table. Des ailes font onduler l'étoffe de sa chemise.

Le corps de Bradwell était brûlé et couvert de cloques, à vif. Les coups de bec des oiseaux étaient comme des coups de dague.

Il est rentré chez son oncle et sa tante, à travers les débris fumants, l'air saturé de cendre, les cris qui s'élevaient des ruines. Certains erraient, couverts de sang, la peau fondue. Son oncle avait entrepris de réviser la voilure, afin de s'assurer qu'elle serait en parfait état pour NI livre la route spéciale autour des barricades. Il était sous le châssis quand les Détonations ont éclaté et a fusionné

avec le moteur. Celui-ci s'est logé dans sa poitrine. Sa tante avait été brûlée, elle souffrait et a eu peur du corps de Bradwell, de ses oiseaux. Elle lui a pourtant dit : « Ne nous quitte pas. » L'odeur de la mort, des cheveux et de la peau grillés... elle était partout. Le ciel était gris, coagulé par la cendre. « Les nuages de poussière étaient si épais qu'on aurait dit le crépuscule en pleine journée » - ce sont les mots de Bradwell. Pressia se rappelle-t-elle ce simple fait ? Elle aimerait. Après le soleil à la

puissance trois, ce fut le crépuscule, jour après jour. Bradwell est resté avec sa tante dans le garage surchauffé, branlant, mais curieusement intact, dans lequel n'alignaient les boîtes carbonisées, le faux sapin de Noël, les pelles et les outils. Son oncle était à l'article de la mort, mais Il a tenté d'expliquer à sa femme comment le libérer. Il lui a parlé d'une pince coupante et d'une poulie qu'on pouvait suspendre au plafond. Mais trouverait-elle de l'aide ? Tous étaient partis ou morts, ou mourants, ou pris au piège. Elle a essayé de le nourrir, mais il a refusé de manger.

Bradwell a trouvé un chat mort sur la pelouse calcinée, l'a mis dans une boîte et s'est évertué à le ramener à la vie, sans succès. Sa tante était enroutée et essoufflée - un peu folle déjà, probablement. Elle était hébétée, faible, absorbée par le soin de ses blessures et de ses brûlures, et observait passivement son mari qui mourait à petit feu.

Le garçon s'interrompt un instant, considère le sol, puis à nouveau Pressia. Il reprend : « Et un jour, il l'a suppliée. Il a murmuré : —Mets le moteur en marche. Mets-le en marche. »

La salle est silencieuse et immobile.

Bradwell poursuit : « Elle avait les clés à la main et m'a crié de sortir du garage. Et c'est ce que j'ai fait. »

Pressia a la tête qui tourne. Elle s'appuie au mur de ciment pour ne pas tomber. Elle regarde Bradwell. Pourquoi leur fait-il ce récit ? C'est morbide. « Je me souviens... » est en principe une façon d'offrir quelque chose aux gens, des bribes de souvenirs agréables, tels ceux que collectionne la jeune fille, dont elle a besoin. À quoi riment ceux-là ? Quel bien font-ils à qui que ce soit ? Elle scrute l'assistance. Les autres ne semblent pas en colère comme elle. Leurs visages sont quasiment paisibles. Certains ferment les paupières, comme pour mieux se représenter la scène dans leur esprit. Bien que ce soit la dernière chose qu'elle souhaite, Pressia imagine bien l'ensemble : la volée d'oiseaux, le chat mort, l'homme pris au piège sous la voiture.

L'autre ne s'arrête pas là : « Elle a donné un tour de clé. Pendant quelques instants, le moteur a toussé. Comme elle ne sortait pas me chercher, je suis entré. J'ai vu le sang et le visage bleu cireux de mon oncle. Ma tante était recroquevillée dans un coin du garage. J'ai pris l'eau en bouteille, fourré de l'argent dans un sac et l'ai collé sur mon ventre. Je suis ensuite retourné chez moi, dans la maison de mes parents, ravagée par le feu, et j'ai trouvé la cantine qu'ils avaient cachée dans une pièce protégée. Je l'ai traînée avec moi dans le monde des ténèbres et j'ai appris à survivre. »

Ses yeux sombres parcourent rapidement l'assemblée. Il conclut : « Nous avons tous une histoire. Ils nous ont infligé ça. Il n'y avait pas d'agresseur. Ils voulaient une apocalypse. Ils voulaient la fin. Et ils l'ont provoquée. Elle était orchestrée - qui entrerait, qui n'entrerait pas. Il y avait une liste. Nous n'étions pas dessus. On nous a laissés ici pour y mourir. Ils veulent nous effacer, et avec nous le passé, *mais nous ne pouvons les laisser faire.* »

C'est la fin. Personne n'applaudit. Bradwell se tourne, tout simplement, et fait sauter le verrou de la cantine.

En silence, ils forment une ligne et, un par un, s'approchent respectueusement pour découvrir

l'intérieur. Quelques-uns plongent la main dans la malle métallique et en retirent des papiers - certains de couleur, d'autres noir et blanc. Pressia ignore ce que c'est. Elle aimerait voir ce qui est dans le coffre, mais son cœur bat la chamade. Il faut qu'elle sorte. Elle aperçoit Gorse, en train de converser dans un coin. C'est une bonne chose qu'il soit en vie, mais elle préfère ne pas savoir ce qui est arrivé à Fandra. Il faut qu'elle sorte de là. Elle marche jusqu'à l'arrière de la pièce et tire l'échelle branlante. Celle-ci se déplie depuis le plafond. Elle commence à monter. Mais Bradwell surgit en dessous d'elle. « Tu n'es pas venue pour la réunion, n'est-ce pas ?

- ☐ Bien sûr que si, proteste-t-elle.
- ☐ Tu n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait.
- ☐ Je dois y aller. Il est plus tard que je ne pensais. Je l'ai promis et...
- ☐ Si tu étais au courant de la réunion, alors dis-moi ce qu'il y a dans la cantine.
- ☐ Des papiers. Tu le sais bien. »

Il attrape le bord usé de son pantalon et tire légèrement dessus : « Viens voir. »

Elle considère la trappe.

« Elle se bloque automatiquement dans les deux sens, après qu'on l'a fermée, dit-il. Tu es obligée d'attendre que Halpern l'ouvre. C'est lui qui a l'unique clé. » Il tend le bras pour lui offrir de l'aide, mais elle l'ignore et redescend toute seule.

« Je n'ai pas beaucoup de temps.

- ☐ C'est bon. »

Plus personne ne fait la queue. Tous ont leurs papiers à la main et discutent en petits groupes, y compris Gorse. Il la regarde. Elle hoche la tête, lui de même. Elle doit parler avec lui. Il est debout près de la cantine. Elle veut voir ce qu'il y a dedans. Elle s'approche du garçon.

« Pressia », fait-il.

Bradwell est derrière elle. « Vous vous connaissez, tous les deux ?

- ☐ Oui, répond Gorse.
- ☐ Tu as disparu et tu es toujours en vie. » La jeune fille ne peut dissimuler son étonnement.

« Pressia. Ne dis rien à personne à mon sujet. Pas un mot.

- ☐ Je ne dirai rien, assure-t-elle. Est-ce que... »

Il la coupe : « Non », et elle comprend que Fandra a bel et bien perdu la vie. Dès le début, elle a

pensé que son amie était morte, mais elle n'avait pas mesuré, avant de retrouver son frère, combien elle espérait s'être trompée et la revoir.

« Je suis désolée », murmure-t-elle.

Son interlocuteur secoue la tête et change de sujet : « La cantine. Jettes-y un coup d'œil. »

Elle s'avance, encadrée par les autres, épaules contre épaules. Elle examine l'intérieur du coffre. Il est rempli de dossiers tachés de cendres. L'un est étiqueté

CARTES. Un autre, MANUSCRITS. Celui du dessus est ouvert et laisse voir des fragments de magazines, de journaux et d'emballages. Elle n'étend pas le bras. Elle n'ose encore rien toucher. Elle s'agenouille et agrippe le bord de la boîte. Il y a des images de gens si heureux d'avoir perdu du poids qu'ils ont enveloppé leur ventre dans des mètres à ruban ; des chiens portant lunettes noires et chapeau de fête ; et des voitures avec de grands nœuds rouges sur le toit. Il y a des bourdons souriants, des « garanties de remboursement », de petites boîtes recouvertes de peluche avec des bijoux dedans. Les images sont abîmées. Certaines ont des trous et des bords noircis par les flammes. D'autres sont recouvertes d'une pellicule de cendre. Mais elles restent belles. *C'était ainsi*, se dit Pressia. Pas comme ces boniments que leur a racontés Bradwell. Ainsi. Ce sont des photos. Des preuves. Réelles.

Elle étend le bras pour en toucher une. Une photographie de personnes équipées de lunettes teintées dans une salle de cinéma. Elles fixent l'écran, riant et picorant dans de petites boîtes colorées en carton.

Bradwell commente : « On appelait ça la 3D. Les gens contemplaient un écran plat mais, avec leurs lunettes sur le nez, le monde du film bondissait vers eux, comme s'il était réel. » Il saisit l'image et la lui tend. Quand elle la tient, ses mains se mettent à trembler. « Je n'ai pas tous ces détails en mémoire. C'est étonnant, Je veux dire. » Elle lève les yeux vers lui. «

Pourquoi racontes-tu toutes ces choses alors que tu as ça ici ? Enfin, regarde ces photos !

□ Ce que je t'ai dit était la vérité. L'Histoire de l'Ombre. Pas ces images. »

Elle secoue la tête. « Tu peux prétendre ce que tu veux. Je sais comment c'était. Je l'ai en tête. C'était plus proche de ça. J'en suis certaine. »

Bradwell éclate de rire.

« Ne te moque pas de moi !

□ Je connais les filles dans ton genre.

□ Quoi ? Tu ignores tout de moi.

□ Vous êtes toutes pareilles, vous voulez que les choses redeviennent comme dans l'Avant. Tu ne peux pas regarder en arrière comme ça. Tu aimes sans doute jusqu'à l'idée du Dôme. Gentille et

peinarde ! »

Ses mots sonnent comme des reproches. « Je ne regarde pas en arrière. C'est toi le prof d'histoire !

☐ Si je regarde en arrière, c'est seulement pour que nous ne répétions pas les mêmes erreurs.

☐ Comme si nous allions jamais connaître le luxe de pouvoir le faire ! À

moins que ce ne soit ce que tu complotes avec tes petites leçons ? Un moyen d'infiltrer l'ORS, de renverser le Dôme ? » Elle lui plaque le morceau de papier contre la poitrine et se dirige vers Halpern. « Ouvre la trappe », ordonne-t-elle. L'autre la dévisage. « Quoi ? Elle se ferme ? »

Pressia se retourne vers Bradwell. « Tu trouves ça drôle ?

☐ Je ne voulais pas que tu t'en ailles. C'est donc si grave ? »

Elle se précipite vers l'échelle, Bradwell sur ses talons. « Tiens, prends ça. »

Il sort un petit bout de papier plié.

« Qu'est-ce que c'est ?

☐ Tu as seize ans révolus ?

☐ Pas encore.

☐ C'est l'endroit où tu peux me trouver. Prends-le. Tu en auras peut-être besoin.

☐ Pour quoi faire ? S'il me faut des cours supplémentaires ? Et où est la nourriture, d'abord ?

☐ Halpern ! appelle Bradwell. Où est la bouffe ?

☐ Laisse tomber ! » fait Pressia. Elle tire l'échelle.

Mais au moment où elle pose le pied sur le premier barreau, il étend le bras et lui glisse le bout de papier dans la poche.

« Ça ne peut pas faire de mal.

☐ Tu sais, moi aussi je connais les types dans ton genre.

☐ Quel genre ? »

Elle reste interdite. Elle n'a jamais rencontré personne comme lui. Les oiseaux dans son dos semblent ne pas connaître de repos. Leurs ailes frémissent sous sa chemise. Son regard est troublant, intense. Elle répond : « Tu es un garçon intelligent. Tu peux trouver tout seul. »

Tandis qu'elle gravit les échelons, il lance : « Tu viens de me dire quelque chose de gentil. Tu en es

consciente ? C'était un compliment. Tu cherches à me flatter, n'est-ce pas ? »

À cette remarque, elle sent sa colère redoubler. « J'espère que je ne te reverrai jamais. Ça te va, comme flatterie ? » Elle grimpe jusqu'à la trappe. Elle pousse brutalement l'abattant qui retombe sur le plancher avec un bruit sec. Tout le monde en bas s'immobilise et la fixe des yeux.

Et, pour une raison étrange, elle s'attend à découvrir au-dessus d'elle une maison avec un canapé piqueté de fleurs, des fenêtres claires aux rideaux gonflés par le vent, une famille aux ventres ceints de mètres à ruban attablée devant une dinde brillante, un chien lui souriant derrière ses lunettes de soleil et, dehors, une voiture surmontée d'un nœud - voire Fandra, vivante et peignant ses fins cheveux dorés.

Elle sait qu'elle n'oubliera jamais les photographies. Elles resteront éternellement gravées dans son esprit. Bradwell également, avec ses cheveux en bataille, sa double cicatrice et toutes les choses qui se déversent de sa bouche. Le baratiner ? Est-ce bien de cela qu'il l'a accusée ? Quelle importance, maintenant qu'elle a entendu que les Détonations ont été orchestrées, qu'on les a abandonnés pour les laisser mourir ?

Il n'y a ni canapé, ni rideaux, ni famille, ni chien, ni nœud. Il n'y a que la pièce aux paillasses poussiéreuses et à la porte protégée par une grille.

PARTRIDGE

TIQUE

Le camarade de chambre de Partridge, Silas Hastings, «approche du miroir accroché au dos de la porte du placard et se tapote les joues avec de l'après-rasage. « Ne te lance pas dans un travail qui va te retenir toute la nuit. C'est une soirée dansante, merde ! » Hastings est un garçon soigné. Il est osseux et beaucoup trop grand, tout en bras et en jambes, ce qui lui donne en permanence une silhouette étrangement anguleuse. Partridge l'aime bien. C'est un bon coturne (plutôt ordonné, studieux) mais il est susceptible, c'est son principal défaut. Ça, et parfois d'être enquiquineur.

L'atmosphère est tendue entre eux depuis qu'il l'évite, en disant qu'il doit étudier davantage et en se plaignant de la pression paternelle. En réalité, il essaie de se ménager des temps de solitude (quand l'autre joue au basket ou glandouille dans le salon, choses qu'ils avaient l'habitude de faire ensemble) de manière à pouvoir étudier les plans figurant sur la photographie prise dans le bureau de son père, celle que ce dernier lui a envoyée à sa boîte postale de l'académie. Par moments, il remonte la boîte à musique et la laisse égrener ses notes. L'air est celui de la petite chanson que chantait sa mère au sujet de la femme cygne, cette chanson qu'elle lui a apprise pendant leur voyage à la mer. Est-il possible de n'y voir que le fruit du hasard ? Il a le sentiment que cela signifie davantage. Voilà ce qu'il espère pouvoir faire dans les minutes qui suivront le départ de Hastings : écouter la chanson et étudier les plans pendant que tout le monde sera en train de danser.

Pour l'instant, il essaie de gagner du temps. Il est encore drapé dans une serviette de toilette, les cheveux mouillés au sortir de la douche. Ses vêtements sont étalés par terre. Il a agrandi la photographie afin de distinguer les détails des plans. Il a trouvé le système de filtration de l'air, les

ventilateurs disposés dans des tunnels à six mètres d'intervalle. Après l'extinction des feux, il éclaire les tracés avec le petit bulbe faiblement lumineux qui coiffe le stylo spécial qu'il a reçu pour son anniversaire. Pratique, finalement.

S'il a délaissé la compagnie de Hastings, c'est aussi parce que Ellery Willux a mis sa menace à exécution. De nombreux tests se sont succédé, *toute une batterie de tests*. Il a été transformé en pelote à épingles. L'expression a pris pour lui un sens nouveau - il se sent perforé. Son sang, ses cellules, son ADN. Son père a programmé des examens si invasifs qu'il devra être anesthésié - une aiguille de plus dans son bras qui sera recouvert de sparadrap, reliée à un sac transparent rempli de quelque chose qui le rendra inconscient.

« Je finirai par venir, dit-il. Vas-y, toi.

□ As-tu jeté un œil aux parties communes ? demande Hastings en se penchant à la fenêtre surplombant l'étendue de gazon qui sépare la maison des filles et celle des garçons. Weed envoie des messages à une nana avec son stylo laser. Peux-tu imaginer cet abruti proposant à une abrutie de sortir avec lui par le biais de messages envoyés avec un stylo laser ? »

Partridge regarde brièvement la pelouse. Il aperçoit les petits zigzags à

angles aigus dessinés dans l'herbe par le mouvement d'un point rouge. Il lève les yeux vers la fenêtre éclairée de l'autre côté. Quelqu'un là-bas sait comment interpréter ce machin. C'est étonnant comme ils doivent se montrer inventifs pour parler à leurs condisciples féminines ! « Chacun doit avoir sa tactique, je suppose », répond-il. Son camarade n'a aucune stratégie de séduction, aussi n'est-il pas en position de juger celle de Weed, et il en est conscient.

« Tu sais, commence Hastings, ça me fend le cœur que tu ne puisses pas même m'accompagner à la soirée, moi, ton *compadre*. Tu me tues.

□ Quoi ? s'étonne Partridge, essayant de jouer les ahuris.

□ Pourquoi ne me dis-tu pas la vérité, hein ?

□ Quelle vérité ?

□ Tu me laisses tomber parce que tu me détestes. Dis-le. Je ne le prendrai pas personnellement. » Le garçon est réputé pour dire qu'il ne prendra pas les insultes personnelles à titre personnel, et pour le faire chaque fois. Partridge décide de lui dire une petite vérité, juste une, afin de l'apaiser. «

Écoute, il y a quelque chose qui me tracasse beaucoup. Mon père va me faire suivre une séance moule-de-momie spéciale. Sous anesthésie générale. »

Son interlocuteur touche le dossier de sa chaise de bureau. Son visage pâlit légèrement.

« Eh ! Il s'agit de moi. Pas de toi. Ne réagis pas comme ça.

□ Non, non. » Hastings repousse les cheveux qui lui tombent sur les yeux, une habitude lorsqu'il est

nerveux. « Tu sais, c'est juste... J'ai entendu des rumeurs à propos de ce genre de séances. On dit ici que c'est comme ça que tu es mis sur écoute.

□ Je suis au courant. Ils incrustent des objectifs dans tes yeux et des appareils d'enregistrement dans tes oreilles, et tu deviens un espion ambulant et parlant, que tu en sois conscient ou non.

□ Ce n'est pas le genre de puce qui permet à certains parents anxieux de savoir en permanence où se trouve leur enfant. Celles-là sont high-tech. Les choses que tu vois et que tu entends sont retransmises sur des écrans couleur haute définition.

□ Eh bien, il n'en sera rien, mec. Personne ne fera du fils de Willux un espion.

□ Et si c'était pire ? S'ils t'implantaient une tique ? » Une *tique* est supposée être une bombe qu'ils placent dans la tête de quelqu'un. Elle est télécommandée. Si vous devenez subitement plus dangereux qu'utile, ils appuient sur un bouton. Partridge ne croit pas à la tique.

« C'est seulement un mythe, Hastings, une telle chose n'existe pas.

□ Alors, qu'est-ce qu'ils veulent te faire ?

□ Ils cherchent simplement des infos biologiques.

□ Ils n'ont pas besoin de te mettre sous anesthésie pour obtenir des infos. Il y a déjà l'ADN, le sang et la pisse. Qu'ont-ils besoin de plus ? »

Partridge connaît la réponse. Ils veulent modifier son codage comportemental et, pour quelque raison, n'y parviennent pas. Et cela a un rapport avec sa mère. Il en a déjà dit plus qu'il ne l'aurait souhaité. Surtout, il ne peut révéler à

personne qu'il projette d'aller dehors. Il sait comment quitter le Dôme. Il a mené

l'enquête, effectué les calculs. Il va sortir par le système de filtration de l'air. Il ne lui manque plus qu'une chose, un couteau, et ce soir, il l'aura. « Pas de panique ! Tout ira bien. Comme toujours, pas vrai ?

□ Tu ne veux pas d'une tique, mon vieux ! Tu ne veux pas d'une chose pareille, n'est-ce pas ?

□ Écoute, tu as fini de t'habiller. Ne t'inquiète pas de ça. Va t'amuser. Comme tu le dis si bien, c'est une soirée dansante, merde !

□ OK, OK, acquiesce l'autre, avant de bondir jusqu'à la porte sur ses longues jambes. Ne me laisse pas seul en bas jusqu'à la fin des temps, d'accord ?

□ Si tu arrêtais de m'emmerder, je pourrais me préparer. »

Hastings lui adresse un salut et referme la porte derrière lui. Partridge s'assied lourdement sur son matelas. *Quel idiot !* se dit-il, mais il est trop tard. Son camarade l'a fait flipper, en parlant de la

tique : pourquoi les responsables voudraient-ils buter leurs propres soldats ? Il aurait pu lui rétorquer de prendre plutôt garde à lui-même. Le comportement de Hastings a probablement déjà été un peu transformé par le codage. C'est peut-être même une des raisons pour lesquelles il ne veut pas être en retard à la soirée. La ponctualité est une vertu du Dôme.

Il ne peut imaginer ce qu'il ressentirait s'il se mettait à agir un tant soit peu différemment. « C'est comme de grandir. C'est une maturation. » Ainsi les parents conçoivent-ils le codage comportemental - celui des garçons du moins. Les filles ne sont pas soumises au même traitement (un truc en rapport avec la fragilité de leurs organes reproducteurs), à moins qu'elles ne soient pas aptes à

la procréation. Si on sait qu'elles n'auront pas d'enfants, alors on peut démarrer les stimulants cérébraux. Partridge ne veut pas changer du tout. Il veut savoir que ce qu'il fait vient de lui - y compris ses erreurs. En tout cas, il doit sortir avant qu'ils ne trouvent un moyen de tripoter son codage comportemental, ou bien il ne le fera jamais. Il s'en empêchera lui-même. Il n'aura peut-être même plus la simple envie de sortir. Mais qu'y a-t-il à l'extérieur ? Il n'en a aucune idée, sinon qu'il s'agit d'une terre peuplée de malheureux, dont la plupart étaient trop stupides ou trop têtus pour rejoindre le Dôme. Ou bien ils étaient malades mentalement, atteints de folie meurtrière, compromis par une maladie virale - déjà placés dans des établissements institutionnels. C'était une mauvaise époque

; la société elle-même était malade. Le monde a été métamorphosé à jamais. À

présent, quasiment tous les malheureux qui ont survécu sont des abominations, des déformations dans lesquelles on ne peut reconnaître l'apparence humaine, des perversions de leur précédente forme de vie. En cours, on leur a montré des images, des photos extraites de séquences vidéo voilées par les cendres. Sera-t-il capable de survivre dehors, dans un environnement mortel, au milieu des malheureux adonnés à la violence ? De plus, il est possible que personne ne parte à sa recherche. Nul n'est autorisé à aller à l'extérieur, quel qu'en soit le motif - pas même en reconnaissance. Est-ce une mission suicide ?

Trop tard. Sa décision est prise. Il ne peut plus se laisser distraire - ni par Hastings, ni par lui-même. Il entend le système de ventilation se mettre en route avec un petit bruit sec et vérifie l'heure sur sa montre. Il se lève et gravit l'échelle qui mène à son lit. Il saisit un carnet de notes calé entre son matelas et le sommier. Il l'ouvre, y note l'heure, le referme et le remet à sa place. Maintenant, qu'il soit étendu dans son moule de momie (subissant les radiations ou attendant qu'on lui inflige un nouveau prélèvement), qu'il soit en classe, ou clans sa chambre la nuit, il étudie le ronronnement réglé des ventilateurs de la filtration - le vrombissement étouffé qui se propage dans tout le Dôme à intervalles réguliers. Il prend des notes dans un carnet qu'il est censé

utiliser pour garder une trace de ses tâches et de ses séances de codage. Il avait à peine remarqué le bruit auparavant. Mais depuis qu'il a commencé, il est parfois en mesure de prévoir le tac juste avant que le moteur ne le déclenche. Il sait à présent que le système de filtration de l'air mène au-dehors et que les pales du ventilateur s'immobilisent à certains moments précis pour une durée de trois minutes quarante-deux secondes.

Il va dehors parce que sa mère est peut-être toujours en vie. « Ta mère est un éternel problème. »

C'est ce qu'a dit son père et, depuis que Partridge a volé

les affaires de celle-ci aux Archives des Pertes Personnelles, elle lui semble encore plus réelle. S'il y a une chance qu'elle soit là, dehors, il doit tenter de la trouver.

Il s'habille rapidement, passe son pantalon et sa chemise, enroule et noue sa cravate autour de son cou. Ses cheveux sont si courts qu'il n'a pas besoin de se peigner. Dans l'immédiat, il lui faut se concentrer sur une chose : Lyda Mertz.

LYDA

PETIT-FOUR

Lorsque Lyda a aidé à décorer le réfectoire avec des banderoles et des étoiles en papier alu doré, elle n'avait pas encore de rendez-vous. Il y avait bien plusieurs personnes qu'elle aurait volontiers accompagnées, mais Partridge était le seul dont elle attendait qu'il l'invite. Quand il l'a fait, debout près du modeste ensemble de ; gradins métalliques, à proximité du terrain d'athlétisme, profitant de l'un des rares moments où elle n'était pas surveillée par l'un de ses professeurs, elle a pensé : *Ne serait-ce pas agréable s'il faisait un peu frais et que le vent nous enveloppait tous les deux, comme par une vraie journée d'automne ?* Mais bien sûr, elle n'a pas dit ça. Elle a simplement répondu : « Oui, ça me ferait très plaisir ! Super ! » Et elle a fourré ses mains dans ses poches parce qu'elle avait peur qu'il essaie d'en prendre une, et que ses paumes étaient devenues moites.

Il a jeté un œil alentour après qu'elle a eu accepté son invitation, comme s'il espérait que personne ne les avait entendus, comme si, dans le cas contraire, il allait se rétracter. Mais il a déclaré : « D'accord. On n'a qu'à se retrouver là. »

Et les voilà assis l'un à côté de l'autre, à l'une de ces tables recouvertes d'une nappe. Partridge a l'air parfait.

Ses yeux sont d'un si beau gris que, chaque fois qu'il les pose sur elle, elle a l'impression que son cœur va exploser. Toutefois, elle les a à peine vus, bien qu'ils soient côte à côte.

De la musique d'ambiance est diffusée au-dessus de leurs têtes, toutes les plus vieilles chansons de la liste agréée. Celle qui s'élève maintenant dans les airs est une ballade mélancolique, mais qui fait froid dans le dos, au sujet de quelqu'un qui surveille chaque pas et chaque souffle d'une autre personne. Ces paroles la rendent un peu paranoïaque et lui donnent l'impression d'être observée avec trop d'attention, alors qu'elle pense déjà bien assez à son décolleté plongeant.

Le camarade de chambre de Partridge est adossé contre le mur opposé, en train de parler avec une fille. Il lève les yeux et aperçoit son ami, qui lui adresse un signe de tête. Puis, il sourit niaisement et se retourne vers sa voisine.

« Hastings, c'est son nom, n'est-ce pas ? » s'enquiert Lyda. Elle tente de faire la conversation, mais ne dédaigne pas non plus l'occasion de suggérer à son interlocuteur qu'eux-mêmes pourraient être assis plus près l'un de l'autre, en train de chuchoter.

« C'est un petit miracle, confie Partridge. Il ne sait pas s'y prendre avec les filles. » Lyda se demande si lui sait s'y prendre, mais que, pour une raison inconnue, il n'use pas de son charme avec elle.

Exceptionnellement, leurs pilules alimentaires (les munitions, comme les appellent les garçons) ont été remplacées par des petits-fours répartis sur les tables, dans des assiettes bleues. Elle observe son compagnon engouffrer les siens. Elle imagine que ce doit être un peu comme ça, de s'étouffer en mangeant

- une chose rare.

Pour sa part, elle grignote ses gâteaux, les savoure, les fait durer. ‘

Elle essaie à nouveau d'engager la conversation. Cette fois, elle parle de son cours d'art, son préféré. « Mon oiseau en fil métallique a été choisi pour figurer dans la prochaine exposition de la salle des Fondateurs - une exposition d'œuvres des élèves. Tu suis des cours d'art ? On m'a dit que les garçons ne sont pas autorisés à étudier les matières artistiques, seulement des disciplines qui ont une application dans la vie réelle, comme les sciences. C'est vrai ?

☐ J'ai pris des cours d'histoire de l'art. Nous avons le droit de nous cultiver. Mais à quoi cela nous avancerait-il de savoir faire un oiseau en fil de fer ? »

rétorque-t-il d'un ton bourru. Il se laisse tomber en arrière sur sa : chaise, les bras croisés.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? J'ai dit une bêtise ? » Elle a l'impression de le

déguster, alors pourquoi lui a-t-il demandé de l'accompagner ?

« Ça n'a plus d'importance », répond-il, comme si elle avait bien dit ce qu'il ne fallait pas, et qu'à présent il la punissait pour cela.

Elle donne de légers coups de fourchette dans son petit-four.

« Écoute, commence-t-elle, je ne sais pas quel est ton problème. Si quelque chose ne va pas, dis-le-moi.

☐ C'est ça, ton truc ? T'occuper des problèmes des gens ? Les inciter à aller consulter ta mère ? »

La mère de Lyda travaille dans un centre de rééducation, où sont emmenés les élèves qui ont des difficultés d'adaptation mentale. De temps en temps, l'un d'eux reparaît, mais la plupart ne reviennent jamais.

La jeune fille se sent blessée par l'accusation. « J'ignore pourquoi tu agis ainsi. Je te croyais gentil. »

Elle n'a aucune envie de partir en fulminant, mais elle n'a plus le choix. Après ce qu'elle lui a dit, que peut-il encore se passer entre eux ? Elle jette sa serviette et s'éloigne en direction du bol à punch. Elle refuse de se retourner vers lui.

PARTRIDGE

COUTEAU

Avant que Lyda ne s'éloigne, Partridge se sent coupable mais, aussitôt après, le soulagement l'envahit. Tout cela fait partie de son plan. Il veut la clé qui se trouve dans le sac à main de la jeune fille. Il s'est comporté comme un imbécile dans l'espoir qu'elle le quitterait en oubliant son sac. Cependant, il a déjà failli s'excuser à plusieurs reprises. C'était plus dur qu'il ne l'avait pensé. Elle est plus jolie que dans son souvenir (son petit nez bien dessiné, parsemé de taches de rousseur, ses yeux bleus), ce qui l'a surpris. Ce n'est pas la raison pour laquelle il l'avait invitée.

Il passe les mains derrière son dos, tire sur les clés accrochées par un anneau à la sangle du sac, les libère et les glisse dans la poche de sa veste. Puis il repousse sa chaise en arrière avec un geste de colère, comme quelqu'un qui vient de se disputer, et fait mine d'aller aux toilettes, avant de traverser précipitamment la salle.

« Partridge ! » C'est Glassings. Il porte un nœud papillon.

« Vous êtes impeccable », remarque le garçon en prenant l'air le plus naturel possible. Il aime bien son professeur.

« Je suis venu accompagné.

☐ Vraiment ?

☐ C'est donc si difficile à croire ? s'écrie l'autre en prenant un air faussement vexé.

☐ Avec un nœud papillon comme celui-ci, rien d'impossible », réplique Partridge. Glassings est le seul enseignant (peut-être même le seul adulte) avec qui il puisse blaguer ainsi. Qu'arriverait-il s'il était son père ? Les pensées tourbillonnent dans sa tête. Il lui dirait la vérité. En fait, il voudrait tout lui raconter. Demain à la même heure, il sera parti. « Vous allez danser, ce soir ?

s'enquiert-il, sans pouvoir regarder son professeur dans les yeux.

☐ Bien sûr. Et toi ? Tout va bien ?

☐ Très bien, affirme Partridge, qui se demande ce qui, dans son comportement, a pu motiver une telle question, juste un peu nerveux. Je ne suis pas vraiment un bon danseur.

☐ Alors je ne peux rien pour toi. J'ai deux pieds gauches », plaisante Glassings, sur quoi la conversation retombe pour laisser place à un moment de gêne. L'homme fait alors mine d'arranger la cravate et le col de son élève. Il murmure : « Je sais ce qu'il y a. Ce n'est pas grave.

□ Vous savez ce qu'il y a ? » répète le garçon d'un ton qu'il veut innocent. Son interlocuteur le dévisage. « Allons, Partridge. Je ne suis pas né de la dernière pluie. »

Il ne se sent pas bien. A-t-il à ce point manqué de discrétion ? Qui d'autre connaît ses plans ?

« Tu as volé le contenu de la boîte de ta mère aux Archives des Pertes Personnelles. » Les traits du professeur s'adoucissent. Il sourit. « C'est naturel. Tu cherches à retrouver un peu d'elle. Moi aussi j'ai rapporté quelque chose de là-bas. »

Partridge baisse les yeux. Les affaires de sa mère. C'est de ça qu'il s'agit. Il se balance d'une jambe sur l'autre et dit : « Je suis désolé. Je n'en avais pas l'intention. Ça a été plus fort que moi. »

□ Écoute, je ne dirai rien à personne. Si jamais tu as besoin de parler, viens me trouver. »

Partridge acquiesce d'un signe de tête.

« Tu n'es pas seul. »

□ Merci. »

Glassings se rapproche et ajoute :

« Ça ne te ferait pas de mal de copiner avec Arvin Weed. Il est sur un truc au labo et avance à grands pas, tu sais ? Un garçon intelligent, qui ira loin. Je ne veux pas choisir tes amis à ta place, mais c'est un brave type. »

□ Je tâcherai de m'en souvenir. »

L'homme lui donne une bourrade amicale dans l'épaule et s'éloigne. Partridge reste un instant sans bouger. Il se sent stoppé dans son élan, mais il ne devrait pas. C'était une fausse alerte. Il s'exhorte à se concentrer. Il fait semblant d'avoir perdu quelque chose. Il tapote les poches de sa veste (où les clés sont cachées) et celles de son pantalon, puis secoue la tête. Est-il seulement observé ? Il tourne alors dans le premier couloir mal éclairé, qui mène au dortoir. Mais parvenu à un angle, il bifurque à nouveau en direction de la porte de la salle des Fondateurs. Il tire de sa poche les clés de Lyda, choisit la plus grande et l'introduit dans la serrure.

La salle des Fondateurs est le principal espace d'exposition, qui accueille en ce moment une manifestation sur le thème de la Vie domestique. Partridge sort son stylo et fait glisser le faisceau lumineux sur les cuillères à doser en métal, emboîtées les unes dans les autres, un petit minuteur blanc et des assiettes au bord sophistiqué. Lyda est responsable de l'exposition. C'est pourquoi il l'a choisie, elle - un acte calculé de sa part, pour obtenir les clés, ce qui, dit ainsi, paraît pire que ça n'est en réalité. Il n'oublie pas que personne n'est parfait. Pas même Lyda. Pourquoi a-t-elle dit oui ? Sans doute parce qu'il est le fils de Willux. Et cette réalité a projeté une ombre sur toutes ses relations. S'il reste dans le Dôme, il ne saura jamais avec certitude si les gens l'aiment pour lui-même ou pour son nom de famille.

La lumière de son stylo est réfléchiée par une rangée d'arêtes vives - la vitrine des couteaux. Il s'en

approche rapidement. Il passe les doigts sur la serrure, lève le trousseau de Lyda, faisant tinter les clés dans l'obscurité. À cause du codage, le cliquetis résonne dans sa tête avec dureté, comme des cloches au son criard. Il essaie une clé après l'autre, jusqu'à ce que l'une glisse dans l'ouverture. Il la fait tourner. Il y a un petit bruit sec. Il soulève le couvercle de verre. À ce moment, la voix de Lyda s'élève derrière lui : « Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Le garçon tourne la tête et distingue le contour vaporeux de sa robe, une silhouette. « Rien », répond-il.

Lyda pose le doigt sur l'interrupteur et allume les appliques, réglées pour un éclairage tamisé. Ses yeux reflètent la lumière. « Est-ce que j'ai vraiment envie de le savoir ? »

☐ Je ne crois pas. »

Elle jette un œil vers la porte par-dessus son épaule. « Je vais regarder ailleurs et compter jusqu'à vingt. » Ses yeux se rivent dans ceux de Partridge, comme si elle lui faisait un aveu. Lui aussi voudrait se confesser, subitement. Elle est belle en cet instant, sa robe serrée autour i de sa taille étroite, l'éclat de ses prunelles, le bouton rouge, et menu de ses lèvres. Il lui accorde sa confiance avec une précipitation qu'il ne peut s'expliquer.

Il approuve d'un hochement de tête, elle lui tourne le dos et se met à compter.

La vitrine est garnie de velours. Le couteau a un manche en bois. Du doigt, il effleure la lame - moins aiguisée qu'il ne l'aurait souhaité. Mais il fera l'affaire. Il le fourre dans sa ceinture, caché sous son blazer. Il ferme la vitrine et s'avance vers la porte. « Allons-y », dit-il à Lyda.

Elle l'observe une seconde dans la lumière douce de la salle, et il se demande si elle va lui poser des questions. Elle n'en fait rien. Elle étend le bras et appuie sur l'interrupteur. La pièce est plongée dans l'ombre. Il lui tend les clés, frôlant sa main avec la sienne. Ils sortent ensemble, et elle referme derrière eux.

« Faisons ce que font les gens normaux, suggère Partridge tandis qu'ils marchent côte à côte dans le couloir, comme ça personne ne suspectera rien. »

Elle opine du chef. « D'accord. »

Il glisse sa main dans la sienne. C'est ce que font les gens normaux, se tenir la main.

Lorsque Partridge entre à nouveau dans le réfectoire décoré, il a l'impression d'être une personne différente. Il ne fait que passer. Il part. Ceci ne durera pas. Sa vie va changer.

Lyda et lui s'avancent au milieu de la piste, sous les étoiles dorées factices accrochées au plafond, là où dansent les autres couples. Elle lève les bras et croise ses doigts derrière la nuque de son partenaire. Il pose les mains autour de sa taille. La soie de la robe est fine. Il est plus grand et penche la tête pour se rapprocher d'elle. Les cheveux de la jeune fille sentent le miel, sa peau est chaude, peut-être que le contact l'a fait rougir. À la fin de la chanson, il s'apprête à quitter la piste, mais s'arrête et ils se retrouvent face à face. Elle se soulève sur la pointe des pieds, l'embrasse. Ses lèvres sont douces. Elle a un parfum de fleur. Il l'embrasse à son tour, remonte un peu ses mains.

Alors, comme si elle venait de se rappeler qu'ils sont dans une pièce bondée, elle s'écarte et regarde alentour.

Glassings pioche dans une assiette de gâteaux et s'empiffre. Près de l'entrée, Mlle Pearl est désœuvrée.

« Il est tard, dit Lyda.

□ Une dernière danse ? » demande Partridge.

Elle acquiesce.

Cette fois, il lui prend la main, la pose sur son épaule et laisse retomber sa tête contre la sienne. Il ferme les yeux parce qu'il ne veut pas se souvenir de ce qu'il voit, seulement de ce qu'il ressent.

PRESSIA

CADEAUX

Le matin de son seizième anniversaire, Pressia se réveille après une nuit agitée dans le placard. Elle entend la voix de Bradwell lui demander si elle a seize ans révolus. Aujourd'hui, elle les a. Elle se rappelle encore ce qu'elle a ressenti en touchant du bout du doigt les caractères en relief de son nom sur la liste officielle.

Elle pourrait rester toute la journée dans le meuble obscur. Elle fermerait les yeux et feindrait d'être un petit amas de cendres flottant haut dans le ciel et observant en dessous cette fille dans un placard. Elle essaie de se représenter la scène, mais la toux rauque de son grand-père vient la distraire, et elle retourne à

son corps, sa colonne vertébrale appuyée contre le bois, ses épaules serrées, le poing à la tête de poupée replié sous son menton.

C'est son anniversaire. Pas moyen de l'éviter.

Elle s'extrait de son réduit.

Son grand-père est assis à la table. « Bonjour ! »

Devant lui sont posés deux paquets. L'un est un simple carré de papier recouvrant un petit monticule et surmonté d'une fleur. Celle-ci est une trompette d'or, au calice gorgé de cendre. L'autre paquet contient un rouleau enveloppé

dans un tissu et attaché avec une ficelle.

Pressia passe devant les cadeaux, se dirige vers la cage de Cricri et introduit ses doigts à l'intérieur. La cigale bat de ses ailes mécaniques, qui tintent contre les barreaux. « Tu n'aurais pas dû me faire de cadeaux.

☐ Bien sûr que si, rétorque son grand-père.

Elle ne veut pas plus de présents que d'anniversaire. « Je n'ai besoin de rien.

☐ Pressia, murmure le vieil homme, nous devons célébrer ce qui peut l'être.

☐ Pas celui-là, réplique-t-elle. Pas cet anniversaire-là.

☐ Ce cadeau est de ma part, dit son grand-père en désignant le paquet couronné d'une fleur. Et j'ai

trouvé l'autre à notre porte ce matin.

□ À notre porte ? » Quiconque désirait connaître la date de son anniversaire le pouvait. Elle est écrite sur les listes affichées à travers la ville. Mais la jeune fille n'a guère d'amis. Quand les survivants approchent de leurs seize ans, les alliances se rompent. Chacun sait qu'il doit se débrouiller seul. Dans les semaines qui ont précédé la disparition de Gorse et de Fandra, cette dernière se montrait froide avec son amie, coupant les liens avant d'avoir à dire au revoir. Pressia n'avait pas compris, à l'époque, mais maintenant, tout s'éclaire. Son grand-père fait rouler le second paquet et un mot apparaît, griffonné sur le tissu.

Elle s'avance jusqu'à la table et s'assoit sur la chaise opposée. Elle lit le mot : *Pour toi, Pressia*. Il est signé *Bradwell*.

« Bradwell ? Je le connais. Je l'ai recousu autrefois. Comment sait-il qui tu es ?

□ Il ne le sait pas », répond-elle. Pourquoi lui ferait-il Un cadeau ?

s'interroge-t-elle. Il pense qu'il y a beaucoup de filles dans son genre - qui veulent que tout redevienne comme c'était dans l'Avant, qui aiment jusqu'à l'idée du Dôme. Et qu'y a-t-il de mal à cela, d'abord ? N'est-ce pas ce que souhaiterait toute personne normale ? Sous l'effet de la colère, elle sent une étrange chaleur se répandre dans ses flancs. Elle revoit dans son imagination le visage du garçon, les deux cicatrices, la brûlure, la manière dont ses yeux s'embuaient de larmes, avant qu'il ne plisse les paupières et n'ait à nouveau l'air d'un dur. Elle ignore son présent et, à la place, saisit celui de son grand-père, qu'elle amène juste devant elle.

« Je veux te dire, déclare-t-il, que j'aurais aimé que ce soit quelque chose de beau. Tu mérites quelque chose de beau.

□ Ce sera très bien.

□ Vas-y, ouvre-le. »

Elle se penche sur la table, prend le papier entre le pouce et l'index, et le soulève d'une manière un peu théâtrale. Elle adore les cadeaux, même si elle a du mal à l'admettre.

Sous ses yeux se trouve une paire de chaussures, du cuir épais tendu sur du bois poli.

« Des sabots, explique le vieil homme. Ils ont été inventés par les Hollandais, comme les moulins à vent.

□ Je croyais que c'étaient des moulins à grains. Et à café. Des moulins pour le vent ?

□ Ils avaient la forme de phares. » Il a déjà expliqué ce qu'étaient les phares. Il a grandi près des navires. « Mais au lieu d'avoir une lumière au sommet, ils avaient des pales, pour transformer le vent en énergie. »

Qui moudrait le vent ? s'étonne-t-elle. Et qui appellerait une chaussure un sabot ? Elle n'est pas un

animal !

« Essaie-les. »

Elle les pose par terre et glisse ses pieds dans les sillons de bois. Le cuir est encore raide et, quand elle se met debout, elle remarque que les semelles la grandissent, lille ne veut pas être grande. Elle veut être petite et jeune. Son grand-père remplace ses vieilles chaussures par des nouvelles qui semblent ne jamais devoir s'user. Pense-t-il qu'ils vont bientôt venir la chercher ? Qu'avec ça elle pourra mieux s'enfuir ? Pour aller où ? Dans les Champs de Ruines ? Les Terres fondues ? Les Terres mortes ? Et au-delà, qu'y a-t-il ? Des rumeurs parlent de wagons, de rails, de tunnels creusés dans la roche, de vastes zones industrielles, de parcs d'attractions (pas seulement Disneyland), de zoos, de musées et de stades sportifs laissés à l'abandon. Il y avait des ponts, jadis ; l'un d'eux servait à franchir un cours d'eau censé couler à l'ouest d'ici. Tout cela a-t-il disparu ?

« Quand tu as eu deux ans, on a fait venir un poney pour ton anniversaire, commence son grand-père.

□ Un poney ? » s'exclame-t-elle en marchant lourdement autour de la pièce, avec l'impression que ses pieds eux-mêmes se sont changés en sabots. Elle porte un pantalon de laine, des chaussettes et un pull. La laine de ses vêtements provient de moutons qui paissent en dehors de la ville, là où de petites étendues d'herbe piquante ont surgi du sol, où des bosquets d'arbres bordent les terres de l'ORS, dans lesquelles des rescapés chassent des espèces nouvelles, des choses ailées et des animaux à fourrure qui arrachent les bulbes et les racines avec leurs griffes, et se nourrissent les uns des autres. Certains moutons sont à peine des moutons. Mais même lorsqu'ils sont déformés, avec des cornes tordues et pointues, et que leur viande est immangeable, leur laine est bonne. Des survivants en ont fait leurs moyens de subsistance. « Pourquoi un poney ? Où y avait-il de la place pour lui ?

□ Il décrivait des cercles dans l'arrière-cour, et on montait sur son dos. »

C'est la première fois qu'elle entend parler d'un poney. Le vieillard lui a conté

plusieurs anecdotes au sujet de ses anniversaires. Les desserts glacés, les pinatas, les ballons d'eau. D'où sort celle-ci ?

« Mes parents ont loué un poney pour qu'il tourne en rond ? » Ce sont des étrangers pour elle. La moindre chose qu'elle apprend d'eux réveille en elle une sorte d'avidité insatiable.

Il hoche la tête. Il paraît vieux soudain, très vieux. « Parfois je suis heureux qu'ils n'aient pas été obligés de voir ça. »

Pressia reste silencieuse, mais ces mots la brûlent au plus profond d'elle-même. Elle voudrait que ses parents soient ici. Elle s'efforce de garder en mémoire certains moments de son existence, afin de pouvoir leur en faire le récit un jour, si l'occasion se présente. Bien qu'elle sache qu'ils sont morts, elle ne peut s'en empêcher. Même à présent, elle se dit qu'elle leur parlera de cette journée, des sabots et des histoires de moulins. Et si jamais elle les revoit, ce qu'elle sait être impossible, elle leur posera des questions. Ils lui raconteront des histoires. Elle les interrogera à propos du poney. Elle voudrait qu'ils puissent l'observer d'une manière ou d'une autre, qu'ils voient tout cela, comme

dans certaines religions qui croient en un ciel où l'âme survit. Par moments, elle a presque la sensation qu'ils sont en train de la regarder - sa mère ou son père ?

Elle n'en est pas sûre. Et elle ne peut le confier à personne, mais c'est pour elle un réconfort.

« Et l'autre paquet ? Celui de Bradwell ? » Son grand-père est à moitié

taquin, à moitié suspicieux, un ton nouveau pour elle.

« C'est sans doute quelque chose de stupide ou de méchant. Ce serait tout à fait son genre.

□ Eh bien, vas-tu l'ouvrir ? »

Une partie d'elle-même résiste, mais ce serait accorder au cadeau plus d'importance encore. Pour en finir plus vite, elle tire sur l'extrémité de la ficelle qui se dénoue et glisse sur la table. Elle l'apporte à Cricri et la fait passer entre les barreaux de la cage. Cricri aime les objets de petite taille avec lesquels elle peut jouer de temps en temps, du moins elle les aimait quand elle était plus jeune. « Tiens », dit Pressia.

La cigale cligne l'œil à la vue de la ficelle. Elle bat des ailes. La jeune fille revient vers la table, s'assied et déroule le tissu. C'est une coupure de presse, celle qu'elle a trouvée dans la cantine de Bradwell et tant aimée, sur laquelle des gens portent des lunettes teintées dans une salle de cinéma, picorent dans des boîtes en carton, celle qui a fait trembler ses mains pour une raison inexplicable, qu'elle contemplait quand il lui a dit qu'il connaissait les filles dans son genre. Son cœur cogne dans sa poitrine. Le souffle lui manque. Est-ce seulement un cadeau un peu cruel ? Se moque-t-il d'elle ?

Elle éprouve le besoin de retrouver son calme. Ce n'est que du papier, se raisonne-t-elle.

Mais c'est bien plus que cela. C'est une chose qui existait du temps où elle avait une mère et un père, et où elle montait un poney qui décrivait des cercles dans l'arrière-cour de sa maison. Bradwell avait raison, après tout. Elle est comme les autres. Est-ce là ce qu'il désirait lui faire remarquer en lui offrant ce présent ? Eh bien ! Parfait, alors. C'est en effet ce qu'elle veut et qu'elle n'aura jamais. Que l'Avant revienne. Pourquoi ne pas envier les gens dans le Dôme ?

Pourquoi ne souhaiterait-elle pas être n'importe où sauf ici ? Elle ne serait nullement contrariée de porter des lunettes 3D dans une salle de cinéma et de manger dans une boîte en compagnie de sa jolie maman et de son père comptable. Pas plus qu'elle ne verrait d'inconvénient à posséder un chien affublé

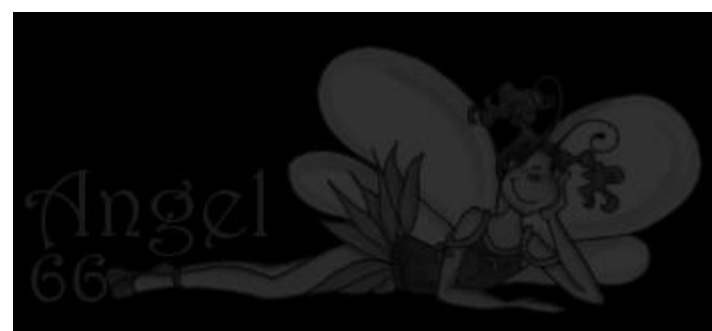
d'un chapeau de fête, une voiture coiffée d'un nœud et une ceinture en mètre à ruban. Tout cela est-il si terrible ?

« Le cinéma, dit son grand-père. Regarde ces lunettes 3D. Je me rappelle avoir vu des films comme ça dans ma jeunesse.

□ C'est si réel, s'extasie Pressia. Ne serait-ce pas fantastique que... »

Le vieil homme la coupe. « Ce monde-ci est celui dans lequel nous vivons.

□ Je sais », acquiesce-t-elle, et elle tourne les yeux vers Cricri dans sa cage, Cricri la cigale rouillée. Elle se lève et s'éloigne de l'image. Elle considère sa rangée de petites créatures sur le rebord de la fenêtre. Pour la première fois, elle est frappée par leur aspect puéril. Elle a seize ans désormais. Que cherche-t-elle avec ses jouets ? Elle les regarde posés là. Puis elle contemple la photo du magazine - les verres 3D, les sièges couverts de velours. Comparés à ce monde brillant, ses papillons paraissent ternes. De bien pauvres ersatz de jouets. Elle saisit l'un des plus récents et le tient dans sa main. Elle le remonte et laisse ses ailes crépiter désagréablement. Elle le repose ensuite sur le rebord et vient apposer légèrement sa paume contre la vitre fêlée de la fenêtre.



PARTRIDGE

TROIS MINUTES QUARANTE-DEUX SECONDES

Après l'excursion avec Glassings aux Archives des Pertes Personnelles, Partridge ignorait encore comment accéder au système de filtration de l'air. Par la suite, il s'est rendu compte qu'un des points d'accès au système était relié au centre de codage, où les élèves de l'académie, à partir de son âge, vont suivre leur séance hebdomadaire dans leur moule de momie.

Et c'est ainsi qu'il a décidé de procéder.

Après la sonnerie du réveil, il rejoint la queue des élèves, avec son sac sur le dos : il contient les objets de sa mère, un tube de pilules au soja, quelques bouteilles d'eau et le couteau qu'il a volé à l'exposition sur la Vie domestique. Il porte une veste avec une capuche et une écharpe, bien qu'il fasse un peu chaud. Comme d'habitude, les garçons sont acheminés par le monorail. Partridge se tient à l'écart de la horde. Il n'a jamais vraiment eu beaucoup d'amis à

l'académie. Hastings est une exception à la règle. Il était trop connu lorsqu'il est arrivé - à cause de son père et de son frère. Puis Sedge a mis fin à ses jours et Partridge est devenu célèbre pour une autre raison. Ses relations avec ses camarades étaient remplacées par des manifestations de compassion et d'encouragement, ou menaçaient constamment de l'être.

Maintenant, il passe devant la horde pour s'asseoir entre Hastings, qui dort généralement pendant tout le voyage, et Arvin Weed, parce que ce dernier est toujours plongé dans la lecture de longs articles scientifiques sur son portable - des choses que le professeur de science n'a pas traitées et ne traitera

probablement pas, telles la nanotechnologie, la biomédecine ou les neurosciences. Si on le fait parler, il marmottera au sujet de cellules autogénérées, de décharges synaptiques et de plaques cérébrales. Comme il passe la majeure partie de son temps au laboratoire scientifique de l'école (*sur un truc au labo et avance à grands pas*, selon les mots de Glassings, *un garçon intelligent, qui ira loin*), il est quasiment invisible, même quand il est présent. Tandis qu'il clique dans ses documents, Hastings a déjà roulé sa veste en boule pour s'en faire un oreiller.

Cependant, Partridge n'est pas resté inaperçu. Vie Wellingsly, un des membres de la horde, crie à travers la voiture : « Alors, Partridge, on dit que tu vas être mis sous anesthésie aujourd'hui. Tu es bon pour une tique ou quoi ? »

Partridge se tourne vers Hastings, qui écarquille les yeux. Il envoie ensuite un regard noir à Wellingsly.

« Quoi ? s'exclame celui-ci. J'étais censé ne rien dire ? Tout le monde est au courant, non ?

□ Désolé », murmure Hastings en repoussant une mèche de cheveux sur son front. Il veut s'intégrer à la horde. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait trahi un secret afin d'obtenir un peu de reconnaissance. Pourtant, ça le met en rogne.

« Eh bien, dit Wellingsly. Tic tic tic ? »

Partridge secoue la tête. « Juste la routine. Pas de quoi s'affoler.

□ Imaginez Partridge avec une tique, lance l'un des jumeaux Elmsford. Ils appuieraient sur le bouton rien que pour le sortir de sa misère. Abattu par compassion ! »

La horde s'esclaffe.

Arvin lève un instant les yeux de son écran, comme s'il envisageait d'aller défendre Partridge, mais il se rencogne aussitôt dans son siège et reprend sa lecture. Hastings ferme les paupières et fait semblant de dormir. Le second jumeau Elmsford s'écrie à son tour : « La tête de Partridge qui explose comme un melon !

□ Et qui en met partout sur la robe de Lyda Mertz, renchérit Vie. Désolé, Lyda. Partridge devait être trop excité.

□ Laissez-la en dehors de ça ! s'énervé celui-ci, l'air plus en colère qu'il n'aurait voulu.

□ Ou quoi ? fait Vie. Tu sais, je serais ravi de te botter le cul.

□ Vraiment ? » riposte Partridge, et chacun sait ce que cela signifie : *Tu vas frapper le fils de Willux ? Tu crois que ce serait sage ?* Il s'en veut d'avoir dit ça. C'est sorti trop vite. Il déteste être le fils de Willux. Cela fait de lui une cible autant que ça le protège.

L'autre ne répond pas. Le wagon roule doucement. Partridge se demande s'ils se rappelleront ce moment après qu'il sera parti ou mort - selon la tournure que prendront les choses. Il a un nombre

considérable de ventilateurs à franchir. Il peut être découpé en tranches - *comme un melon*. Que penseront-ils de lui alors ? Que c'était un lâche qui est mort en tentant de fuir ? Qu'il était déficient, comme Sedge ?

Il regarde par la fenêtre. Le paysage défile devant ses yeux (les terrains de jeu, les murs de pierre de l'académie, les tours où s'empilent les familles, les complexes commerciaux, les immeubles de bureaux, les batteuses automatiques dans les champs), puis ils entrent dans le tunnel obscur. Il imagine les malheureux s'accrochant à lui, la terre et l'eau empoisonnées, les ruines. Il ne mourra pas là-bas, n'est-ce pas ? C'est un risque qu'il doit être prêt à courir. Il ne peut demeurer ici, sachant que sa mère est peut-être vivante, dehors, et que s'il reste, il sera modifié, profondément, au point de ne même pas s'en souvenir. Comme si quelqu'un avait appuyé sur un interrupteur, leur voiture est plongée dans les ténèbres, jusqu'à ce que l'éclairage automatique s'allume en vacillant. Ils arrivent droit au cœur du centre de codage. Les freins crissent, les garçons sont légèrement secoués, avant de retrouver leur équilibre et de se lever.

Ils traversent les salles en silence. Certains s'adressent de timides au revoir. Partridge retient Hastings par le bras. « Hé, lui dit-il, tu ne peux pas te comporter comme ça.

☐ Je suis désolé, répète l'autre. Je n'aurais pas dû lui dire. Il ne sait pas tenir sa langue.

☐ Non. Il ne s'agit pas de moi. Il s'agit de toi. Tu vas devoir leur tenir tête un jour.

☐ Peut-être.

☐ Tu peux le faire. Je le sais. » Partridge est contrarié de laisser son camarade derrière lui. Il va être un peu perdu sans lui. Il ne veut pas qu'il tombe dans la horde par mégarde et qu'il devienne la risée des autres. « Je sauterai peut-être le dîner ce soir, pour étudier, dit-il. Vas-y avec Arvin Weed. Assieds-toi à sa table, d'accord ?

☐ Tu organises mes relations à présent ?

☐ Fais simplement ce que je te dis, d'accord ? N'oublie pas.

☐ Tu es bizarre.

☐ Pas du tout. »

Deux hôteses s'approchent et les emmènent dans des directions opposées.

« À plus tard, monsieur Bizarre, dit Hastings.

☐ Salut », répond Partridge.

Il est conduit jusqu'à une petite pièce blanche - sans fenêtres. Le moule de momie est assis sur la table d'examen. Il est parfaitement lisse, équipé de charnières à l'arrière, de sorte que le garçon peut entrer dedans. Au-dessus et en dessous sont disposés des équipements (bras robots, pinces, tubes à vide) en chrome étincelant, fraîchement astiqué. Dans un coin se trouve un bureau avec un ordinateur

et une chaise à roulettes. Sur le bureau est posé un vase, et contre le rebord du vase penche une fleur artificielle. Pour rappeler la maison ou la nature ? Partridge se pose la question. Le Dôme n'est pas coutumier de ce genre de délicatesse.

Et soudain, des doutes l'assaillent. Il n'est pas obligé d'aller au bout de tout ça. Personne n'a besoin de le savoir. Il pourrait dîner avec Hastings et demander à Lyda de remettre le couteau à sa place. Il se souvient de la sensation de sa taille étroite et de ses côtes, tandis qu'il remontait les mains contre sa robe en soie et qu'ils s'embrassaient. Il aimerait sentir à nouveau ses cheveux au parfum de miel.

Quelqu'un s'est probablement aperçu de la disparition du couteau - un professeur ou un gardien. Peut-être qu'à l'instant même Lyda est dans l'un des bureaux de la direction, en train d'être interrogée. S'il se fait prendre, son père sera furieux. On peut le renvoyer de l'académie. On peut l'expédier au centre de rééducation pour parler avec une personne telle que Mme Mertz. Et Lyda ? Elle aussi aura des problèmes s'il se fait pincer. Il devra leur expliquer comment il s'est introduit dans l'expo.

Il pourrait s'en remettre à Glassings. Mais que ferait celui-ci ? Il l'emmènerait au milieu des rayons de la bibliothèque où ils auraient un paisible entretien, en se servant éventuellement de petits carrés de papier mis au rebut et de minuscules stylos. Son professeur transpirerait comme cela lui arrive parfois, des gouttes de sueur qu'il étalerait sur son crâne de plus en plus dégarni. Il lui conseillerait de garder son calme, sans aucun doute. Il prendrait l'affaire avec gentillesse.

Le moule est là, qui l'attend, parfaitement adapté à son corps. Sa grande taille le surprend. Il y a seulement quelques années, il était le plus petit de sa classe, et rondet par-dessus le marché. Mais le moule est si long et maigre qu'il semble appartenir à quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus âgé, plus comme Sedge. Si celui-ci était vivant, Partridge serait-il plus grand que lui maintenant ?

Il ne le saura jamais.

Il a envie de revenir en arrière, mais il est déjà trop tard.

Il ne dispose que de quelques minutes avant l'arrivée des techniciens. Un air frais souffle par les bouches de ventilation. Il tire la chaise roulante et la place sous l'une d'elles. Il monte dessus et se met debout, en espérant pouvoir conserver son équilibre. Il dévisse la grille de la bouche située au-dessus de sa tête, et la fait retomber à l'intérieur du faux plafond. Puis, il s'agrippe à la bordure métallique et, repoussant d'un coup de pied la chaise vers le bureau, il se hisse dans la canalisation obscure. À quatre pattes, il replace la grille devant l'ouverture. Cela n'abusera personne bien longtemps, mais il devrait gagner ainsi quelques minutes.

Les conduites sont plus sombres qu'il ne l'espérait, et plus bruyantes. Le système est en marche et vibre frénétiquement. Il rampe aussi vite qu'il le peut. Il doit atteindre le premier dispositif de filtrage avant que l'aération ne s'interrompe. Parvenu à ce point, il n'aura que trois minutes et quarante-deux secondes pour franchir le premier ensemble de filtres, puis la série de ventilateurs et, enfin, la seconde barrière de filtres. Il va devoir s'ouvrir un chemin vers le monde. Seulement s'il est dans les temps et si les pales ne l'ont pas découpé en morceaux d'ici là.

Ainsi que l'indiquaient les plans, il peut ramper hors du réseau de canalisations secondaires et rejoindre le vaste tunnel du système de purification de l'air proprement dit. Quand il se redresse sur ses jambes, sa tête effleure à

peine la paroi supérieure. La tôle du tunnel est parfaitement arrondie - et l'expression l'âme *du fusil* lui vient à l'esprit. Mais il n'est pas sûr de son sens. Un fusil peut-il avoir une âme ?

Juste devant lui se trouve le premier ensemble de filtres roses, complètement tirés, comme un lourd rideau lui barrant la route. Il est étonné

que les filtres soient aussi roses, comme la langue, et que tout ici soit brillamment éclairé. Il se demande pourquoi. À des fins de maintenance ?

Il sort le couteau de cuisine et songe à Lyda, sa voix comptant lentement jusqu'à vingt dans la pièce aux lumières tamisées, ses doigts à lui courant sur la lame. Il se met à scier les fibres. Elles sont résistantes, traversées de fils épais, tels les muscles dans la viande. Elles commencent à céder. Les particules tournoient et s'élèvent, lui rappelant quelque chose de son enfance, mais il ignore quoi - de la neige ?

Il a entendu dire que les fibres sont garnies de pointes microscopiques et peuvent se fixer dans les poumons, où elles déclenchent une infection. Il ignore si c'est vrai ou non. Cependant, il ne veut pas courir de risque inutile. Il prend son écharpe et la noue autour de sa bouche.

Le trou qu'il a percé est suffisamment grand pour qu'il s'y fraie un chemin d'un coup d'épaule. Sa veste maintenant couverte de poussière rose, il voit se dresser devant lui la série de monstrueux ventilateurs aux pales acérées et immobiles.

Il court jusqu'au premier et, sans le toucher, plonge dans l'espace triangulaire étroit qui s'ouvre entre deux pales. Ses bottes glissent sur la surface lisse et il tombe sur la hanche avec un bruit sourd qui résonne dans le tunnel, un effet de la maladresse provoquée par le codage. Il se rétablit rapidement sur ses pieds et passe à travers le ventilateur suivant, puis le suivant, trouvant son rythme. Le technicien a-t-il déjà compris que son moule était vide ? Quelqu'un at-il poussé un cri d'alarme perçant ? Les Forces spéciales ont-elles été alertées ?

Partridge sait qu'une fois diffusée la nouvelle de la disparition du fils de Willux (son seul fils *vivant*) les recherches n'auront plus de cesse. Il se déplace plus vite d'un ventilateur à l'autre, les franchissant comme dans une course d'obstacles. Il se rappelle une arrière-cour, peut-être chez lui lorsqu'il était enfant, ou bien chez quelqu'un d'autre. Il y avait une pelouse verte avec des brins d'herbe qu'on pouvait arracher du sol, et des arbres dont l'écorce n'était pas lisse ou polie. Il y avait un chien, même. Son frère aîné et une autre personne, une fille de haute taille, avaient mis en place un parcours avec des cordes au-dessus desquelles ils étaient censés sauter, des cerceaux à travers lesquels s'élancer et une balle qu'ils devaient envoyer dans un seau à la fin. Il y avait des boissons dans des boîtes avec de petites pailles. Celles-ci avaient des coudes qui ressemblaient à des accordéons, et on pouvait les courber pour les mettre dans la bouche.

Sa tête lui paraît lourde tout à coup, et il fait un écart. Il saisit l'une des pales pour garder son

équilibre. Le bord en est si tranchant qu'il se coupe. Son sang forme des pointillés sur le sol. Il ne l'a vu couler que rarement, chez le dentiste par exemple, quand les machines tournaient avec trop de vigueur et que sa salive mousseuse virait au rose. Son champ de vision se réduit à un grain de lumière blanche, avant de réapparaître.

Il jette un œil à sa montre. Plus que trente-deux secondes. L'idée le frappe subitement qu'il pourrait échouer. Il pourrait mourir ici, découpé en morceaux, et comme il a fait des brèches dans les filtres, son corps sera expulsé, son sang emporté par le fort courant d'air avec les fibres les plus petites. Celles-ci seront rougies par son sang. Les opérateurs seront contraints de tout arrêter. Certaines personnes devront être déplacées dans des logements temporaires. Des rumeurs se répandront. L'histoire réelle sera étouffée. Ils n'évoqueront pas un instant un problème avec la filtration de l'air, parce que tout le monde supposerait que les malheureux se sont soulevés - une guerre biologique organisée. On croirait même peut-être que l'ORS, ce régime militariste fragile, a réussi son coup. Ce serait la panique générale. Ils avanceront de nouvelles explications et, concernant Partridge, inventeront une histoire, quelque chose de noble de préférence. Son père recevra des mots de condoléances. Il n'y aura pas de véritable enterrement. Pas plus que l'autre fois, pour son frère. Personne ne veut voir un cadavre, pas de splendide barbarie ici. Pauvre vieux Willux ! Sa femme et ses deux fils, tous morts à présent, trois boîtes aux Archives des Pertes Personnelles.

Partridge progresse en titubant, glissant sur la paroi, se jetant entre les pales. Il a une seconde égratignure, sur la joue cette fois. Il entend un tac au loin. Le moteur. Il bondit à travers l'antépénultième ventilateur. Il distingue le dernier ensemble de filtres roses au bout du tunnel. Il veut sortir. Il veut tout sentir à nouveau, le vent et le soleil. Il veut trouver son ancienne rue, son ancienne maison - disparue, il le sait, soufflée, mais quand même. Il y a une résistance dans son codage comportemental. Pourquoi ? En quoi cela a-t-il un rapport avec sa mère ? Il a trouvé ses affaires dans la boîte, et tout a changé. Il a sur lui l'enveloppe contenant les objets (le collier en or avec un cygne, la carte d'anniversaire, la boîte à musique en métal et la photo), scellée dans une poche en plastique. Il les sent contre son dos.

Avec un cliquetis, le dernier ventilateur tourne à contresens, d'un simple centimètre, et Partridge le franchit au moment précis où les engins derrière lui se mettent à gronder, où le vent est aspiré dans le tunnel comme par une profonde et incessante inspiration, venue depuis l'autre côté des derniers filtres. Le déplacement de l'air l'entraîne en arrière maintenant. C'est ce que sa mémoire lui a suggéré, une longue inhalation qui le ramène sur ses pas. Il s'effondre, mais se retient avec le talon de ses bottes et, une main après l'autre, reprend sa progression. Son codage de force lui donne un coup de fouet. Il sent un regain d'énergie. Quand il est suffisamment près des filtres, il tend le bras pour les taillader avec son couteau de cuisine et se hisse vers l'avant, luttant contre la poussée de l'air. Les fibres roses lâchent et sont aspirées dans les ventilateurs - le mot *confetti* lui traverse l'esprit.

PRESSIA

TOC, TOC !

Pressia travaille tard le soir à la confection de ses petites créatures. Son grand-père est endormi près de la porte d'entrée, assis bien droit sur sa chaise, la brique posée sur sa cuisse. Il a pris la relève pour le marchandage et, depuis, il a fallu de plus en plus de créatures pour des échanges de moins en

moins avantageux. Parfois, il n'est pas en état d'aller jusqu'au marché et tous deux se sentent inutiles, une condition qu'ils haïssent. Elle mesure l'écoulement du temps à sa faim, maintenant. Au cours des dernières nuits, elle a pris pour la première fois conscience que sa vie pourrait s'achever dans cette pièce étroite, à dépérir au fond d'un placard qui sent la suie. Elle contemple son grand-père, son moignon d'où sortent des fils électriques, ses paupières légèrement closes, l'éclat de ses brûlures, sa poitrine se soulevant et s'abaissant avec difficulté, le léger sifflement de la cendre dans ses poumons, le ventilateur qui tournoie dans sa gorge. Son visage est crispé même quand il dort.

Elle garde le présent de Bradwell, la photographie de magazine, sur la table. Il lui arrive de détester ces gens avec leurs lunettes 3D (un rappel odieux de ce qu'elle n'aura jamais), mais elle ne se résout pas à jeter l'image. Depuis qu'elle a ouvert le cadeau, elle a eu davantage de souvenirs, des flashes rapides : un petit aquarium avec un poisson qui va et vient dans un bruissement, la sensation du gland en laine accroché au sac de sa mère, la douceur du fil dans son poing, une conduite de chauffage sous la table, qui semblait ronronner. Elle se rappelle être assise sur ce qui devait être les épaules de son père, tandis qu'il marchait sous les arbres en fleurs, être enveloppée dans le manteau de celui-ci, pendant son sommeil, et être portée de la voiture à son lit. Elle se revoit démêlant les cheveux de sa mère avec une brosse métallique, cependant qu'une chanson s'élève d'un ordinateur portable - l'image d'une femme fredonnant une berceuse à propos d'une fille qui se tient sur une véranda, et quelqu'un supplie celle-ci de lui prendre la main et de l'accompagner jusqu'à la Terre promise. Juste sa voix, sans aucun instrument. Ce devait être la berceuse préférée de sa mère. Elle passait l'enregistrement tous les soirs, avant que Pressia ne s'endorme. À l'époque, la fillette avait fini par en avoir assez de cette chanson mais, aujourd'hui, elle donnerait presque tout pour la réentendre. Sa mère avait un parfum de savon aux herbes - propre et agréable. L'odeur de son père était plus riche, plus proche de celle du café. Pour une raison quelconque, la photo des gens au cinéma réveille sa mémoire et, par moments, ses parents lui manquent tellement qu'elle a du mal à respirer. Même si elle n'a d'eux aucun souvenir d'ensemble, elle a gardé la sensation de sa mère l'enveloppant - la douceur de son corps, la texture soyeuse de sa chevelure, la fraîcheur de son parfum, sa chaleur. Lorsque son père l'emmitouflait dans son manteau, elle se sentait comme dans un cocon.

C'est ce à quoi elle pense, alors que ses doigts attachent prestement des ailes au squelette d'un papillon, quand on frappe à la porte. Le son est net, un simple petit coup de l'articulation du doigt. On n'entend pas de bruit de moteur s'échappant d'un camion de l'ORS. De qui peut-il s'agir ?

Son grand-père dort à poings fermés - un ronflement profond et crépitant. Elle se lève et s'approche de la table sur la pointe des pieds, ce qui est difficile dans les sabots inventés par les Hollandais ; ces gens-là n'avaient-ils donc jamais besoin de marcher sur la pointe des pieds ? Elle saisit l'épaule de son grand-père et la secoue. « Il y a quelqu'un », chuchote-t-elle. Le dormeur se réveille en sursaut, au moment précis où un second coup retentit dans la petite pièce.

« Dans le placard ! » ordonne-t-il. Ils ont prévu qu'elle s'y cacherait si d'aventure on se présentait à leur porte, et que, s'il jouait avec sa canne l'air de

« La barbe et les cheveux, vingt-cinq cents », elle se sauverait par la fausse cloison. « La barbe et les cheveux, vingt-cinq cents » est un petit rythme dont Pressia suppose qu'il a un rapport avec les salons de coiffure, ce qui expliquerait pourquoi son grand-père l'a choisi. C'est leur signal.

Elle se précipite vers le placard et se glisse dedans. Elle le laisse à peine entrouvert, de manière à voir au-dehors.

Son grand-père boitille jusqu'à l'entrée avec sa canne et scrute l'extérieur par un trou qu'il a percé dans le bois. « Qui est-ce ? » demande-t-il. Une voix lui répond de l'autre côté, une voix féminine. Pressia ne distingue pas ses paroles, mais elles doivent rassurer son grand-père d'une façon ou d'une autre. Il ouvre la porte et la femme entre promptement dans la pièce, à bout de souffle. Elle referme derrière elle.

La jeune fille entrevoit la nouvelle venue par intermittence - la rouille sur les engrenages incrustés dans sa joue, l'éclat du métal coulé au-dessus de son œil. Elle est petite et mince, avec des épaules tombantes. Un chiffon ensanglanté est attaché autour de son coude. « La Fête de la Mort ! explique-t-elle au grand-père de Pressia. Sans même avoir été annoncée ! On vient d'en avoir une il y a seulement un mois ! Je me suis sauvée de justesse. »

Une Fête de la Mort ? Ça n'a aucun sens. L'ORS les organise - ils laissent les soldats former des tribus pour des périodes de vingt-quatre heures, afin qu'ils puissent tuer des gens, transporter leurs corps en terrain ennemi, où ils sont entassés en cercle et comptés pour marquer des points. Ceux qui ont le plus de points gagnent. L'ORS considère cela comme un moyen de faire le tri dans la population, afin d'en éliminer les éléments les plus faibles. Les Fêtes de la Mort ont lieu environ deux fois par an, mais ils n'en ont eu qu'une cette année. C'est ce moment que le grand-père de Pressia a choisi pour vider le placard et fabriquer la fausse cloison, de sorte que son travail passe inaperçu au milieu des hurlements et des piétinements sauvages. Il n'y en a jamais eu deux si rapprochées, ni jamais sans être annoncées. Elle présume que la femme est folle ou peut-être en état de choc.

« Vous êtes sûre que c'est une Fête de la Mort ? s'étonne le grand-père. Je n'ai entendu aucun chant.

☐ Comment aurais-je eu cette blessure, si ce n'était pas le cas ? C'était audelà des Champs de Ruines, en allant vers l'ouest, et ça continue. J'ai couru jusqu'ici au lieu de rentrer chez moi. »

Elle est là pour se faire recoudre, mais il y a si longtemps que le vieil homme n'a pas fait de points de suture qu'il doit chercher son matériel, posé au fond du placard, et l'épousseter.

La femme soupire : « Mon Dieu, quelle journée ! D'abord, toutes ces rumeurs, et maintenant une Fête de la Mort ! » Elle s'assied à la table et observe les créatures de Pressia. Elle découvre la photographie et l'effleure du doigt. La jeune fille se demande si elle va poser une question à ce sujet. Elle regrette de ne pas avoir caché l'image avant d'entrer dans le placard. « Vous avez entendu la dernière, non ?

☐ On ne peut pas dire que je sois beaucoup sorti, aujourd'hui. »

Le vieillard s'installe perpendiculairement à sa patiente et examine la chair ouverte.

« Vous n'avez pas entendu ? »

Il secoue la tête négativement et commence à nettoyer ses instruments avec de l'alcool. Une odeur d'antiseptique se diffuse dans la pièce.

« Un Pur, explique la femme en baissant la voix. Un garçon sans cicatrices, sans marques, sans fusions. On dit qu'il est pleinement développé - grand et mince, avec des cheveux coupés ras.

□ Pas possible », rétorque le grand-père de Pressia. C'est également ce que pense sa petite-fille. Les gens aiment inventer des histoires à propos des Purs. Ce n'est pas la première fois que celle-ci lui vient aux oreilles. Et aucune des rumeurs précédentes n'a eu de suite.

« On l'a repéré dans les Terres desséchées. Et puis il a disparu. »

L'homme est secoué d'un rire, puis s'étouffe. Il détourne la tête et se met à tousser au point de suffoquer.

« Ça va aller ? s'inquiète la femme. Vous avez les poumons qui suintent ?

□ Ça va. C'est le ventilateur dans ma gorge. J'absorbe trop de poussière et je dois l'expectorer.

□ Ce n'est pas poli de rire, de toute façon », ajoute-t-elle.

Il commence à recoudre la plaie. La femme fait la grimace.

« Cette histoire revient régulièrement sur le tapis.

□ Cette fois, c'est différent. Ce ne sont pas des racontars de Groupies ivres. Il y a eu trois témoins différents. Chacun d'eux l'a vu, puis l'a signalé. Ils disent qu'il ne les a pas remarqués, et ils ne se sont pas approchés de lui parce qu'ils avaient l'impression qu'il était sacré.

□ Ce ne sont que des sornettes. »

Ils gardent le silence un moment, tandis que le vieillard s'affaire. Le visage de la femme devient rigide, les engrenages se bloquent. Il essuie le sang. Il travaille rapidement, badigeonnant la plaie avec de l'alcool, avant de la panser. Lorsqu'il déclare : « C'est fini », la femme recouvre le bandage avec la manche de sa chemise. Elle lui tend une petite boîte de viande, puis tire un fruit de son sac. Celui-ci est rouge vif, mais avec une peau épaisse, presque comme une orange. « C'est une merveille, n'est-ce pas ? » Elle le lui tend également, en guise de paiement.

« C'est agréable d'avoir affaire à vous », commente le grand-père de Pressia. Son interlocutrice observe un temps d'arrêt. « Croyez-moi ou non. Mais s'il y a un Pur dehors, alors vous savez ce que ça signifie...

□ Non. Quoi ? Dites-le-moi.

□ S'il y a moyen de sortir, alors il y a moyen d'entrer. » Un frisson soudain parcourt Pressia. La femme lève ensuite le doigt vers son oreille. « Vous entendez ça ? » fait-elle.

Et la jeune fille distingue quelque chose à son tour, un chant de la Fête de la Mort dans le lointain. Et si la femme n'était pas folle ? Pressia voudrait que cette rumeur au sujet du Pur soit vraie. Elle sait que les rumeurs ne sont pas toujours vaines. Certaines d'entre elles contiennent une part de vérité. Mais le plus souvent, elles ne sont que mensonges et contes de fées. Ce sont les pires, celles qui vous attirent, vous donnent de l'espoir.

« S'il y a moyen de sortir, répète la femme, cette fois très lentement et posément, alors il y a moyen d'entrer.

□ Nous n'entrerons jamais, s'impatiente le grand-père.

□ Un Pur, un Pur parmi nous ! »

C'est alors qu'ils entendent un camion gronder dans le passage. Ils se tiennent cois.

Dehors, un chien aboie méchamment - un coup de fusil, et puis plus d'aboiements. Pressia connaissait ce chien. Elle a identifié son cri - il avait été si souvent battu qu'il ne savait que se recroqueviller sur lui-même ou attaquer. Elle s'est toujours sentie désolée pour lui, et avait l'habitude de lui donner un peu de nourriture de temps en temps - pas avec la main, toutefois, parce qu'on ne pouvait lui faire complètement confiance.

Elle retient son souffle. Tout redevient silencieux, mis à part le ronflement sourd du camion qui s'attarde dans la rue. Au matin, quelqu'un aura disparu. Son grand-père tape sur le sol (« La barbe et les cheveux, vingt-cinq cents ») avec sa canne. Elle n'est pas prête à partir. Elle ne veut pas quitter son aïeul. Ce dernier se rassied sans plus tarder. Il saisit la brique et la garde à la main.

La femme tient son bras blessé et s'approche de la fenêtre, à travers laquelle elle jette un coup d'œil furtif. « L'ORS », murmure-t-elle, terrifiée. Le vieillard tourne la tête en direction de Pressia, et leurs regards se croisent par l'étroite ouverture de la porte du placard. Sa respiration est courte, ses yeux hagards. Perdu. Il a l'air perdu.

Prise de panique, la jeune fille se demande ce qu'il deviendra sans elle. Peut-être l'ORS vient-elle pour quelqu'un d'autre, se dit-elle. Peut-être pour le garçon nommé Arturo ou les jumelles qui vivent dans l'appentis. Non qu'elle souhaite qu'il s'agisse des jumelles ou d'Arturo. Comment pourrait-elle vouloir que l'ORS

soit à la recherche de quelqu'un d'autre ?

Elle ne peut pas bouger.

Dans le passage, elle perçoit un cri étouffé, des bottes raclant le pavement. *Pas ici*, supplie-t-elle intérieurement. *S'il vous plaît, pas ici*. Elle attend le rugissement du moteur, le clac de l'embrayage, mais le camion ne bouge pas, il ronronne toujours dans la rue.

Son grand-père heurte à nouveau le sol avec l'embout de caoutchouc de sa canne (plus fort cette fois) : « La barbe et les cheveux, vingt-cinq cents » !

Elle doit y aller. Mais auparavant, elle trace un cercle, puis deux yeux et une bouche souriante avec son doigt, dans la cendre accumulée sur la porte du placard. Elle veut dire par là : *Je serai de retour bientôt*. Verra-t-il le graffiti, et le comprendra-t-il ? Que se passera-t-il si elle ne revient pas bientôt ? Si ça ne tourne pas bien pour elle, si rien ne tourne plus jamais bien ?

Elle prend une profonde respiration et appuie sur la fausse cloison avec le poing-tête-de-poupée. Le panneau joue un peu, avant de céder brutalement et de claquer sur le sol poussiéreux du salon de coiffure. Un demi-jour entre dans le placard.

Le cœur de la jeune fille tambourine dans sa poitrine. Elle parcourt des yeux la carcasse sombre du salon. La presque totalité du toit a été emportée par une explosion et laisse voir le ciel, à présent envahi par le crépuscule. Passer de l'étreinte serrée du placard à cet espace découvert lui donne l'impression d'être sans défense.

Il ne reste qu'un seul fauteuil dans la pièce, un modèle pivotant avec une pompe à pédale pour régler sa hauteur. Le comptoir devant cet unique siège est parfaitement intact, lui aussi. Trois peignes flottent dans un tube de verre rempli d'une eau bleue ancienne et trouble, comme suspendus dans le temps. Elle se glisse rapidement dans l'ombre du mur et s'y faufile, passant devant la rangée de miroirs brisés. Elle entend le grondement d'un autre camion. Il est étrange qu'il y en ait plusieurs. Elle s'accroupit et retient son souffle. Elle ne bouge pas. Du camion, lui parvient le son d'une radio, la version électrifiée, avec guitare hurlante et basse suramplifiée, d'une chanson désuète - une chanson qu'elle ne connaît pas. Quand ils arrêtent les gens, a-t-elle entendu dire, ils leur attachent les mains dans le dos et les bâillonnent. Mais mettent-ils la radio en repartant ? Pour une raison quelconque, ce détail lui semble pire que tout. Elle se tapit aussi bas qu'elle le peut. Elle essaie de ne pas respirer. Sont-ils venus pour elle seule, un camion bloquant le passage, un autre la rue parallèle ?

Tous les miroirs sont brisés, sauf un, posé sur le comptoir. Un jour, elle a questionné son grand-père sur ce genre de miroir, et il lui a répondu qu'on les utilisait pour montrer aux clients l'arrière de leur tête. Elle ignore qui voudrait voir un jour l'arrière de sa tête. Qui en aurait jamais besoin ?

De l'endroit où elle se trouve, elle peut revoir le Dôme, au sommet de sa colline, droit au nord. C'est une sphère - claire et brillante, parsemée de grandes armes noires, une forteresse scintillante, surmontée d'une croix qui étincelle même à travers l'air encombré de cendres. Elle pense au Pur, celui qu'on aurait observé dans les Terres desséchées, grand et mince, avec des cheveux courts. Ce ne doit être qu'un bruit. Ça ne peut être vrai. Qui quitterait le Dôme pour venir ici se faire traquer ?

Le camion avance lentement. La lumière d'un projecteur se répand dans la pièce. Elle ne bouge pas.

Le faisceau lumineux atteint un éclat de verre triangulaire et, pendant une seconde, elle voit jaillir vers elle ses propres yeux, en amande comme ceux de sa mère - *si belle, si jeune*. Et les taches de rousseur de son père sur l'arête de son nez. Puis, il y a la brûlure en croissant qui forme un demi-cercle autour de son œil.

Si elle s'en va, qu'arrivera-t-il à Cricri ? Elle va tomber en panne un de ces jours.

Le faisceau se déplace et le camion s'éloigne en ronflant, avec le mot ORS et une griffe noire peints sur son flanc. Pressia reste complètement immobile, tandis que le bourdonnement du moteur et la chanson à la radio s'évanouissent dans la nuit. Le premier camion est toujours dans le passage. Elle entend des cris, mais pas la voix de son grand-père.

Elle jette un coup d'œil dehors par les vastes trous que fermaient jadis les baies vitrées. Il fait sombre et froid. La rue est déserte. Elle suit à nouveau l'ombre du mur jusqu'à l'entrée, dont la porte a été défoncée par l'explosion. Là

se dresse un étrange tube rouillé, de grande taille, peint en rouge clair avec des bandes bleues en spirale.

Il est brisé et tordu. Son grand-père lui a expliqué qu'on en trouvait de semblables attachés à la devanture de tous les salons de coiffure, que c'est un symbole qui avait autrefois une signification. Elle sort, sans s'écarter du mur effrité.

Qu'est-ce qui était prévu ? Se cacher. L'ancienne canalisation d'irrigation que son grand-père lui a montrée une fois est à trois rues de là. Il pensait qu'elle y serait en sûreté. Mais existe-t-il encore un lieu sûr pour elle ?

Bradwell, pense-t-elle. Le monde souterrain. Elle a toujours le plan qu'il a glissé dans sa poche. Il doit être dans son abri, en train de préparer son prochain cours d'His-toire de l'Ombre. Et si elle se pointait chez lui, et le remerciait pour son cadeau, en faisant semblant de l'avoir pris pour une marque de gentillesse, non de cruauté ? L'hébergerait-il ? Il a une dette envers son grand-père qui l'a recousu, mais elle ne veut en aucun cas lui demander une faveur. En aucun cas. Pourtant, elle décide de tenter d'aller jusque-là. Fandra n'a pas survécu, mais son frère si.

Sur le sol, près de l'entrée du salon, se trouve une petite cloche noircie par les flammes. Elle est étonnée. Elle la ramasse, mais le battant a disparu et l'objet n'émet aucun son. Peut-être pourra-t-elle en faire quelque chose, un jour. Elle tient la clochette si serrée que le métal s'incrute dans sa chair.

PARTRIDGE

SABOT

Partridge entend les moutons avant même de les voir, faisant bruire les ronciers obscurs dans le bois en face de lui, poussant des bêlements errants. L'un d'eux bégaye d'une manière qui lui rappelle Vie Wellingsly lorsqu'il se moquait de lui, à bord du monorail. Mais c'était dans un autre monde. Le soleil a disparu et l'air ne retient plus le moindre souffle de chaleur. Il se trouve à

présent à la périphérie de la ville, de ses vestiges écroulés et carbonisés. Il sent de la fumée, perçoit des voix éloignées, des cris intermittents. Un claquement d'ailes s'éloigne dans le ciel.

Il a traversé les étendues sablonneuses où il a bu toute son eau et, par deux fois, a cru voir un œil dans la terre, un œil unique qui clignotait et s'est rapidement évanoui dans la poussière. Une hallucination ? Il n'en est pas persuadé.

Il contourne la lisière des bois. Si la terre est à ce point vivante, ces lieux sont trop dangereux. Il suppose que des malheureux y vivent. Il songe à sa mère, la sainte, ainsi que son père la nommait, et à ceux qu'elle a peut-être sauvés. Si elle est toujours en vie, le sont-ils également ?

Un grand oiseau noir et poisseux effectue un piqué près de sa tête. Il aperçoit son bec tranchant et crochu, ses serres qui pédalent en s'ouvrant et se refermant dans le vide. Ébahi, il le contemple jusqu'à ce qu'il s'enfonce dans les bois. Il pense à l'oiseau de fil de fer de Lyda dans sa cage, et il sent la honte et la crainte l'envahir. Où est la jeune fille maintenant ? Il ne peut se défendre de l'impression qu'elle est en danger, que sa vie a basculé. Se contenteront-ils de lui poser des questions, avant de la laisser retourner à sa vie normale ? Elle n'a rien à dire, en fait. Elle sait qu'il a pris le couteau, mais ils croiront qu'elle cache autre chose, qu'elle ne veut pas tout leur dire. Quelqu'un les a-t-il vus s'embrasser ? Si c'est le cas, elle paraîtra coupable. Il se souvient du baiser. Il lui revient encore et encore - doux et sucré. Elle avait un parfum de fleur et de miel. Alors les moutons surgissent du sous-bois en clopinant sur leurs sabots menus et mutilés. Il s'accroupit dans les ronces pour les observer. Il présume qu'ils sont sauvages. Ils se dirigent sans précipitation vers une fissure béante dans le sol détrempé. Leurs langues sont vives, presque acérées, avec des reflets de lame de rasoir. Leur toison est constellée de gouttes d'eau, leur laine, emmêlée par paquets. Leurs yeux errent en divergeant et leurs cornes (parfois trop nombreuses pour qu'on puisse les compter, une rangée de cornes, une crête épineuse sur le dos de la bête) sont grotesques. Certaines ont poussé comme la vigne, en s'enroulant l'une autour de l'autre, puis en tournant sur le côté. Dans un cas, même, elles se sont développées en arrière, de sorte qu'elles se sont soudées aux vertèbres, et que la tête est immobilisée.

Si terrifiant soit l'aspect de ces animaux, Partridge est rassuré de savoir que l'eau est potable. Il a une toux rauque - à cause des fibres garnies de pointes microscopiques ? des cendres mêlées de sable ? Il attendra que les moutons s'éloignent pour remplir ses bouteilles.

Mais ce ne sont pas des animaux sauvages. Un berger au bras mutilé et aux jambes arquées sort des fourrés à pas pesants, en appelant d'une voix rude et en brandissant un bâton pointu. Son visage est ravagé par les brûlures, et l'un de ses yeux semble avoir glissé et s'être fixé dans sa pommette. Ses bottes sont lourdes, couvertes de boue. Il rassemble les brebis, les tapant et cognant comme une brute en poussant des cris gutturaux. Il fait tomber sa canne par mégarde, se penche pour la ramasser. Son visage (ridé par les cicatrices et les meurtrissures) se tourne, et ses yeux se rivent sur Partridge. L'homme fait une grimace. « Eh, toi ! T'es un voleur ? La viande ou la laine ? »

Le garçon dissimule sa figure sous son écharpe, met sa capuche et fait non de la tête. « J'ai seulement besoin d'eau. » Il s'avance vers la flaque.

« Bois ça et ton estomac pourrira. » Les dents de l'homme brillent, des perles noires. « Viens ici. J'ai de l'eau. »

Les bêtes (leurs derrières gris) rentrent dans la forêt sous sa conduite. Partridge les suit. Le sous-bois est sombre et silencieux, mais de petits bosquets de verdure jaillissent ici et là. Bientôt, ils parviennent à un appentis et une enceinte, constituée d'un filet et de pieux. L'homme y fait entrer le troupeau. Certaines brebis résistent et il leur donne un coup sur le museau. Elles bêlent. L'enclos est si petit qu'elles y sont tassées, bourrant l'espace de laine.

« Qu'est-ce que ça sent ?

□ Le crottin, l'urine, la pourriture et la laine moisie. Un peu la mort. J'ai de l'alcool. De fabrication maison. Ça va te coûter cher.

□ Je veux juste de l'eau », répond Partridge en soufflant de l'humidité dans son écharpe. Il tire une bouteille de son sac et la tend à l'homme. Celui-ci fixe la bouteille et le garçon craint un instant que quelque chose ne lui ait mis la puce à l'oreille, mais il boitille jusque dans l'appentis. On entraperçoit l'intérieur, la porte gauchie appuyée sur la boue. L'éclat rose d'animaux écorchés accrochés aux murs. Avec leurs têtes tranchées, Partridge ne peut les identifier. Non que leur tête l'eût nécessairement aidé. Il sent une piqûre sur son bras. Il donne une tape à l'endroit où il a été

piqué, et découvre un coléoptère équipé d'une cuirasse et de grosses pinces. Il secoue le bras mais l'insecte semble être vissé. Il le saisit par en dessous avec ses doigts et l'arrache de sa peau.

L'homme réapparaît avec sa bouteille pleine.

« D'où viens-tu ?

□ De la ville. Je devrais déjà être sur le chemin du retour.

□ Quelle partie de la ville ? » Son œil affaissé cligne plus lentement que l'autre. Le garçon concentre son regard entre les deux.

« Les faubourgs. » Il entreprend de revenir sur ses pas. « Merci pour l'eau.

□ J'ai perdu quelqu'un récemment, commence l'homme. Ma femme, une maladie. Elle est morte, morte depuis peu. J'ai besoin d'un bonhomme. Il y a trop de travail pour un homme seul. »

Le garçon considère les moutons dans l'enclos. L'un d'eux a un sabot qui ressemble à une bêche, rouillée et ébréchée. Il fouit le sol dans un coin. « Je ne peux pas.

□ Tu n'es pas naturel, n'est-ce pas ? »

Partridge reste immobile. « Je dois rentrer.

□ Où sont tes marques ? Avec quoi as-tu fusionné ? Je ne vois rien sur toi. »

Le berger ramasse sa canne et la pointe sur le garçon. Celui-ci distingue à

présent nettement les cicatrices sur le visage de son interlocuteur, une profusion d'entailles.

« Ne bouge pas », dit l'homme lentement en se recroquevillant sur lui-même. Partridge pivote sur ses talons et détaille. Il court de plus en plus vite, agitant ses jambes et ses bras avec la régularité de pistons. Il sort des bois par le même chemin qu'ils ont pris à l'aller, puis son pied heurte une souche pourrie. Il s'étale de tout son long. Devant lui se trouve, à nouveau, la flaque d'eau dans laquelle ont bu les moutons. Il se retourne et s'aperçoit que la souche n'est pas du tout une souche. C'est une botte

de roseaux - les uns verts, les autres couleurs de rouille. Il songe aux batteuses automatiques, là-bas, derrière l'académie. Il tend l'oreille par crainte du berger, n'entend rien. Il s'approche des roseaux, voit l'éclat du fil de fer qui les lie. Il les observe, jusqu'à ce qu'il discerne une faible lueur, quelque chose d'humide et d'immobile. Il avance une main tremblante. Une odeur douceâtre lui soulève le cœur. Il écarte les roseaux (ils sont imbibés d'eau, presque spongieux) et découvre un visage humain, gris pâle d'un côté, rouge sombre de l'autre, qui a été visiblement brûlé, tandis que les lèvres ont pris une teinte violacée à cause du manque d'air et de sang. C'est la femme du berger - *une maladie, morte depuis peu*. C'est ainsi qu'il l'a enterrée. Quelle partie d'elle est humide et immobile ? Son œil - d'un vert sombre, lumineux.

LYDA

RÉÉDUCATION

La pièce blanche aux parois matelassées est glaciale Cela rappelle à Lyda qu'il y avait autrefois un compartiment à l'intérieur de l'armoire frigorifique, avant les Détonations. Il n'existe plus que de petits réfrigérateurs maintenant que les gens mangent principalement des pilules à base de soja. Mais la petite boîte dans le grand réfrigérateur était l'endroit où sa mère conservait les têtes rondes des laitues. Étaient-elles trop délicates pour supporter la partie ordinaire du frigidaire ? Elle revoit les bords fripés et brûlés des feuilles extérieures, comme un ourlet qui rebique.

Sa mère est venue la voir deux fois, de manière informelle. Pendant ces visites, elle était relativement calme, mais Lyda lisait la peur sur son visage. Sa mère a parlé des voisins et de son potager, et à un moment elle a demandé très posément : « As-tu la moindre idée de ce que tes actes vont nous coûter ?

Personne n'ose plus me regarder en face. » Néanmoins, elle l'a embrassée à la fin de chaque visite, d'une façon rude et brève.

Aujourd'hui, elle va venir en tant qu'administrateur pour une évaluation. Elle va entrer comme les autres ; vêtue de blanc et munie d'un petit ordinateur portable - un bouclier devant sa poitrine, dissimulant ses seins serrés dans sa blouse. Sous la pression de son soutien-gorge et la chair adipeuse de son buste, il y a un cœur. Lyda sait qu'il est là, battant furieusement.

La chambre est étroite, carrée, équipée d'un lit, de toilettes et d'un lavabo miniature. Une *fausse* fenêtre miroite sur un mur. Elle se souvient que sa mère s'est battue pour cette amélioration de la qualité des soins, voilà quelques années. Elle a porté la discussion devant le conseil d'administration. Quelqu'un avait fait des recherches montrant que la lumière du jour est bénéfique pour les malades mentaux. Mais bien sûr, aménager de véritables ouvertures était hors de question. Ceci était un compromis. La fenêtre affiche des changements de luminosité commandés par une horloge murale encastrée dans la paroi. Lyda n'a confiance ni dans l'horloge ni dans l'image de la fenêtre. Elle pense que le temps est manipulé pendant son sommeil. Il passe trop vite. Ce sont peut-être les somnifères. Plus longtemps elle sera confinée ici, plus sa maladie sera classée comme grave, et plus ses chances d'être libérée s'amenuiseront. Elle prend aussi des pilules le matin pour se réveiller, ainsi que d'autres pour apaiser ses nerfs, bien qu'elle leur dise que ses nerfs vont bien. Vont-ils bien ? Vu les circonstances, elle imagine qu'ils ne se portent pas trop mal. Du moins pas encore.

Qu'elle sorte ou non, sa réputation est souillée. Qui voudrait d'elle comme belle-fille à présent ? Personne. Même si elle se mariait, elle ne serait pas autorisée à avoir d'enfants. Inapte à la repopulation de l'espèce - point final. La fausse lumière solaire de la fenêtre vacille comme si des oiseaux avaient battu des ailes juste devant. Cela fait-il partie du programme ? Et pourquoi penserait-elle à des oiseaux passant près de sa fenêtre ? Ils sont si peu nombreux dans le Dôme. De temps à autre, il y en a un qui s'échappe de la volière. Mais c'est rare. Les oiseaux venaient-ils de son imagination ? D'un recoin de sa mémoire ?

Le plus dur, dans tout ça, à part la peur qui la tenaille, ce sont ses cheveux. On les a rasés à son arrivée. Elle a calculé qu'il faudrait trois ans, au moins, pour qu'ils retrouvent leur longueur antérieure. Les quelques filles qu'elle a vues revenir de la rééducation ont porté des perruques au début. Leur visage crispé

par l'appréhension d'une rechute et l'éclat trompeur de leurs cheveux leur donnaient l'air d'extraterrestres, une raison de plus pour les craindre. Elle a maintenant une écharpe blanche sur la tête - blanche pour aller avec la fine combinaison de coton qui flotte autour d'elle, boutonnée devant : taille unique. L'écharpe est nouée à l'arrière de sa nuque, qui la démange. Elle passe son doigt sous le nœud et se gratte.

Elle songe à Partridge, leurs mains l'une dans l'autre, tandis qu'ils longeaient le couloir pour revenir à la soirée. Il fait parfois irruption si brutalement dans son esprit que son estomac tressaille. Elle est ici à cause de lui. Chacune, des questions qu'on lui a posées la ramène à cette nuit-là. La vérité est qu'elle le connaît à peine. Elle a beau dire et le redire, personne ne la croit jamais. Elle le répète en ce moment dans l'espace silencieux de sa geôle : « Je le connais à

peine. » Elle ne se croit pas elle-même. Est-il en vie ? Elle a l'impression que, s'il était mort, elle le saurait, d'une manière ou d'une autre, en son for intérieur. À trois heures, elle entend frapper et, avant qu'elle ait pu répondre, la porte s'ouvre. L'équipe entre dans la chambre - deux médecins, des femmes toutes les deux, et sa mère. Elle observe cette dernière, à l'affût d'un signe de reconnaissance. Cependant, son visage est aussi impassible que le bassin de rétention des eaux usées de l'académie. Elle regarde Lyda, sans la regarder. Ses yeux s'attardent sur le mur derrière sa fille, puis se posent sur le sol, le lavabo, et à nouveau le mur.

« Comment vous sentez-vous ? demande la femme médecin la plus grande, la plus svelte.

☐ Bien, répond la jeune fille. La fenêtre est belle. »

Sa mère frémit, presque imperceptiblement.

« Elle vous plaît ? fait la femme élancée. C'était une amélioration vraiment importante pour nous.

☐ Nous allons de nouveau vous poser quelques brèves questions », commence sa consœur. Elle est trapue et mange ses mots. « On nous a demandé d'explorer la nature de vos relations avec Ripkard Willux.

☐ Votre petit ami, Partridge, ajoute la première femme, comme si Lyda risquait de ne pas reconnaître

son nom.

□ Juste quelques questions, précise sa mère. Nous allons faire court. » Estelle en train de lui suggérer de faire des réponses courtes, elle aussi ?

« J'ignore où il se trouve, affirme Lyda. Je l'ai dit à tout le monde, encore et encore. » Plusieurs interrogatoires se sont déjà succédé, chacun un peu plus hostile que le précédent.

« Ellery Willux lui-même se sent, bien sûr, très concerné par cette affaire, ainsi que vous pouvez l'imaginer », reprend la femme élancée. La jeune fille perçoit que le seul fait de prononcer ce nom la fait frissonner. « C'est de son fils que nous parlons.

□ Tu pourrais nous aider à le retrouver », renchérit sa mère d'un ton joyeux, comme si cela pouvait sauver leur famille.

L'image de la fausse fenêtre semble à nouveau traversée par des ailes. Est-ce une défaillance du programme ? Est-il pris de bégaiement ? *Tu pourrais nous aider à le retrouver.* Est-il perdu ? A-t-il disparu ? Comme un oiseau de volière ?

Comme celui qu'elle a confectionné en fil métallique et qui est peut-être exposé à

présent dans la salle des Fondateurs, à la place d'antiques minuteurs, de tabliers et de couteaux. Ou bien son oiseau a-t-il été disqualifié parce qu'elle n'est désormais plus une étudiante de l'académie ?

« Vous avez déclaré que vous lui aviez fait visiter l'exposition sur la Vie domestique après sa fermeture, de la même façon exactement que vous l'auriez fait pendant les heures d'ouverture, poursuit la femme trapue.

□ Mais est-ce tout à fait juste ? enchaîne sa collègue plus mince. Un garçon et une fille dans une pièce sombre, qui se sont éclipsés au beau milieu d'une soirée, de la musique... Nous avons tous été jeunes un jour. » Elle cligne de l'œil.

Lyda ne répond pas. Elle a appris à répondre aux questions par des questions. « Qu'insinuez-vous ?

□ Vous a-t-il embrassée ? » l'interroge la femme trapue.

La jeune fille sent le rouge lui monter aux joues. Il ne l'a pas embrassée. C'est elle qui l'a fait.

« Vous êtes-vous embrassés ? »

Elle se souvient de ses mains sur ses hanches, effleurant ses côtes, le bruissement du tissu sur son ventre. Ils ont dansé sur deux chansons. De nombreuses personnes en ont été témoins. M. Glassings et Mlle Pearl faisaient office de chaperons. Partridge a incliné la tête, et elle a senti son souffle sur son cou. Il y avait un couteau passé dans sa ceinture, caché par sa veste. Oui. Le baiser ? Quelqu'un a-t-il remarqué quelque chose ? Ils se tenaient par la main quand il l'a accompagnée jusqu'à la maison des filles. De nombreuses personnes les ont vus. Quelqu'un observait-il par une fenêtre ? D'autres couples marchaient-ils sur le chemin ?

« Que vous ayez été amoureuse de lui ou non, insiste la femme trapue, pensez-vous qu'il ait pu avoir des sentiments profonds à votre égard ? »

Les yeux de Lyda s'emplissent de larmes. *Non*, pense-t-elle. *Non, il n'avait pas de sentiments pour moi. J'étais juste un rancart intéressé.* Il était renfrogné

dès le début. Il s'est montré gentil avec elle uniquement parce qu'elle allait le laisser partir avec son butin dérobé dans l'expo - un couteau. Un couteau dont il a fait quel usage ? Personne ne le lui dira. Et s'il a dansé avec elle, c'était pour paraître normal, pour se fondre parmi les autres et ne pas attirer l'attention sur eux. Redoutent-ils qu'il soit mort ? Pensent-ils qu'il se soit isolé dans un coin pour se donner la mort, comme son frère ? Elle fixe sa mère à présent, d'un air suppliant. *Que dois-je faire ?*

« Est-ce qu'il vous aimait ? » insiste la femme.

Sa mère hoche la tête. Ce n'est pas exactement un hochement, en fait. C'est plutôt une légère secousse, comme si elle essayait de se retenir de tousser. La jeune fille s'essuie les yeux. Sa mère lui signifie de dire oui, de dire que Partridge l'aimait. Cela lui donnerait-il plus de valeur ? Si elle a une valeur quelconque, ce n'est que dans la mesure où il est encore en vie. Si l'on croit qu'il était amoureux d'elle, alors peut-être l'utilisera-t-on - comme message ? comme intermédiaire ?

comme appât ?

Elle agrippe ses genoux, faisant naître entre ses doigts des plis dans le tissu, qu'elle lisse ensuite. « Oui, souffle-t-elle en baissant la tête. Il m'aimait. » Et pendant un instant, elle essaie de se persuader que c'est la vérité, et répète, plus fort : « Il l'a dit. Il m'a déclaré son amour cette nuit-là. »

La fenêtre clignote à nouveau. Ou serait-ce sa vue ?

PRESSIA

CHAUSSURE

Pour aller chez Bradwell, Pressia traverse la rue et suit la ruelle parallèle au marché. Dans le lointain, elle entend les chants de la Fête de la Mort. Parfois, elle imagine que ce sont ceux d'un mariage. Pourquoi pas ? Ils s'élèvent et retombent et sonnent comme une célébration - pourquoi pas une célébration de l'amour ? Son grand-père lui a parlé du mariage de ses parents - des tentes blanches, des nappes, une pièce montée.

Mais aujourd'hui, ce n'est pas possible. Elle essaie de deviner leur provenance et opte pour les Terres fondues, où s'élevaient jadis les banlieues résidentielles fermées. Elle connaît des gens qui ont grandi là-bas. Elle a appris des choses à ce sujet au jeu de « Je me souviens... » - les maisons identiques, le tic-tac des arroseurs automatiques, les jeux de plein air en plastique dans chaque arrière-cour. C'est la raison pour laquelle on les appelle les Terres fondues - des cours parsemées de gros nœuds colorés en plastique fondu, qui étaient jadis des toboggans, des balançoires et des bacs à sable couverts en forme de tortue.

Elle s'efforce de deviner de quelle équipe il s'agit. Certaines ont des chants plus violents que

d'autres. Mais elle n'a jamais vraiment appris à les distinguer. Son grand-père les compare à des cris d'oiseaux, censés être tous différents. Elle ignore s'ils débutent ou s'achèvent dans le champ ennemi. Par chance, ils se situent dans la partie sud des Terres fondues, qui n'est pas dans sa direction. Maintenant qu'elle les écoute avec plus d'attention, ils pourraient même être plus distants. Peut-être proviennent-ils de la zone des prisons, des asiles et des sanatoriums, avec ses infrastructures d'acier déformées par la chaleur, ses monceaux de pierres éboulées et ses galons de fil barbelé. Les enfants ont une chanson, qu'ils entonnent en chœur, à propos des prisons :

Les maisons de la mort sont toutes tombées.

Les maisons de la mort sont toutes tombées.

Les âmes malades s'égarerent et errent.

Attention ! Elles vous entraînent sous terre.

Elle n'a jamais vu elle-même les installations désaffectées. Elle n'est jamais allée si loin.

Les rues sont désertes. Il fait froid, sombre et humide. Elle remonte son pull épais autour de son cou, fourre le poing-tête-de-poupée recouvert d'une chaussette sous son bras et marche rapidement jusqu'à une autre ruelle. Elle a gardé la cloche muette. Elle est profondément enfouie dans la poche de son pull. Par-dessus les chants de la Fête de la Mort, elle guette le bruit des Groupies. Leur incapacité à se séparer les unes des autres les met dans un tel état d'agitation que, la nuit, elles courent les rues. Certaines utilisent leur force collective pour traquer les gens et les détrousser - non qu'elle-même ou son grand-père aient grand-chose à voler. Elle guette aussi le bruit des camions de l'ORS. C'est à cause d'eux qu'elle a choisi de suivre les passages les plus étroits, plutôt que les voies principales.

Elle traverse en direction d'une autre ruelle encore et, parce qu'elle se sent bourrée d'adrénaline, elle se met à courir. Elle ne peut s'en empêcher. Le silence des rues est tel, à peine troublé par les chants lointains, qu'elle veut le couvrir avec le battement de son cœur dans ses oreilles. Elle s'engage dans une venelle, mais entend un camion de l'ORS. Elle bat en retraite et prend la direction opposée à celle d'où viennent les chants. Elle passe d'une rue à l'autre, puis à

l'autre - par deux fois elle entrevoit un camion et doit bifurquer. Quand elle arrive dans les Champs de Ruines, elle est désorientée. Elle se tient dans l'ombre d'un bâtiment de brique amoché, qui fait partie d'une rangée d'immeubles ravagés. Elle doit décider si elle va contourner la zone, ce qui demandera au moins une heure de plus, ou si elle va couper à travers. Il s'agit de l'ancien centre-ville, jadis encombré de hautes bâtisses, de camions et de voitures, parcouru sous terre par des rames de métro et en surface par la foule qui traversait sur des passages piétons.

À présent ne s'y élèvent plus que des collines de gravats. Les Bêtes y ont creusé leurs terriers et de petites cavernes. Pressia voit des volutes de fumée s'échapper de trous ici et là. Les Bêtes ont allumé des feux pour conserver la chaleur.

Elle n'a guère le temps d'hésiter davantage, car un camion de l'ORS surgit dans un rugissement et se

gare brusquement face au bâtiment le plus proche d'elle. Elle contourne l'angle de l'immeuble et colle son dos contre la brique. La porte du passager s'ouvre à la volée. Un homme en uniforme vert saute du véhicule. Il lui manque un pied. Son bas de pantalon est retroussé et, à la place du genou, il y a la vertèbre cervicale d'un chien, son crâne recouvert de fourrure, ses yeux saillants, sa mâchoire, ses crocs. La jambe de l'homme faitelle partie de la colonne vertébrale de l'animal ? Il est impossible de dire où elle se trouvait autrefois. Le chien est privé de queue et d'une patte arrière mais il rase le sol au niveau du pied absent. Ils ont appris à marcher d'un boitillement rapide et inégal. L'homme se dirige vers l'arrière du véhicule et ouvre la porte. Deux autres soldats, chaussés de bottes noires, bondissent dans la rue. Ils sont armés de fusils.

« C'est le dernier arrêt ! » crie le conducteur. Pressia distingue son visage derrière la glace, mais on dirait qu'il y a deux hommes, une tête près de l'autre - ou derrière peut-être. Le chauffeur est-il une Groupie ? Elle entend une voix qui lui fait écho : « Dernier arrêt ! » Sort-elle de la deuxième tête ?

Son cœur bat à tout rompre. Sa respiration est ténue.

Les trois hommes s'engouffrent dans l'immeuble. « ORS ! » claironne l'un d'eux. Puis, elle entend le bruit de leurs bottes parcourir l'intérieur du bâtiment. Le conducteur allume la radio, et elle se demande si c'est le même véhicule qui était devant chez elle plus tôt dans la nuit.

Dans la rue, des voix s'élèvent. Une silhouette se profile, portant un manteau à capuche, le visage dissimulé par une écharpe. Il fait trop noir pour discerner autre chose. La silhouette lance : « Arrêtez ! Laissez-moi tranquille ! » C'est une voix de garçon, étouffée par l'écharpe. D'après son allure, il a plus de seize ans. Si l'ORS le découvre, ils s'empareront de lui.

C'est alors qu'elle voit les Groupies déboucher d'une rue transversale. Ce qui était jadis sept ou huit personnes ne forme plus qu'un seul corps massif, un assortiment de bras, de jambes et quelques reflets de chrome, ceux de leurs visages mauvais - brûlés, transpercés de câbles électriques, parfois fondus, deux visages en un. Elles sont ivres - leur démarche chancelante, leur façon de bredouiller des jurons d'une voix pâteuse les trahissent.

Le soldat au volant jette un coup d'œil dans son rétroviseur, mais, indifférent, il sort un couteau de poche et entreprend de se curer les ongles.

« Donne-nous tout ce que tu as ! ordonne l'une des Groupies.

☐ Remets-le-nous ! ajoute une autre.

☐ Je ne peux pas, dit l'inconnu à la capuche. Ce n'est rien de toute manière. Ça ne vous serait d'aucune utilité.

☐ Donne-le dans ce cas ! » renchérit une troisième Groupie.

Une main fuse et pousse le garçon. Celui-ci s'effondre sur le sol, tandis que son sac vole et retombe environ un mètre plus loin. C'est ce qui les intéresse. Si cela n'a pas d'importance, il n'a qu'à le leur céder. Les Groupies peuvent devenir agressives, en particulier quand elles sont intoxiquées par

l'alcool. L'inconnu étend le bras pour saisir son sac avec tant de rapidité et de précision que sa main semble être une flèche qui jaillirait de son corps, pour y revenir ensuite. Les Groupies sont déstabilisées par cette action soudaine. Certaines veulent reculer, mais les autres les en empêchent.

Le garçon se redresse avec une vivacité si peu naturelle qu'il oscille vers l'arrière, comme s'il manquait de coordination dans ses gestes. Profitant de son déséquilibre, l'une de ses attaquantes lui envoie un coup de pied dans l'estomac, puis toutes se ruent sur lui - un seul corps massif.

Elles pourraient le tuer, et Pressia en veut à l'inconnu de ne pas simplement leur donner son sac. Elle plaque les mains sur ses yeux. Elle s'adjure intérieurement de se tenir à l'écart. Qu'est-ce que ça peut lui faire ?

Cependant, elle rouvre les paupières et risque un regard dans la rue. Elle aperçoit un bidon d'huile de l'autre côté. Le soldat derrière le volant siffle sur l'air diffusé par la radio, toujours occupé à se curer les ongles. Elle retire donc sa lourde chaussure (le sabot avec sa semelle de bois) et la jette de toutes ses forces sur le bidon. Elle a bien visé, et atteint sa cible dans le mille. Le bidon émet un son puissant et grave.

Les Groupies lèvent les yeux, leurs faces ternes assombries par la peur et la confusion. Est-ce une Bête des Champs de Ruines ? Une équipe d'une Fête de la Mort, tapie à l'affût ? Elles sont déjà tombées dans une embuscade, la jeune fille le devine à leur manière de tourner la tête brutalement. Et, bien sûr, elles-mêmes en tendent fréquemment. Leur distraction donne à leur proie le temps de se rétablir sur ses pieds, plus lentement et posément cette fois, et de gravir la pente pour s'éloigner. Il court vite, avec une rapidité extrême, même s'il boite un peu.

Pour une raison qu'elle ne comprend pas, il se précipite droit vers le camion, rampe dessous et s'immobilise.

Les Groupies fixent le haut de la rue à présent. Elles voient le camion, pour la première fois peut-être, et, poussant quelques grognements, elles rebroussement chemin.

Pressia voudrait hurler à l'adresse de l'inconnu. Elle a créé une diversion pour le sauver des Groupies, en présence même de l'ORS, et il rampe sous leur camion ?

Les soldats ressortent de l'immeuble dans un bruit de cavalcade.

« Vide ! » crie au chauffeur l'homme à la jambe-pit-bull.

Ses deux camarades remontent à l'arrière du véhicule, tandis qu'il reprend la place du passager. Le conducteur fait disparaître son couteau, hoche la tête. L'autre tête change de position pour surgir au-dessus de son épaule. Il donne un coup d'accélérateur, embraye et démarre.

Pressia voit un visage apparaître à travers la glace arrière du camion - un visage à moitié dissimulé dans l'ombre, incrusté de bouts de métal, avec la bouche bâillonnée par du ruban adhésif.

Un étranger. Juste un gosse, comme elle. Elle fait un pas vers lui (elle ne peut s'en empêcher), hors des ténèbres.

Le camion tourne au coin de la rue. Le silence envahit le passage. Ç'aurait pu être elle.

Maintenant que le véhicule est parti, l'inconnu à la capuche est à découvert, étendu sur la chaussée. Il lève les yeux et découvre la jeune fille. Sa capuche, cependant, a glissé, révélant des cheveux ras. Il est grand et mince, sans marques, ni cicatrices, ni brûlures sur son visage propre et pâle. Sa longue écharpe dessine une spirale sur le sol. Il attrape ses affaires, se lève hâtivement et regarde autour de lui, confus et perdu. Puis il titube, comme s'il avait la tête lourde, et vacille en arrière vers le caniveau. Il s'affale - le bruit sourd de sa tête contre le ciment.

Un Pur. Pressia entend la voix de la vieille femme dans sa tête. *Un Pur parmi nous.*

PARTRIDGE

CRÂNE

Maintenant, ici, essoufflé. Les étoiles ressemblent à des piqûres brillantes (qui se perdent dans l'air poussiéreux), mais ce ne sont pas des piqûres. Ce n'est pas le plafond du réfectoire qu'on aurait décoré pour une soirée dansante. Le ciel au-dessus de lui est infini. Rien ne le contient.

La maison ? L'enfance ?

Non.

La maison était un espace vaste et clair. De hauts plafonds. Blanc sur blanc. Un aspirateur qui ronronnait en permanence dans des pièces distantes. Une femme en pantalon de survêtement qui le passait inlassablement sur les tapis à

poils longs. Ce n'était pas sa mère. Mais celle-ci n'était jamais loin. Elle faisait les cent pas. Elle agitait les mains en parlant. Elle regardait par les fenêtres. Jurait. Elle a dit : « Ne le répète pas à ton père. » Elle a dit : « Rappelle-toi, ça reste entre nous. » Il y avait des secrets dans les secrets. Elle a dit : « Laisse-moi te raconter l'histoire à nouveau. »

L'histoire était toujours la même. La femme cygne. Avant d'être une femme, c'était une fille cygne qui avait sauvé un jeune homme de la noyade. Lui était le jeune prince. Un méchant prince. Il lui a volé ses ailes et l'a obligée à se marier avec lui. Il est devenu un méchant roi.

Pourquoi était-il méchant ?

Le roi se croyait bon, mais il se trompait.

Il y avait aussi un gentil prince. Il vivait dans un autre pays. La femme cygne ne savait pas qu'il existait.

Le méchant roi lui a donné deux enfants.

L'un était-il bon et l'autre méchant ?

Non. Ils étaient différents. L'un était comme son père, ambitieux et fort. L'autre était comme elle.

C'est-à-dire ? Comment ?

Je ne sais pas comment. Écoute. C'est important.

Le garçon (celui qui était comme elle) avait-il des pattes noires ?

Non. Mais le méchant roi a mis les ailes dans un seau, au fond d'un vieux puits obscur. Le garçon qui était comme la femme cygne a entendu un froissement de plumes dans le puits et, une nuit, il est descendu à l'intérieur, et a trouvé les ailes pour sa mère. Elle les a revêtues, a pris avec elle le garçon qu'elle a pu (celui comme elle, qui ne lui a pas résisté) et s'est envolée au loin. Partridge se souvient de sa mère lui racontant l'histoire sur la plage. Elle avait une serviette sur les épaules. Elle bruissait dans son dos comme des ailes. La plage était là où ils avaient leur seconde maison. C'est l'endroit où ils étaient sur la photographie qu'il a trouvée dans son casier aux Archives des Pertes Personnelles. Ils n'y allaient pas quand il faisait froid, à l'exception de cette fois. Le soleil devait être chaud parce qu'il se rappelle avoir pris des coups de soleil, et que ses lèvres étaient craquelées. Ils ont attrapé une grippe. Pas une méchante, qui les aurait envoyés à l'hôpital ; juste une grippe intestinale. Sa mère a pris une couverture bleue dans le placard et l'a enveloppé dedans. Elle était malade elle aussi. Ils ont dormi tous les deux sur des sofas et ont vomi dans de petits seaux en plastique blanc. Elle a posé un linge humide sur son front. Ensuite, elle a parlé de la femme cygne et du garçon, et de la nouvelle terre où ils ont trouvé le bon roi.

Mon père est-il le méchant roi ?

Ce n'est qu'une histoire. Mais écoute bien. Promets-moi de ne jamais l'oublier. Ne raconte pas l'histoire à ton père. Il n'aime pas les histoires. Partridge ne peut relever la tête. Il se sent cloué au sol, et les souvenirs défilent dans son esprit. Puis ça s'arrête. Son crâne bourdonne, avec à l'arrière une douleur froide. Son cœur fait autant de bruit dans ses oreilles que les batteuses automatiques dans les champs derrière l'académie. Il avait l'habitude de les contempler depuis une lucarne isolée, au fond du couloir de la maison des garçons, quand Hastings était rentré chez lui pour le week-end. Lyda - est-elle là-bas en ce moment ? Entend-elle les batteuses ? Se rappelle-t-elle l'avoir embrassé ? Il s'en souvient. Cela l'a surpris. Il l'a embrassée à son tour et, gênée, elle l'a repoussé.

Il y a du vent sur sa peau. C'est l'air réel. Le vent cingle son front, fait frémir le fin duvet de ses cheveux. L'air bouge obscurément, comme s'il était brassé par un ventilateur invisible. Il songe aux pales - brillantes et rapides dans sa mémoire. Comment est-il arrivé ici ?

PRESSIA

YEUX GRIS

Le Pur se remet debout en chancelant et reste au milieu de la chaussée. Il regarde brièvement autour de lui, la rangée d'immeubles évidés et noircis par les flammes, les Champs de Ruines avec leurs rubans de fumée qui s'étirent dans l'air nocturne, puis à nouveau les immeubles. Il observe le ciel, comme s'il espérait y trouver des repères. Finalement, il passe la sangle de son sac sur son épaule et

enroule son écharpe autour de son cou et du bas de son visage. Il jette un œil sur les Champs de Ruines et se dirige vers eux.

Pressia ajuste la chaussette de laine sur le poing-tête-de-poupée, tire sur la manche de son pull et s'avance hors de la ruelle. « Ne fais pas ça ! lance-t-elle. Tu n'y arriveras jamais. »

Il fait volte-face, paniqué, et aperçoit la jeune fille ; il est visiblement soulagé

qu'elle ne soit pas une Groupie, ou une Bête, ou même un soldat de l'ORS - bien qu'elle doute qu'il connaisse le nom d'aucune de ces choses. Qu'y a-t-il à

redouter là d'où il vient, de toute façon ? Sait-il même ce qu'est la peur ? A-t-il peur des gâteaux d'anniversaire, des chiens portant des lunettes de soleil et des voitures neuves surmontées de gros nœuds rouges ?

Son visage est lisse et clair, ses yeux gris pâle. Elle n'arrive pas à croire qu'elle a un Pur devant elle - un Pur vivant, respirant.

Attrapez un Pur, tordez-lui le cou

Faites-vous une ceinture avec ses boyaux

Un bel éventail de sa blanche peau.

Et puis du savon en broyant ses os.

Frotte, frotte, frotte ! Un, deux, trois.

Frotte, frotte, frotte ! Pure c'est moi.

Voilà ce qui lui vient à l'esprit. Les gamins chantent tout le temps cette comptine mais, si nombreux soient les racontars à ce sujet, aucun n' imagine qu'il verra un Pur en vrai. Jamais. Elle a l'impression qu'il y a quelque chose de léger, d'aérien et d'ailé dans sa poitrine, enfermé entre ses côtes, comme Cricri dans sa cage, comme le papillon qu'elle a fabriqué dans son sac.

« J'essaie de me rendre à Lombard Street », dit le garçon, un peu essoufflé. Elle se demande si la qualité de sa voix est différente. Plus claire, plus douce ?

Est-ce la voix de quelqu'un qui ne respire pas des cendres depuis des années ? «

Au 1054 Lombard Street, pour être exact. De longues rangées de maisons protégées par des grilles.

□ Ce n'est pas bon de rester là à découvert, l'avertit Pressia. Il y a du danger.

□ J'ai remarqué. » Il fait un pas vers elle, avant de s'arrêter. Une partie de son visage a été un peu salie par la poussière. « Je ne sais pas si je peux te faire confiance », déclare-t-il. Il n'a pas tort. Il a manqué se faire battre par les Groupies ; il y a de quoi se sentir un peu inquiet maintenant. La jeune

filles avance un pied, celui auquel manque son sabot. « J'ai jeté ma chaussure pour distraire les Groupies qui allaient te tuer. Je t'ai déjà sauvé une fois. »

Il regarde la rue, là où il s'est fait malmener. Puis il la rejoint dans le passage. « Merci », fait-il. Il sourit. Ses dents sont droites et bien blanches, comme s'il avait été nourri de lait frais toute sa vie. Ses traits, vus d'aussi près, sont encore plus étonnants de perfection. Elle ne peut deviner son âge. Il paraît plus âgé qu'elle, mais il a également quelque chose de juvénile. Elle ne veut pas être surprise à le dévisager, aussi baisse-t-elle les yeux à terre. Le garçon ajoute : « Elles allaient me tailler en pièces. J'espère que je vaudrais ta chaussure perdue.

□ J'espère la retrouver », réplique-t-elle en se détournant légèrement, afin qu'il ne voie pas les brûlures sur son visage.

Il tire sur la sangle de son sac. « Je t'aiderai à la chercher si tu m'aides à rejoindre Lombard Street.

□ Ce n'est pas facile de trouver une adresse par ici. Il n'y a plus vraiment de noms de rues.

□ Où as-tu lancé ta chaussure ? Dans quelle direction ? l'interroge-t-il en revenant en arrière.

□ N'y va pas ! » s'écrie-t-elle, bien qu'elle ait besoin du sabot, un cadeau de son grand-père, peut-être le dernier. Elle entend un moteur de camion à l'est, puis un autre dans la direction opposée. Et il y en a encore un troisième pas très loin, à moins qu'il ne s'agisse d'un écho. Il devrait rester à l'abri des regards. N'importe qui pourrait le voir. Ce n'est pas prudent. « Laisse tomber ! »

Mais il se trouve à nouveau au milieu de la rue. « De quel côté ? insiste-t-il en ouvrant les bras pour désigner des directions opposées, comme s'il désirait être transformé en cible vivante.

□ Le bidon d'huile », répond-elle, simplement pour qu'il se dépêche. Il pivote sur lui-même, aperçoit le bidon et se précipite dessus. Il en fait le tour, avant de se pencher en avant. Quand tout à coup il se redresse, il a sa chaussure à la main. Il la brandit au-dessus de sa tête comme un trophée.

« Arrête », chuchote-t-elle en souhaitant qu'il revienne dans la zone d'ombre. Il accourt jusqu'à elle et tombe à genoux. « Voilà ! triomphe-t-il. Tends ton pied.

□ Ça va, bougonne-t-elle. Je peux y arriver. » Ses joues sont rouges. Elle se sent tout à la fois embarrassée et irrésistiblement attirée. Pour qui se prend-il, d'abord ? Il est un Pur, qui a été protégé, pour qui tout a toujours été facile dans la vie. Elle peut mettre sa chaussure toute seule. Elle n'est pas une enfant. Elle s'incline vers lui, lui arrache le sabot des mains et l'enfile.

« Qu'en penses-tu ? Je t'ai aidée à récupérer ta chaussure, à toi maintenant de m'aider à trouver Lombard Street, ou ce qu'il en reste. »

La peur la gagne. Il ne fait aucun doute que c'est un Pur, et rester à ses côtés est trop dangereux. La nouvelle de sa présence va continuer à se répandre, et il n'existe aucun moyen de la stopper. Quand les gens découvriront qu'un Pur se trouve réellement ici, il deviendra à coup sûr une cible - qu'il

étende les bras ou non. Certaines personnes voudront le sacrifier pour assouvir leur colère. Il représente à leurs yeux l'ensemble des habitants du Dôme, les gens riches et chanceux qui les ont abandonnés à la souffrance et à la mort. D'autres voudront le capturer pour en tirer une rançon. Et l'ORS souhaitera lui soutirer des secrets ou l'utiliser comme appât.

Elle-même a ses raisons, non ? *S'il y a moyen de sortir, alors il y a moyen d'entrer.* C'est ce qu'a dit la vieille femme, et c'est peut-être vrai. Elle sait qu'il pourrait être utile. Ne lui offrirait-il pas un moyen de pression sur l'ORS ?

Pourrait-elle se libérer de l'obligation de se présenter au quartier général ?

Pourrait-elle négocier une aide médicale pour son grand-père ?

Elle tire sur la manche de son pull. Le Dôme va probablement envoyer des gens à sa recherche. Qu'arrivera-t-il s'ils veulent qu'il rentre ? « Tu as une puce ? » demande-t-elle.

Le garçon se frotte la nuque. « Non. Je n'en ai jamais eu. Je suis aussi intact que le jour de ma naissance. Tu peux vérifier par toi-même, si tu veux. » La puce implantée laisse toujours une petite bosse à la surface de la peau, comme une cicatrice.

Elle refuse.

« Et toi ? »

☐ Elle ne fonctionne plus. Juste une puce hors d'usage. » Elle garde en permanence les cheveux longs pour couvrir la marque. « Elles ne marchent pas ici, de toute façon. Mais c'est ce que tous les bons parents faisaient à l'époque.

☐ Insinuerais-tu que j'ai eu des parents indignes ? repartit-il, plaisantant à moitié.

☐ Je ne sais rien d'eux.

☐ Eh bien ! Je n'ai pas de puce. C'est ce que tu voulais savoir. Tu vas m'aider, ou quoi ? » Il est un peu irrité à présent. Elle ne sait pas exactement pourquoi, mais elle est ravie de constater qu'elle peut l'agacer. Ça lui confère un petit pouvoir.

Elle approuve de la tête. « Nous allons devoir utiliser d'anciennes cartes. Je connais quelqu'un qui en a. Je me rendais justement chez lui. Je peux t'y emmener. Ça t'aidera peut-être.

☐ Super, dit-il. C'est dans quelle direction ? » Il se retourne et se dirige vers la rue.

Elle saisit sa veste : « Attends ! Je n'y vais pas avec toi comme ça.

☐ Comment ? »

Elle écarquille les yeux, stupéfaite par sa question. « Sans être couvert. »

Il fourre ses mains dans ses poches. « Ça se voit donc tant que ça !

☐ Bien sûr que ça se voit. »

Il reste un instant silencieux. Ils sont là debout, immobiles. « C'était quoi cette chose qui m'a attaqué ?

☐ Une Groupie. Et une grosse. Tout le monde ici est déformé d'une manière ou d'une autre ; avec la fusion, nous ne sommes plus exactement les mêmes qu'auparavant.

☐ Et toi ? »

Elle détourne les yeux et répond à une autre question. « La peau des gens est souvent parsemée de débris. Le verre est plus ou moins coupant, selon la manière dont il s'est incrusté. Le plastique peut rigidifier et rendre les mouvements difficiles. Le métal rouille.

☐ Comme l'Homme de fer-blanc, fait le Pur.

☐ Qui ?

☐ Un personnage dans un livre et un vieux film.

☐ Nous n'avons pas ce genre de choses ici. La plupart ont disparu.

☐ Ah oui, c'est vrai. Et ces chants, qu'est-ce que c'est ? »

Elle les avait oubliés, mais il a raison. Le vent leur apporte les voix de la Fête de la Mort. Elle hausse les épaules : « Peut-être des gens qui chantent à un mariage. » Elle n'est pas sûre d'avoir dit une chose sensée. Est-ce qu'on chantait pour les mariages - comme celui de ses parents à l'église, ou lors de la réception sous des tentes blanches ? Est-ce qu'ils continuent à chanter dans le Dôme ?

« Tu vas devoir faire attention aux camions de l'ORS également. »

Il sourit.

« Qu'y a-t-il d'amusant ?

☐ Juste le fait qu'elle soit réelle. Dans le Dôme, nous sommes au courant de son existence. L'ORS. Au début, c'était une milice civile, l'Opération de Recherche et de Secours, puis c'est devenu une sorte de régime fasciste. Opération... c'est quoi, maintenant ?

☐ Révolution Sacrée », répond sèchement Pressia. Elle ne peut se défendre de l'impression qu'il se moque d'elle.

« Exact ! C'est bien ça !

☐ Tu trouves ça drôle ? Ils te tueront. Ils te tortureront, avant de t'appuyer un fusil contre la gorge et de t'assassiner. Tu comprends ? »

Il semble acquiescer et déclare : « Je suppose que tu me détestes. Je ne t'en voudrais pas. Historiquement parlant... »

La jeune fille secoue la tête. « S'il te plaît, pas d'excuses collectives. Je n'ai pas besoin de ta culpabilité. Tu y es entré. Moi pas. Un point c'est tout. » Elle glisse la main dans sa poche et sent le dur rebord de la clochette. Elle envisage d'ajouter un mot plus gentil, du genre : *Nous étions des gamins lorsque c'est arrivé. Qu'y pouvions-nous ? Qu'y pouvait qui que ce soit ?* Mais elle décide de n'en rien faire. La culpabilité de l'autre lui donne un peu de pouvoir, également. Et le fait est qu'elle n'est pas dénuée de fondement. Comment est-il entré dans le Dôme ? Par l'effet de quel privilège ? Elle comprend assez bien la théorie du complot de Bradwell pour savoir que des décisions odieuses ont été prises. Pourquoi ne le reprocherait-elle pas un peu au Pur ?

« Tu dois mettre ta capuche sur ta tête et l'écharpe devant ton visage.

☐ J'essaierai de ne pas me faire remarquer. » Il passe rapidement l'écharpe autour de son cou, masquant ses traits, et tire sa capuche sur sa tête. « Ça va, comme ça ? »

En réalité, c'est insuffisant. Quelque chose dans ses yeux gris le rend différent, quelque chose auquel il ne peut probablement rien. En le voyant, n'importe qui ne reconnaîtrait-il pas immédiatement un Pur ? Ce serait son cas, elle en est sûre. Il est rempli d'espoir, comme personne ici, toutefois il y a aussi chez lui une profonde tristesse. À certains égards, il n'a pas du tout l'air d'un Pur.

« Ce n'est pas que ton visage, avoue-t-elle.

☐ C'est quoi ? »

Elle hoche la tête, laissant retomber ses cheveux pour cacher ses cicatrices.

« Rien. » Et, machinalement, elle lui demande : « Pourquoi es-tu ici ?

☐ Ma maison. Je cherche ma maison. »

Pour quelque raison, cette réponse met la jeune fille hors d'elle. Elle remonte son pull sous son menton. « Ta maison ? s'exclame-t-elle. Ici, en dehors du Dôme, sur Lombard Street ?

☐ Parfaitement. »

Mais il a quitté ce lieu. Il a abandonné sa maison. Il ne mérite pas d'y retourner. Elle décide de parler d'autre chose. « Nous devons couper par les Champs de Ruines. Nous n'avons pas le choix », annonce-t-elle. Elle s'efforce d'éviter de le regarder, maintenant. Elle resserre la chaussette et tire sur la manche de son pull. « Nous risquons de tomber sur des Bêtes et des Poussières qui tenteront de nous tuer, mais au moins nous éviterons les rues où nous pourrions rencontrer des gens cherchant à te capturer. Et puis, c'est plus court.

☐ Me capturer ?

☐ Tout le monde est au courant de ta présence. Le bruit a déjà fait le tour de la place. Et si l'une de ces Groupies n'était pas trop ivre pour voir ton visage, elle répandra la nouvelle à son tour. Nous allons devoir nous déplacer vite et en silence, pour ne pas nous faire remarquer davantage, et...

☐ Quel est ton nom ?

☐ Mon nom ? »

Il tend la main droite, en la visant comme avec une arme, le pouce dressé vers le ciel.

« Pourquoi fais-tu cela ?

☐ Quoi ? » Il tend à nouveau le bras dans sa direction. « Je me présente. On m'appelle Partridge.

☐ Moi, c'est Pressia, répond-elle, avant de lui assener une tape sur la main. Arrête de pointer ta main vers moi comme ça. »

Il prend un air confus et fourre son poing dans l'une des poches de sa veste.

« S'il y a un objet de valeur dans ton sac, tu aurais intérêt à le dissimuler en permanence sous ton vêtement. »

Elle se met à marcher rapidement en direction des Champs de Ruines, le garçon sur ses talons. Elle lui délivre ses instructions. « Tiens-toi à l'écart des fumées qui s'élèvent du sol. Avance doucement. Certains disent que les Poussières perçoivent les vibrations. Si tu te fais attraper, ne hurle pas. Ne dis pas un mot. Je regarderai régulièrement en arrière. »

Il existe un art de traverser les Champs de Ruines, qui consiste à marcher d'un pas léger, à pouvoir passer promptement d'un pied sur l'autre, mais sans compenser trop. Ses années de récupération lui ont donné la maîtrise de ces facultés et elle a appris à garder les genoux détendus, les pieds souples, de sorte à maintenir son équilibre.

Elle progresse à travers les éboulis et l'entend qui la suit. Elle surveille constamment s'il n'y a pas d'yeux dans les pierres. Elle ne peut pas non plus leur accorder toute son attention, car elle doit également louvoyer entre les fumées et jeter un œil à Partridge derrière elle. Et elle guette le bruit des camions de l'ORS. Elle ne veut pas arriver de l'autre côté pour se retrouver piégée dans la lumière des phares d'une patrouille.

Elle prend conscience que c'est ce qui la rend intéressante pour lui. C'est ce qui lui donne de la valeur. Elle est son guide, et ne veut pas lui en dire trop, parce qu'elle souhaite qu'il se fie à elle, qu'il ait besoin d'elle et, pourquoi pas, qu'il lui soit redevable. Elle désire qu'il ait le sentiment de lui devoir quelque chose.

Elle fait tout cela (se faufiler, repérer les Poussières, éviter les fumées, surveiller le Pur derrière elle, dont la capuche est agitée par le vent autour de son visage plongé dans l'ombre) et songe à Bradwell en même temps. Que pensera-t-il d'elle quand elle se présentera à sa porte avec un Pur ? Sera-t-il impressionné ? Elle en doute. Il semble difficilement impressionnable. Néanmoins, elle sait qu'il a consacré sa vie à éclaircir le passé. Elle espère qu'il possède la bonne carte et qu'il est capable de l'appliquer aux vestiges de la ville. À quoi servent des noms de rues dans une cité qui a tout perdu, y compris la plupart de ses rues ?

Voilà à quoi elle réfléchit quand elle entend un hurlement derrière elle. Elle se retourne et découvre que le Pur est à terre ; l'une de ses jambes a disparu, happée dans les gravats. « Pressia ! » crie-t-il.

Les appels gutturaux des Bêtes s'élèvent autour d'eux.

« Pourquoi as-tu hurlé ? lui lance-t-elle, consciente qu'elle se met à l'imiter, mais incapable de s'en empêcher. Je t'ai dit de ne pas hurler ! » Elle balaie les Champs de Ruines des yeux. Des têtes ont déjà surgi des trous par où

s'échappent les fumées. Les Bêtes savent qu'une proie est à leur merci. Elles voudront toutes participer au festin. D'autres réprouvés sont sur les lieux. Des créatures si fusionnées, ou brûlées, ou couturées de cicatrices que personne ne pourrait plus les identifier. Elles ont perdu tout reste d'humanité. Et, coupées des autres, elles sont devenues cruelles.

Pressia ramasse des pierres et les jette sur la tête d'une Bête, puis d'une autre. Elles rentrent précipitamment dans leur trou et réapparaissent aussitôt après. « Elle est plus forte que toi ! s'époumone-t-elle. Pas la peine de lui résister. Tu dois la laisser t'attirer vers le bas et la combattre. Prends une pierre dans chaque main et frappe-la ! Je te couvrirai ! » Elle espère qu'il sait se battre, mais elle doute qu'on enseigne ce genre de discipline au Dôme. Contre quoi auraient-ils besoin de se protéger ? S'il est incapable de se défendre, elle ne pourra descendre pour le rejoindre. Il n'y aurait plus personne pour repousser les Bêtes. Celles-ci formeraient autour du trou une foule affamée, prête à les tuer tous les deux dès qu'ils remonteraient, pour peu qu'ils y parviennent. Partridge la fixe, les yeux agrandis par la peur.

« Vas-y ! » l'exhorte-t-elle.

Il secoue la tête. « Je ne vais pas aller la combattre sur son propre terrain.

□ Tu n'as pas le choix ! »

Mais alors Partridge s'agrippe aux pierres et se tire en avant, centimètre par centimètre. Il saisit un bloc branlant, qui cède, et la créature (vraisemblablement une Poussière) l'entraîne brusquement vers l'arrière, comme si son pied avait glissé sur le barreau d'une échelle. Cependant, sa seconde main conserve sa prise et, bien que la Poussière étreigne une de ses jambes, il lui envoie de forts coups de botte. Il tire son genou vers sa poitrine avec une force brutale qui fait jaillir la créature hors de son trou. Pressia n'a jamais rien vu de tel, ignorait même que ce fût possible.

Trapue, avec un torse puissant, la Poussière est voûtée et cuirassée de pierre. Ses traits semblent

creusés dans le roc - des trous pour les yeux, une cavité étroite et sombre en guise de bouche. Elle a la taille d'un petit ours. Habitée aux ténèbres et aux espaces resserrés, elle semble un peu déconcertée de se retrouver ici, un peu abasourdie. Toutefois, elle s'accroche à Partridge et rampe dans sa direction. Pressia jette pierre après pierre sur les Bêtes, pour leur signifier qu'ils ne sont pas de ces victimes qu'on se contente de ramasser, à la façon des vautours. Elles devront se battre. La jeune fille en a atteint deux de plein fouet - l'une, qui a une tête de chat, pousse un miaulement et disparaît pour de bon. L'autre est dotée d'une épaisse musculature sous son pelage. Elle encaisse le coup, fait le dos rond et se replie sous les décombres. Partridge tripote son sac, farfouillant dedans avec ses gestes étrangement vifs. Pourquoi ses mains bougent-elles si vite ? Comment fait-il ? En même temps, il est si maladroit ! S'il ralentissait, il serait en mesure de trouver ce qu'il cherche plus rapidement. Ses mains s'agitent dans le sac, et cela ne sert qu'à

donner à la Poussière le temps de se ramasser sur elle-même et de bondir. Le poids de pierre de la créature atterrit sur la poitrine du garçon et l'envoie s'écraser contre un éboulis. La Poussière lui a coupé le souffle et il est étourdi par le choc. Mais Pressia aperçoit ce qu'il a sorti de son sac : un couteau au manche de bois.

Elle continue à faire pleuvoir des projectiles sur les Bêtes qui referment leur cercle autour d'eux. « Cherche quelque chose d'humain chez elle, crie-t-elle. Tu ne peux la tuer que si tu découvres la partie d'elle qui vit et palpite. »

La Poussière le maintient cloué au sol et lève sa tête érodée pour lui en assener un coup sur le crâne, mais il la repousse avec une force surprenante, et elle retombe brutalement en arrière (pierre contre pierre), révélant un bout de chair rose pâle sur son thorax. Tel un cafard, elle est immobilisée sur le dos, battant l'air de ses membres courtauds, incrustés de pierre.

Le Pur s'avance prestement. Il place le couteau sur le point rose et poignarde la Poussière, enfonçant la lame profondément entre les plaques de sa cuirasse. Elle pousse un gémissement caverneux, comme si sa voix résonnait à l'intérieur de sa carapace. Un sang noir et chargé de cendres s'écoule de la plaie. Le garçon imprime des mouvements de scie au couteau, comme s'il découpait une miche de pain, puis le retire et le gratte contre une pierre.

Le vent répand l'infecte puanteur du sang de la créature. Les Bêtes, apeurées, se retirent rapidement dans leurs trous enfumés.

Pressia est estomaquée. Partridge contemple la Poussière. Le couteau tremble dans sa main, son regard est vide. Il est couvert de poussière. Un peu de sang goutte de son nez. Il l'essuie du revers de la main et observe la trace rouge sur celle-ci.

« Partridge », murmure-t-elle. Ce nom sonne curieusement dans sa bouche, trop familier. Pourtant, elle répète : « Partridge, ça va ? »

Il replace la capuche sur sa tête, s'assied sur le tas de pierre, tentant de retrouver son souffle. Il passe son bras autour de son sac. « Désolé, lâche-t-il.

☐ Désolé pour quoi ?

☐ J'ai hurlé. Tu m'avais dit de ne pas le faire. » Il frotte la suie sur une de ses mains avec son pouce, puis l'observe. « La saleté, dit-il d'une voix bizarrement paisible.

☐ Qu'est-ce qu'elle a ?

☐ Elle est sale. »

PRESSIA

VENT

De l'autre côté des Champs de Ruines, Pressia sort le plan que Bradwell a glissé dans sa poche à la réunion, le déplie et l'étudie un instant. Ils ne sont qu'à

cinq rues de la cachette du garçon aux oiseaux. Ils ne prennent que des allées secondaires, des passages. Tout est silencieux. Elle n'entend aucun camion. Même les chants de la Fête de la Mort se sont tus. Quelque part, un bébé pleure, mais le moment d'après le calme revient.

Partridge observe toute chose avec avidité, mais Pressia ne comprend pas ce qui suscite son intérêt. Ce ne sont autour d'eux que carcasses incendiées, verre brisé, plastique fondu, métal calciné et arêtes tranchantes émergeant de la cendre.

Il lève la main comme s'il essayait d'attraper de la neige. « Quelle est cette matière dans l'air ? demande-t-il.

☐ Quelle matière ?

☐ Cette chose grise.

☐ Oh ! » fait-elle. Elle ne la remarque même plus. Elle s'est accoutumée à la voir tournoyer jour et nuit, se déposant en fine dentelle sur tout ce qui reste immobile un certain temps. « De la cendre, répond-elle. Il existe beaucoup d'expressions pour la désigner : la neige noire, le vêtement de soie de la terre - comme un porte-monnaie retourné. Certains l'appellent la mort noire. Quand elle s'élève en tourbillon avant de retomber, on parle de bénédiction de cendre.

☐ Une bénédiction ? Nous utilisons souvent ce mot au Dôme.

☐ J'imagine que vous avez de nombreuses raisons de l'employer. » Ce n'est pas une parole gentille, mais il est trop tard pour la retenir.

« Quelques-unes, en effet.

☐ Bref, c'est un mélange de suie, de cendre et de scories provenant de l'explosion. Ce n'est pas bon à respirer.

☐ Sur ce point, tu as raison, dit-il, tirant son écharpe sur son nez et sa bouche. Tu l'inhalas et ça t'imprègne les poumons. J'ai lu quelque chose à ce sujet.

☐ Vous avez des livres sur nous ou des trucs dans le genre ? » Cela rend Pressia furieuse - l'idée que son monde soit un objet d'étude, une histoire, plutôt qu'un lieu rempli de gens réels, tentant de survivre.

Il hoche la tête. « De la documentation numérique.

☐ Mais comment pouvez-vous savoir ce qui se passe vraiment ici, alors que vous êtes tous dans le Dôme ? Sommes-nous pour vous de simples sujets d'observation scientifique ?

☐ Pas pour moi, se défend Partridge. Je ne fais rien de tel. Mais d'autres en sont chargés. Ils ont des caméras perfectionnées qui filment l'extérieur pour des raisons de sécurité. La cendre rend les images un peu floues. Certaines sont tirées sur papier. Et il y a des rapports qui expliquent à quel point la situation est critique ici et combien nous avons de la chance.

☐ La chance est relative », lâche la jeune fille. Pour l'heure, nous vous observons de loin, avec bienveillance.

C'étaient les mots du Message. C'était donc ce qu'ils signifiaient, en fin de compte.

« Mais ils n'arrivent pas vraiment à rendre la réalité. L'air poussiéreux par exemple. » Il décrit un cercle avec sa main. « Et la manière dont il se dépose sur la peau. L'air en lui-même, qui est froid. Et le vent. Personne ne peut réellement expliquer le vent. Comment il se lève parfois brusquement et vous picote le visage. Et il agite la poussière dans l'air. Ils ne peuvent saisir tout cela.

☐ Vous n'avez pas de vent ?

☐ C'est un Dôme, un environnement contrôlé. »

Elle regarde autour d'elle et réfléchit un instant au vent. Et elle prend conscience qu'il existe une différence entre la cendre et la poussière (quelque chose qui a brûlé, ou a été arraché, ou démoli) et qu'elles se déplacent différemment. Ça ne l'a jamais vraiment frappée auparavant, mais elle se surprend à dire : « La cendre est emportée par le moindre souffle d'air, tandis que la poussière est plus lourde. Elle retombera plus vite.

☐ Ce genre de chose. C'est ce qui leur échappe. »

La jeune fille marque une pause, puis demande : « Veux-tu jouer à —Je me souviens‖ ?

☐ Qu'est-ce que c'est ?

☐ Vous n'y jouez pas dans le Dôme ?

☐ C'est un jeu ?

☐ C'est exactement ce que son nom indique. Lorsque tu rencontres quelqu'un et que tu fais sa connaissance, tu lui demandes ce qu'il se rappelle de l'Avant. Parfois, c'est tout ce que tu peux tirer d'une personne, en particulier avec les gens âgés. Mais ce sont eux qui jouent le mieux. Mon grand-

père a retenu beaucoup de choses. » Pressia n'est pas bonne à ce jeu. Bien que ses souvenirs soient vivement colorés, nets, parfois tactiles (comme si elle pouvait presque sentir l'Avant), elle a toujours le plus grand mal à exprimer ses sensations. Elle rêve de jouer un jour avec son père et sa mère. Ils combleront le fossé entre le petit aquarium avec un poisson, le gland suspendu au sac de sa mère, la conduite de chauffage, la brosse métallique, l'odeur de savon aux herbes sur sa peau, le manteau de son père, son oreille contre le cœur de ce dernier et sa mère lui brossant les cheveux, sa mère fredonnant une chanson sur l'ordinateur, la berceuse à propos de la fille sur la véranda et du garçon qui la supplie de venir avec lui - la fille a-t-elle jamais eu le courage d'y aller ? Elle veut jouer avec Partridge. De quoi se souviendrait un Pur ? Leur mémoire n'est-elle pas plus claire, moins troublée par la version du monde qu'elle habite ?

Il éclate de rire. « On ne nous autoriserait jamais à jouer à un jeu pareil. Le passé est le passé. Il serait impoli de le faire resurgir. Seuls les petits enfants font ce genre de chose. » Il ajoute aussitôt : « Ne te vexe pas ! C'est seulement notre façon de penser. »

Cependant, la jeune fille est blessée : « Le passé est tout ce que nous avons ici », déclare-t-elle en pressant un peu le pas. Elle repense au discours de Bradwell. *Ils veulent nous effacer, et avec nous le passé, mais nous ne pouvons les laisser faire.* C'est ainsi qu'on oublie. Effacez le passé, n'en parlez jamais. Partridge accélère pour la rattraper et la saisit par le bras, celui qui se termine par la tête de poupée. Elle retire brutalement son bras qu'elle plaque contre elle. « N'agrippe pas les gens comme ça, proteste-t-elle. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

☐ Je veux jouer. C'est la raison pour laquelle je suis ici - faire la lumière sur le passé. » Il la fixe, embrassant son visage du regard, effleurant des yeux la naissance des marques de brûlure.

Elle penche la tête en avant de sorte que ses cheveux recouvrent sa figure. «

Eh bien, ici, c'est *ça* qui est impoli.

☐ Quoi ?

☐ Dévisager les gens. Aucun de nous ne veut être scruté de la sorte.

☐ Je ne voulais pas... » Il détourne les yeux. « Je suis désolé. »

Elle ne répond pas. C'est une bonne chose qu'il ait l'impression de s'être mal comporté et d'avoir une dette à son égard, de même que le fait qu'il ait besoin d'elle comme guide des coutumes locales - ce qui se fait ou ne se fait pas ici. Elle essaie d'élever son niveau de dépendance envers elle.

Ils font quelques pas en silence. Elle le punit. Mais ensuite, elle décide qu'elle devrait également lui pardonner ; aussi lui pose-t-elle une question qui lui trotte dans la tête. « Très bien, commence-t-elle, choisissant de ruser. Un jour, nous avons acheté une voiture neuve avec un gros nœud rouge sur le toit. Et je me souviens de Mickey Mouse avec ses gants blancs.

☐ Euh... D'accord.

☐ Tu te souviens des chiens portant des lunettes de soleil ? Ils étaient drôles, pas vrai ?

☐ Je ne me rappelle pas vraiment ça... Non.

☐ Oh ! À toi.

☐ Eh bien, ma mère me racontait une histoire au sujet d'une femme cygne, et il y avait aussi dans l'histoire un méchant roi qui lui volait ses ailes et, alors, je crois bien que je prenais mon père pour le méchant roi.

☐ Était-il un méchant roi ?

☐ C'était un conte, rien de plus. Ils ne s'entendaient pas. C'était une logique d'enfant. Mais j'adorais cette histoire. Je l'adorais elle, je crois. Elle aurait pu me dire n'importe quoi, je l'aurais aimée. Les enfants aiment leurs parents, même ceux qui ne le méritent pas. Ils ne peuvent s'en empêcher. »

Ce souvenir est si honnête et réel que Pressia est gênée de ne pas avoir joué

avec sincérité. Elle fait une nouvelle tentative. « Mes parents ont loué un poney pour mon anniversaire quand j'étais petite.

☐ Afin que tu fasses une balade sur son dos ?

☐ Je suppose.

☐ C'est gentil. Un poney. Tu aimes ça ?

☐ Je l'ignore. »

Elle se demande si le jeu les a aidés. A-t-il davantage confiance en elle maintenant qu'ils ont partagé un souvenir ? Elle décide de faire un test. « Tout à

l'heure, quand tu as tué la Poussière en l'arrachant de son trou pour la faire voler... ça ne paraissait pas normal. Pas possible. » Elle attend qu'il réplique. Il baisse la tête sans répondre. « Et avant ça, avec les Groupies, quand tu as couru, tu avais l'air d'aller plus vite qu'un être humain ordinaire... »

Il secoue la tête. « L'académie, dit-il. J'ai reçu un entraînement spécial. C'est tout.

☐ Un entraînement ?

☐ Eh bien, un codage, en fait. Ça n'a pas parfaitement fonctionné, toutefois. Je ne suis pas au point comme spécimen, dirait-on. » Il ne semble pas disposé à

s'étendre

sur la question. Elle laisse la conversation retomber. Ils marchent sans plus parler.

Finalement, ils arrivent à une devanture de magasin écroulée.

« C'est là, annonce-t-elle.

☐ Là quoi ? »

Elle lui fait faire le tour d'un tas de gravats, jusqu'à une grande porte métallique.

« Le refuge de Bradwell, chuchote-t-elle. Je dois te prévenir qu'il est fusionné.

☐ Avec quoi ?

☐ Des oiseaux.

☐ Des oiseaux ?

☐ Dans son dos. »

Il la fixe, déconcerté, et elle éprouve du plaisir à l'avoir troublé. Elle frappe, suivant les instructions sur le papier - un coup, puis deux plus légers, suivis d'une pause, et à nouveau un coup net avec l'index replié. Elle distingue un bruit à l'intérieur. Après quoi, Bradwell frappe de l'autre côté, de la même façon qu'elle, de petits coups qui sonnent creux.

« Il vit ici ? s'étonne Partridge. Qui pourrait vivre ici ? »

Elle frappe deux fois. « Attends là-bas. Je ne veux pas qu'il se mette en colère en te voyant. » Elle désigne un mur, dans l'ombre.

« Est-ce qu'il se met en colère facilement ?

☐ Vas-y, c'est tout. »

Partridge recule.

Il y a un bruit de grattamento, tandis que Bradwell déverrouille la porte. Il l'entrebâille légèrement. « On est au milieu de la nuit, souffle-t-il, d'une voix si rauque qu'elle se demande si elle ne l'a pas réveillé. Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

☐ C'est Pressia. »

La porte s'ouvre un peu plus. Le garçon est plus grand et large d'épaules que dans son souvenir. Un survivant, a priori, devrait être sec et agile, un corps facile à dissimuler, aminci par le manque de nourriture. Cependant, il doit devenir musclé pour survivre. Elle reconnaît la double cicatrice qui zigzague sur son visage, ses brûlures, mais ce sont ses yeux qui captent son attention. Elle sent une hésitation dans le mouvement de sa propre respiration. Ce sont des yeux sombres, avec un regard d'acier, mais lorsqu'ils se posent sur le visage de la jeune fille, ils paraissent s'adoucir, comme si Bradwell était capable de plus de douceur qu'elle ne le pensait. « Pressia ? fait-il. Je croyais que tu ne voulais jamais me revoir. »

Elle détourne sa joue brûlée et se sent rougir - embarrassée par quoi ?

pourquoi ? Elle entend un frémissement derrière lui - les ailes des oiseaux logés dans son dos.

« Qu'est-ce que tu fais là ?

☐ Je voulais te remercier de ton cadeau.

☐ Maintenant ?

☐ Non. Ce n'est pas la raison de ma venue. Je profite juste du fait que tu sois là pour te le dire. Ou plutôt, du fait que je sois ici avec toi. » Elle s'exprime d'une voix geignarde. Elle aimerait en rester là. « Et j'ai amené quelqu'un, continue-t-elle. C'est une urgence.

☐ Qui ?

☐ Quelqu'un qui a besoin d'aide. » Aussitôt, elle ajoute : « Personnellement, je n'en ai pas besoin. Lui, si. » Si elle n'était pas tombée sur le Pur, elle serait ici en ce moment même, en train de demander à Bradwell de la sauver. Et elle comprend combien elle est soulagée de ne pas être venue seule, pour elle seule. Quelques secondes s'écoulent en silence. L'autre va-t-il les laisser dehors ?

Prend-il le temps de la réflexion ?

« Quel genre d'aide ?

☐ C'est important, sinon je ne serais pas ici. » Partridge s'avance hors de l'ombre. « Elle est ici pour me sauver, moi. »

Bradwell observe le nouveau venu, puis Pressia.

« Entrez, dit-il. Dépêchez-vous ! »

« Où sommes-nous ? s'enquiert Partridge.

☐ Elliot Marker et Fils, viande de choix, établissement fondé en 1933. J'ai trouvé la petite enseign

de bronze après les Détonations. C'était à l'époque où

certaines personnes continuaient à aligner des corps, les couvraient avec des draps et les roulaient dans des tapis pour être identifiés plus tard, comme si une instance gouvernementale quelconque allait réagir et entreprendre un effort de reconstruction. Le rez-de-chaussée : les vitrines et les comptoirs, l'espace de découpe, la chambre froide, le bureau - tout était détruit, mais j'ai déblayé les gravats qui obstruaient la porte du fond pendant la nuit, en espérant qu'elle menait à la cave. Et c'était bien le cas. Les pièces de viande étaient gâtées, mais une boucherie contient une multitude d'armes. »

Les yeux de Pressia s'habituent aux ténèbres. Elle se trouve à l'intérieur d'une étrange cage, équipée de lanières et de chaînes, ainsi que d'un toboggan qui conduit au sous-sol. Partridge se tient derrière elle. Il étend le bras pour toucher une chaîne. « Et ça, c'est quoi ?

□ L'enclos d'abattage, répond Bradwell. On faisait entrer les animaux par la porte de derrière, puis on les tuait, avec leurs sabots attachés par des lanières à

une tringle qui glissait sur des rails. Leurs cadavres étaient suspendus tête en bas, et on les descendait pour les transformer. » Bradwell saute sur le toboggan en le faisant trembler de ses lourdes bottes. « Réjouissez-vous de ne pas être des génisses de cette époque-là. »

Pressia s'assied sur le sol de l'enclos, s'approche rapidement du bord et se laisse glisser jusqu'au sous-sol, Partridge la suit, puis ils marchent derrière Bradwell sur le côté de la cave qui ne s'est pas effondré, en direction de la vague lueur émanant de la chambre froide. « On saignait les animaux en bas, puis on les passait dans des cuves d'eau chaude et on leur faisait subir différents traitements. Ils étaient tirés le long des rails par un système de treuil, écorchés et découpés en morceaux.

□ Tu ne peux pas t'empêcher de donner des cours ? lâche Pressia d'une voix étouffée.

□ Quoi ?

□ Rien. »

Le plafond est toujours muni de ses rails nus, qui courent jusqu'à la réserve de viande - une petite pièce, de trois mètres sur cinq, aux parois entièrement métalliques. Ici aussi, les rails se prolongent au plafond. « J'ai retiré tous les crochets qui pendaient là-haut », déclare Bradwell. Mais il en reste quelques-uns. Deux d'entre eux retiennent d'étranges créatures hybrides. Elles ont été

dépouillées. Bradwell leur a également retiré tout éclat de verre ou de plastique fusionné (l'une a une patte en moins, l'autre, la queue amputée). À présent que leur chair couverte de pustules est à vif, il est difficile de deviner ce qu'elles ont été un jour. Dans un coin, il y a une cage métallique de fabrication maison, où

sont enfermées deux espèces de rats.

« Où as-tu attrapé ça ? s'étonne Pressia.

□ Dans l'ancien système d'égout. Les tuyaux les plus fins sont parfois restés intacts sous les ruines. La vermine les a investis. À certains endroits, les canalisations ont été sectionnées et, si tu fais le guet allongée à une de ces extrémités, tu finiras par capturer une petite bête de ce genre.

□ Elles n'ont pas beaucoup de place pour bouger, dans ces cages, fait remarquer la jeune fille, qui pense à Cricri.

□ Je ne veux pas qu'elles bougent. Je veux qu'elles engraisent. »

Les animaux raclent le ciment du sol avec leurs griffes.

Les murs sont garnis d'étagères interrompues par des rangées verticales de crochets. Si on essayait d'y suspendre un chapeau, le haut en serait transpercé. Partridge examine les crochets.

Bradwell lui dit : « Ne fais pas de trop grands gestes, tu pourrais rester accroché. »

La réserve est peu aérée, mis à part un ventilateur pour l'évacuation de la fumée bricolé au-dessus d'un four. « La boutique est branchée sur le pauvre réseau électrique avec lequel l'ORS éclaire la ville. » Une unique ampoule est vissée au plafond, au milieu de la pièce.

Des couvertures de laine sont déployées sur deux vieux fauteuils qu'il doit avoir ramassés dans la rue. L'un a fondu sur lui-même ; l'autre a perdu son dossier et un accoudoir. Tous les deux ont des déchirures par lesquelles sort de la mousse, qu'il a visiblement essayé de rentrer à l'intérieur, mais le rembourrage continue à s'échapper. Poussés l'un contre l'autre, ils doivent lui servir de lit. Ils ont un petit stock de viande en conserve provenant du marché et quelques baies qui poussent dans les bois au milieu de buissons épineux. Pressia se demande si elle l'a pris au dépourvu, en débarquant ainsi. Il est en train de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, fourrant une seconde paire de bottes sous un fauteuil. Est-il embarrassé ? Nerveux ?

Elle aperçoit la cantine, appuyée contre un mur. Elle aimerait l'ouvrir et en parcourir le contenu. Dessus est posé ce qui paraît être un livre de référence sur l'abattage, la transformation et la préservation de viandes de toute sorte.

« Eh bien, fait Bradwell, bienvenue dans mon petit chez-moi. » Il n'a toujours pas observé Partridge de près. Il ignore qu'il s'agit d'un Pur - de chair et de sang. Celui-ci a sa capuche sur la tête et son écharpe autour du visage. Il tient son sac serré contre lui, caché sous son manteau, comme le lui a appris Pressia. Cette dernière est inquiète à présent. Elle se souvient du discours de Bradwell, de sa haine féroce pour les habitants du Dôme. Elle n'est pas sûre d'avoir pris la bonne décision. Comment va-t-il réagir ? Elle se rend compte qu'il pourrait voir l'autre comme l'ennemi. Et ensuite ?

Leur hôte écarte les deux fauteuils l'un de l'autre.

« Asseyez-vous », dit-il à Pressia et Partridge.

Ils prennent place sur les sièges défoncés.

Bradwell tire la cantine et s'assoit dessus. Elle voit s'agiter les oiseaux dans son dos, sous sa

chemise. Elle a de la compassion pour lui. Les oiseaux sont son corps désormais - tout comme la tête de poupée est une partie d'elle-même. Ils interfèrent avec sa durée de vie. Ils vivront aussi longtemps que lui. Si l'un d'eux a une aile brisée, le ressentira-t-il ? Un jour, alors qu'elle avait douze ans, elle a tenté de trancher sa tête de poupée. Elle pensait pouvoir s'en libérer. La douleur a été vive, au début seulement. Quand elle a fait glisser le rasoir en profondeur dans la nuque de la poupée, à la jonction avec son poignet, ce n'était pas douloureux. Sauf que le sang a coulé avec tant d'éclat, et une telle force, qu'elle a pris peur. Elle a appliqué un linge sur la blessure, mais le linge est vite devenu rouge. Elle a dû le dire à son grand-père. Il a travaillé rapidement. Ses compétences d'employé des pompes funèbres tombaient bien. Les points de suture étaient réguliers, et la cicatrice est fine.

Pressia s'adosse à son fauteuil et, bien que la chaussette dissimule le poingtête-de-poupée, elle tire sur la manche de son pull par double mesure de précaution. Le Pur le trouverait grotesque et le considérerait peut-être comme un signe de faiblesse. Qu'en penserait Bradwell ?

Elle jette un coup d'œil à Partridge et voit qu'il a remarqué les ondulations sous la chemise lui aussi, mais il ne prononce pas un mot. Elle imagine qu'il est sous le choc. Tout doit lui paraître étrange. Elle a eu des années pour s'y habituer. Lui a eu deux jours tout au plus.

« Alors ! Tu vas me dire de qui il s'agit, à présent ? demande Bradwell.

□ Voici Partridge. » Puis s'adressant à ce dernier : « Enlève ta capuche et ton écharpe. »

Le garçon hésite.

« Ça va. Bradwell est de notre côté. » Mais l'est-il vraiment ? Pressia n'en est pas si certaine. Elle espère, par ces paroles, convaincre l'intéressé lui-même. Partridge repousse sa capuche et déroule son écharpe.

L'autre contemple son visage, maculé de saletés, mais sans cicatrices. «

Tends les bras ! lui enjoint-il.

□ Je n'ai pas d'armes. Sauf un couteau vieux comme le monde.

□ Je m'en fiche », rétorque Bradwell. Son visage est calme, à l'exception de ses yeux. Il fixe son interlocuteur avec acuité, comme s'il le visait. « Je veux juste voir tes bras. »

Partridge remonte ses manches et découvre une peau parfaite. Celle-ci a quelque chose de troublant. Pressia ne sait pas exactement pourquoi, mais elle ressent une sorte de répulsion. Est-ce de la jalousie et de la haine ? Méprise-telle le Pur à cause de sa peau ? C'est beau aussi. Elle ne peut le nier - comme de la crème.

Bradwell désigne les jambes de Partridge d'un hochement du chef. Partridge se penche en avant et retrousse son bas de pantalon d'un côté, puis de l'autre.

Le garçon aux oiseaux se lève et croise les bras sur sa poitrine. Il frotte la brûlure sur son cou, l'air agité, et arpente la réserve de viande, esquivant les crochets auxquels sont suspendus les hybrides. Il

se tourne vers Pressia. « Tu m'as amené un Pur ? »

Elle fait oui de la tête.

« Je veux dire, je savais que tu étais différente mais...

☐ Je croyais que les filles dans mon genre étaient toutes pareilles.

☐ Au début, c'est ce que j'ai cru, et ensuite tu m'as enguirlandé.

☐ Je ne t'ai pas enguirlandé.

☐ Si.

☐ Non, pas du tout. Je n'étais simplement pas d'accord avec la façon dont tu m'avais catégorisée. Et je te l'ai dit. C'est ce que tu penses chaque fois que quelqu'un te reprend ? Qu'il t'enguirlande ?

☐ Non, c'est seulement que...

☐ Et après tu lui offres un cadeau méchant pour son anniversaire, juste pour lui rappeler ce que tu penses de lui ?

☐ Je croyais que cette photo te plaisait. J'essayais d'être gentil. »

Pendant un instant, elle garde le silence. « Oh... Eh bien, merci !

☐ Tu m'as déjà dit merci, mais j'imagine que c'était sarcastique.

☐ Peut-être pas tout à fait sincère... »

Partridge les interrompt : « Hum, excusez-moi.

☐ Tu as raison, reconnaît Bradwell, avant de se tourner de nouveau vers la jeune fille : Tu m'as amené un Pur ? C'est gentil, comme cadeau, *ça* ?

☐ J'ignorais où aller.

☐ Un Pur, répète le garçon, incrédule. Sait-il quoi que ce soit sur ce qui s'est passé ? Les Détonations ?

☐ Il peut répondre lui-même. »

Bradwell dévisage Partridge. Peut-être a-t-il peur de lui. À moins qu'il ne le méprise. « Eh bien ? fait-il finalement.

☐ Je sais ce qu'on m'a appris dès l'enfance, dit Partridge. Mais j'ai aussi une petite idée de la vérité.

□ Quelle vérité ?

□ Eh bien, je sais qu'on ne peut pas faire confiance à tout ce qu'on entend. »

Partridge déboutonne son manteau et tire un sac de cuir. « On m'a dit que tout allait très mal ici avant les Détonations, et que tout le monde avait été invité à

gagner le Dôme avant que l'ennemi ne nous attaque. Mais certains ont refusé d'y aller. C'étaient les violents, les malades, les pauvres, les gens butés, sans éducation. Mon père a raconté que ma mère tentait de sauver ce genre de malheureux.

□ Des malheureux ? s'indigne Bradwell.

□ Attends, intervient Pressia. Restons calmes.

□ C'est de nous qu'il parle !

□ C'est ce qu'on m'a appris. Pas ce *que je* crois », se défend Partridge. La discussion retombe un moment. Bradwell a les yeux rivés sur la jeune fille. Elle se prépare à une passe d'armes, mais l'autre semble renoncer. Il agite la main. « Pourquoi ne pas nous appeler plutôt tes frères et sœurs ? C'est ainsi que vous nous avez nommés dans le Message. Des frères et sœurs, une grande famille heureuse.

□ Quel message ? s'informe Partridge.

□ Tu n'es pas au courant ? » s'écrit Pressia.

Il fait non de la tête.

« Dois-je le réciter pour lui ? demande Bradwell à la jeune fille.

□ Laisse tomber. »

Cependant, le garçon aux oiseaux s'éclaircit la gorge et récite : « *Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs. Un jour, nous sortirons du Dôme pour vous rejoindre dans la paix. Pour l'heure, nous vous observons de loin, avec bienveillance.*

□ Quand ce message a-t-il été envoyé ? s'enquiert Partridge.

□ Quelques semaines après les Détonations, lui répond Pressia, qui se retourne ensuite vers Bradwell. Laisse-le poursuivre. »

Partridge lance un bref regard à leur hôte, qui reste muet, et reprend :

« Nous habitons en ville, sur Lombard Street, et quand le signal a été donné de se réfugier dans le Dôme, ma mère était dehors en train d'aider... d'autres gens... d'essayer de les éduquer. Et mon frère et moi étions déjà dans le Dôme, pour une simple visite. Elle n'est pas arrivée à temps. Elle est morte

en sainte. »

Bradwell émet un grognement. « Il n'y a pas eu de signal, déclare-t-il.

☐ Bien sûr que si.

☐ Il n'y a pas eu la moindre alerte. Crois-moi. »

Pressia se rappelle l'annonce d'un encombrement du trafic. C'est tout ce qu'il y avait dans le récit de son grand-père. Son regard va de l'un à l'autre.

« Je sais qu'elle a été tardive, repartit Partridge. Mais il y a eu une alerte. Les gens se sont rués vers le Dôme. Ç'a été la panique, et il y a eu des morts.

☐ Il y a eu des morts. À t'entendre, on dirait un accident.

☐ Qu'y pouvions-nous ? Nous tentions de nous protéger nous-mêmes. *Nous ne pouvions pas sauver tout le monde.*

☐ Non, il n'en a jamais été question. »

Le silence envahit la pièce. Seules les créatures semblables à des rats le troublent en grattant avec leurs griffes.

« Il y a dans toute cette affaire bien des choses que tu ignores, déclare Bradwell.

☐ Ce n'est pas le moment de faire un cours, s'impatiente Pressia. Laisse-le parler.

☐ Un cours ?

☐ Inutile de te montrer tellement... » Elle n'est pas sûre du mot juste.

« Pédant ? » suggère l'autre.

Elle ne sait pas ce que ce terme signifie, mais elle n'aime pas son ton hautain. « Tellement *comme ça*, réplique-t-elle. Laisse-le continuer.

☐ Donc, je devrais être plus calme et moins *comme ça*... Autre chose ? Tu veux disséquer ma personnalité ? Que penserais-tu d'une opération à cœur ouvert ? J'ai quelques outils pour ça. »

Pressia se laisse aller en arrière et rit. Son rire la surprend. Elle ne s'explique pas exactement ce qui le déclenche, mais c'est ainsi. Bien que Bradwell soit grand et parle d'une voix forte, elle a l'impression de le tenir, d'une façon quelconque.

« Qu'y a-t-il de si drôle ? s'étonne le garçon en écartant les bras.

☐ Je ne sais pas, répond Pressia. Je pense que c'est le fait que tu sois un survivant. Tu es presque un

mythe, mais c'est juste... Tu sembles si facilement... déstabilisé.

□ Je ne suis pas déstabilisé ! » Il se tourne vers Partridge.

« Un peu, quand même », observe ce dernier.

Bradwell reprend sa place sur la cantine, pousse un profond soupir, ferme les yeux, puis les rouvre. « Voilà ! Vous voyez ? Je vais bien. Je suis parfaitement stable. »

Pressia dit : « Quoi d'autre, Partridge ? Continue. »

Le garçon frotte la saleté sur ses mains. Le sac est toujours sur ses cuisses. Il l'ouvre et en tire un petit livre relié de cuir. « J'ai découvert il y a quelques semaines des affaires qui appartenaient à ma mère. J'ai aussitôt pressenti qu'il existait un monde totalement différent de celui qu'on m'avait présenté. Ses affaires, elles existaient toujours... C'est difficile à exprimer. Et maintenant que je suis ici, il me revient que c'est la laideur qui rend la beauté belle. »

Pressia sait ce qu'il veut dire - l'une ne peut pas vraiment exister sans l'autre. Elle aime bien Partridge. Il est ouvert à des choses auxquelles il n'est pas obligé de s'ouvrir, et cela la met en confiance.

« Pourquoi es-tu ici ? demande Bradwell, allant à l'essentiel.

□ Après que j'ai trouvé ses affaires, j'ai continué à creuser. Mon père... » Il fait une pause. Ses traits s'assombrissent. Pressia ne peut lire toutes les émotions qu'ils expriment. Peut-être aime-t-il son père. Peut-être le hait-il. Difficile de le deviner. Peut-être son père est-il le parent qu'il aime alors qu'il ne le mérite pas. « C'était un des guides de l'exode dans le Dôme. C'est toujours une figure de premier plan là-bas. Un scientifique et un ingénieur. » Sa voix est neutre, posée.

Bradwell se penche vers lui. « Comment s'appelle-t-il ?

□ Ellery Willux. »

Le garçon aux oiseaux se met à rire en secouant la tête. « Les Willux.

□ Tu connais sa famille ? lui demande la jeune fille.

□ J'ai peut-être déjà vu ce nom quelque part, répond-il, sarcastique.

□ Qu'est-ce que tu veux dire ? s'enquiert Partridge.

□ La Crème de la crème. Enfin, regarde-toi ! Tu es issu d'une bonne famille.

□ Comment la connais-tu ?

□ Les Détonations nous frappent et, par l'effet d'une simple coïncidence, il existe un Dôme, des gens qui s'y réfugient et d'autres non ! Tu ne crois pas qu'il y a un dessein derrière tout ça ?

□ Arrête », le coupe Pressia d'une voix douce. Elle doit tempérer. Elle ne peut prendre le risque de voir Bradwell perdre patience. Elle s'adresse à

Partridge : « Comment es-tu sorti ?

□ Quelqu'un a encadré les plans du projet originel et les a offerts à mon père pour célébrer ses vingt ans de service. Je les ai étudiés, le système de purification de l'air la ventilation. On entend le système de ventilation quand il fonctionne. Un vrombissement profond et grave qui court sous tous les autres bruits. J'ai entrepris de tenir un journal. » Il lève le carnet relié de cuir. « J'ai noté quand il se mettait en route et quand il s'éteignait. Ensuite, j'ai trouvé

comment me glisser dans le système principal. Et j'ai calculé qu'un certain jour, à une certaine heure, je réussirais probablement à franchir les ventilateurs de l'aération pendant le laps de temps où ils sont éteints - approximativement trois minutes et quarante-deux secondes. Et que, à la fin de mon trajet, je trouverais une barrière de fibres dans laquelle je pourrais me tailler une voie de sortie. C'est ce que j'ai fait. » Il esquisse un sourire. « J'ai été fouetté par le vent, à la fin, mais je ne me suis pas fait dépecer. »

Bradwell l'observe fixement. « Et tu es parti. Juste comme ça. Et personne dans le Dôme ne s'en soucie ? Personne n'est sorti à ta recherche ? »

Partridge hausse les épaules. « Leurs caméras doivent sans doute me chercher. Toutefois, elles ne marchent pas très bien. Elles n'ont jamais bien fonctionné. À cause de la cendre. Mais qui sait s'ils viendront ? Nul n'est censé

quitter le Dôme - sous aucun prétexte. Les opérations de reconnaissance sont interdites.

□ Mais ton père, intervient Pressia. Je veux dire, si c'est quelqu'un d'important... N'enverraient-ils pas des gens à l'extérieur pour te retrouver ?

□ Mon père et moi ne sommes pas très proches. De toute façon, ce n'est jamais arrivé. Personne ne s'est jamais échappé. Personne n'a jamais voulu le faire - contrairement à moi. »

Bradwell secoue la tête. « Et dans cette enveloppe, qu'est-ce qu'il y a ?

□ Des affaires personnelles. Des objets typiquement maternels. Des bijoux, une boîte à musique, une lettre.

□ J'y jetterais bien un œil. Pourrait y avoir quelque chose d'intéressant dans tout ça. »

Partridge se tait. Pressia comprend qu'il ne fait pas confiance à son interlocuteur. Le garçon ramasse l'enveloppe contenant les affaires de sa mère et la replace dans son sac de cuir. « Ce n'est rien.

□ Donc, c'est pour cela que tu voulais venir ici, pour retrouver ta mère, la *sainte* ? » le questionne Bradwell.

Partridge ignore le ton de l'autre. « Après avoir vu ses objets, j'ai commencé

à mettre en doute tout ce qu'on m'avait raconté. On m'avait dit qu'elle était morte, donc j'ai douté de ça aussi.

- ☐ Et si c'était vrai ?
- ☐ C'est une idée à laquelle je suis habitué.
- ☐ Nous aussi. La plupart des gens d'ici ont perdu nombre de leurs proches. »

Bradwell ne connaît pas l'histoire des deuils de Pressia, mais il sait qu'elle en a une. Chaque survivant a la sienne. Partridge ignore tout de la jeune fille et de ses pertes, et elle n'a pas envie d'en parler maintenant. « Il doit se rendre à

Lombard Street. C'est là qu'ils vivaient. Il peut au moins démarrer ses recherches là-bas, dit-elle. Il a besoin de l'ancien plan de la ville.

- ☐ Pourquoi devrais-je l'aider ?
- ☐ Peut-être peut-il nous aider en échange.
- ☐ Nous n'avons pas besoin de son aide. »

Partridge ne dit mot. Bradwell se rassied et les regarde tous les deux. Pressia se penche dans sa direction.

« Peut-être que tu n'as pas besoin de lui, mais moi si.

- ☐ Pour quoi faire ?
- ☐ Pour influencer sur la décision de l'ORS à mon sujet. Je serais peut-être radiée de la liste. Et mon grand-père est malade. Je n'ai que lui. Sans aide, je suis sûre que... Elle a soudain la nausée, comme si exprimer ses peurs à haute voix (que son grand-père va mourir, qu'elle sera envoyée à l'ORS et que, à cause de sa main perdue, elle sera inutile) leur donnait une réalité irréfutable. Sa bouche est sèche. Elle est presque incapable de poursuivre Puis les mots tombent de ses lèvres : « Nous n'y parviendrons pas. »

Bradwell tape du pied dans la cantine. Les oiseaux, surpris mais incapables de s'enfuir, battent des ailes frénétiquement sous sa chemise. Ses yeux se posent sur Pressia Il est en train de céder, elle le sent. Peut-être même cède t-il pour son bien à elle.

Elle ne veut pas de sa compassion. Elle déteste la pitié. Elle reprend précipitamment : « Nous avons seulement besoin d'une carte. Nous pouvons y arriver. »

Mais il fait non de la tête.

« Ça ira, assure-t-elle.

☐ Tu peux y arriver toi, mais pas lui. Il n'est pas adapté! à cet environnement. Il serait dommage que des Groupies abîment le portrait d'un Pur jusque-là sans défaut.

☐ Merci pour le vote de confiance, ironise l'intéressé.

☐ Quelle rue déjà ?

☐ Lombard Street. Au 1054.

☐ Si elle existe encore, je t'y mènerai. Après quoi, tu devrais peut-être rentrer à la maison, retrouver le Dôme et Papa. »

Partridge en a assez. Il se penche en avant. « Je n'ai besoin d'aucune... »

La jeune fille les interrompt : « Nous prendrons la carte. Si tu pouvais nous conduire sur place, ce serait super. »

Bradwell interroge Partridge du regard, lui laissant une chance de conclure. Mais ce dernier est probablement conscient que Pressia a raison. Il leur faut saisir toute aide qui se présente.

« Ouais ! Lombard Street, ce serait super. C'est tout ce qu'on te demandera.

☐ OK. Ce n'est pas évident, vous savez ? Si la rue ne possédait pas d'immeuble important, alors on ne la retrouvera pas. Et si elle était proche du centre-ville, elle fait maintenant partie des Champs de Ruines. Je ne garantis rien. » Il s'accroupit et ouvre la cantine. Après y avoir fait un peu de tri, avec précaution, il en sort un ancien plan de la ville. Il est en lambeaux ; les pliures sont usées et se déchirent.

« Lombard Street », répète-t-il. Il déplie la carte sur le sol. Les deux autres s'agenouillent à côté de lui. Il parcourt du doigt un côté du quadrillage, puis s'arrête sur le secteur 2E.

« Tu la vois ? » s'impatiente la jeune fille, et, soudainement, elle espère que la maison est encore debout. Elle espère, au-delà de toute raison, que la rue se trouve dans le même état qu'autrefois : de grandes maisons en rangs serrés avec des pas de pierre et un portail ouvragé, des fenêtres avec des rideaux qui s'ouvrent sur de magnifiques chambres, des vélos attachés aux grilles, des gens promenant des chiens, d'autres avec des poussettes. Elle ne sait pas pourquoi elle s'autorise ce genre d'espoir. Peut-être' cela a-t-il un rapport avec le Pur, comme si l'optimisme était contagieux.

Le doigt de Bradwell s'immobilise à une intersection. « Tu es toujours aussi verni ? demande-t-il à Partridge. '

☐ Quoi ? Où est-ce ?

☐ Je sais exactement où ça se trouve. » Il se lève, sort de la réserve et passe dans la grande pièce. Il s'agenouille devant le mur effondré et écarte quelques briques, révélant une cavité remplie d'armes - des crochets, des couteaux, des couperets. Il en retire quelques-unes et les rapporte dans la réserve. Il donne à ses compagnons un couteau chacun. Pressia soupèse le sien, bien qu'elle préfère ne pas

songer à l'usage qu'il avait dans la boucherie - ou entre les mains de Bradwell.

« Juste au cas où », précise ce dernier, et il accroche un couteau et un crochet à un anneau attaché à l'intérieur de sa veste. Il brandit ensuite une arme. « Je suis tombé aussi sur un stock de ces pistolets électriques. Au début, je les ai pris pour des sortes de pompes à vélo. À la place des balles, ils envoient des décharges qui assomment une vache ou un porc si le coup est porté à la tête. Excellent pour le corps à corps. En cas d'attaque de Groupies, par exemple.

☐ Je peux voir ? » demande Partridge.

Bradwell lui tend l'arme et il la tient avec délicatesse, comme s'il s'agissait d'un petit animal.

« La première fois que je l'ai utilisé, c'était contre des Groupies. Je l'ai tiré de ma ceinture et, dans l'épais enchevêtrement des corps, j'ai distingué l'arrière d'un crâne.

J'ai appuyé sur la détente et la tête est devenue molle. Les Groupies ont dû

ressentir le choc soudain de la mort à travers leurs cellules communes. Elles ont reculé et ont tournoyé lentement sur elles-mêmes, comme si elles essayaient de se libérer de celui qui était mort. Sa tête roulait et tombait, et je me suis sauvé.

☐ Je ne suis pas certaine d'être capable de faire ça, dit Pressia en contemplant le couteau entre ses mains.

☐ Question de vie ou de mort, assure Partridge. Je pense que tu le pourrais.

☐ Je ne sais peut-être pas découper une vache, fait Bradwell, mais je connais ces armes aussi bien que n'importe quel boucher - comme instrument de survie. »

La jeune fille passe le couteau à sa ceinture. Elle préférerait l'utiliser pour sectionner du fil de fer et fabriquer ses petits jouets mécaniques, plutôt que pour tuer quoi que ce soit. « Où allons-nous exactement ?

☐ À l'église. Il en reste une partie. La crypte. » Bradwell s'interrompt, fixe l'une des parois de la réserve de viande comme s'il regardait à travers. « Je m'y rends parfois.

☐ Pour prier ? demande Pressia. Tu crois en Dieu ?

☐ Non, c'est seulement un endroit sûr. Des murs résistants, une structure solide. »

Pressia ne sait que penser à propos de Dieu. Ce qui est certain, c'est que les gens par ici ont largement abandonné les idées de religion et de foi, bien qu'il y en ait toujours qui prient à leur façon, dont ceux qui ont confondu le Dôme avec une version du paradis. « J'ai entendu parler de gens qui se rassemblent, brûlent des bougies et mettent des choses par écrit. Est-ce qu'ils se rencontrent là ?

☐ Je crois que oui, répond Bradwell en repliant le plan. Ils laissent des traces de leur présence - de

la cire, de modestes offrandes.

□ Je n'ai jamais imaginé pouvoir obtenir quoi que ce soit par la prière », confie Pressia.

Bradwell attrape son manteau suspendu à un rail au-dessus de sa tête. «

C'est sûrement ce pour quoi ils prient. De l'espoir. »

EL CAPITAN

FUSILS

Le tissu de l'auvent n'a pas résisté à l'usure. Seules subsistent les barres d'aluminium, rivées à la façade de l'ancien hôpital. El Capitan lève les yeux à

travers le squelette métallique déformé par les flammes, vers le ciel gris. Pressia Belze - ce nom est lourd. Pourquoi Ingership est-il brusquement obsédé par une survivante nommée Pressia Belze ? Il n'aime pas ce nom - la manière dont il se prolonge, comme un bourdonnement dans la bouche. Il a renoncé à la chercher. Ce n'est pas son boulot d'être dans les rues, aussi est-il rentré chez lui il y a une heure et a-t-il renvoyé les hommes sur le terrain. À présent, il se demande s'il va devoir payer cette décision. Ces idiots sont-ils vraiment capables de trouver la fille sans lui ? Il en doute.

Il crie dans le talkie-walkie : « Vous l'avez ? Terminé. »

La radio reste silencieuse.

« Vous me recevez ? Terminé. »

Rien.

« Silence radio, à nouveau », dit El Capitan.

Alors son frère, Helmud, marmonne : « Silence radio, à nouveau. » Helmud n'a que dix-sept ans, deux ans de moins que lui, et il a toujours été le plus petit des deux. Ils avaient respectivement dix et huit ans, quand les Détonations ont frappé. Helmud est fusionné avec le dos d'El Capitan. À le voir, il semble lancé dans une chevauchée permanente. Il possède sa propre tête et son propre buste, mais le reste s'insère dans son frère - les os et les muscles noueux de ses cuisses formant une bande épaisse en travers du bas du dos de l'autre. Ils roulaient sur une moto tout-terrain quand le blanc le plus blanc et le vent chaud les ont projetés à terre - Helmud à l'arrière du deux-roues, cramponné à son frère aîné. El Capitan avait reconstruit le moteur lui-même. Maintenant, les bras maigres de Helmud sont noués autour de son cou épais. Le talkie-walkie revient à la vie en crépitant. El Capitan entend la radio du camion et le grognement du moteur, comme si le véhicule gravissait une pente. Finalement, la voix de l'officier jaillit à travers le bruit. « Non. Mais nous l'aurons. Faites-moi confiance. Terminé. »

Faites-moi confiance, pense El Capitan. Il fourre l'appareil de transmission dans son holster. Il jette un coup d'œil à son frère derrière lui. « Comme si j'avais déjà fait confiance à quelqu'un. Pas même

à toi.

□ Pas même à toi », chuchote Helmud.

La vérité est qu'il a toujours dû lui faire confiance. Depuis bien longtemps, ils ne peuvent compter que l'un sur l'autre. Ils n'ont jamais eu réellement de père et, quand l'aîné avait neuf ans, leur mère est morte d'une grippe sévère dans un hôpital tel que celui devant lequel il se trouve.

Il hurle dans le talkie-walkie : « Si vous ne l'attrapez pas, Ingership aura notre peau. Ne ratez pas votre coup ! Terminé. »

Il est tard. La lune est noyée dans une brume grise. Il songe à entrer pour voir si Vedra travaille toujours dans la cuisine. Il aime la contempler à travers la vapeur. Il pourrait lui commander un sandwich. Après tout, il est le fonctionnaire le plus haut placé à résider ici, au quartier général. Mais il sait comment ça se passera avec elle. Ils discuteront pendant qu'elle découpera la viande, de ses mains écorchées par tout ce travail, étalant aux regards sa peau couverte de cicatrices, sa chair luisante de brûlures. Elle s'adressera à lui de sa voix douce et, finalement, ses yeux glisseront vers le visage de son frère, qui est toujours là, à

fixer le vide par-dessus son épaule.

Il déteste la manière dont les gens ne peuvent se retenir, pendant que lui-même est en train de parler, de regarder Helmud, cette stupide poupée pendillant dans son dos, et alors la fureur l'envahit - si brusque et intense qu'il pourrait mordre. Parfois, la nuit, tandis qu'il écoute son frère respirer profondément, il imagine rouler sur le dos - l'étouffant une fois pour toutes. Si Helmud mourait, lui aussi mourrait, cependant. Il en est conscient. Ils sont trop grands tous les deux pour que l'un meure et que l'autre vive, trop entremêlés. Parfois, cela lui semble si inévitable qu'il supporte à peine de devoir attendre davantage.

Plutôt que de voir Vedra dans la vapeur de la cuisine, il décide de se diriger vers les bois (ce qu'il en reste, ce qui repousse) pour inspecter ses pièges. Deux jours de suite, ceux-ci ont été nettoyés. Il a attrapé quelque chose comme à

l'ordinaire, mais ensuite une autre chose est venue manger la première. Après qu'il est passé derrière le quartier général, il se retrouve face à des fortins de planches, des fragments de métal éparpillés sur une terre boueuse et stérile, un mur de pierres. Sur la crête du mur, il y a du fil barbelé. Au-delà, ce sont des immeubles en ruine. L'un présente une rangée de colonnes, et deux d'entre elles se découpent sur un ciel couvert. Il aime le ciel plus que tout. Il voulait entrer dans l'armée de l'air, quand il était enfant. Il savait tout ce qu'il y a à savoir sur l'aviation ; il empruntait des livres à la bibliothèque et possédait un vieux simulateur de vol, sur lequel il s'est exercé pendant des heures et des heures. Il ne connaissait rien de son père, sinon qu'il avait été dans l'armée de l'air, un pilote de chasse, réformé pour raisons psychiatriques. « Complètement cinglé, disait sa mère. Nous avons de la chance qu'il soit parti. » Parti où ? El Capitan ne l'a jamais su. Mais il savait qu'il lui ressemblait, à plusieurs égards - il voulait être dans le ciel et il était fou. La fois où il s'est le plus rapproché de l'action de voler, c'est quand il conduisait cette moto, et qu'il a décollé du sol après avoir heurté un obstacle. Il n'aime pas y repenser.

Il n'est pas pilote, mais officier. Il est chargé de faire le tri des nouvelles recrues. Il décide lesquelles peuvent être entraînées et lesquelles ne le peuvent pas. Il en envoie certaines dans les avant-postes de déséducation, pour les mettre à nu, mentalement parlant, pour les rendre un peu plus enclines à obéir aux ordres et à ne pas jouer les fauteurs de troubles. Et il écarte les faibles, en gardant quelques-unes dans un enclos au milieu de la cour. Il adresse ses rapports directement à Ingership, via la messagerie personnelle de ce dernier. Parfois l'homme lui expédie de quoi nourrir les recrues les plus médiocres - des épis de blé bicornus, des tomates pâles dont l'intérieur ressemble plus à de la poussière qu'à de la pulpe, de la viande impossible à identifier. El Capitan communique ensuite à Ingership quels aliments les rendent malades, lesquels non. D'où vient la nourriture ? Il ne pose pas de questions. Il mène des expériences sur les plus faibles, pour son propre compte - il leur fait ingérer des baies qu'il trouve dans les bois, des morilles, des feuilles qui pourraient être du basilic ou de la menthe, mais ne le sont jamais. Parfois les recrues tombent malades. De temps à autre, elles meurent. Exceptionnellement, elles se portent tout à fait bien, aussi El Capitan cueille-t-il les aliments qu'il leur a donnés pour se les partager avec Helmud.

Parfois Ingership lui ordonne de jouer au Jeu, en relâchant une des recrues inutiles et en la traquant comme un cerf malade. En fait, c'est un acte de miséricorde, se dit-il à lui-même. Pourquoi les laisser souffrir dans un parc ?

Mieux vaut en finir avec elles. C'est ainsi que lui-même aimerait être traité, en fait. Le Jeu lui rappelle l'époque où, enfant, il poursuivait les écureuils dans les bois près de chez lui mais, là encore, pas vraiment. Rien n'est plus comme avant. Il y a un moment qu'Ingership ne lui a pas donné l'ordre de jouer au Jeu, et il espère qu'il a oublié et ne le lui demandera jamais plus. Ingership est devenu imprévisible, ces derniers temps. En fait, pas plus tard qu'hier, il a organisé sa propre équipe pour une Fête de la Mort, avec laquelle il a pris tout le monde au dépourvu.

Tandis qu'El Capitan s'avance vers les bois, il longe l'enclos - six mètres sur six, fermé par une chaîne, avec un sol de ciment. Les recrues s'entassent dans un coin. Elles gémissent et tremblent jusqu'à ce qu'elles perçoivent le bruit de ses pas, et alors l'une d'elles fait « chut ! », puis une autre, et toutes deviennent rapidement silencieuses. Il distingue leurs membres tordus, le miroitement des différents métaux, le scintillement du verre.

Elles sont à peine humaines, si on y réfléchit, se répète-t-il en lui-même, mais il détourne toujours les yeux quand il passe devant elles.

« Dieu nous garde, Helmud. Tu pourrais être là-dedans, toi aussi.

☐ Être là-dedans, toi aussi.

☐ La ferme, Helmud.

☐ La ferme. »

Il ignore pourquoi Ingership s'excite à ce point au sujet de cette nouvelle recrue, Pressia Belze. Il veut qu'elle soit promue officier dès son arrivée. Il veut qu'El Capitan s'attende à recevoir des ordres pour elle, une mission urgente, mais que d'ici là il la fasse rentrer dans le rang. L'officier

n'est pas certain de comprendre ce que cela signifie. Il n'est pas certain d'être censé le comprendre. Est-il censé savoir, par exemple, qu'il n'est en réalité qu'un bureaucrate de rang moyen ? Ou encore que cette milice (trois installations de cinq mille personnes chacune et trois mille autres personnes en désapprentissage), si nombreuse qu'elle devienne, si forte qu'elle soit, ne sera jamais capable de renverser le Dôme ? Celui-ci est impénétrable, lourdement armé. Ingership sait-il qu'El Capitan a perdu son ardeur ? Il a renoncé à l'idée d'ouvrir un jour le feu sur l'un de ses frères et sœurs purs. Il essaie seulement de survivre.

Mais survivre est ce qu'il a appris à faire. Il ne fait que ça depuis que sa mère est morte quand il avait neuf ans. Il a pris soin de son frère, vivant dans un fortin qu'il a lui-même construit dans les bois environnant leur ancienne maison. Il a trouvé de l'argent comme il a pu, vendant ceci ou cela, et il a amassé les armes à feu et les munitions, y compris du matériel que son père avait laissé.

« Souviens-toi de toutes nos armes », dit-il à Helmud tout en pénétrant dans l'épais sous-bois et perdant de vue le quartier général derrière lui. Il lui arrive de se sentir très nostalgique à ce propos.

« Armes », dit Helmud.

Avant les Détonations, il y avait dans ces bois beaucoup de survivants qui vivaient en marge de la société. Un voisin, un vieil homme qui avait participé à

une guerre ou deux, lui a enseigné comment cacher armes et munitions. El Capitan a fait tout ce que le vieux Zander lui a expliqué. Il a acheté quarante tuyaux de PVC de quinze centimètres de diamètre munis de couvercles à leurs extrémités et du dissolvant pour PVC. Lui et Helmud ont démonté leurs fusils chez eux, par un après-midi de fin d'hiver. Il se rappelle la neige fondue, son crépitement contre la vitre. Les deux frères ont enduit les pièces des fusils de graisse antirouille, qui conférait aux armes et à leurs mains un éclat cireux. Le cadet a déniché le sac de Mylar aluminisé, l'a découpé en morceaux et a enveloppé dedans les culasses, les crosses, les gâchettes, les poignées, les magasins, les lunettes et plusieurs milliers de cartouches avec des sachets de gel de silice dessiccateurs. Ces derniers étaient des idées d'El Capitan. Il les avait vus dans les boîtes de vieilles chaussures à talon de sa mère, qu'elle rangeait dans son placard. Helmud a soudé les extrémités des sacs avec un fer. Ils ont fait le vide dedans grâce à l'aspirateur du voisin.

Ils ont emballé six petites boîtes de 1,1,1-trichloro-éthane pour tout dégraisser plus tard, ainsi que des écouvillons, des baguettes, des tampons, du solvant, de la vaseline, un jeu d'outils de rechargement et un manuel d'utilisation fatigué. Ensuite, ils ont tout enrobé de ruban adhésif imperméable. Ils ont introduit les sacs de munitions, les pièces des fusils et les accessoires dans le tuyau. Ils ont scellé les couvercles, puis Helmud a déclaré : « Nous devrions peindre nos initiales dessus.

□ Tu crois ? » a demandé El Capitan.

Et c'est ce qu'ils ont fait. Il se souvient qu'ils avaient à l'esprit qu'ils mourraient peut-être avant de les déterrer, et que si quelqu'un les trouvait, ils gagneraient une modeste réputation. Avec un épais marqueur permanent noir, Helmud a écrit H.E.C. pour Helmud Elmore Croll. Quant à *El Capitan*, c'est un surnom que sa mère lui avait donné avant qu'elle ne parte à l'hôpital. Elle lui avait dit : «

C'est toi le responsable jusqu'à mon retour, El Capitan. » Mais elle n'est jamais revenue. Aussi a-t-il tracé ses initiales, E.C.C. (El Capitan Croll) et abandonné définitivement son nom de baptême.

Le vieux Zander leur a prêté une foreuse pour planter des poteaux, et ils ont creusé la terre au fond du trou laissé par un chêne abattu. Ils ont enterré leur tuyau verticalement de manière qu'il soit difficile à dénicher avec un détecteur de métaux. El Capitan a dessiné le plan, en comptant les pas comme le lui avait suggéré le vieux Zander : « Juste au cas où le paysage serait entièrement dévasté et privé de tous ses repères. » Il pensait que l'homme était fou, mais il a suivi ses consignes. Il ne l'a jamais revu par la suite, n'a jamais non plus cherché

à le revoir.

Aussitôt après les Détonations, il a cru que son frère allait mourir sur son dos, et lui-même n'allait pas bien fort. Il était brûlé, couvert de cloques, ensanglanté. Cependant, il est revenu dans les bois, près de chez eux, a trouvé

une pelle métallique sans manche et a refait les pas de mémoire. Le plan avait disparu depuis longtemps. Il a creusé, tenant la pelle à pleines mains, avec son frère agonisant sur son dos.

Quand il a retrouvé les armes, il a envisagé de tirer une balle dans la tête de Helmud, puis dans la sienne, pour en finir là. Mais il a distingué les battements du cœur de son frère à travers sa propre cage thoracique, et il y avait dans ces battements quelque chose qui l'a empêché d'appuyer sur la détente. C'est grâce aux armes qu'ils ont survécu. Pas tant en les utilisant - même si El Capitan a été contraint de tuer des gens pour survivre au cours de ces premiers mois. Elles lui ont surtout permis d'obtenir un bon poste à l'ORS. C'était après que l'Opération Recherches et Secours est devenue l'Opération Révolution Sacrée, quand ils cherchaient de jeunes et fougueuses recrues sans rien à

perdre. En plus, rejoindre l'ORS signifiait pour lui et Helmud qu'ils n'auraient pas à souffrir de la faim.

Les bois ici ont toujours l'air dévastés par l'incendie - les arbres les plus anciens renversés et noircis. D'autres ont résisté au souffle de l'explosion, qui a emporté leurs branches. D'autres encore ont leurs ramures qui se sont définitivement courbées sous la pression des Détonations, des arbres tournés vers la terre au lieu du ciel, comme s'ils tentaient de s'y cramponner. Mais le sous-bois s'est régénéré, luttant patiemment pour retrouver le soleil voilé par la cendre. Des rejets ont grandi peu à peu sur les racines, des buissons nouveaux et étranges auxquels El Capitan ne s'habitue pas. Ils ont de petites baies toxiques, et leurs feuilles ont parfois des écailles. Un jour, il a trouvé un buisson bas qui émergeait de sous le tronc creux d'un érable, et ses feuilles étaient recouvertes d'une fourrure duveteuse. Pas un simple duvet, une vraie fourrure. Il marche d'un piège à l'autre, s'enfonçant davantage dans la forêt. Tous ont été actionnés. Pas une goutte de sang. Mais les peaux sont là, ainsi que les os, certains brisés, leur moelle aspirée. C'est insensé. Cependant, il est plus déconcerté qu'en colère. Il ne voit pas quel genre de créature a pu agir avec tant d'habileté, et cela le met à cran.

À environ cinq mètres de son dernier piège, il perçoit quelque chose audessus de lui, un bourdonnement grave et puissant. Il s'immobilise. « Tu entends ça ? » demande-t-il à son frère, mais c'est comme s'il se parlait à lui-même. Le son décroît, comme s'il s'éloignait de lui à grande vitesse.

Est-ce le bruit d'un moteur ? Il semble trop pur pour cela. Il s'évanouit trop rapidement. El Capitan s'approche de son dernier piège, et il y a là une sorte de poule sauvage - morte, dodue, entièrement plumée. Toutefois, elle n'est pas dans le piège, qui a été déclenché, mais à côté de lui, et semble avoir été tuée par un fermier qui lui aurait tordu le cou. On dirait qu'elle est posée là en guise de cadeau pour El Capitan. Il lui donne un petit coup avec une canne de bambou. Une convulsion la secoue. Il la ramasse et découvre, serrés sous son corps telle une plaisanterie d'un goût douteux, trois œufs. De couleur marron. L'un d'eux est tacheté.

Il le ramasse, le tient délicatement dans sa paume. C'est comme si quelqu'un par ici voulait entrer en contact avec lui d'une façon ou d'une autre. À quand remonte la dernière fois qu'il a vu un œuf et l'a tenu dans sa paume ? Peut-être était-ce avant les Détonations, lorsque sa mère était encore à

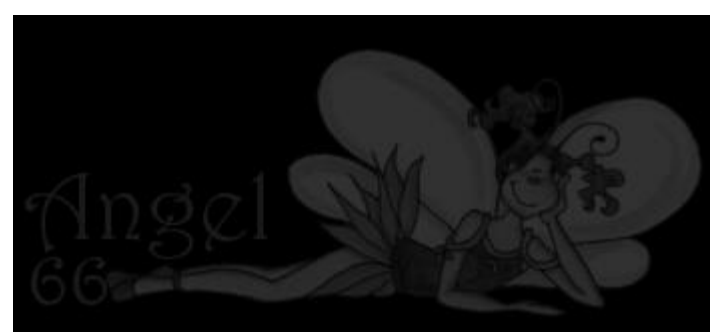
la maison et achetait des œufs dans des boîtes de polystyrène. La poule et ses œufs donnent l'impression d'un étrange miracle, et il se rappelle comment c'était, d'extraire le PVC du sol - la sensation d'exhumer un long os blanc -, et combien la terre était molle et douce entre ses mains. Il a retrouvé un fragment de sa vieille scie. Il a nettoyé la boue et coupé les couvercles. Tout a glissé hors du tuyau, exactement ainsi qu'ils l'avaient prévu - sinon que son frère avait fusionné avec son dos. Helmud ne mourrait pas. Non, il serait un poids qu'El Capitan porterait toujours sur ses épaules. Mais de temps en temps, il se souvient du bruit des armes glissant à

l'intérieur du tuyau de PVC, le poids de ces sacs de Mylar, les cliquetis sonores tandis qu'il remontait les fusils, l'un après l'autre, et il aime Helmud autant qu'il le hait. Il a l'impression qu'il n'aurait pas réussi sans lui. Son poids l'a rendu plus fort.

Le bourdonnement revient, et l'officier s'accroupit aussi bas qu'il le peut. Il s'aplatit dans les buissons. Son frère a l'air de pleurer doucement sur son dos. Il lui arrive de sangloter sans raison.

« La ferme ! murmure El Capitan. La ferme, Helmud ! Tout va bien. Ferme-la ! »

Il les aperçoit alors, de curieuses créatures (à la fois humaines et non humaines) qui glissent entre les arbres.



PARTRIDGE

CHANTS

Dans la rue, Bradwell marche en tête, à grandes enjambées rapides. Pressia est derrière lui, suivie de Partridge. Bradwell ne se retourne jamais pour regarder Partridge, mais la jeune fille s'en charge, et

le garçon se demande ce qu'elle pense de lui. N'est-il qu'un pion sur l'échiquier ? Veut-elle seulement être radiée des listes de l'ORS (quoi que soit cet organisme) et obtenir de l'aide pour son grand-père, ainsi qu'elle l'a soutenu ? Si c'est le cas, c'est plutôt juste. Elle l'aidera, et lui l'aidera, s'il le peut. De plus, elle lui a prouvé qu'elle avait bon cœur. Elle lui a sauvé la vie avant de savoir qui il était ou ce qu'il pouvait lui apporter. Il a confiance en elle ; c'est l'essentiel.

D'autre part, il sait que Bradwell le hait, à cause de son existence privilégiée dans le Dôme, et qui le lui reprocherait ? Il espère simplement qu'il ne le hait pas au point de laisser des Groupies lui abîmer le portrait, comme il a dit. L'expression aurait été drôle, si elle n'avait pas désigné une menace aussi réelle. Le garçon aux oiseaux s'arrête pour examiner une rue, afin de savoir si la voie est libre.

Le vent s'est refroidi. Partridge resserre les pans de son manteau sur sa poitrine. « C'est à ça que ressemble l'hiver, n'est-ce pas ? demande-t-il à

Pressia.

☐ Non, répond celle-ci. L'hiver est froid.

☐ Mais il fait froid, là.

☐ Ce n'est pas le froid hivernal.

☐ J'aimerais voir tout cela recouvert de neige.

☐ La neige est noire avant d'atteindre le sol, déjà souillée. »

Bradwell revient sur ses pas. « Ils sont trop près », déclare-t-il. Partridge ignore de qui il parle. « Nous allons devoir passer par les galeries souterraines. Par ici !

☐ Les souterrains ? » Il n'aime pas descendre sous terre. Même dans le sous-sol de la bibliothèque de l'académie, il a vite fait de se perdre, sans les repères du paysage, le soleil, la lune, les étoiles. Ici, cependant, un repère fiable est le Dôme lui-même, qui est plus brillant que le reste du ciel, avec sa croix étincelante pointée directement vers le paradis - bien que, à l'instar de Pressia, il ne sache pas exactement en quoi il croit.

« S'il dit que les galeries sont le meilleur chemin à prendre, c'est que c'est vrai », lui assure la jeune fille.

Bradwell désigne un trou carré près d'un caniveau. La plaque de métal a depuis longtemps disparu, probablement volée. Il introduit ses jambes dedans en premier, puis se *laisse* tomber. Pressia se glisse dans l'ouverture à sa suite. Ses chaussures claquent bruyamment sur le ciment. Partridge descend en dernier. Il fait sombre et humide. Il y a tant de flaques qu'il est impossible de les éviter toutes. Ils ne peuvent que patauger à travers. De temps à autre, on entend des bêtes dont les ombres détalent, leurs cris aigus et leurs gazouillements variés.

« Sérieusement, pourquoi passer par ici ?

☐ Tu entends les chants, n'est-ce pas ? riposte Bradwell

☐ Ouais. » Partridge les perçoit toujours. « Qu'y a-t-il de si mal à un mariage ? »

Leur guide cesse d'avancer, pivote sur ses talons et le fixe d'un air soupçonneux. « Un *mariage* ? »

Partridge regarde la jeune fille. « Tu as dit que... »

Elle se tourne vers Bradwell : « Je lui ai peut-être dit que les chants provenaient d'un mariage.

☐ À quoi bon lui avoir servi un tel mensonge ? » Le garçon aux oiseaux la dévisage, dérouté.

« Je ne sais pas. Peut-être que je voulais que ce soit vrai. Peut-être que je suis du genre à espérer. » Elle explique alors à Partridge : « Ce n'est pas un mariage. C'est une sorte de jeu, un sport selon la définition de l'ORS.

☐ Oh, ce n'est pas si terrible. Nous faisons du sport aussi, dans le Dôme. J'ai été demi dans une variante de ce qu'on appelait autrefois le football.

☐ Ceci est un sport sanglant nommé une Fête de la Mort, et utilisé par l'ORS

pour débarrasser la société des faibles. C'est en fait le seul type de sport qui existe par ici, si on peut appeler ça un sport, précise Bradwell en marchant de nouveau rapidement. On y marque des points en abattant des gens.

☐ Mieux vaut rester à l'écart de leur route », commente Pressia. Puis elle ajoute (sans raison déterminée, juste pour l'effet peut-être) : « Tu vaudrais dix points.

☐ Seulement dix ? s'étonne Partridge.

☐ En fait, lance Bradwell par-dessus son épaule, dix est un compliment.

☐ Eh bien, dans ce cas, merci ! Merci beaucoup !

☐ S'ils savaient que tu es un Pur, cependant, qui peut dire ce qu'ils feraient de toi ? » renchérit la jeune fille.

Ils avancent un moment en silence. Partridge se remémore les paroles de Bradwell dans la réserve de viande. *Et tu es parti. Juste comme ça. Et personne dans le Dôme ne s'en soucie ? Personne n'est sorti à ta recherche ?* Ils le traquent. Et ils interrogeront tous les garçons de l'académie qui étaient en sa compagnie récemment, voire ses professeurs, toute personne à qui il aurait pu se confier. Lyda. Il ne peut s'empêcher de se demander ce qu'ils ont fait d'elle. Ici l'humidité règne. Les flaques sont sales. Il y a une odeur de renfermé et pas le moindre souffle d'air. Il ne se plaint pas mais il est surpris que cela le démoralise à ce point, et de ressentir un tel soulagement lorsque, finalement, Bradwell s'arrête et dit : « Lombard. Ce devrait être exactement au-dessus de nous. Prêt ?

☐ Absolument, confirme Partridge.

□ Attends ! intervient Pressia. Ne te fais pas trop d'illusions, c'est tout. »

A-t-il l'air naïf à ce point ? Elle le fixe d'un air qu'il n'arrive pas à déchiffrer. Est-elle désolée pour lui ? Un peu en colère ? Protectrice ?

« Je n'en ai plus aucune », réplique-t-il. Mais il a conscience que c'est un mensonge. Il veut trouver quelque chose - si ce n'est pas sa mère, alors quelque chose qui le conduira à elle. S'il ne trouve rien ici, il ne lui restera plus la moindre piste. Il se sera échappé sans raison, sans espoir de retour.

Bradwell lui a dit de rentrer au Dôme, auprès de son père. Mais c'est impossible, non ? Pourrait-il à

nouveau suivre les cours de Glassings sur l'Histoire mondiale ? Lui et Lyda pourraient-ils sortir ensemble, communiquer avec le stylo laser d'Arvin sur les pelouses des parties communes ? Serait-il mis sous anesthésie générale et transformé pour de bon ? Jouerait-il les pelotes à épingles ? Le placerait-on sur écoute ? Lui implanterait-on une puce dans le cerveau ?

Une vieille échelle rouillée se dresse vers la sortie, mais Partridge s'élance, s'agrippe au rebord de ciment au-dessus de sa tête et se hisse à la force des bras, comme il l'a fait pour entrer dans le tunnel menant au système de filtration de l'air. Il a l'impression que c'était il y a des années.

À la surface s'élevait jadis une rangée de maisons, mais elles sont à présent écroulées, de simples ruines, des coquilles vides. Un lampadaire, tel un arbre abattu par la foudre, est couché sur le sol, calciné, à côté de deux squelettes de voiture, complètement désossées. Au coin de la rue, il distingue le clocher de l'église dont Bradwell a parlé. L'église s'est effondrée, et le clocher est écroulé à

l'intérieur. Maintenant, il dépasse des décombres, penché, et ne désigne plus le paradis comme le Dôme.

« Nous y voici, annonce sèchement le garçon aux oiseaux. Lombard Street. »

Partridge croit discerner un accent de joie dans sa voix, ou du moins de la satisfaction.

Une brise soulève la poussière mêlée de cendres, mais il ne se couvre pas le visage. Il fait quelques pas dans la rue. Il se sent perdu. Il balaie les ruines des yeux. Qu'espère-t-il découvrir ? Un vestige du passé ? L'aspirateur ? Le téléphone ? Un signe de vie domestique ? Sa mère assise sur une chaise de jardin, lisant un livre, l'attendant avec de la limonade fraîche ?

Pressia lui touche le bras. « Je suis désolée. »

Il la regarde. « Je dois trouver le 1054. » Il passe en pilote automatique. «

1054.

□ Quoi ? Tu plaisantes ? s'esclaffe Bradwell. Il n'y a pas de 1054, pour la simple raison qu'il n'y a plus de Lombard Street. Tu ne le vois donc pas ? Elle a disparu !

□ Je dois trouver le 1054 Lombard Street. Tu ne comprends donc pas !

□ Je comprends très bien. Tu viens ici, dans ce lieu détruit par les bombes, te mélanger à tous ces *malheureux* déformés, et tu penses que tu mérites de retrouver ta mère, sans plus de difficultés. Tu penses que c'est ton droit et ton privilège, parce que tu as souffert - combien de temps ? Quinze minutes ? »

Partridge conserve un regard calme, mais sa respiration est haletante. « Je vais trouver le 1054 Lombard Street. C'est pour ça que je suis venu. » Il s'éloigne dans la rue obscure.

Il entend Pressia dire : « Bradwell.

□ Tu entends ça ? » répond l'autre. Les chants de la Fête de la Mort se poursuivent. Partridge ne peut juger s'ils sont proches ou lointains. Les voix semblent se faire écho à travers la ville. « Tu n'as pas beaucoup de temps ! »

L'aube doit approcher.

La jeune fille le rattrape.

Il s'immobilise. Son attention a été retenue par une maison qui a perdu son premier étage. Des bâches ont été fixées aux anciennes fenêtres. Il perçoit un chant étouffé.

« Nous devons nous dépêcher, l'avertit Pressia.

□ Il y a quelqu'un là-dedans.

□ Sérieusement, le temps presse. »

Il retire son sac de ses épaules, l'ouvre et en tire une poche en plastique contenant une photo.

« Qu'est-ce que c'est ? s'informe la jeune fille.

□ Une photo de ma mère. Je vais aller voir si cette personne se souvient d'elle. » Il s'avance jusqu'à l'entrée, qui n'a plus de porte depuis longtemps, mais est obturée par une planche de contreplaqué.

« Ne fais pas ça ! s'écrie Pressia. Tu ne sais pas sur quoi tu vas tomber.

□ Je n'ai pas le choix », réplique-t-il.

Elle secoue la tête en signe de désapprobation. « Cache ta figure, au moins. »

Il enroule l'écharpe autour de son visage, remonte sa capuche, ne laissant plus voir que ses yeux.

Le chant est plus distinct à présent, une mélodie défigurée par une voix éraillée et haut perchée, plus proche du pépiement que du chant. Il frappe sur le contreplaqué.

Le chant s'interrompt. Il y a un raclement qui ressemble à un bruit de poêle. Puis plus rien.

« Ohé ! appelle-t-il. Je suis désolé de vous déranger, mais j'ai une question à vous poser. »

Pas de réponse.

« J'espérais que vous pourriez m'aider.

□ Viens ! lance Pressia. Allons-y.

□ Non, souffle-t-il, bien que les chants semblent se rapprocher. Pars si tu veux. C'est tout ce qui me reste. Ma seule chance.

□ OK, dépêche-toi.

□ Je cherche quelqu'un », crie-t-il. Un silence s'ensuit. Il jette un œil en arrière à Bradwell, qui claque des doigts pour leur signifier de se presser. Il fait une nouvelle tentative. « J'ai réellement besoin de votre aide. C'est important, je recherche ma mère. »

Un second raclement lui parvient de l'intérieur, puis une voix âgée s'élève : «

Dites-moi votre nom !

□ Partridge, répond-il en se penchant vers la fenêtre protégée par une bâche. Partridge Willux.

□ Willux ? » fait la voix. Il semblerait que son nom ne laisse personne indifférent.

« Nous habitons au 1054 Lombard Street, explique-t-il précipitamment. J'ai une photo. »

Un bras sort de derrière la bâche, avec une main semblable à une griffe, métallique et rouillée.

Partridge a peur de donner la photographie. C'est la seule qu'il possède. Mais il la tend.

Les doigts la saisissent, et la main disparaît.

C'est l'aube, réalise-t-il. Le soleil pointe à l'horizon.

Alors la bâche se soulève, très lentement, révélant le visage d'une vieille femme - pâle et constellé d'éclats de verre. Elle lui rend le cliché sans un mot, mais ses yeux sont distants, étranges. Elle a un air hagard.

« Vous la connaissiez ? » demande le garçon.

La femme regarde brièvement des deux côtés de la rue. Elle aperçoit Bradwell, debout dans l'ombre, et a un mouvement de recul, abaissant un peu la bâche. Ses yeux se rivent dans ceux de Partridge. « Je veux voir ta figure. »

Il se tourne vers Pressia. Celle-ci fait non de la tête.

« Je te dirai quelque chose, continue la femme. Mais je dois d'abord voir ta figure.

☐ Pourquoi ? intervient la jeune fille en se rapprochant. Contentez-vous de le renseigner. C'est important pour lui. »

La femme secoue le chef. « Je dois voir sa figure. »

Partridge baisse son écharpe.

Elle l'observe et hoche la tête. « C'est ce que je pensais.

☐ Que voulez-vous dire ? »

Elle refuse de lui répondre.

« Vous m'avez dit que vous me donneriez une information si je vous montrais mon visage. J'ai accompli ma part du contrat.

☐ Vous lui ressemblez.

☐ À ma mère ? »

Elle approuve de la tête. Les chants sont de plus en plus distincts. Pressia tire le garçon par la manche. « On doit y aller.

☐ Est-elle vivante ? » s'enquiert Partridge.

La femme hausse les épaules.

Bradwell siffle entre ses dents. Il n'y a plus de temps à perdre. On entend les bruits de pas de la Fête de la Mort, ce son de locomotive des bottes qui heurtent la chaussée, les voix qui s'élèvent et retombent à l'unisson. L'air est parcouru de vibrations.

« L'avez-vous vue après les Détonations ? »

Son interlocutrice ferme les paupières et chuchote quelque chose d'inaudible. Pressia revient à la charge. « Il faut y aller ! Maintenant !

☐ Qu'est-ce que vous avez dit ? crie Partridge. Vous l'avez vue ou non ? »

Finalement, la femme relève les yeux et dit : « Il lui a brisé le cœur. » Puis, elle les referme à nouveau et se met à chanter à tue-tête - sur un ton criard, angoissé, comme si elle essayait d'oublier tout ce qui l'entoure.

PRESSIA

SARCOPHAGE

Pressia court aussi vite qu'elle peut. Bradwell est devant, sa chemise agitée par les ailes, et Partridge à côté d'elle, les pans de sa veste battus par le vent. Elle sait qu'il peut aller plus vite encore (l'entraînement spécial de l'académie, même s'il n'était pas *au point comme spécimen*), mais elle considère le fait qu'il reste à côté d'elle comme un bon signe. Peut-être a-t-il compris à quel point il a besoin d'elle. Le beuglement des chants les accompagne, résonnant le long des rues, parfois traversé d'un cri aigu.

« On retourne en bas ? crie Pressia à Bradwell.

□ _Non ! Ils parcourent aussi les galeries souterraines. »

Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçoit le meneur de l'équipe de l'ORS qui avance derrière eux. Il ne porte pas de chemise, et le métal de ses bras et de sa poitrine est maculé de rouge. La peau de son visage est plissée et brillante. L'un de ses bras est recourbé contre sa poitrine (comme flétri), mais l'autre est terriblement musclé. Des éclats de verre entourent les jointures de ses doigts comme du sparadrap. Peut-être est-ce un soldat qu'elle a déjà vu patrouiller, mais elle serait incapable de le reconnaître sous son aspect présent.

Il est à l'avant de l'éventail. Les autres le suivent en formation lâche. En dernier vient celui qu'on a désigné comme piqueur, pour décider à quel moment déployer l'arrière de la troupe et encercler la victime. Pressia a vu un jour une femme et son bébé se faire attaquer dans une Fête de la Mort. Elle-même s'était cachée dans une ancienne boîte aux lettres renversée, qui avait été depuis longtemps forcée et vidée de son contenu. Elle se rappelle en ce moment comment ils ont soulevé le corps de la mère au-dessus de leurs têtes, après l'avoir battue à mort, comment ils se lançaient le bébé comme une balle. Son pied bute contre une bordure de trottoir et elle s'affale durement, glissant sur le bitume. Ses paumes la brûlent, la tête de poupée est douloureuse. Elle voit les bottes de Partridge et ses ourlets de pantalon mouillés s'arrêter devant elle et faire demi-tour. Elle tente de se redresser, mais comme l'erreur de jeter une fois de plus un œil en arrière ; le sang pourpre et les corps luisants de la Fête de la Mort la terrifient. Elle perd à nouveau l'équilibre.

« Par ici ! » crie Bradwell devant eux. Il ignore qu'elle est tombée. Il saute par-dessus un muret en ruine, près du clocher affaissé.

Elle voit l'équipe de l'ORS se rapprocher. Le meneur a les yeux fixés sur elle. Puis son corps est tiré vers le haut, le vent lui fouette le visage. La chaussette passée sur le poing-tête-de-poupée se prend dans quelque chose au niveau du sol et disparaît. Elle se déplace à travers les airs, le poing-tête-depoupée à découvert, et elle entend Partridge dire : « Tout va bien. On se rapproche. On y est presque. »

Elle ne veut pas être sauvée par le Pur. « Non, proteste-t-elle, je n'ai rien. Laisse-moi ! »

Il ne répond pas, resserre juste son étreinte, et elle a conscience que, s'il la lâchait, elle serait cueillie par la Fête de la Mort, mais elle n'en continue pas moins à lui marteler les côtes de son poing-tête-de-poupée. « Sérieusement !

Lâche-moi ! » Dans son affolement, elle voit Bradwell soulever un ancien battant de porte en fonte,

qui dissimulait l'entrée d'un escalier souterrain. Elle ferme les yeux, alors que Partridge, qui la tient toujours serrée, saute au bas des marches. Aussitôt que les pieds du garçon touchent le sol, elle le repousse et il la pose à terre. Sans la chaussette qui masquait le poing-tête-de-poupée, elle se sent nue. Elle étire la manche de son pull au maximum et s'assied. Les genoux ramenés contre la poitrine, elle dissimule la tête de poupée sur son ventre. Il fait si noir qu'elle ne distingue quasiment rien.

« Désolé, fait Partridge. Il fallait que je te ramasse. Sans quoi...

□ Ne t'excuse pas, rétorque-t-elle, se frottant les côtes à l'endroit où il la tenait. Tu m'as sauvée. N'essaie pas de me faire croire que je devrais te pardonner pour cela. » C'est ce qu'elle a trouvé de plus gentil à dire. Partridge et Bradwell s'installent de part et d'autre d'elle, le dos appuyé

contre le mur froid. Ils se blottissent dans un coin éloigné de l'escalier, et aucun ne bouge. Elle n'en revient pas qu'on l'ait portée comme ça. Quand lui était-ce arrivé pour la dernière fois ? Elle se souvient de son père l'enveloppant dans son manteau, la portant dans ses bras. Il lui manque en ce moment, et avec lui la sensation de chaleur et de sécurité.

La pièce est étroite et humide. Ses yeux s'y accoutument lentement, et elle finit par découvrir qu'ils ne sont pas réellement seuls. Dans une niche du mur opposé se trouve une statue de pierre - une fille, assise sur une boîte de ciment longue et étroite, semblable à un cercueil, derrière une paroi de plexiglas fêlée. Une plaque gravée est fixée au mur, mais il fait trop sombre pour qu'elle soit lisible. La fille a des cheveux longs, rejetés en arrière, et porte une simple robe longue. Ses mains d'une délicatesse parfaite sont croisées sur le haut de ses cuisses. Elle paraît seule, coupée du monde. Ses yeux semblent exprimer un profond chagrin, comme si elle avait perdu des gens qu'elle aimait, mais, en même temps, elle a l'air de retenir son souffle, comme si elle attendait quelque chose.

Les chants deviennent plus forts, les pas se rapprochent. Pressia resserre sa manche autour de son poing-tête-de-poupée. Partridge aperçoit son geste. Peut-être a-t-il envie de lui demander ce qu'elle cache. Ce n'est pas le moment de poser des questions. La Fête de la Mort est juste au-dessus d'eux à présent. Les pas résonnent si lourdement qu'un morceau de plafond se détache et tombe. C'est ici que les gens viennent prier. Bradwell avait raison. Sur le rebord de ciment de la niche protégée par le plexiglas, elle aperçoit les taches laissées par les bougies, les coulées de paraffine qui s'étirent jusque sur le sol carrelé. Elle contemple à nouveau la statue. La fille est assise sur son propre cercueil, une boîte allongée qui lui rappelle le placard où elle dort, ou plutôt où elle dormait. Elle se demande si elle parviendra jamais à retrouver son grand-père dans l'arrière-boutique du salon de coiffure.

L'attend-il encore en ce moment, la brique posée sur sa cuisse ?

Le piétinement se transforme en fracas. Le plafond vibre. Du plâtre, des moellons, des amas de salpêtre s'effondrent. Pressia a peur soudain que l'ensemble de la voûte s'écroule. Tous se couvrent la tête. Partridge a remis la photographie dans la poche en plastique. Elle est placée sur son sac, par-dessus lequel il se recroqueville pour la protéger.

« Nous allons être enterrés vivants ! s'écrie la jeune fille.

- Ce serait le comble, observe Bradwell. Être enterré vivant dans une crypte.
- Ce n'est pas drôle.
- Ce n'était pas le but.
- Je préférerais ne pas mourir, intervient Partridge. Pas maintenant que je sais que ma mère a survécu... »

Pressia lève les yeux vers lui à travers la pluie de salpêtre. C'est ce qu'il croit ? Comment peut-il en être si sûr ? Tout ce qu'a dit la vieille femme, c'est que quelqu'un a brisé le cœur de sa mère. Cela ne signifiait rien pour elle. Elle retient sa respiration un instant en formant le vœu que le vacarme des pas cesse, mais il ne cesse pas. Elle resserre les bras autour de ses genoux et contracte les paupières.

Des acclamations retentissent. Des hurlements victorieux, des cris de guerre.

« Ils ont attrapé quelqu'un, dit la jeune fille.

- C'est une bonne chose, commente Bradwell. Ça les calmera. Ils vont s'en aller rapidement maintenant, porter le corps dans le champ ennemi.
- Une bonne chose ? s'indigne le Pur. Comment une chose pareille peut-elle être bonne ?
- Bon n'a pas le sens que tu lui prêtes. »

Les chants s'éloignent.

Pressia regarde le cercueil de pierre. « Y a-t-il un cadavre là-dedans ?

- C'est un sarcophage, répond le garçon aux oiseaux.
- Un quoi ? demande Partridge.
- Un sarcophage. Autrement dit, oui. Il y a un cadavre, ou au moins une partie d'un cadavre.
- Nous sommes dans une tombe, n'est-ce pas ? »

Bradwell hoche la tête. « Une crypte. »

Partridge tient toujours la photographie dans sa poche en plastique. Pressia tend la main. « Est-ce que je peux la voir ? »

Il la lui donne.

« Quoi ? s'exclame Bradwell. Elle a le droit de la voir et pas moi ? »

Le Pur sourit avec un haussement d'épaules. L'image est celle d'un garçon de huit ans, debout sur une plage - Partridge. Il tient la main de sa mère et un seau. Il y a du vent et l'eau forme de l'écume autour

de leurs chevilles. Elle est belle, sa mère (avec ses taches de rousseur discrètes et son sourire magnifique), et la vieille femme ne s'est pas trompée. Il lui ressemble vraiment, le même visage radieux. *Les mères, pense-t-elle, elles seront toujours des étrangères, les habitantes d'un pays que je ne visiterai jamais.* « Quel est son nom ? »

□ Aribelle Willux... mais, née Cording. »

Elle veut lui rendre la poche mais il secoue la tête. « Bradwell peut la regarder.

□ Moi ? fait l'autre. Je ne pensais pas le mériter.

□ Tu pourrais découvrir quelque chose qui m'échappe.

□ Du genre ?

□ Un indice ou un détail quelconque. »

Pressia passe la photographie à Bradwell, qui entreprend de l'étudier.

« Je me souviens de ce voyage, explique Partridge. Il n'y avait que nous deux. La mère de ma mère nous a légué une maison près de la plage. Il faisait plutôt froid, et nous avons fini par tomber malades, une grippe intestinale. Ma mère nous a préparé de la tisane, et j'ai vomi dans une poubelle près de mon lit.

» Il fouille dans son sac à dos et en sort l'enveloppe avec les objets de sa mère.

« Tenez ! Peut-être que si vous jetez un œil sur tout ça, une idée vous viendra à

l'esprit. Je ne sais pas. En lisant la carte d'anniversaire, par exemple. Il y a aussi une boîte à musique et un collier. »

Bradwell rend la photographie à son propriétaire, prend l'enveloppe et regarde à l'intérieur. Il saisit la boîte à musique, l'ouvre. Une mélodie commence à égrener ses notes. « Je ne connais pas cette chanson, déclare le garçon.

□ C'est étrange mais, sincèrement, j'ai le sentiment qu'elle a écrit l'air elle-même. Toutefois, dans ce cas, je ne comprends pas comment elle a pu trouver une boîte à musique qui le jouait.

□ Elle semble être de fabrication maison », remarque Pressia. L'objet est simple et d'aspect ordinaire. La jeune fille tend le bras. « Fais-moi voir. »

Bradwell lui passe la boîte. Elle examine l'intérieur et distingue les minuscules doigts métalliques appuyant sur les pointes d'un cylindre. « Je pourrais confectionner ce type de chose si j'avais les bons outils. » Elle ferme la boîte, l'ouvre à nouveau, la referme, testant le mécanisme d'arrêt.

Bradwell soulève la chaînette enroulée autour de ses doigts. Le cygne tournoie. Son corps doit être en or massif, estime Pressia. Il a un long cou et un œil démesuré en pierre précieuse, un joyau bleu

étincelant, gros comme une perle et visible des deux côtés. Il est parfait, sans le moindre défaut, la moindre tache - pur. La jeune fille ne peut en détacher son regard. Elle n'a jamais rien vu qui ait véritablement survécu aux Détonations, à part Partridge. Elle est hypnotisée par cet œil bleu.

Finalement, Bradwell remet le collier dans l'enveloppe. Il fixe Pressia. Ses traits se détendent un instant, comme s'il voulait dire quelque chose, mais son relâchement ne dure pas. « Je vous ai emmenés à Lombard Street. C'est tout ce que j'avais promis. » Il se lève, sans parvenir à se redresser complètement. Il est trop grand pour cet espace étroit. « Les gens trouvent étonnant que j'aie survécu tout seul depuis l'âge de neuf ans. Mais le fait est que j'ai survécu *parce que* j'étais seul pendant tout ce temps. Dès lors qu'on se lie avec d'autres personnes, elles deviennent un fardeau. Vous devrez vous débrouiller tout seuls, tous les deux.

- ☐ Voilà un beau sentiment ! s'offusque Pressia. Réellement généreux et charitable.
- ☐ Si tu étais maligne, tu le laisserais, toi aussi, repartit Bradwell. La générosité et la charité pourraient bien causer ta perte.
- ☐ Écoutez, les interrompt Partridge. Tout va bien. Je n'ai besoin de personne pour me tenir la main. »

La jeune fille sait qu'il n'a aucune chance tout seul. Il doit en avoir conscience, lui aussi. Mais que faire dans l'immédiat ? La petite pièce est traversée par un courant d'air. Un peu de cendre s'abat en poudroyant. Elle passe au ras de l'ouverture au-dessus d'eux et filtre dans la crypte. C'est le matin et il fait maintenant suffisamment clair pour qu'elle puisse déchiffrer une partie du nom sur la plaque : SAINTE WI, mais le reste est effacé. La plaque est cabossée, certaines lettres manquent. Sous la précédente inscription, elle ne discerne que quelques mots significatifs - NEE EN... SON PERE ETAIT... SAINTE

PATRONNE DE... ABBESSE... PETITS ENFANTS... TROIS MIRACLES..TUBERCULOSE... Rien d'autre. Les parents de Pressia ont été mariés à l'église, après quoi il y a eu une réception à l'extérieur sous des tentes blanches. Elle note la présence d'une petite fleur séchée, racornie par le temps, sur le rebord taché de paraffine. Une modeste offrande ? « Je crains que nous ne soyons dans une impasse, dit-elle.

- ☐ Pas vraiment. Ma mère a survécu aux Détonations, affirme Partridge. J'en suis sûr.
- ☐ Comment sais-tu qu'elle est en vie ?
- ☐ La vieille femme l'a dit. Tu étais là.
- ☐ Elle a juste dit qu'il lui avait brisé le cœur. Ça ne signifie pas grand-chose.
- ☐ Il lui a *effectivement* brisé le cœur. Il l'a abandonnée ici. Si elle était morte dans les Détonations, elle n'aurait pas eu le temps d'avoir le cœur brisé. Mais elle l'a eu. Il lui a brisé le cœur, et cette femme était au courant, au courant que ma mère avait été abandonnée, et que mon père nous avait emmenés avec lui, mon frère et moi. C'est ce qu'elle voulait dire. Ma mère était peut-être une sainte, mais elle n'est pas *morte* en martyre. » Le garçon range la photographie dans le sac en plastique, la

glisse dans une enveloppe plus grande, puis dans une poche intérieure de son sac à dos.

« Même si elle a survécu à l'explosion, ce qui est encore très hypothétique, fait observer Bradwell, elle a pu ne pas survivre à ce qui est venu après. Peu y sont parvenus.

☐ Écoutez, libre à vous de me trouver stupide, mais je pense qu'elle est en vie.

☐ Ton père vous aurait sauvés, toi et ton frère, mais pas ta mère ? »

Partridge hoche la tête. « Il lui a brisé le cœur, et à moi aussi. » Sa confession est suivie d'un court silence. Mais il reprend : « Je veux retourner voir la vieille femme. Elle en savait plus que ce qu'elle m'a dit.

☐ Il fait jour dehors, dit Pressia. Nous devons être prudents. Laissez-moi jeter un œil la première.

☐ J'irai, annonce Partridge.

☐ Non ! fait Bradwell. J'irai, moi. Je verrai quel genre de dégâts a causés la Fête de la Mort.

☐ J'ai dit que j'irais », insiste la jeune fille, se levant et brossant les débris déposés sur sa tête et ses vêtements. Elle veut continuer à se rendre utile, pour s'assurer que le Pur a conscience de sa valeur. Elle n'a pas renoncé.

« C'est trop dangereux ! » proteste Partridge, et il l'attrape. Sa main se referme sur son poignet et fait remonter la manche du pull, découvrant l'arrière de la tête de la poupée. Il est surpris, mais ne lâche pas prise. Au lieu de cela, il la fixe dans les yeux.

Elle retourne son bras, lui montrant le visage de la poupée à l'emplacement de sa main.

« Un effet de l'explosion ! lance-t-elle. Tu voulais savoir tout à l'heure. Eh bien, voilà !

☐ Je comprends.

☐ —Nous portons nos marques avec fierté, explique le garçon aux oiseaux. Nous sommes des survivants. »

La jeune fille sait que Bradwell aimerait que ce soit vrai, mais ce n'est pas le cas, du moins pas pour elle.

« Je vais inspecter les alentours, déclare-t-elle. Tout ira bien. »

Partridge acquiesce de la tête et la laisse s'éloigner.

Elle gravit les marches de pierre jusqu'à la lumière, puis se tient cachée au milieu des vestiges éboulés de l'église. Elle s'accroupit derrière un pan de mur et scrute la rue. Quelques personnes forment un cercle lâche sur la chaussée, devant la maison de la vieille femme. La bâche a été arrachée de la fenêtre. La porte de contre-plaqué a disparu. Les gens s'éloignent en traînant les pieds.

Et là, sur le sol, s'étale une flaque de sang, dans laquelle scintillent des éclats de verre.

Pressia ressent des picotements dans les yeux, mais elle ne crie pas. Elle se dit immédiatement que la femme n'aurait pas dû chanter comme ça. Elle aurait dû arrêter. Était-elle si malavisée ? Et la jeune fille sent un glissement s'opérer en elle, de la compassion au mépris. Elle déteste ce type de sentiment. Elle sait que c'est mal, et ne parvient pourtant pas à l'endiguer. La mort de cette femme doit être une leçon. C'est tout.

Elle se détourne.

Quelque chose lui saisit alors vivement le poignet. Un grognement et un souffle. Quelqu'un l'a ceinturée, soulevée du sol et est à présent en train de courir. Tout d'abord, elle croit qu'il s'agit de Partridge ou d'un membre de la Fête de la Mort. Non. Elle perçoit le bruit d'un moteur. C'est l'ORS. Elle cherche le couteau que lui a donné Bradwell. Elle empoigne le manche, tire l'arme de sa ceinture, mais une main avec un doigt de métal sombre agrippe son poignet si fermement qu'elle lâche prise. Le couteau claque sur le sol.

La main au doigt de métal se plaque sur ses lèvres. Elle veut crier, mais le son est étouffé. À l'instar du garçon aux doigts de pied atrophiés, dans la pièce au-dessus de la réunion, elle mord le centre charnu de la main, là où la peau est tendre. Son ravisseur pousse un tel juron que ses côtes se contractent, mais il ne fait que resserrer son étreinte. Du sang jaillit de la morsure. Un goût de rouille et de sel envahit sa bouche. Elle envoie un coup de pied dans le dos de l'autre, tout en essayant de le boxer avec le poing-tête-de-poupée. Bradwell et Partridge savent-ils qu'elle a disparu ? Viennent-ils à sa rescousse ?

Elle tente de cracher. Elle sent le vent dans ses cheveux. Elle entend le moteur. Elle lève les yeux et aperçoit l'arrière du camion. Ils sont venus pour elle. Pas de doute, elle est morte.

PARTRIDGE

BOUCHE

Au bout de quelques minutes, Partridge remonte l'escalier de pierre de la crypte pour voir ce que Pressia devient. Qu'est-ce qui la retient si longtemps ?

Il y a du vent. Le paysage est nu, mis à part une tache de sang sur le sol, du sang frais parsemé de bouts de verre.

Il se retourne vers Bradwell, qui a les bras écartés, les mains posées sur les parois de part et d'autre de l'escalier. « Où est-elle partie ?

□ Qu'est-ce que tu veux dire ? » L'autre passe à côté de lui en le bousculant et grimpe les marches quatre à quatre. « Qu'est-ce que tu veux dire, bon Dieu ?

Pressia ! crie-t-il.

□ Pressia ! » crie Partridge à son tour, même si tous deux savent qu'ils ne devraient pas. Ils risquent

d'attirer l'attention.

Bradwell se précipite jusqu'à la tache de sang, et Partridge le suit, l'estomac noué par l'épouvante. Il est désespéré. « Tu crois que c'est son sang ?

demande-t-il d'une voix étranglée.

□ Non, il a déjà commencé à coaguler. C'est donc qu'il est ici depuis assez longtemps. » Le garçon aux oiseaux a des yeux farouches, scrutateurs.

« Elle a disparu, comprend Partridge. Elle a vraiment disparu, n'est-ce pas ? »

Bradwell porte son regard dans toutes les directions. « Arrête de dire ça ! Va voir dans la maison de la vieille femme. Je vais essayer de monter pour trouver un point de vue dégagé. »

Des traînées de cendres rident l'air de leurs ombres grises. Partridge reste un moment désorienté. Puis il aperçoit le seuil de la maison de la vieille femme où, peu de temps auparavant, il a découvert que sa mère était encore en vie. Et maintenant, Pressia a disparu. C'est sa faute. Il court jusqu'à la maison. Le contreplaqué a déjà été retiré de l'entrée. Il se rue dans l'espace resserré. «

Pressia ! » hèle-t-il. La vieille femme ne possédait rien. Un trou pour faire du feu à un endroit où la pièce est à ciel ouvert, quelques racines dans un coin sombre, un amas de chiffons sur le sol, arrangé de manière à ressembler à un bébé ; sa bouche est marron foncé, comme le sang séché.

Au-dehors, il entend le garçon aux oiseaux appeler : « Pressia ! »

Pas de réponse.

Il bondit hors de la maison et rejoint Bradwell dans la rue. « Est-elle partie ? » Il pose moins une question qu'il n'exige une réponse. L'autre a l'air de tout savoir. Il devrait savoir cela. « L'a-t-on enlevée ? »

Un coup de poing dans l'estomac lui coupe la respiration. Il tombe à genoux, une main sur le ventre, les jointures de l'autre contre le sol. « Pourquoi, nom de Dieu ? » marmonne-t-il. Sa voix n'est qu'un murmure rauque, essoufflé.

« Ta mère est morte ! Tu m'entends ? Tu t'amènes ici et tu voudrais que nous risquions notre vie pour une morte ? hurle Bradwell.

□ Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention...

□ Tu crois que tu es le seul à avoir jamais perdu quelqu'un et voulu rentrer à

la maison ? » Bradwell est furieux, les veines de ses tempes saillantes, son dos parcouru par cet étrange bruissement. « Pourquoi tu ne rentres pas dans ton joli petit Dôme, pour t'en tenir au plan - juste observer notre agonie *de loin, avec bienveillance* ? »

Partridge, qui tente toujours de reprendre sa respiration, se sent bien ainsi, par terre. Il méritait d'être frappé. Qu'a-t-il fait ? Pressia a disparu. « Je suis désolé, souffle-t-il. Je ne sais quoi dire d'autre. »

Bradwell lui ordonne de se taire.

« Je suis désolé, répète-t-il.

☐ Elle a risqué sa vie pour toi.

☐ Je sais. » Il sait également que son seul aspect suscite la haine de l'autre. Ce dernier lui saisit le bras et le tire vers lui, mais Partridge est pris d'un accès de panique et le repousse instinctivement, d'un coup à la poitrine. Ses gestes sont plus rapides et puissants qu'il ne le voulait et il manque d'envoyer Bradwell au sol. « Je ne voulais pas la mettre en danger.

☐ Si tu n'étais pas là, elle irait bien.

☐ Je sais.

☐ Je t'ai amené ici et à présent tu as une dette envers moi. Tu as une dette envers Pressia. C'est ta mission. Pas ta mère. Pressia. Nous devons la retrouver.

☐ Nous ? Et tout ce beau discours en bas, sur la manière dont tu as survécu en ne te mêlant pas aux autres, en restant toujours seul ?

☐ Écoute, je t'aiderai à trouver ta mère si, et seulement si, nous retrouvons Pressia d'abord. C'est comme ça. »

Partridge s'en veut de réfléchir, mais il hésite. Peut-être Bradwell avait-il raison dans la crypte. Peut-être vaut-il mieux y aller seul. Peut-être est-ce le meilleur moyen de survivre. Pourrait-il réussir par ses propres moyens ? Où

dirigerait-il ses pas maintenant ? Il songe à la jeune fille. Elle a jeté sa chaussure contre le bidon d'huile. Sans elle, il serait probablement déjà mort. Peut-être les choses sont-elles censées se passer ainsi. Peut-être est-ce le destin. « Nous devons retrouver Pressia, déclare-t-il. Bien sûr. C'est la seule chose à faire.

☐ Ils ne l'ont pas attrapée sans raison.

☐ Quoi ?

☐ Comment as-tu dit que tu avais découvert le moyen de sortir du Dôme ?

Grâce à un plan ? C'est bien ce que tu as dit ?

☐ L'un des plans originaux. C'était un cadeau offert à mon père.

☐ Laisse-moi deviner. Un cadeau *récent*, n'est-ce pas ?

- ☐ Oui, pour ses vingt ans de service. Pourquoi ?
- ☐ Un fichu plan, encadré et accroché à un fichu mur !
- ☐ Et alors ? » demande Partridge, mais au fond de lui, il connaît déjà la réponse. Il ajoute précipitamment : « J'ai analysé le système de ventilation tout seul. Je l'ai entièrement chronométré : trois minutes et quarante-deux secondes.
- ☐ Il ne t'est pas venu à l'idée que tout était planifié ainsi ?
- ☐ Non. C'est impossible. Mon père ne se serait jamais attendu à ce que je prenne la fuite. » Il secoue la tête. « Tu ne le connais pas.
- ☐ Vraiment ?
- ☐ Il n'a pas une très bonne opinion de moi.
- ☐ C'est vrai. Je veux dire - c'est un peu gênant qu'ils aient été obligés d'encadrer ce fichu plan et de le suspendre !
- ☐ Ferme-la !
- ☐ C'est la vérité, et tu le sais. Tu le sens. Une petite étincelle dans ton esprit. Tout s'éclaire maintenant. Tout concorde, n'est-ce pas ? »

Partridge reste muet, mais son cerveau est en ébullition. C'est exact. Il avait besoin de certaines choses et l'occasion s'est présentée de les obtenir. Glassings avait déposé une demande pour une excursion aux Archives des Pertes Personnelles des années plus tôt et, soudain, voilà qu'elle était acceptée. Bradwell lui demande d'une voix forte, tout en s'efforçant de paraître calme :

« Comment es-tu tombé sur Pressia ?

- ☐ Je l'ignore. Elle a dit qu'elle louvoyait pour éviter les camions de l'ORS. Ils étaient partout.
- ☐ L'ORS ! Bon sang. Vous étiez deux brebis. Vous avez été rassemblés.
- ☐ Par l'ORS ? Tu crois qu'ils reçoivent des ordres du Dôme ? Ce ne sont pas des révolutionnaires ?
- ☐ J'aurais dû le comprendre. Même la Fête de la Mort devait aussi être prévue. Les chants de l'équipe ont servi à diriger Pressia. » Le garçon aux oiseaux fait les cent pas, tapant du pied dans les pierres. « Tu pensais que le Dôme allait se contenter de te laisser partir en gambadant ? Ils ont tout organisé. Ton papa a pris soin de tout.
- ☐ Ce n'est pas vrai, rétorque calmement Partridge. J'ai failli être tué par les pales des ventilateurs.
- ☐ Mais tu *n'as pas* été tué par elles.

☐ Comment sauraient-ils où se trouve Pressia ? Sa puce est morte.

☐ Elle s'est trompée.

☐ Mais que lui veulent-ils ?

☐ Dis-moi tout. Je veux savoir ce que tu sais. Je veux tout connaître des moindres recoins de ton cerveau. C'est le seul intérêt que tu as à mes yeux, tu comprends ? »

Partridge hoche la tête. « C'est d'accord. Si ça peut aider. »

LYDA

BANDES

De sa chambre, Lyda aperçoit les visages des autres filles quand elles jettent un œil inquiet par la lucarne rectangulaire logée dans le coin supérieur gauche de leur porte. Elle est la plus ancienne ici. Dans cette aile, les autres visages viennent, s'attardent une journée et disparaissent - où ? Elle l'ignore. Les gardiennes appellent cela le transfert. Quand elles lui apportent de la nourriture sur un plateau à compartiments, elles évoquent son transfert. Elles se demandent pourquoi il est retardé. Elles disent, presque en plaisantant : « Tu es encore là ? » C'est un mystère pour elles, mais elles ne sont pas autorisées à

poser beaucoup de questions. Certaines sont au courant de son lien avec Partridge. Certaines ont même baissé la voix pour s'enquérir au sujet du garçon. L'une a demandé : « Pour quelle raison avait-il besoin du couteau ?

☐ Quel couteau ? » a-t-elle répliqué.

Le visage flottant des filles, apparemment dénuées de corps, dans les lucarnes des autres cellules est un moyen de suivre le défilement des jours. Une nouvelle arrive. Puis une autre prend sa place. Parfois elles partent en thérapie et reviennent ; parfois, non. Leur crâne rasé est luisant, leurs yeux et leur nez gonflés par les larmes. Elles regardent Lyda et voient quelque chose de différent. Quelqu'un qui n'est pas perdu mais coincé. Elles la fixent d'un air suppliant. Certaines tentent de lui poser des questions par gestes. Mais c'est quasiment impossible. Les gardiennes patrouillent et tapent sur les portes avec leurs petites matraques. Avant qu'un langage des signes ne parvienne à se développer, les filles disparaissent.

Aujourd'hui, cependant, une gardienne vient en dehors des heures des repas. Elle déverrouille la porte et annonce : « Tu vas en ergo.

☐ En ergo ?

☐ En ergothérapie. Tu vas tisser un coussin.

☐ D'accord. Est-ce que j'ai besoin d'un coussin ici ?

□ Personne n'a vraiment *besoin* d'un coussin, rétorque la femme, puis elle sourit. C'est bon signe, murmure-t-elle. Quelqu'un se montre indulgent avec toi. »

Lyda se demande si sa mère a usé de son influence. Est-ce le début d'une réelle réhabilitation ? Quelqu'un pense-t-il qu'on peut l'amener à se sentir bien à nouveau, même si elle n'a jamais été mal ?

Le couloir est comme un autre monde. Elle perçoit simultanément le sol carrelé, l'enduit neuf, le bruissement de l'uniforme de la gardienne devant elle, le pistolet électrique qui monte et descend sur sa hanche, un placard réservé à l'entretien, avec une grande cireuse débranchée.

Il y a un visage derrière l'une des lucarnes, une fille dont les yeux traduisent l'affolement, et puis une autre qui est placide. Lyda les classe par catégories - la première n'a pas encore reçu ses médicaments, la seconde si. Elle fait semblant de prendre ses pilules. Dès que l'autre a le dos tourné, elle les recrache et les réduit en poussière sous son pied.

La femme contrôle son clipboard et s'arrête pour ouvrir une autre porte, non loin de celle de Lyda. Derrière se trouve une nouvelle, un visage qui n'est pas encore apparu à la lucarne. La fille a les hanches larges et la taille fine. Sa tête vient d'être rasée. Les entailles laissées par le rasoir sont à vif. D'après ses sourcils, elle est rousse.

« Debout ! lance la gardienne. Viens ! »

La rouquine regarde brièvement Lyda et la femme. Elle saisit le foulard blanc posé sur ses cuisses, s'en couvre la tête, le noue à l'arrière de son crâne. Elle les suit.

Elles sont conduites à une chambre contenant trois longues tables et des bancs. Lyda voit d'autres filles à présent, leurs corps entiers, pas seulement des visages, ce qui la surprend. C'est comme si elle avait oublié qu'elles avaient des corps. Quelques-unes se sont montrées aux lucarnes ces derniers jours. Leurs têtes sont également recouvertes par des foulards. Elles portent des combinaisons blanches elles aussi. Pourquoi blanches ? Elle s'interroge. Le blanc laisse si facilement voir les taches. Puis elle prend conscience qu'il s'agit là d'une notion dépassée : la peur des taches appartient à son ancienne vie. Cela n'existe pas ici. Ne peut exister. Pas à côté de la peur de rester emprisonnée à vie. Les filles sont effectivement occupées à tisser des coussins. Elles ont des bandes de différentes couleurs et les entrecroisent selon un schéma en damier, tels des enfants en colonie de vacances.

Lyda et la rouquine reçoivent l'ordre de s'asseoir. La première prend place à

côté d'une fille à l'extrémité d'un banc, tandis que la seconde s'installe en face d'elle. La rouquine rassemble des bandes (seulement des rouges et des blanches) et les tisse prestement, la tête inclinée sur son travail. La voisine de Lyda lève sur elle des yeux marron profond, comme si elle la remettait, puis baisse le front et retourne à son tissage. Elle ne la connaît pas. Il semblerait que toutes, dans la

rangée, se tournent vers elle alternativement. Chacune donne un coup de coude à la suivante. C'est une réaction en chaîne. Elle est célèbre, mais ces filles en savent plus qu'elle sur les raisons de sa renommée.

Les gardiennes se sont déplacées dans un coin de la pièce. Elles s'appuient contre le mur et discutent.

Elle leur décoche un regard furtif, puis ramasse une poignée de bandes en plastique. Ses doigts s'activent fébrilement. Après un moment, sa voisine rompt le silence en chuchotant : « Tu es toujours ici. »

Veut-elle dire dans la salle de travail manuel ou au centre de rééducation ?

Lyda ne répond pas. À quoi bon ? Bien sûr qu'elle est toujours ici, de toute façon.

« Tout le monde pensait qu'ils t'auraient emmenée dehors à l'heure qu'il est.

☐ Dehors ?

☐ Pour te forcer à donner des informations.

☐ Je n'en ai aucune. »

Son interlocutrice la fixe avec incrédulité.

« Savent-ils où il est allé ? Ce qui est arrivé ? s'enquiert Lyda.

☐ Tu devrais être au courant.

☐ Non. »

La fille pouffe de rire.

Lyda choisit d'ignorer sa réaction. La rouquine s'est mise à fredonner tout en travaillant, une berceuse que chantait la mère de Lyda : « Ah ! Vous dirai-je, Maman... » C'est le genre d'affreuse petite chanson qui, une fois entrée dans votre tête, ne cesse plus d'y trotter, en particulier quand vous vous retrouvez seule dans votre cellule. De quoi devenir fou. La chanson rend la fille triste, pense-t-elle. Elle espère que ce n'est pas contagieux. L'autre se tait un instant et la regarde comme si elle voulait lui dire quelque chose, mais n'osait pas. Elle reprend son chantonnement.

Lyda éprouve une certaine aversion pour la rouquine à présent. Elle se tourne vers la fille aux yeux marron qui lui a ri au nez. « Qu'y a-t-il de si drôle ?

☐ Tu n'es pas au courant, n'est-ce pas ? »

Lyda secoue la tête.

« On dit qu'il est sorti.

☐ Sorti de quoi ?

☐ Du Dôme. »

Elle continue à tisser. Dehors ? Pourquoi irait-il dehors ? Pourquoi qui que ce soit ferait-il une chose pareille ? Les survivants, au-dehors, sont mauvais, dérangés. Ils sont méchants, déformés, plus vraiment humains. Elle a entendu une flopée d'histoires sombres et terrifiantes sur les filles qui ont survécu, celles qui gardaient assez d'humanité pour être violées ou dévorées vivantes. Quel serait le sort de Partridge ? Ils l'éventreraient, le feraient bouillir, le mangeraient. Elle a de la peine à respirer. Elle parcourt des yeux les visages suspendus audessus de leurs coussins. Une fille la regarde. Elle est pâle et souriante. Lyda se demande si elle prend des médicaments spécifiques.

Quelle autre raison de sourire aurait-on ici ?

La rouquine plaque son coussin sur la table et, toujours fredonnant, la fixe comme si elle désirait attirer son attention, voire son approbation. C'est un simple coussin blanc avec une bande rouge au milieu. Elle considère Lyda avec insistance, l'air de dire : *Tu vois ? Tu vois ce que j'ai fait ?*

La fille aux yeux marron murmure : « Il est sans doute déjà mort. Qui pourrait survivre à l'extérieur ? Ce n'était encore qu'un élève de l'académie. Mon copain m'a dit que les résultats de son codage étaient inégaux. »

Partridge. Elle a l'impression qu'il a quitté la planète. Mais mort ? Elle croit toujours qu'elle le saurait si c'était vrai. Elle se sentirait morte à l'intérieur. Ce n'est pas le cas. Elle songe à la manière dont il tenait sa taille pendant qu'ils dansaient, ce baiser, et son estomac tressaille à nouveau, comme chaque fois qu'elle pense à lui. Ça n'arriverait pas s'il était mort. Elle éprouverait de l'effroi, du chagrin. Mais elle reste optimiste. « Il en est capable, souffle-t-elle. Il est capable de survivre. »

Sa voisine recommence à pouffer.

« La ferme ! » chuchote Lyda avec rudesse. Puis elle se tourne vers la rouquine et lui lance à elle aussi : « La ferme ! »

La rouquine se fige.

Les autres filles lèvent les yeux.

Les gardiennes observent la table. « Au travail, mesdemoiselles ! commande l'une d'elles. C'est pour votre bien ! Restez concentrées. »

Lyda contemple les bandes colorées. Elles deviennent floues et sautillent sous ses yeux. Elle se met à pleurer, mais balaie ses larmes d'un revers de main. Elle ne veut pas qu'on les voie. *Reste concentrée*, se dit-elle. *Reste concentrée*.

PRESSIA

EAU DE JAVEL

Ça ne ressemble pas à ce que Pressia avait imaginé. C'est plus proche d'un vieil hôpital que d'une base militaire. L'air a une odeur d'antiseptique, trop propre. Presque oxygénée. Il y a cinq lits de camp dans la pièce, et les enfants couchés dessus ne bougent pas. Ils sont complètement immobiles. Toutefois, ils ne dorment pas non plus. Ils portent des uniformes verts, amidonnés, et sont en attente. L'un d'eux a une main rigide recouverte d'aluminium rouge. La tête d'un autre est mangée par la pierre. Un autre encore se cache sous une couverture. La jeune fille a conscience de n'être pas bien jolie non plus

- la cicatrice sur son visage, son poing fusionné avec la tête de poupée. Sa bouche est toujours bâillonnée avec du ruban adhésif, ses mains attachées derrière son dos, et elle n'a pas d'uniforme, si bien qu'ils voient qu'elle est nouvelle. Si elle le pouvait, pense-t-elle, elle leur demanderait ce qu'ils

attendent, mais a-t-elle vraiment envie de le savoir ?

Elle essaie de rester aussi calme qu'eux. Elle tente d'imaginer ce qui s'est passé après que Bradwell et Partridge ont découvert qu'elle avait disparu. Elle veut croire qu'ils auront uni leurs forces pour la retrouver et la libérer. Mais elle sait que c'est impossible. Aucun d'eux ne la connaît vraiment. Partridge l'a rencontrée par accident ; il a sa propre mission à accomplir. Elle remonte dans sa mémoire et s'efforce de deviner si Bradwell l'aimait un peu ou s'il n'a jamais vu chez elle qu'une fille comme beaucoup d'autres du même genre. Ça n'a plus d'importance de toute façon. La dernière chose digne d'intérêt qu'il a dite était qu'il avait survécu parce qu'il s'était tenu à l'écart de la vie des autres. Serait-elle venue à son aide si les rôles avaient été inversés ? Elle n'a pas besoin de réfléchir longtemps - elle l'aurait fait. Le monde, si horrible qu'il soit, semble moins pire avec un Bradwell. Il est habité, illuminé, prêt à se battre et, même s'il ne va pas le faire pour elle, il possède l'énergie dont tous ont besoin ici, à

l'extérieur.

Elle se remémore la double cicatrice et le froufroutement furieux des oiseaux dans le dos du garçon. Il lui manque. C'est une douleur soudaine et vive dans sa poitrine. Elle ne peut le nier : elle espère qu'elle lui manque, à lui aussi, et qu'il va voler à son secours. Elle déteste cette sensation, elle voudrait qu'elle disparaisse, mais elle ne s'apaise pas. Elle devra la traîner avec elle - une perspective terrible. La vérité est qu'il ne se soucie pas d'elle, et que lui et Partridge se haïssent trop pour s'associer. Après sa disparition, ils ont dû se dire au revoir sans tarder, et partir chacun de son côté. Elle est seule, maintenant. Le lit est fait au carré, et Pressia pense qu'une infirmière est tapie dans les parages. Elle a rêvé d'hôpitaux tels que celui dans lequel elle est née - un hôpital où une opération lui rendrait sa main et où le ventilateur serait extrait de la gorge de son grand-père. Elle les imagine, elle et lui, assis côte à côte sur des

]its aux oreillers rebondis.

Allongée sur le flanc, elle peut arriver à saisir la couverture de laine dans son dos, mais c'est tout. Par moments, elle pense à Dieu et s'efforce d'adresser une prière à Sainte Wi, mais elle échoue. La prière ne fait que rouler loin d'elle. L'éclairage vacille.

Une salve de coups de feu retentit au-dehors.

La garde s'approche de la porte et scrute l'intérieur de la pièce. Elle tient un fusil dans les bras, l'étreint comme si elle arpentait les couloirs en berçant un bébé, ou qu'il y avait un service de maternité dans le coin. Elle porte l'uniforme vert réglementaire, assorti d'un brassard avec une griffe.

Pressia devra s'expliquer sur certains points. Elle sait que l'ORS n'aime guère ceux qui ne se livrent pas d'eux-mêmes, qu'ils doivent traquer et capturer. Cependant, sa résistance doit au moins prouver quelque chose, qu'elle est endurante. Elle peut arguer qu'elle se serait bien rendue, mais qu'elle devait prendre soin de son grand-père. C'est un signe de loyauté. Ils l'apprécieront. Elle doit dire tout ce qui peut l'aider à rester en vie.

Néanmoins, elle a vu les miliciens arracher des gens à leurs foyers, les faire monter de force à

l'arrière des camions sous les yeux des enfants, sous ceux de familles entières. Elle les a vus abattre des gens en pleine rue. Elle se demande comment Fandra est morte, mais s'arrête. Elle doit oublier ça. La garde franchit le seuil. Tous les visages se tournent dans sa direction, affligés, hébétés. Est-ce là ce qu'ils attendaient ? La femme ne berce plus son fusil. Elle le braque sur la nouvelle venue.

« Pressia Belze ? » fait-elle.

La jeune fille voudrait s'asseoir et répondre oui, mais elle n'en a pas la possibilité. La bouche fermée par le ruban adhésif, immobilisée sur le côté, recourbée comme une crevette, elle se contente de hocher la tête. La garde s'avance vers elle, lui attrape le bras et la tire brusquement sur ses pieds. Elle la suit hors de la pièce, mais jette un œil en arrière aux gamins. Aucun d'eux n'ose soutenir son regard, sauf un. Elle découvre qu'il est affligé

d'une vraie infirmité - une de ses jambes de pantalon est vide. Il n'y a rien à la place, et elle sait qu'il n'y arrivera pas, pas en tant que soldat et peut-être pas même en tant que cible. Bien qu'ils se trouvent dans les vestiges d'un hôpital, ce n'en est plus un, et l'eau de Javel ne sert sans doute plus qu'à couvrir l'odeur de la mort. Elle s'efforce de sourire à l'infirmes, de lui offrir un petit signe de gentillesse, mais sa bouche est bâillonnée et il n'en saura jamais rien. La garde est large et trapue. Sa peau est marquée par les flammes, rose vif au niveau du visage, du cou et des bras. Pressia se demande si tout son corps est de la même couleur. Elle a bouché un trou dans sa joue avec une pièce de monnaie. Elle marche à côté de la jeune fille et, sans que cette dernière sache pour quelle raison ni à quel moment s'y attendre, elle lui enfonce de temps à

autre la crosse de son fusil dans les côtes. Quand elle se tord de douleur, la garde articule : « Pressia Belze » d'un ton haineux, comme si c'était un juron. Il y a des portes ouvertes tout au long du couloir et, dans chaque pièce, il y a des lits, et des enfants qui attendent. On n'entend rien, hormis des chuchotis, les ressorts des sommiers et des raclements de bottes.

Elle constate que le bâtiment est ancien, avec ses sols carrelés, ses moulures, ses vieilles portes, ses plafonds élevés. Elles traversent une sorte de vestibule avec un luxueux tapis élimé et une rangée de hautes fenêtres. Les vitres ont depuis longtemps disparu et l'espace semble tourbillonner au gré du vent, qui se prend dans les restes fragiles des rideaux de gaze, gris de cendres. C'est le genre d'endroit où les gens venaient attendre qu'on leur amène quelqu'un - un proche poussé en fauteuil roulant, un handicapé mental, voire un fou furieux. Les asiles, les sanatoriums, les centres de rééducation - ils avaient de nombreux noms. Ensuite, il y avait les prisons.

Par les fenêtres, elle entrevoit des planches de bois clouées ensemble pour former une sorte d'appentis, un mur de pierre surmonté de barbelés et, plus loin, des piliers blancs qui ne sont reliés à rien. Ce sont de simples tiges. La garde s'arrête devant une porte et frappe.

Une voix d'homme, revêche et nonchalante, répond : « Entrez ! »

La femme ouvre la porte et pousse une fois de plus la jeune fille avec la crosse de son arme. « Pressia Belze », annonce-t-elle, et, parce que c'est la seule chose qui est sortie de sa bouche jusque-là, Pressia se demande si c'est aussi la seule chose qu'elle sache dire.

Elle se retrouve face à un bureau où est assis un homme, ou plutôt deux. L'un est grand et corpulent. Il paraît beaucoup plus vieux qu'elle. Mais il est difficile de deviner son âge à cause de ses brûlures et de ses cicatrices. Il pourrait n'être en fait guère plus âgé qu'elle, seulement plus las. L'autre, plus petit, semble plus jeune, avec dans le regard une espèce de vide qui le place hors du temps lui aussi. Le plus grand est revêtu d'un uniforme gris, un officier d'un rang quelconque, et il est en train de manger un minuscule poulet rôti posé

sur un plat. La bête a encore sa tête.

Et l'homme sur son dos est petit. Il est fusionné là. Ses bras décharnés pendent autour du cou puissant du grand, dos large contre poitrine décharnée. La jeune fille se rappelle le conducteur du camion et la tête qui paraissait flotter derrière lui. Peut-être que ce sont les deux mêmes.

Le grand dit à la garde : « Otez le ruban adhésif. Elle doit parler. » Ses doigts sont enduits de graisse de poulet. Ses ongles sont sales et luisants. La femme arrache l'adhésif, brutalement. Pressia se lèche les lèvres et sent le goût du sang.

« Vous pouvez y aller », fait l'homme.

La garde quitte la pièce, repoussant la porte avec plus de douceur que la jeune fille n'en attendait de sa part. Le battant se referme avec un bruit léger.

« Eh bien ! dit le grand. Je suis El Capitan. Ceci est le quartier général. C'est moi qui en ai la charge. »

Le petit sur son dos murmure : « Qui en ai la charge. »

L'autre l'ignore, picore dans la viande sombre, en glisse un morceau dans sa large bouche. Pressia se rend compte qu'elle est affamée. « Où t'ont-ils trouvée ?

» demande l'homme, qui lève un bout de viande plus petit par-dessus son épaule, jusqu'à celui qui est sur son dos, lui donnant la becquée, comme à un oisillon.

« J'étais dehors », répond-elle.

Il la dévisage. « Vraiment ? »

Elle hoche la tête. « Pourquoi ne t'es-tu pas rendue ? Tu aimes les parties de chasse ?

☐ Mon grand-père est malade.

☐ Sais-tu combien de gens prétextent que quelqu'un de leur famille est malade ?

☐ Je me doute que beaucoup d'entre eux ont effectivement un parent malade, pour peu qu'il leur en reste un. »

Il incline la tête, et elle n'est pas sûre de comprendre ce que cela signifie. Il retourne à son poulet. «

La révolution approche, aussi ma question est-elle : peux-tu tuer quelqu'un ? » Il a prononcé ces mots sur un ton quasiment neutre. C'est comme s'il lisait une brochure de recrutement. Le cœur n'y est pas. En réalité, la faim donne à Pressia des idées de meurtre. Ce désir monstrueux se manifeste en elle par vagues. « Je peux apprendre. » Elle est soulagée d'avoir toujours les poignets attachés dans le dos. Le poing-tête-depoupée n'est pas visible.

« Un jour, nous les renverserons. » La voix de l'homme s'adoucit. « C'est tout ce que je désire, au fond. J'aimerais tuer un Pur avant de mourir. Juste un. » Il soupire, frotte ses doigts sur le bureau. « Et ton grand-père ?

□ Je ne peux plus rien pour lui maintenant », répond-elle. Et cette idée lui apparaît soudain comme une vérité, accompagnée d'un étrange soulagement. Elle se sent aussitôt coupable. Le vieillard a chez lui la boîte de viande, la curieuse orange rouge offerte par la femme qu'il a recousue et une dernière rangée de créatures artisanales pour marchander.

« Je comprends les responsabilités familiales, déclare El Capitan. Helmud - il désigne celui qui est sur son dos -, mon frère. Je le tuerais bien, mais il est toute ma famille.

□ Je le tuerais bien, mais il est toute ma famille », répète Helmud, croisant les bras sous son cou à la manière d'un insecte. L'officier détache un pilon, le donne à grignoter au petit, mais sans excès, avant de le retirer d'un coup sec. «

Cependant, poursuit-il, tu es petite, comme si tu n'avais jamais fait de vrai repas. Tu n'y arriverais pas. Je dirais, en me fiant à mon instinct, que tu peux être utile, mais seulement à tes dépens. »

L'estomac de la jeune fille se noue. Elle songe à l'infirme auquel manque une jambe. Il n'y a peut-être pas de grosse différence entre elle et lui. L'homme se penche en avant, faisant glisser ses coudes sur le bureau.

« C'est mon boulot, juger les gens de cette manière. Tu crois que j'aime ça ? »

Elle n'est pas sûre de la réponse.

Puis son interlocuteur se tourne et crie : « Ça suffit, derrière ! »

Helmud lève des yeux écarquillés.

« Il est toujours en train de tripoter. Des doigts nerveux. Tripote, tripote, tripote ! Tu vas me rendre cinglé un jour, Helmud, avec ces conneries. Tu m'entends ?

□ Tu m'entends ? »

El Capitan tire un dossier de la pile. « Il y a quelque chose de bizarre, toutefois. Il est écrit dans ton dossier que tu as été désignée pour un poste supérieur. Un poste d'officier. Us disent que nous devrions garder ton éducation intacte, et que je devrais te faire suivre un entraînement.

□ Vraiment ? » s'étonne Pressia. Elle a immédiatement un mauvais pressentiment. Sont-ils au courant

de son lien avec le Pur ? Pour quelle autre raison serait-elle distinguée des autres ? « Un entraînement d'officier ?

□ La plupart des gens auraient l'air un peu plus heureux, remarque l'homme, avant d'essuyer ses lèvres grasses avec ses doigts et d'ouvrir une boîte de cigares posée sur son bureau. En fait, je dirais que tu es sacrément vernie. » Il allume un cigare et laisse un nuage de fumée se déployer autour de sa tête. «

Veinarde ! » lance-t-il.

Le visage de son frère est à présent dissimulé derrière la tête d'El Capitan, mais Pressia entend toujours sa voix. « Veinarde, murmure-t-il. Veinarde. »

PARTRIDGE

L'HISTOIRE DE L'OMBRE

Ils sont de retour dans la réserve. Il y flotte comme une odeur de viande fumée. Pendant que Partridge passait des vêtements de rechange appartenant à

Bradwell, ce dernier a fait réchauffer les restes d'un hybride dodu sur le poêle. Il l'invite à manger : « Nous avons besoin de carburant. » Mais Partridge n'a pas d'appétit. Il se sent étranger à lui-même dans ses nouveaux habits. La chemise est trop large, le pantalon trop court. Les bottes sont si grandes que ses pieds glissent à l'intérieur. Il a dit au garçon aux oiseaux qu'il n'avait pas de puce, mais celui-ci est persuadé qu'on lui a collé un mouchard et a décrété qu'il devait brûler toutes ses affaires, ainsi que les objets de sa mère, ce dont il n'est pas sûr d'être capable.

Sur le sol, Bradwell a posé tous les papiers grâce auxquels il espère pouvoir reconstituer l'ensemble du tableau - des e-mails qu'il a reçus de ses parents, ainsi qu'une grande partie de leurs manuscrits, de la documentation originale en japonais, des notes, auxquels s'ajoutent désormais les effets de la mère de Partridge. Il est étrange de voir tout cela étalé par terre, comme des pièces provenant de différents puzzles. Comment pourraient-elles jamais s'associer pour former un tout ? Ce n'est pas possible. Mais le garçon semble électrisé par cette idée. Il a englouti sa nourriture et fait maintenant les cent pas autour des indices. Même les ailes dans son dos sont incapables de rester en paix. Partridge fixe son attention sur des photographies de magazines montrant son père - quelques vues de lui au micro, parfois s'inclinant en avant avec une main plaquée sur sa cravate, une attitude de fausse humilité qui lui inspire du mépris. L'homme est à l'arrière-plan de nombreuses autres illustrations de la presse d'actualité, posées sur les côtés. « Je ne le reconnais même pas, en fait. Je veux dire, comment était-il vraiment ?

□ Ton père ? fait Bradwell. Un homme aux phrases concises, aux formules positives, et aux multiples promesses. Un maître du vague, entre autres choses. »

Partridge ramasse l'une des images poussiéreuses. Il observe la figure pâle de son père, ses lèvres minces, ses yeux fuyant toujours l'objectif. « C'est un menteur, déclare-t-il. Il en sait davantage que ce qu'il veut bien dire.

- ☐ Je parie qu'il savait tout.
- ☐ Tout quoi ?
- ☐ Tout ce qui s'est passé depuis la Seconde Guerre mondiale.
- ☐ La Seconde Guerre mondiale ?
- ☐ Mes parents l'ont étudiée. Otten Bradwell et Silva Bernt. On les a remarqués dès leur plus jeune âge, tout comme ton père, de jeunes recrues pour la Crème de la crème. Vers la fin du lycée, on les arrachait à leurs écoles respectives, situées à un ou deux États de distance l'une de l'autre, pour les emmener en balade le temps d'un après-midi, et on les invitait à déjeuner au Red Lobster.
- ☐ Le Red Lobster ?
- ☐ Une chaîne de restaurants, qui faisait sans doute partie du protocole. Quelqu'un avait effectué une recherche et découvert le restaurant parfait pour appâter les jeunes recrues. On a probablement emmené ton père dans un Red Lobster quand il était à l'université. »

Partridge ne parvient pas à imaginer que son père ait jamais eu l'âge qui est le sien à présent. Impossible. Il a toujours été vieux. Il est né vieux.

« Cependant, contrairement à Ellery Willux, mes parents ont repoussé l'offre. Ils avaient l'habitude de dire en plaisantant que les Red Lobster n'avaient aucun effet sur eux. Ils étaient comme immunisés. »

Il n'aime pas la faiblesse que Bradwell sous-entend quand il évoque son père. Pas plus que la manière dont sonne le nom de ce dernier dans sa bouche. « Où

as-tu trouvé tout ce matériel ? demande-t-il.

☐ Mes parents savaient ce qui se tramait. Ils avaient une chambre forte, secrète, avec des parois d'acier de double épaisseur. Après la mort de mon oncle et ma tante, je suis retourné à la maison, qui avait brûlé. Je n'ai pas eu à

réfléchir bien longtemps pour trouver la combinaison de quatre chiffres, 8-1-0-5, le numéro de leur première maison, où je suis né en réalité, à Philadelphie. Ce n'a pas été facile, mais j'ai tiré la cantine avec moi jusqu'ici.

☐ Les effets de ma mère ne valent peut-être rien. Mais la première fois que je les ai tenus dans mes mains, ils m'ont semblé importants - des preuves, qui me mèneraient à elle. C'est stupide, sans doute. »

Bradwell touche la petite boîte à musique intacte, effleure du doigt la carte d'anniversaire avec son dessin de ballons, comme si c'étaient des objets sacrés. Jamais Partridge ne lui dirait que c'est l'impression qu'il donne, néanmoins. Il sait que le garçon aux oiseaux détesterait l'idée qu'on puisse traiter avec révérence quelque chose venant du Dôme.

« Je n'ai rien vu de tel depuis les Détonations : ni noircis, ni roussis, ni partiellement effacés, ni imprégnés de cendre. Ces affaires devaient être dans le Dôme avant les Détonations. » Il effleure le pendentif en or, le cygne avec son œil bleu et les bords lisses de la carte. « Nom de Dieu ! s'exclame-t-il, pris d'un soudain accès de colère. Ça fait quoi de se balader comme ça, hein ? Sans cicatrices, sans brûlures, sans oiseaux. Comme neuf. »

La question rend Partridge furieux. « Le simple fait d'avoir vécu dans le Dôme signifierait que je n'ai jamais souffert ? Je veux dire, ce n'est pas comme *ta* souffrance. Qu'est-ce qui pourrait se comparer à ça, hein ? Tu veux un trophée ? Une médaille indiquant Premier Prix de la Souffrance ? Tu as gagné, Bradwell. OK ? Tu as gagné.

- ☐ Il n'est pas question de nous.
- ☐ Alors cesse de tout ramener à nous.
- ☐ Nous devons débarrasser nos esprits des hypothèses les plus évidentes et les plus aveuglantes. Nous ne voulons pas voir ce qu'on nous explique. Nous voulons voir ce qui est réellement - et l'ombre qui se profile derrière. L'Histoire de l'Ombre.
- ☐ Exact, reconnaît Partridge, bien qu'il soit encore fâché et ait du mal à avoir les idées claires.
- ☐ Quel âge avais-tu au moment des Détonations ?
- ☐ Huit ans et demi.
- ☐ Cette carte était pour ton neuvième anniversaire.
- ☐ Je sais. Mon père ne me l'a jamais donnée.
- ☐ Ta mère savait qu'elle ne serait pas là pour le faire elle-même, qu'elle serait morte ou...
- ☐ Ou encore à l'extérieur.
- ☐ Pourquoi n'a-t-elle prévu qu'un seul anniversaire ? Pourquoi pas tous ?
- ☐ C'est peut-être la preuve qu'elle est en vie. Elle pensait que nous serions réunis pour mes dix ans.
- ☐ À moins que ce ne soit la seule carte que ton père ait gardée. Si les objets de ta mère étaient dans le Dôme avant les Détonations, cela signifie-t-il que vous aviez fait vos bagages et déménagé avant également ?
- ☐ Nous avons eu le droit d'emporter quelques effets personnels - sans raison précise, juste au cas où il arriverait quelque chose, n'importe quoi, en fait.
- ☐ C'était combien de temps avant les Détonations ?
- ☐ Juste avant. À l'occasion d'une visite. Nous avons fait le tour de ce qui serait notre modeste

appartement. J'ai posé une petite boîte avec mes affaires sous les lits superposés. Des trucs idiots... un jeu vidéo, un animal bourré de friandises que j'avais gagné en jouant sur une machine et qui m'avait fait croire que j'étais chanceux.

☐ Eh bien, quand vous avez emporté vos boîtes, ta mère a dû s'attendre à être séparée de vous.

☐ Je suppose.

☐ Avant de la laisser derrière lui, Willux pourrait lui avoir volé certaines choses. À dessein. Si c'est le cas, cela veut dire que ces objets ont de la valeur. Les a-t-il cachés parce qu'il savait qu'ils étaient importants, mais sans savoir exactement pourquoi ? Voulait-il que tu les trouves, en espérant que cela déclencherait quelque chose chez toi ? » Bradwell remonte la boîte à musique et l'ouvre. « Et cet air ?

☐ Quoi, cet air ?

☐ Il ne t'évoque rien ?

☐ Je te l'ai dit, c'est une chanson enfantine qu'elle a inventée elle-même, à mon avis. Elle n'a pas de sens particulier. »

Le garçon aux oiseaux soulève la chaînette d'or et regarde le cygne tourner au bout, les ailes grandes ouvertes.

Partridge sent l'énergie qui l'anime. « Tu as une idée ? lui demande-t-il. Un plan ? »

Au-dessus d'eux, le vent a forcé, et on entend le bruit de ferraille des débris qu'il entraîne dans sa course. Bradwell jette un œil au plafond, puis au collier enroulé autour de ses doigts. « Tu sais ce qui nous aiderait ? Des informations sur ta mère.

☐ Je doute de pouvoir t'en fournir beaucoup. Je l'ai à peine connue.

☐ Que sais-tu d'elle ?

☐ Elle était intelligente et belle. Elle a rencontré mon père alors qu'elle était assez jeune. »

Il ramasse la carte d'anniversaire et tripote le dessin en relief, les ballons multicolores.

« Leur mariage était heureux ?

☐ C'est une question un peu indiscrete, non ?

☐ Chaque information peut avoir son importance.

☐ Je crois qu'ils étaient heureux dans une certaine mesure. Mais je n'ai pas de souvenir d'eux riant ensemble ou s'embrassant. L'ambiance à la maison était toujours... je ne sais pas... rigide. Ils avaient des rapports courtois. Étrangement polis. À la fin, je pense qu'elle le haïssait.

☐ Qu'est-ce qui te fait croire ça ? »

Il hésite. « Je ne sais pas. Les parents se haïssent parfois, non ?

☐ Que faisait ta mère ?

☐ Elle était linguiste. Elle parlait plein de langues. Mon père disait qu'elle maîtrisait aussi couramment le langage des signes. Elle parlait toujours en agitant les mains autour d'elle. » Il bat l'air de ses propres mains. « Elle est censée m'avoir emmené en Asie avec elle pendant un an lorsque j'étais petit. Un travail qu'elle avait trouvé là-bas, une occasion. Elle souhaitait reprendre sa carrière. Je n'étais qu'un bébé, un an environ.

☐ C'est étrange. N'est-ce pas ? Quitter son mari et un autre enfant, et emmener un bébé en Asie pour y travailler un an !

☐ Mon frère aîné allait déjà au jardin d'enfants.

☐ Pourtant...

☐ C'est un peu étrange, en effet. » Partridge s'assied dans un des fauteuils. Il s'enfonce dans son siège. Bradwell cherche-t-il à le provoquer ? « J'ignore ce qui est étrange et ce qui est normal, à dire vrai.

☐ Où est ton frère, à présent ?

☐ Il est mort. » Il prononce ces mots rapidement, comme pour se débarrasser du poids qui l'opresse.

Son interlocuteur reste silencieux quelques instants. « Je suis désolé. » Ces excuses semblent concerner beaucoup de choses, notamment le fait d'avoir pensé que sa vie avait été une partie de plaisir.

Il ne prend toutefois pas un air supérieur, même s'il a conscience qu'il le pourrait. « Ça va, fait-il.

☐ Comment est-il mort ? »

Sans bouger la tête, Partridge laisse son regard errer à travers la pièce - les parois métalliques, les animaux suspendus au plafond par des crochets, la cantine. « Il s'est suicidé.

☐ Au Dôme ? » La voix de Bradwell est incrédule. « Comment quelqu'un qui a la chance d'y vivre peut-il mettre fin à ses jours ?

☐ Ce n'est pas si inhabituel. Ce n'est pas un acte aussi stigmatisé que par le passé. À cause de la

rareté des morts naturelles et de la théorie des ressources limitées, c'est affreux, mais ce n'est pas considéré comme égoïste. Dans certains cas, c'est presque un acte de générosité.

□ La *théorie* des ressources limitées ? Ils ont planifié l'apocalypse parce qu'ils voulaient que la terre survive, se régénère d'elle-même, de sorte que, lorsqu'ils auraient épuisé leurs *ressources limitées*, ils soient en mesure d'utiliser à nouveau le monde. C'était plutôt malin.

□ C'est ce que tu crois vraiment ?

□ C'est ce que je sais.

□ Tout ce que je sais, moi, c'est que mon frère était un chic type, et que les gens l'admiraient. C'était un homme de valeurs, et il était meilleur que moi, vraiment. Quelqu'un de bien. Il y a des choses pires que de se suicider. C'est tout ce que je voulais dire.

□ Quel genre de choses ?

□ Pourquoi toutes ces questions ? Tu as un plan ? »

Bradwell tire un petit couteau de sa ceinture. Il pose le collier sur la cantine et s'agenouille devant.

« Que fais-tu ? » s'inquiète Partridge.

L'autre lève le manche du couteau et, d'un mouvement rapide, l'abat sur le pendentif. Le ventre du cygne se fend en deux.

Sans réfléchir, Partridge se précipite sur le garçon aux oiseaux et l'envoie à

terre. Il immobilise sa main qui tient le couteau, saisit son autre poignet et s'en sert pour lui appliquer une pression sur la nuque. « Qu'est-ce que tu as fait ?

crie-t-il. C'était à ma mère ! Tu sais ce que ça représente pour moi ? »

Bradwell crispe les muscles de son cou et fait un effort pour parler. « Je me fiche pas mal de ce qui a de la valeur pour toi. »

Partridge le repousse, puis le lâche. L'autre s'assied et se frotte la nuque, tandis qu'il ramasse les fragments du cygne. Le cou, l'œil en pierre précieuse et l'anneau qui relie le pendentif à la chaînette sont intacts. Seul le ventre est ouvert, laissant voir un creux à l'intérieur. Partridge examine les deux parties avec attention.

« Ce n'est pas un simple pendentif, non ? s'enquiert Bradwell, assis dos à la paroi métallique. Le centre est creux. Je n'ai pas raison ?

□ Pourquoi as-tu fait cela, nom de Dieu ?

□ Il le fallait. Il y a quelque chose à l'intérieur ? »

Partridge soulève le bijou et découvre des caractères étrangers qu'il ne peut lire. « Je ne sais pas. Une inscription. Je ne peux pas la déchiffrer. Elle est dans une autre langue. »

Bradwell tend la main. « Est-ce que je peux regarder ? »

À contrecœur, Partridge pose les deux fragments dans la paume de son compagnon. Celui-ci les observe avec soin, les levant vers l'ampoule nue qui brille au milieu de la pièce.

« Tu comprends ce que ça signifie ? s'impatiente Partridge.

□ J'ai passé des années à étudier le japonais par moi-même. Mon père le parlait couramment et ses recherches comprennent beaucoup de travaux de traductions. Je ne le parle pas. Mais je peux le lire un peu. » Partridge se rapproche de lui sous l'ampoule. « Ça, ici, dit Bradwell, désignant les deux premiers caractères : □□□□□ Ça veut dire —monll. » Puis il fait glisser son doigt vers le groupe suivant : □□ □□□□ « Et celui-ci est un mot que je reconnaîtrais entre mille. C'est le premier mot que j'ai vu de ma vie. Il signifie —phénixll.

□ Mon phénix ? Ça n'a aucun sens. Mon père ne parlait pas japonais. Je ne l'ai jamais entendu appeler ma mère par un nom d'animal. Ce n'était pas son genre.

□ Peut-être que ça ne vient pas de lui.

□ Que veut dire *mon phénix* ?

□ J'ignore de qui ça vient, mais c'est lourd de sens. Ça signifie que ta mère et la personne qui lui a offert le collier, qui qu'elle soit, savaient beaucoup de choses. Peut-être même tout.

□ Tout ? Qu'est-ce que tu entends par là ?

□ L'Opération Phénix. C'est ainsi qu'ils ont désigné l'ensemble de leur mission. Les Détonations. Armageddon. Le Nouvel Éden. Le bébé de ton père. Une nouvelle civilisation émergerait des cendres tel le Phénix. Un nom bien trouvé, n'est-ce pas ? »

Le garçon se lève. Il tousse. Son cou est rouge. Partridge se sent un peu coupable de l'avoir presque étranglé. Bradwell lui tend un seau métallique, qui servait sans doute à jeter les entrailles. « Mets ici les habits et les objets de ta mère. Nous devons les brûler. Détruire toute puce éventuelle. »

Il est sonné. Il fourre dans le seau son petit tas de vêtements et son sac à

dos, dont il a pourtant déjà sorti toutes les affaires de sa mère. « Et si je me contentais de nettoyer ses effets ? Je suis certain qu'ils sont inoffensifs. » Il tripote le dessin en relief sur la carte d'anniversaire, à la recherche d'un mouchard. Il sent quelque chose de dur. Il humidifie son doigt avec sa langue et frotte la carte. Le papier se désagrège. Et il découvre une puce minuscule - mince comme un bout de papier, mais rigide, du plastique blanc, un détecteur miniature. « Merde ! s'écrie-t-il. Cette carte est-elle seulement authentique ? Ma mère l'a-t-elle réellement écrite ? » Il marche rapidement autour de la pièce. «

Glassings a obtenu une permission pour cette excursion. Mon professeur d'Histoire mondiale. Peut-être qu'ils voulaient que je vole ces trucs. Peut-être même qu'ils savaient que je le ferais et qu'ils ont tout planqué là.

□ Mais la carte peut très bien être authentique. Et la puce, ajoutée plus tard.

» Partridge laisse tomber celle-ci dans la paume ouverte de Bradwell. « On va les faire courir », déclare ce dernier. Il fixe l'objet à un fil de fer au moyen d'une sorte de résine époxy maison, qui dégage une forte odeur. Puis il ouvre la cage contenant les deux créatures semblables à des rats. Il prend dans ses mains celle qui n'a qu'un œil et la serre contre sa poitrine. Le rongeur se débat tandis que le garçon enroule autour de ses reins le fil de fer, dont il entortille les extrémités pour le maintenir en place. Il amène ensuite l'animal au-dessus d'une rigole, fait sauter la grille qui la recouvre et fourre le rat dedans. On entend ses pattes heurter le sol et s'éloigner promptement.

Bradwell verse un liquide nauséabond sur les habits de Partridge. Ce dernier ramasse la boîte à musique, la remonte une dernière fois.

Le garçon aux oiseaux met le feu au seau. Les vêtements s'embrasent. Quand la chanson est terminée, Partridge lui passe la boîte pour qu'il la jette dans le seau. Ils restent debout, contemplant les flammes.

« Où est la photographie ?

□ Vraiment ? Même ça ? »

Bradwell lui répond oui de la tête.

Partridge ne retire pas le cliché de son sac protecteur. Il ne peut plus le regarder. Il se console à l'idée que l'image est gravée dans son esprit. Il la place au-dessus du feu, la laisse tomber et détourne les yeux. Il ne veut pas voir le visage de sa mère peler sous les flammes.

Il lève alors le fragment du pendentif auquel est accroché l'anneau, la partie avec la gemme. « Et si Pressia revient ? fait-il. Je veux qu'elle sache que nous sommes à sa recherche, que nous n'avons pas renoncé à la retrouver. Nous pourrions laisser la moitié de ce pendentif pour le lui signaler. Nous garderions celle avec l'inscription. Elle aurait celle avec la pierre bleue. »

Bradwell se dirige vers l'endroit où sont cachées les armes. Il s'agenouille, écarte les briques et sort les couteaux, les couperets et les crochets, ainsi qu'un pistolet électrique. « Je ne suis pas sûr.

□ Je suis incapable de le mettre au feu. Tout simplement incapable. »

Le garçon aux oiseaux trie les armes. « Très bien. Gardes-en la moitié. Laisse l'autre. Ce qui compte désormais, c'est que nous partions rapidement. Plus nous perdons de temps, moins nous avons de chances de suivre sa trace. » Il passe un couteau de boucher et un crochet dans une sangle fixée à l'intérieur de sa veste et dans la boucle de sa ceinture.

« Où va-t-on ? demande Partridge.

□ Il n'y a qu'une personne dont je sois certain qu'elle n'est pas soumise au Dôme. Elle vit dans l'immensité des Terres fondues. C'est la seule survivante qui ait du pouvoir et à laquelle nous puissions faire confiance.

□ Si les Terres fondues sont si vastes que ça, comment la trouverons-nous ?

□ Ce n'est pas comme ça que ça marche, réplique Bradwell en lui tendant un croc à viande et un couteau. Nous n'allons pas la chercher. C'est elle qui nous trouvera. »

PRESSIA

JEU

À présent, Pressia est assise au bord de son lit de camp et attend. Quoi ? Elle n'en sait rien. Elle a son propre uniforme vert. Il lui va bien. Le pantalon a des plis et des ourlets retournés. Ceux-ci effleurent les bottes juste ce qu'il faut quand elle marche. Les bottes sont lourdes et raides. Elle remue les orteils à

l'intérieur. Les chaussettes sont en laine et chaudes. Elle ne regrette pas ses sabots. Elle ne l'a jamais avoué à son grand-père, mais elle adore ce type de bottes, solides, qui tiennent aux pieds.

Elle est gênée d'admettre en elle-même que c'est si agréable - des vêtements chauds, à sa taille. Son grand-père lui a dit que ses parents ont pris une photo d'elle le premier jour où elle est allée à la crèche, revêtue d'un uniforme, debout près d'un arbre dans la cour. Celui qu'elle porte en ce moment lui donne la sensation d'être solide, protégée. Elle fait partie d'une armée. Elle est soutenue. Ce sentiment d'unité qu'elle ne peut nier la fait culpabiliser. Elle hait l'ORS. Véritablement. Mais le secret (un secret obscur, qu'elle ne reconnaîtrait devant personne, surtout pas Bradwell), c'est qu'elle adore l'uniforme.

Pis encore, le bandeau qu'elle porte autour du bras a un effet magique sur les autres gosses de la pièce. Dessus est cousu un emblème avec une griffe noire, le symbole de l'ORS, dans le genre de ceux qui sont peints sur leurs camions, leurs notices, tout ce qui a un caractère officiel. La griffe signifie le pouvoir. Les enfants la fixent avec autant d'attention que son poing-tête-depoupée, comme si les deux s'annulaient l'un l'autre. Elle regrette que l'uniforme ne lui permette pas de cacher sa difformité. La manche s'arrête au poignet. Mais, grâce au pouvoir que lui donne le brassard, elle ne s'en soucie pas tellement. En fait, elle ressent le désir inexplicable de leur murmurer que s'ils avaient, eux aussi, un poing-tête-de-poupée, ils auraient la chance d'avoir un bandeau avec une griffe autour du bras. Il y a chez elle un mélange inextricable de fierté et de honte.

Une autre chose la culpabilise : avoir si bien mangé. Son dîner la nuit dernière et son petit déjeuner tôt ce matin lui ont été apportés sur des plateaux. Les deux fois, il s'agissait d'une soupe, sombre, grasse, avec des morceaux de viande qui flottaient dedans, des oignons aussi. Le tout formant un tourbillon gris. Plus deux rondelles de pain, un gros morceau de fromage et un verre de lait. Ce dernier était frais. Quelque part dans le coin, il y a une vache que l'on traite. Manger lui fait l'effet d'une renonciation, une trahison de tout ce en quoi elle a cru. Si elle doit sortir, toutefois, il lui faut prendre des forces. C'est du moins le raisonnement qu'elle se tient.

Les autres n'ont eu que du pain, des croûtes de fromage et des tasses d'eau trouble. Ils l'observent avec suspicion et jalousie.

Aucune des recrues ne parle. Pressia devine qu'elles ont été punies pour ça. Mais elle se demande si les règles ne sont pas différentes dans son cas. C'est la première fois de sa vie qu'elle se sent chanceuse. *Veinarde !* C'est ce qu'a dit El Capitan. *Veinarde !* Elle sait qu'elle ne doit pas s'y fier. Ni à rien. Ce traitement de faveur doit avoir un rapport avec le Pur. Il n'y a pas d'autre explication, n'est-ce pas ? Sinon, elle serait une cible vivante, probablement déjà morte. Néanmoins, ce qu'on attend d'elle exactement n'est pas clair.

Après que la garde a inspecté la pièce du regard et s'est éloignée nonchalamment, la jeune fille s'enhardit et rompt le silence. « Qu'est-ce qu'on attend ?

□ Nos ordres », chuchote l'infirmier.

Elle ignore d'où il tient l'information, mais l'expression a un caractère officiel. Elle attend qu'on lui fasse suivre un entraînement. L'entraînement d'officier. La garde apparaît à la porte, prononce un nom, Dreslyn Martus, et l'un des gamins se lève et la suit.

Il ne revient pas.

La journée s'étire. Pressia songe de temps en temps à son grand-père. A-t-il mangé l'étrange fruit avec lequel la femme l'a payé pour l'avoir recousue ? Elle pense à Cricri. A-t-il huilé ses rouages ? Elle pense à ses papillons sur le rebord de la fenêtre. Les a-t-il utilisés sur le marché ? Combien lui en reste-t-il ?

Elle tente d'imaginer Bradwell à sa prochaine réunion. Se souviendra-t-il d'elle, ne serait-ce qu'un instant ? Se demandera-t-il au moins ce qu'elle est devenue ? Et si un jour elle est l'officier qui tombe sur une de ces assemblées ? Il n'est pas venu à son secours, et elle serait en mesure de le livrer. Elle le laisserait partir, bien entendu. Il lui devrait sa liberté. Mais il est beaucoup plus probable qu'ils ne se reverront jamais.

Elle écoute les coups de feu dans le lointain et essaie de déterminer un vague plan qu'ils pourraient suivre, mais elle ne trouve pas.

Elle pense à la nourriture, bien sûr. Elle espère qu'il en reste. Elle est perturbée de constater à quel point elle désire qu'on s'occupe d'elle. Si elle arrive à tenir le coup ici, elle peut devenir officier et obtenir de l'aide pour son grand-père. Elle peut même le sauver, si elle parvient à se sauver elle-même.

« Pressia Belze. » La garde surgit à nouveau dans l'encadrement de la porte. Elle se lève et sort à sa suite.

Cette fois, ils la regardent tous partir.

Dans le couloir, la femme déclare : « Tu as été invitée à participer au Jeu.

□ Quel genre de jeu ? »

L'autre la dévisage comme si elle voulait lui faire éclater la tête avec la crosse de son fusil, mais Pressia va devenir officier. Elle porte le brassard avec la griffe. « Je ne sais pas exactement. » Et la jeune fille comprend que la garde dit vrai. Elle ne sait pas parce qu'elle n'a jamais été invitée au Jeu. La femme la fait marcher au long d'un couloir, puis sortir par une porte de derrière, et elle se retrouve debout dans le froid. C'est le milieu de la matinée. Elle est surprise d'avoir perdu la notion de l'heure.

Au bas d'une pente, s'étend une forêt, calcinée et dénudée par les Détonations. Elle a l'impression de la voir telle qu'elle était autrefois, comme une image fantomatique - des arbres plus hauts, des oiseaux filant comme des flèches, des feuilles bruissant dans les ramures. « Ça devait être très beau ici, avant les Détonations, remarque-t-elle.

□ Quoi ? »

Pressia est embarrassée. Elle regrette d'avoir pensé tout haut. « Rien.

□ Là, en bas. Tu le vois ? »

Au milieu des ombres, elle aperçoit El Capitan. À cette distance, Helmud lui donne l'apparence d'un bossu. L'extrémité de son cigare rougeoie. Il tient un fusil sur sa poitrine, passé en bandoulière autour de lui et son frère. Pressia se tourne vers la garde. « C'est là-bas qu'on joue ? » S'attendait-elle à une partie de cartes ? Son grand-père lui a un jour expliqué ce qu'était le billard - les boules de couleur, les bandes, les trous dans les coins, les queues.

« Ouais, là-bas. »

La jeune fille n'aime pas les bois et les broussailles.

« Quel est le nom de ce jeu ? demande-t-elle.

□ Le Jeu. »

Elle n'aime pas non plus le ton sur lequel la garde a répondu, mais elle fait semblant de ne pas s'inquiéter. « Très original. Comme d'appeler un chat le Chat. »

L'autre la fixe un moment, d'un regard vide, puis lui tend une veste dont une manche a été fermée avec des agrafes.

« Pour moi ?

□ Mets-la.

□ Merci. »

Sans un mot, la femme disparaît dans le bâtiment et referme la porte. Pressia adore la veste - la

manière dont elle se gonfle autour d'elle, comme si elle marchait dans du pain sortant du four. Rien ne passe à travers, ni le froid, ni le vent qui se lève soudain et retombe aussitôt. C'est le genre de petites choses que les gens devraient vraiment apprécier, des plaisirs simples. C'est tout ce qu'elle ressent en cet instant précis. La veste est chaude, et parfois on devrait savoir s'en satisfaire. Depuis quand n'avait-elle pas éprouvé une telle sensation ?

Elle sait qu'elle peut trouver la mort là-bas. Toute cette histoire d'officier, c'est de la foutaise. À ce Jeu-là, c'est elle qui pourrait bien se faire prendre au piège. Elle en a conscience. Mais au moins, se dit-elle, elle mourrait dans un vêtement confortable.

Elle descend la pente, cherchant ce qu'il conviendrait de dire à l'officier. Doit-elle l'appeler El Capitan ? C'est un nom étrange. L'a-t-il inventé lui-même ? Si elle l'appelle ainsi, cela paraîtra-t-il forcé dans sa bouche ou, pire, un peu hypocrite ? Elle ne voudrait pas qu'il croie qu'elle se moque de lui. Il ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle n'a pas de lien réel avec le Pur. Elle l'a rencontré dans la rue. Elle l'a emmené à son ancienne adresse, un tas de ruines. Elle espère que, lorsqu'il découvrira le fin mot de l'affaire, l'homme l'aura à la bonne - si cela a de l'importance ici. Elle décide de ne pas prononcer son nom du tout. Quand elle parvient au pied de la pente, elle reste immobile un moment, ne sachant comment se comporter. El Capitan tire sur son cigare et son frère considère Pressia de ses yeux écartés.

L'officier a l'air dégoûté et déjà épuisé. Il jauge la nouvelle venue du coin de l'œil et secoue la tête, l'air de dire que tout cela n'est pas raisonnable mais qu'il s'y résigne néanmoins. Il lui tend un fusil : « Je suppose que tu ne sais pas tirer. »

La jeune fille tient l'objet comme si c'était un instrument de musique ou une pelle. Elle n'a jamais vu d'arme à feu d'aussi près auparavant, en a encore moins touché. Elle répond : « Je n'ai jamais eu ce plaisir.

□ Comme ceci », fait l'homme, lui arrachant le fusil des mains. Il lui montre comment le tenir et regarder à travers la mire, avant de le lui rendre. Elle saisit la crosse avec sa main valide et appuie le canon sur son poingtête-de-poupée. La tête de poupée donne à réfléchir à El Capitan, elle le sait. Cependant, il *est* habitué aux infirmités. Et lui-même a eu sa part de commentaires, non ?

Un homme qui porte son frère sur son dos ! Il se contente de lui dire : « Peux-tu au moins fléchir le poignet, pour le tenir fermement ? »

Elle en est capable, bien sûr. Elle a dû travailler ce genre de prise au long des années.

Alors, il pousse un de ses coudes pour ajuster sa posture. Pendant quelques instants, il semble presque fraternel et Pressia ne peut s'empêcher de repenser à

la fois où son grand-père lui a appris à manier un club de golf imaginaire, en l'enveloppant dans ses bras et en enroulant ses doigts autour des siens. Il y avait des pentes de gazon vert qui s'étendaient à l'infini, lui a-t-il dit, et les clubs eux-mêmes portaient parfois de petits chapeaux en laine tricotée. Mais cette gentillesse ne dure pas. L'officier la dévisage et dit : « Je ne comprends pas. » Il jette son mégot de cigare et l'écrase sous le talon de sa botte.

« Quoi ? »

□ Pourquoi toi ? »

Elle hausse les épaules ; il l'observe avec suspicion, puis tousse et crache au sol. « Ne tire pas maintenant. Nous ne tenons pas à dévoiler notre position. Entraîne-toi seulement. Prends une profonde inspiration avant d'appuyer sur la détente et laisse l'air sortir, juste à moitié. Ensuite, tire ! »

□ Tire ! » murmure Helmud, faisant sursauter la jeune fille. Elle avait presque oublié sa présence.

Elle vise et se concentre sur sa respiration. Elle inspire, retient son souffle, imagine le bruit du coup de feu, puis expire à fond.

« N'oublie jamais ça, dit El Capitan, repoussant le canon de l'arme de Pressia vers le bas. Et ne le pointe pas vers moi pendant que nous marchons. »

Elle pense à Helmud. El Capitan ne devrait-il pas faire référence à lui-même au pluriel ? *Ne le pointe pas vers nous*. Non ?

L'homme lui donne une tape dans le dos. « Suis-moi. »

Son frère chuchote : « Suis-moi.

□ Mais en quoi consiste le Jeu ?

□ Il n'y a pas vraiment de règles, c'est comme jouer à chat. Tu traques ton adversaire. Puis tu tires au lieu de le toucher.

□ Qu'est-ce que nous traquons ?

□ *Qui* est-ce que nous traquons ? » rectifie El Capitan. Elle essaie de penser à la veste - comme de marcher dans un petit pain chaud. « Qui alors ? »

□ Un nouveau. Quelqu'un de ton acabit. Mais celui-ci n'est pas aussi chanceux que Pressia Belze. » Elle n'aime pas la façon dont il continue à la traiter de chanceuse. Il a l'air de se moquer d'elle.

Elle jette un coup d'œil à Helmud.

« Est-ce qu'il est armé ? »

□ Non. Ce sont les ordres. On commence au niveau A. Considère cela comme une étape dans ton entraînement d'officier. »

Ils sont sur un chemin en piteux état qui coupe à travers bois. « Qui commande ? » demande-t-elle, tout en redoutant que sa question ne soit un peu trop audacieuse. Les officiers sont censés être audacieux, se dit-elle.

« Ingership, répond El Capitan. J'espérais qu'il avait oublié le Jeu. Ça faisait un certain temps. Mais les ordres sont les ordres. »

Que se passerait-il s'il ne faisait pas feu sur le nouveau, mais le laissait filer ?

Les ordres doivent-ils nécessairement être obéis ? C'est peut-être là la raison pour laquelle elle suit une formation d'officier. Elle doit apprendre à ne pas poser ce genre de question.

Elle perçoit un bruit derrière elle. Est-ce la recrue sur laquelle elle est censée tirer ? Son guide ne se retourne pas, aussi n'en fait-elle rien non plus. Elle ne veut pas tirer sur quelqu'un comme elle, mais en moins verni. Elle sait qu'elle n'a pas réellement de veine. C'est seulement une erreur quelconque. À un moment, quelqu'un, peut-être cet Ingership, appellera et annoncera qu'ils n'ont pas la bonne fille. *Pas Belze*, expliquera-t-il. *Nous recherchions quelqu'un d'autre*. Et alors elle se retrouvera dehors dans les bois, traquée par El Capitan et un élève officier qui n'a jamais eu le plaisir de tirer avec un fusil auparavant. Pressia n'a jamais aimé les jeux. Elle n'a jamais été douée pour aucun. Bradwell - elle aimerait qu'il soit ici avec elle. Tuerait-il un nouveau ? Non. Il trouverait le *moyen* de résister, d'accomplir l'action juste, de faire une déclaration. Elle tente uniquement de rester en vie. Il n'y a rien de mal à cela. En fait, elle ne serait pas mécontente qu'il la voie en cet instant même, mais comme une simple image, une fille dans les bois avec un fusil. Au moins, elle donne l'impression de pouvoir se débrouiller par elle-même.

Après quelques pas, El Capitan s'arrête. « Tu entends ça ? »

Elle distingue quelque chose, un infime bruissement, mais ce n'est que le vent à travers les feuilles. Elle regarde sur sa droite et entrevoit une forme. Celle-ci clopine d'un arbre à l'autre, puis disparaît. Cela lui rappelle un jeu qu'elle pratiquait dans son enfance.

L'homme s'avance au milieu des buissons, dans la direction opposée, et s'immobilise. Il pointe son fusil vers le sol. « Viens voir ici », dit-il. Pressia le rejoint et découvre une fourrure frémissante tachée de rouge, puis des yeux brillants, un museau fin avec des poils rudes qui rappelle un cochon, mais un corps semblable à celui d'un renard. L'animal est prisonnier d'un petit piège en acier.

« Qu'est-ce que c'est ? »

□ Un hybride quelconque. Il a subi une mutation génétique, vers le haut de l'échelle toutefois. Ses générations se succèdent plus rapidement que les nôtres. Regarde ça. » Il donne une chiquenaude à l'une des griffes de l'animal, qui projette un reflet métallique. « La survie des mieux adaptés.

□ Des mieux adaptés, commente Helmud.

□ Comme nous, pas vrai ? » El Capitan la considère. Il attend d'elle qu'elle approuve et elle le fait.

« Vrai.

□ C'est ce qui arrivera à notre ADN avec le temps. Certains d'entre nous auront une progéniture présentant des fusions qui nous rendent plus forts, tandis que d'autres mourront. Celle-ci est encore bonne à manger.

☐ Allez-vous lui tirer dessus ?

☐ Un coup de feu, ce n'est pas très bon pour la viande. À éviter si possible. »

L'officier regarde autour de lui et ramasse une pierre. Il la tient au-dessus de sa tête une seconde, prenant le temps de viser, puis défonce le crâne de la bête. Cette dernière se tord convulsivement. Sa griffe de métal se referme, son œil devient terne et vitreux.

Une telle brutalité soulève le cœur de la jeune fille, mais elle refuse de le montrer. El Capitan ne la quitte pas des yeux, cherchant à apprécier sa force de caractère. C'est du moins ce qu'il lui semble.

« Il y a quelques semaines, j'ai attrapé un rat de la taille d'un chien avec une chaîne à la place de la queue. Tout est dénaturé ici. On trouve toutes sortes de déformations.

☐ De déformations », dit son frère.

Pressia est secouée. Sa main tremble. Afin de le dissimuler, elle s'agrippe à

son fusil. « Pourquoi m'avez-vous fait venir dehors ? Seulement pour jouer au Jeu ?

☐ Tout est un jeu maintenant, réplique l'homme en ouvrant le piège. Si tu perds, tu meurs. Gagner signifie simplement que tu continues à jouer. Parfois, je souhaite perdre. Je suis fatigué. Fatigué, c'est tout. Tu comprends ce que je veux dire ? »

Elle voit où il veut en venir, mais est surprise de son aveu, une confession si honnête et qui le rend si vulnérable. Elle se souvient de l'époque où elle s'est entaillé le poignet. Cherchait-elle à se libérer de la tête de poupée ou était-elle en fait fatiguée ? Elle se demande brièvement s'il est en train de la tester. Devrait-elle lui répondre qu'elle n'a aucune idée de ce dont il parle, qu'elle est une dure, qu'elle a l'étoffe d'un officier ? Cependant, quelque chose dans le regard de l'autre lui interdit de mentir. Elle hoche la tête» « Je comprends. »

El Capitan se penche sur l'animal mort, le ramasse, tire un sac de tissu d'une poche intérieure de sa veste et met le cadavre dedans. Le sac vire immédiatement au rouge vif, laissant perler du sang. « C'est la première fois depuis une semaine que je trouve une bête entière à manger.

☐ C'est-à-dire ?

☐ Quelque chose s'est approché de mes pièges et a dévoré ce qu'il y avait dedans avant que je ne me serve.

☐ De quoi s'agit-il, selon vous ? »

Il remet le piège en place avec sa botte. Il s'adresse à son frère par-dessus son épaule. « On peut lui faire confiance, pas vrai ? On peut faire confiance à

cette Pressia Belze ?

□ Belze, Belze ! dit Helmut avec excitation, mais ses paroles ressemblent à

un bêlement, comme s'il appelait un troupeau de brebis.

□ Écoute, commence l'officier. Je veux me montrer généreux envers toi. Nous pouvons avoir notre propre viande, toi et moi. Pas besoin de dépendre de cette cochonnerie qu'on nous sert ici tous les jours. » Il fixe la jeune fille d'un air inquisiteur. « Ce poulet t'a paru plutôt bon l'autre jour, non ? »

Elle approuve d'un signe de tête. « Mais mon repas n'était pas mal non plus. Meilleur que celui des autres.

□ Les autres ne connaissent rien à rien. Ils ne connaîtront jamais rien. Mais toi... » Son regard se perd entre les arbres.

« Moi, quoi ?

□ T'éloigne pas. Je les entends. Parfois ils se déplacent si vite qu'on croirait des colibris. Tu les entends, toi aussi ? »

Pressia s'efforce de distinguer quelque chose, n'importe quoi. *C'est comme au jeu de cache-cache. Surtout, ne vous faites pas voir !* « Qu'est-ce que je suis censée entendre ?

□ L'air devient électrique quand ils sont dans les parages. » Il courbe le dos et s'avance doucement, à pas feutrés.

La jeune fille le suit. Elle aime le poids du fusil dans sa main à présent. Le fait que ce ne soit pas un simple club de golf la rassure. Elle regrette que son grand-père ne lui ait pas enseigné le maniement des armes à feu plutôt que celui des bois, des fers 9 ou des putters imaginaires.

El Capitan se tapit dans un fourré, fait signe à Pressia de se rapprocher de lui. « Regarde ça. »

Devant eux s'étend un champ où s'élevait une maison. Maintenant, c'est un monticule de décombres. À côté se trouve une masse de plastique qui a jadis dû

être un portique. Il y a aussi un immense poing de métal, recourbé sur lui-même, comme si une échelle métallique avait été enveloppée dedans. La jeune fille est incapable de définir la chose.

« Les voilà. » El Capitan est étrangement calme, rivé sur place. Dans l'ombre des arbres, de l'autre côté du champ, elle aperçoit des corps qui se meuvent rapidement. Aucun rapport avec la créature boitillante qui se cachait derrière les arbres : celles-ci sont grandes, véloces et se déplacent selon un schéma précis. Elle en discerne deux, puis une troisième. Elles sortent du sous-bois, et elle voit que ce sont des hommes, jeunes, avec de larges visages. Ils portent des tenues de camouflage couleur de cendre, sombres et serrées, qui laissent leurs bras nus. Leur peau lisse et glabre, si parfaite, semble rougeoier. Le long de leurs bras ondulent des muscles, mais aussi des armes d'épais métal noir, attachées, voire intégrées, à leurs membres. Ils inclinent la tête comme s'ils entendaient des bruits dans le lointain et reniflent l'air. Leurs corps sont musclés. Deux ont un torse puissant. Le troisième a des cuisses énormes. Tous ont les cheveux ras. Quand ils ne filent pas comme des flèches, laissant

leur souffle fumer derrière eux dans l'air froid, ils bondissent presque élégamment. Ils ont des mains (non, des griffes) démesurées mais sont encore humains. En temps normal, Pressia serait terrifiée mais, devant l'étrange grâce des créatures et la fascination exempte d'inquiétude d'El Capitan, il n'en est rien.

« J'ai déjà vu ces trois-là. Je crois qu'ils aiment encercler leurs victimes.

☐ Qui sont-ils ?

☐ Inutile de chuchoter. Ils sont au courant de notre présence. S'ils voulaient nous tuer, ils l'auraient déjà fait. »

Elle observe l'un des jeunes hommes qui vient de sauter sur le tertre de plastique. Il regarde au loin, comme si sa vue s'étendait à des kilomètres. « D'où arrivent-ils ? »

Les créatures se déplacent sans cesse, et El Capitan paraît agité, un peu comme un enfant. Pour la première fois, il semble avoir presque le même âge qu'elle. Il dit : « J'espérais qu'ils se montreraient, mais je n'en étais pas sûr. À

présent, tu les as vus, toi aussi. Je ne suis plus le seul. »

Pressia considère le frère de l'homme sur son dos et pense : *Tu n'es jamais le seul.*

« Ils cherchent quelque chose ou quelqu'un. » Il se tourne vers elle : « Tu ne serais au courant de rien, par hasard ? »

Elle fait non de la tête. « Au courant de quoi ?

☐ Il est intéressant de noter qu'ils ont fait leur apparition en même temps que toi.

☐ J'ignore de quoi vous voulez parler. Je n'ai jamais rien vu de tel de ma vie. » Elle songe au Pur debout au milieu de la rue, conforme en tout point à la description qui avait été faite de lui. Les créatures sont-elles à sa recherche ? «

Je ne sais même pas ce que c'est.

☐ Quelqu'un a appris à isoler des caractéristiques chez des animaux ou dans des choses, et à les mélanger ou les fusionner avec un être humain. Super cerveau. Super corps.

☐ Le Dôme ?

☐ Ouais, le Dôme. Qui d'autre ? Mais ils savent que nous sommes là, alors pourquoi ne nous tuent-ils pas ? Nous sommes l'ennemi, pat vrai ? Ou au moins quelque chose de bon à manger.

☐ Bon à manger », dit son frère.

Pressia considère les créatures, leurs brusques accélérations, le curieux vrombissement - El Capitan avait raison à ce sujet. Il y a un bourdonnement dans l'air.

« Tu vois celui-là ? » Il désigne une créature qui a l'air de regarder dans leur direction. « Il me fixait comme ça aussi, la dernière fois. Il a quelque chose de plus humain que les autres. Tu t'en rends compte ? »

Elle hésite. Ils lui paraissent tous tellement étrangers qu'elle a du mal à percevoir leur humanité. « Je crois, répond-elle.

□ Ils les ont fusionnés avec de jolis jouets, hein ? Les armes sont dernier cri, et je ne serais pas surpris qu'il y ait des puces électroniques logées à l'intérieur, des armes intelligentes. Mais il y a aussi des animaux dans l'affaire. Quel qu'ait été l'amalgame, ils sont devenus des animaux au fond d'eux-mêmes. On les a peut-être combinés avec des chats sauvages ou des ours. Voire avec des faucons pour la vision. Peut-être même les a-t-on munis de sonars d'écholocation, comme les chauves-souris. Tu vois leur façon de tourner la tête ? Quoi qu'il en soit, ils sont devenus assoiffés de sang.

□ Assoiffés de sang », murmure son frère.

En entendant ce dernier mot, les trois créatures se tournent à l'unisson et observent Pressia, El Capitan et Helmud dans les broussailles.

« Ne bouge pas », fait l'homme.

Elle n'ose même pas respirer. Elle ferme les yeux et pense à sa veste - il fait chaud là-dedans. Elle pense : *Si je meurs ici, au moins...* Mais alors, un autre son attire l'attention des créatures qui se précipitent dans sa direction. Le vrombissement emplit l'air. Elles s'élancent entre les arbres. Tout redevient silencieux.

La jeune fille se tourne vers l'officier. « Pourquoi m'avez-vous montré ça ? »

L'autre se relève, contemple ses bottes. « Ingership a envoyé tes ordres d'urgence.

□ Qui est Ingership exactement ? »

El Capitan grogne de rire. « C'est l'homme au plan. » Il la regarde en plissant les yeux. « Je n'avais encore jamais reçu d'ordre comparable - prendre un avorton et en faire un gradé, juste comme ça. Et une fille, en plus. Ingership veut te rencontrer - en personne. Et puis, il y a ces créatures, qui s'amènent dans le coin. Ça a un rapport avec toi, ajoute-t-il d'un ton accusateur.

□ Mais j'ignore comment ça pourrait être le cas. Je ne suis rien. Une malheureuse, comme tous les autres.

□ Tu sais quelque chose. Tu as quelque chose. Ils ont besoin de toi d'une manière quelconque. Tout est lié, affirme El Capitan en faisant tourner son index en l'air. J'ignore simplement comment. Ce

n'est pas qu'une simple coïncidence, pas vrai ?

☐ Je ne sais pas, répond Pressia. Je pense que si.

☐ Je ferais mieux d'être gentil avec toi maintenant. Pour mon propre bien.

☐ Pour mon propre bien », dit Helmud. Et l'officier jette un coup d'œil pardessus son épaule à son frère, assis là avec sa tête penchée. À ce moment précis, un fort claquement retentit non loin d'eux, puis un cri, un bruissement paniqué.

« On a attrapé quelque chose », déclare El Capitan.

La jeune fille ferme les yeux une seconde, avant de se relever à son tour et de suivre l'homme jusqu'au piège.

Là, par terre, se trouve le garçon infirme qui était dans la même salle qu'elle, le seul à l'avoir regardée quand elle est arrivée. Il devait ramper au sol car c'est la partie supérieure de son corps qui est emprisonnée dans le piège. Les dents de métal se sont enfoncées dans ses flancs. Le sang coule à travers sa veste légère. Il se tourne et la fixe. Il expectore du sang.

« Eh bien ! Ce n'est pas très sportif, mais tu pourrais l'abattre juste pour t'exercer. »

Le garçon la regarde. Son visage est déformé par la douleur, les muscles de son cou sont crispés et bleuis.

Pressia ne dit rien. Elle lève son arme, d'une main tremblante.

« Recule d'un ou deux pas, au moins. De manière à avoir un tant soit peu à viser. »

Elle fait quelques pas en arrière, imitée par El Capitan. Elle soulève le fusil, regarde à travers la mire. Elle prend une profonde inspiration, puis laisse l'air ressortir, une moitié seulement. Elle bloque son souffle. Cependant, avant de presser la détente, elle s' imagine redressant le canon (vers le haut et la droite) et tirant sur l'officier et son frère. Si elle n'a qu'un coup à tirer, ce devrait être celui-là. Elle le sait, comme elle a toujours su ce qui était vraiment important dans sa vie. Elle pourrait faire feu et s'enfuir.

Elle ferme son œil gauche et vise. La tête du garçon est dans sa ligne de mire. Alors, calmement, comme le lui a appris El Capitan, elle inspire, expire à

moitié, mais ne tire pas.

Elle dit : « Je ne peux pas le tuer.

☐ Pourquoi ? Il est juste là.

□ Je ne suis pas une tueuse. Peut-être que, si nous le ramenons, quelqu'un le soignera. Vous avez des docteurs ici, non ?

□ Mais ce n'est pas le Jeu.

□ Si vous avez besoin de tuer quelqu'un pour le Jeu, tuez-moi. Je ne peux pas le tuer. J'en suis incapable, c'est tout. Il ne m'a rien fait. »

L'homme fait passer son propre fusil devant lui. Il le coince sous son bras. L'espace d'une seconde, Pressia pense qu'il l'a prise au mot. Il va l'abattre. Les battements de son cœur s'intensifient, couvrant tout autre bruit. Elle ferme les paupières.

Mais à ce moment, le garçon infirme sur le sol râle, la bouche pleine de sang : « Vas-y ! »

La jeune fille ouvre les yeux. El Capitan vise le garçon. Elle songe à le pousser, à le plaquer au sol, comme si elle en avait la capacité. Mais le gamin veut mourir. Ses yeux sont suppliants. Il a demandé à l'officier de le faire. Elle regarde les côtes de ce dernier se soulever, puis s'abaisser et, parvenu au milieu de l'expiration, il appuie sur la détente. La tête du garçon glisse sur le sol. Son visage a disparu. Son corps devient mou.

Et Pressia recommence à respirer.

PARTRIDGE

CAGE

Pour gagner les Terres fondues, Partridge et Bradwell doivent traverser la ville en ruine, et passer par la maison de Pressia ne leur demande pas un long détour.

« Je veux voir comment va son grand-père, précise le garçon aux oiseaux. Je sais où elle habite. »

Partridge est couvert de la tête aux pieds ; on ne voit pas la moindre parcelle de peau. Son camarade lui a dit de courber le haut du dos, comme s'il était bossu, et de marcher en traînant la jambe.

Normalement, ils devraient suivre les rues secondaires et les passages souterrains, mais ils n'en ont plus le temps. Ils se fraient un chemin à travers la foule du marché, dans laquelle il est d'autant plus aisé de se fondre qu'elle est nombreuse et affairée, ainsi que l'a expliqué Bradwell. De chaque côté de l'allée, se trouvent des gens qui ont en partie l'air de robots. Partridge aperçoit des engrenages et des câbles dénudés, des morceaux de peau mélangés à du verre et du plastique. Il voit le fer-blanc d'une ancienne canette de soda briller au dos d'une main, une poitrine formée de métal blanc - provenant d'une machine à laver ? Une tête présente sur le côté

une excroissance bulbeuse, de la chair rattachant un écouteur à une oreille. Il voit une paume ouverte, révélant un pavé numérique incrusté. Un autre se sert d'une canne parce qu'il a une jambe morte qu'il roule devant lui. Parfois, c'est simplement de la fourrure sur un avant-bras, une main tordue de la taille d'une patte de chat.

Mais ce sont les enfants qui l'étonnent le plus. Il n'y en a pas beaucoup dans le Dôme. Les familles

nombreuses sont déconseillées, et certains ne sont pas autorisés à procréer, s'il existe des imperfections manifestes dans leur patrimoine génétique.

« Arrête de les regarder comme ça, lui souffle Bradwell.

- ☐ Je ne suis pas habitué à voir des enfants, chuchote-t-il. Pas si nombreux.
- ☐ Ils siphonnent nos ressources, c'est ça ?
- ☐ Dit comme ça, ça sonne mal.
- ☐ Contente-toi de regarder droit devant toi.
- ☐ C'est plus dur que tu ne le crois. »

Ils progressent un peu. « Comment sais-tu où habite Pressia ? Tu t'y es arrêté souvent ? s'enquiert Partridge, pour tenter de penser à autre chose.

- ☐ Je l'ai rencontrée environ une semaine avant son anniversaire et, par la suite, j'ai déposé un cadeau chez elle. »

Partridge essaie de deviner ce qui peut constituer un cadeau ici. Il a aussi envie de voir où vit la jeune fille. Il se sent coupable de chercher à se faire une impression de la vie quotidienne en dehors du Dôme, comme un touriste, mais c'est bien ce qu'il est. Il veut voir comment les choses fonctionnent. « Que lui astu offert ?

- ☐ Rien qui puisse signifier quelque chose pour toi. Leur maison se situe droit devant nous. Ce n'est pas loin. » Partridge commence à connaître Bradwell. Sa remarque signifie : *Tais-toi et cesse de poser des questions !*

La ruelle est étroite. Elle exhale des relents d'animal et de pourriture. Les habitations sont construites au milieu des immeubles en ruine. Certaines ne sont rien d'autre que des panneaux de contreplaqué appuyés contre des blocs de pierre.

« C'est ici », déclare Bradwell. Il s'approche d'une fenêtre qui semble brisée depuis peu. Il y a encore des éclats de verre qui dépassent du cadre. Ils jettent un œil dans la petite pièce, découvrent une table, une chaise renversée, un tas de linge sur le sol, qui pourrait être un lit de fortune. Le long du mur du fond s'étirent des placards, dont toutes les portes sont grandes ouvertes. Partridge aperçoit le panneau RESERVE AU PERSONNEL sur une porte intérieure. « Quel genre de boutique était-ce ?

- ☐ Un salon de coiffure, mais qui a été détruit par l'explosion. Il ne reste que l'arrière-boutique. »

Partridge voit une cage à oiseaux sur le sol, dont les barreaux sont cabossés sur un côté. Au-dessus, un crochet est suspendu au plafond. « Ça a l'air abandonné, fait-il.

- ☐ Ce n'est pas bon signe », dit l'autre. Il va à l'entrée et frappe doucement. La porte n'est pas complètement fermée. Les coups suffisent à la faire s'ouvrir.

« Ohé ? appelle Partridge. Il y a quelqu'un ? »

□ Ils l'ont emmené », comprend le garçon aux oiseaux, faisant le tour de la pièce.

Il inspecte les placards, s'avance vers la table. Il remarque quelque chose au mur, se rapproche.

« Peut-être est-il seulement sorti », suggère Partridge, qui vient se placer à

côté de Bradwell. Celui-ci ne répond pas. Il considère une image qui a été

encadrée avec des bandes de bois inégales et accrochée à la paroi.

« Des gens portant des lunettes de soleil dans un cinéma ? s'étonne Partridge, décrochant la photographie pour l'examiner de plus près.

□ Des lunettes 3D. Elle adorait cette image. J'ignore pourquoi.

□ C'est le cadeau que tu lui as fait ? »

Bradwell hoche la tête. Il a l'air bouleversé.

Partridge retourne l'image et, au dos, découvre un second bout de papier. Il est tout ridé par d'anciennes marques de pliure et gris de cendres. On distingue à peine les mots : *Nous savons que vous êtes là, nos frères et sœurs. Un jour, nous sortirons du Dôme pour vous rejoindre dans la paix. Pour l'heure, nous vous observons de loin, avec bienveillance.* » Il interroge son camarade du regard.

« Le Message, répond ce dernier, posant brièvement les yeux sur le morceau de papier. Un original. »

Partridge sent un frisson lui parcourir les bras. Son père a approuvé le Message. Celui-ci faisait partie du plan, dès le début. *Nos frères et sœurs.* Il raccroche le cadre. Il est écœuré.

« Ils l'ont emmené », répète Bradwell, qui s'avance vers le rebord de la fenêtre. Le sol est jonché de débris de verre, de fragments métalliques, de bouts de fil de fer et d'un tissu blanc. Le garçon ramasse quelque chose et le tient dans le creux de sa main.

« Qu'est-ce que c'est ? »

□ Une des créatures de Pressia. Elle les fabrique. Son grand-père m'en a montré quelques-unes. Il était fier d'elle. »

L'objet a la forme d'un papillon avec des ailes grises et un petit remontoir en fil de fer sur ses flancs.

« Elle s'en servait pour négocier sur le marché. Son grand-père a dû essayer de les sauver. Il y a eu une lutte. » Il a raison. Partridge se représente aisément la scène face à la fenêtre brisée, la cage tombée de son crochet, la chaise renversée. « C'est la seule qui reste. »

Partridge s'approche de la cage cabossée. Il la soulève par un petit anneau fixé à son sommet et la remet en place.

« Quoi qu'il y ait eu dans cette cage, il est loin à présent, commente Bradwell.

□ C'est peut-être mieux ainsi. Relâché, libéré.

□ Tu crois ? »

Partridge a une hésitation : vaut-il mieux être dans une cage ou libre dans ce monde ? C'est une question à laquelle il devrait être capable de répondre. Une partie de lui-même regrette-t-elle qu'il ne soit pas retourné dans le Dôme ?

LYDA

DOIGTS

Lyda regarde au-dehors par la lucarne rectangulaire. Que pourrait-elle faire d'autre ? Rester assise sur son coussin ? C'est un mélange de toutes les couleurs, un méli-mélo hideux. Elle l'a caché sous ses couvertures parce qu'elle ne supporte pas de le voir.

La fausse fenêtre qui miroite sur le mur est emplie d'une clarté d'après-midi. Son scintillement donne l'illusion de rayons lumineux qui passent à travers du feuillage. La même fenêtre est-elle projetée dans chaque cellule ? Il y a quelque chose dans ce décor qui lui donne le sentiment d'être profondément manipulée. Elle est coupée de tout repère réel, comme si le centre de rééducation contrôlait jusqu'au soleil. Même dans le Dôme, on se fie au soleil pour mesurer les jours et les nuits. Sans lui, elle se sent encore plus perdue et seule. Sa chambre se trouve au bout du couloir. De là, elle aperçoit les lucarnes des portes situées de chaque côté du passage. Toutes sont vides à présent. Une partie des filles sont peut-être en séance de thérapie. On en emmène parfois certaines prendre un repas ensemble. D'autres sont sur leur lit, ou font les cent pas, ou réfléchissent à leur propre fenêtre projetée.

C'est alors que quelqu'un apparaît, dans la succession des ouvertures. La rouquine. Ses traits sont doux et pâles.

Ses sourcils sont si clairs qu'on les distingue à peine. Cela lui donne un air dénué d'expression. Elle fixe Lyda avec des yeux préoccupés, cet étrange regard d'attente qu'elle avait déjà dans la salle de travail manuel.

La jeune fille se sent coupable à présent de lui avoir dit de se taire. L'autre se contentait de chantonner, essayant seulement de passer le temps. Qu'y avait-il de si mal à ça ? Elle décide de faire amende honorable et lève sa main à la lucarne, l'agite.

La rouquine lève la main également, mais presse ses doigts contre la vitre. En commençant par l'auriculaire, elle soulève et appuie chaque doigt à tour de rôle, en rythme. *Elle est toquée*, pense Lyda, mais comme il n'y a rien d'autre à

faire, elle continue à l'observer. Auriculaire, annulaire, majeur, index, pouce, auriculaire, annulaire, pause. Puis, à nouveau mais plus vite, auriculaire, annulaire, majeur, index, pouce, auriculaire, annulaire, pause. C'est alors que Lyda réalise qu'il s'agit d'une chanson. Mais elle ne joue pas les notes sur un piano, elle tapote seulement le rythme.

Et Lyda sait de quelle chanson il s'agit. C'est cette affreuse, horrible « Ah !

Vous dirai-je, Maman... » qui-vous-trotte-dans-la-tête-et-vous-rend-fou. Dégoûtée, elle s'éloigne de la porte et, dos au mur, se laisse glisser sur le sol. Et si le reste de sa vie s'écoulait ainsi ? Si les ordres de transfert n'arrivaient jamais ? Elle lève les yeux vers la fausse fenêtre. Est-elle passée au crépuscule ?

La jeune fille connaîtra-t-elle un jour les plus infimes mouvements d'un faux soleil, du matin au soir ?

Elle rampe jusqu'à son matelas et tire le coussin de sous ses couvertures. Elle défait les bandes de plastique. Elle le refera. Elle confectionnera quelque chose de joli. Elle fera de son mieux. Cela apaisera sa nervosité. Elle classe les bandes par couleurs et s'efforce de trouver un dessin qui la réjouirait. Elle aimerait beaucoup coudre un message à l'intérieur du coussin. *Sauvez-moi, c'est ce qu'elle écrirait. Je ne suis pas folle. Faites-moi sortir d'ici !*

Mais qui le verrait ? Elle devrait le montrer à la lucarne en espérant qu'une des filles puisse le lire. À cette idée, la rouquine lui revient à l'esprit. Et si elle n'était pas cinglée ? Si la chanson contenait un message ?

Elle se remémore les paroles les unes après les autres. *Ce qui cause mon tourment. Papa veut que je raisonne, Comme une grande personne.* Elle se met à entrecroiser les bandes de plastique - bleue, violette, rouge, verte -, créant un motif en damier. La chanson lui trotte dans la tête, maintenant, dépourvue de sens mais bien décidée à rester. L'air tourne en boucle dans son crâne, sans les mots, puis, comme ses doigts vont d'arrière en avant, les paroles reviennent. Mais ce n'est pas « Ah ! Vous dirai-je, Maman ». C'est l'alphabet. Elle n'avait jamais remarqué auparavant qu'il se chantait sur le même air.

A, B, C, D, E, F, G... Des lettres, un langage...

Elle se lève, laissant tomber par terre le reste des bandes de plastique. Elle se précipite à la lucarne et, là, retrouve le visage pâle de la rouquine, qui l'attendait.

Elle appuie ses doigts sur la vitre. Elle parcourt l'alphabet au rythme de l'air, jusqu'à ce que son doigt retombe sur le S, après quoi elle refait le trajet jusqu'au A et ainsi de suite jusqu'à T. Salut.

La rouquine sourit et, cette fois, agite la main à son tour.

C'est le crépuscule. La lumière devient insuffisante. Lyda trace un point d'interrogation sur son carreau. Qu'est-ce que la fille tient tellement à lui dire ?

Quoi ?

L'autre commence à épeler sa réponse. C'est un processus long, et Lyda hoche la tête chaque fois qu'elle reconnaît une lettre. Elle la prononce à voix basse, pour mieux se rappeler où elle en est. À la fin de chaque mot, la rouquine trace une ligne sur la vitre.

Elle écrit : sommes / nombreux. / Allons.

Une garde fait sa ronde dans le couloir. Toutes les deux abandonnent leur lucarne. Lyda se couche sous ses couvertures, faisant semblant de dormir. *Allons quoi ?* réfléchit-elle. *Quoi ?*

Elle entend les pas de la garde s'éloigner, retourne à la porte. La rouquine n'est pas là mais, après quelques instants, elle réapparaît.

Elle écrit : R-e-n ? *Rentrer chez nous ?* se demande Lyda. Va-t-elle rentrer chez elle après cette incarcération ? Est-ce un message d'espoir pour tous ceux qui sont bloqués ici, qui se sentent perdus à jamais ?

Non. Le message n'est pas fini, v-e-r-s-e-r. Allons *renverser ?*

Elle tape aussi vite que possible : g-a-r-d-e-s. Elle conclut par un point d'interrogation.

L'autre la regarde, interdite, et secoue la tête avec véhémence. Non, non, non !

Elle réitère son point d'interrogation. Qui ? Elle doit savoir. Il fait presque noir dans la pièce. On ne distingue plus qu'à grand-peine les doigts de la rouquine. Cette dernière tape quatre lettres : D-ô-m-e. Lyda la regarde avec stupéfaction. Elle ne comprend pas. Elle pose à

nouveau son doigt sur la vitre pour dessiner un point d'interrogation. La rouquine tape : D-i-s / l-u-i.

PARTRIDGE

FLÉCHETTES

Les prisons, les asiles et les sanatoriums se sont tous écroulés, un colosse après l'autre, comme des tas d'os en fer forgé mis à nu par les flammes, et les maisons des banlieues résidentielles sont calcinées ou entièrement détruites. Les jeux pour enfants en plastique, les bateaux de pirates et les mini-châteaux se sont révélés résistants. Grandes taches de couleur indistinctes, ils parsèment le terrain quasiment aplani, noir de poussière et de cendre, telles des sculptures tordues, le genre de choses que Partridge a vues en reproductions dans son cours d'Histoire de l'art.

Des installations artistiques, c'est ainsi que M. Welch les appelle. Et, curieusement, elles lui plaisent en ce moment. Il se remémore M. Welch, qui est un peu une version rabougrie de Glassings, le professeur d'Histoire mondiale. Il se tenait parfois debout devant le projecteur pour expliquer quelque chose, avec les couleurs floues sur sa silhouette ténue, sa poitrine affaissée, son crâne chauve brillant. Il faisait partie du jury qui a choisi l'oiseau de Lyda. Partridge ne le reverra sans doute jamais, pas plus que Glassings ou Lyda. Il ne verra jamais l'oiseau. Et Pressia ?

Bradwell se tient devant lui, la main posée sur le manche d'un poignard sous sa veste. Et lui-même a

un crochet et un couteau de boucher que lui a donné le garçon aux oiseaux, en plus de celui de l'exposition sur la Vie domestique ; mais il continue à se sentir vulnérable, ici à l'extérieur, légèrement déséquilibré. Le codage gagne du terrain dans son corps. Parfois, il a l'impression qu'il monte en lui comme s'il tentait de s'emparer de ses muscles, de forer dans ses os, de se répandre à travers ses synapses. C'est une sensation qu'il aurait du mal à décrire

- un épaississement du sang courant dans ses veines, quelque chose d'étranger à l'intérieur de lui. Il a été immunisé contre une modification de son comportement par les pilules bleues que lui faisait prendre sa mère, à la plage, mais il reste des traces du traitement dans les substances chimiques de son cerveau. Peut-il se fier à son propre esprit ? En ce moment même, celui-ci est embrumé pour les détails. « À quoi ressemble cette femme digne de confiance, déjà ? demande-t-il.

☐ Difficile à dire, répond Bradwell.

☐ Vous ne vous êtes encore jamais rencontrés ?

☐ Non. Je connais les rumeurs qui circulent à son sujet. C'est tout.

☐ Les rumeurs ?

☐ Oui. Elle est notre seule chance. Si nous ne sommes pas tués avant par ses gardes du corps, bien sûr.

☐ Ils pourraient nous tuer ?

☐ Ce ne seraient pas des gardes du corps, s'ils ne la protégeaient pas.

☐ Merde ! Tu m'as amené ici sur la foi de racontars ? »

Le garçon aux oiseaux fait volte-face. « Soyons clairs ! *Tu* m'as fait venir ici, pour chercher Pressia que *tu* as entraînée avec toi.

☐ Désolé. »

Bradwell se remet en route. Partridge le suit. « Ce ne sont pas vraiment des rumeurs, d'ailleurs. Un mythe, plutôt. Tu as une meilleure idée ? »

Bien sûr que non. Il est un étranger ici. Il n'a rien.

Parfois, il imagine que tout ceci est irréel, que c'est seulement une reconstitution sophistiquée du désastre, non le désastre même. Il se souvient d'avoir un jour visité un musée, en voyage de classe. De courtes pièces, avec de vrais acteurs, étaient représentées dans différentes ailes du bâtiment, expliquant comment étaient les choses avant le Retour de la Civilité. Chacune était consacrée à un thème : avant que l'imposant système carcéral ne soit construit ; avant que les enfants difficiles ne soient traités avec les bons médicaments ; quand le féminisme n'encourageait pas la féminité ; quand les médias étaient hostiles au régime au lieu d'œuvrer pour un bien supérieur ; avant que les gens aux idées dangereuses ne soient correctement identifiés ; à l'époque où le gouvernement devait demander

la permission pour protéger ses bons citoyens contre les méchants de l'extérieur et ceux de l'intérieur ; avant que les clôtures ne soient élevées autour des banlieues, avec des interphones et des hommes sympathiques aux postes d'entrée, qui connaissaient chacun par son nom. La journée, en pleine chaleur, il y avait des reconstitutions de batailles sur la vaste pelouse du musée, montrant les émeutes qui avaient éclaté dans certaines villes contre le Retour de la Civilité et sa législation. Grâce à l'armée qui était derrière le gouvernement, les émeutes (en général, des manifestations politiques qui dégénéraient en violences) étaient facilement matées.

La milice du régime, la Vague Rouge de la Vertu, avait sauvé la situation. Les sons enregistrés étaient assourdissants, les hurlements des sirènes et des Uzis se déversaient des haut-parleurs. Les enfants de sa classe ont acheté au magasin de souvenirs des porte-voix, des fausses grenades très réalistes et des transferts de l'emblème de la milice. Il voulait un autocollant qui portait, sur un drapeau américain ondulant dans le vent, l'inscription LE RETOUR DE LA CIVILITE - LA MEILLEURE DES LIBERTES, avec les mots RESTEZ VIGILANTS écrits au-dessous. Mais sa mère ne lui avait évidemment pas donné d'argent pour ça.

Bien sûr, il sait aujourd'hui que le musée était de la propagande. Cependant, il ne lui est pas difficile de croire, pendant un instant, que les Terres fondues sont effectivement un musée, où tout a été bien documenté pour paraître authentique. « Tu te rappelles comment c'était avant les Détonations ?

demande-t-il à Bradwell.

☐ J'ai vécu un certain temps par ici avec mon oncle et ma tante. »

Partridge, dont la mère avait refusé de quitter le centre-ville, n'est venu dans le coin que pour rendre visite à des amis. Il se souvient du bruit des barrières : le bourdonnement de l'électricité, le grincement des rouages, le claquement sourd du métal. Bien que les maisons des banlieues résidentielles fermées fussent tassées les unes contre les autres (chacune avec sa petite étendue d'herbe, comme posée dans un écrin de velours synthétique), elles avaient un aspect solitaire.

« Tu en as gardé des images en mémoire ?

☐ Pas celles que je voudrais.

☐ C'est dans ce quartier que tu te trouvais, à la fin ?

☐ J'étais parti flâner loin d'ici. Je faisais partie de ces gamins qui ne se trouvent jamais là où ils sont censés être.

☐ La plupart des gosses étaient gardés à la maison, loin des regards. Je sais que c'était mon cas. » Les enfants disaient des choses. On ne pouvait leur faire confiance, et ils répétaient les paroles de leurs parents comme des perroquets. La mère de Partridge l'avait prévenu : « Si quelqu'un cherche à connaître mon opinion sur quelque chose, réponds-lui que tu n'en sais rien. » Elle ne le laissait pas non plus seul longtemps chez un ami. Et puis, il y avait la peur constante d'un virus, d'un mal contagieux. L'environnement n'était pas sûr. L'eau de la ville était suspecte, souvent polluée, les entrepôts de nourriture contaminés. Certains produits étaient retirés de la vente. On leur a enseigné à

l'académie que, même sans les Détonations, ils auraient eu besoin du Dôme. Celui-ci s'est révélé prémonitoire. Les Détonations... son père a-t-il été impliqué dans l'affaire dès le début ? Il en parlait rarement mais, lorsque c'était le cas, il semblait presque les accepter comme un désastre naturel. Plus d'une fois, le garçon l'a entendu déclarer : « Un acte de Dieu. Et Dieu a été miséricordieux avec nous » ou : «

Merci, Seigneur, pour ta bénédiction. » Il se rappelle qu'un jour sa mère et lui sont arrivés chez un ami et que la mère de ce dernier avait disparu. Les vestiges de leur maison subsistent-ils à proximité d'ici, au milieu de ces terres stériles ?

« Mme Fareling, prononce-t-il à haute voix en se souvenant de son nom.

☐ Quoi ? demande Bradwell.

☐ Mme Fareling était la mère de mon ami. Nous faisions parfois du covoiturage avec elle. Ma mère l'aimait bien. Elle avait un fils de mon âge, Tyndal. Nous nous sommes pointés chez elle, dans un pavillon de banlieue, pour que je joue avec lui, et elle avait disparu. Une autre femme a ouvert la porte.

—Service social, a-t-elle expliqué. Elle était là en tant qu'intérimaire, pendant que M. Fareling cherchait quelqu'un pour remplacer sa femme à la maison.

☐ Qu'a fait ta mère ?

☐ =Elle s'est informée de ce qui s'était passé et la femme a raconté que Mme Fareling avait cessé de participer aux réunions des FF, puis abandonné ses fonctions à l'église.

☐ Les Féministes Féminines...

☐ Ta mère en faisait partie ?

☐ Bien sûr que non. Elle n'allait pas embrasser des idéaux conservateurs. Elle pensait que c'était des conneries, du style : *Ne sommes-nous pas formidables telles que nous sommes ? Belles, féminines, pas menaçantes.*

☐ Ma mère aussi méprisait ce mouvement. Elle se disputait avec mon père à

ce sujet. » Les mères des amis de Partridge étaient membres des FF. Elles portaient en permanence du rouge à lèvres, ce qui était joli, même s'il leur collait parfois aux dents.

« Qu'est-il arrivé à Mme Fareling ?

☐ Je ne sais pas. » L'intérimaire avait dit que la rééducation n'était pas toujours à vie. Elle leur avait proposé une assistance psychologique : *Nous pouvons parfois aider les gens affectés par une perte soudaine.* Sa mère avait refusé. Il sent encore sa main lui agripper le bras en le ramenant à la voiture, comme si c'était lui qui avait fait quelque chose de mal. « Sur la route du retour, elle m'a dit qu'ils

avaient une bonne raison pour bâtir des prisons, des centres de rééducation et des sanatoriums de grande taille. Ainsi tout le monde savait que, même en ne vivant pas sous leur toit, chacun se trouvait dans leur ombre. »

C'est la fin du jour et l'obscurité enveloppe progressivement toutes choses. Ils contournent quelques portiques fondus et enjambent un nœud formé par les chaînons aplatis d'une ancienne clôture.

« Tes parents, reprend Partridge, comment ont-ils réussi à découvrir quoi que ce soit s'ils avaient dit non à la Crème de la crème dans ces Red Lobster ? Ils n'étaient pas dans le secret.

□ La chance, mais je ne saurais dire, avec le recul, si ce n'était pas plutôt de la malchance. Mon père a décroché une bourse pour étudier les rituels dans un village de pêcheurs au ffit fond du Japon, et une famille lui a donné une vidéo d'une femme qui avait survécu à Hiroshima, mais était devenue difforme. La chaleur avait incrusté une montre de gousset dans son bras. On la cachait parce qu'il y en avait eu d'autres comme elle, des gens qui avaient fusionné

bizarrement avec des animaux, de la terre ou les uns avec les autres, puis que le gouvernement avait emmenés ailleurs et qu'on n'avait jamais revus.

□ Dans le Dôme, on préfère nous faire étudier des civilisations anciennes. Les peintures rupestres, les tessons de poterie, à l'occasion les momies. Ce type de choses. C'est plus facile.

□ J'imagine. » Bradwell regarde Partridge avec l'air d'apprécier sa sincérité.

« Donc, comme beaucoup d'historiens, mon père ne croyait pas que la bombe atomique fût la seule raison de la reddition japonaise. Jusque avant celle-ci, les Japonais n'avaient manifesté aucune peur de perdre la vie, ni reculé

devant aucun sacrifice. Mes parents soupçonnaient la frayeur de l'empereur, face à ces abominations créées par la bombe, d'être la vraie raison. Les Japonais formaient un peuple très homogène, une culture insulaire. Et cela a pu être trop pour l'empereur, non pas qu'ils risquent d'être détruits, mais déformés, dénaturés. Les généraux ont été contraints de se rendre et les personnes affectées par l'explosion ont été mises à l'écart pour être étudiées. La censure de MacArthur sur les effets de la bombe, la suppression des témoignages écrits et oraux, et même des observations scientifiques - un silence d'abord imposé aux Japonais mais qui a été ensuite renforcé par leur sentiment de honte... Tout a concouru à faire disparaître les véritables abominations, de même que les mutations. »

Ils ont atteint un segment de grille qui tient encore debout. Ils l'escaladent, Bradwell en premier. Puis, tous deux sautent sur le sol. Devant eux ne s'étale qu'une nouvelle étendue de restes carbonisés et d'amas de plastique fondu.

« Et les États-Unis ? s'enquiert Partridge.

□ Tu veux vraiment le savoir ? On m'a dit que j'étais trop pédant.

□ J'y tiens.

□ Les États-Unis étaient au courant des effets inattendus et ignobles de la bombe et, très tranquillement, ils ont développé de nouvelles sciences. Les bébés de ton père. Des sciences qui renforceraient la résistance des structures à la radioactivité et leur permettraient de contrôler l'effet des radiations. Au lieu de mélanges immondes et aléatoires, le gouvernement américain souhaitait mettre au point des mélanges contrôlés, afin de créer une espèce supérieure.

□ Le codage. J'en ai eu ma dose. Toutefois, je n'étais pas un bon spécimen.

» Il en est fier, même si ce n'est pas comme s'il s'opposait à quelqu'un. C'est seulement un fait.

« Vraiment ?

□ Sedge en était un. Pas moi. Mais comment tes parents ont-ils obtenu les données qui leur manquaient ?

□ L'un des généticiens, Arthur Walrond, était un ami de ma mère, Silva Bernt. Il menait une vie sociale tapageuse, conduisait une décapotable, était trop bavard et portait un poids sur la conscience. Un week-end, il est venu chez mes parents, s'est saoulé et a lâché quelques renseignements confidentiels concernant les nouvelles sciences. Cela correspondait, bien entendu, à leurs théories. Il a commencé à leur fournir des informations. » Bradwell s'interrompt et contemple les décombres calcinés d'un quartier éventré. Il se frotte la tête, l'air fatigué.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiète Partridge.

□ Rien. Je viens de me rappeler comment il a convaincu mes parents de m'offrir un chien. —C'est un enfant unique dans une famille d'accros au travail. Donnez-lui donc un clebs, à ce pauvre gamin !! Walrond était petit, avec une mine terreuse et des pieds tournés vers l'intérieur, mais c'était un beau parleur avec une chouette voiture, un homme à femmes, un peu étrangement. Il n'était pas fait pour la vie qui était la sienne. Il savait quel mauvais usage on pouvait faire de ses recherches. Le gouvernement employait l'expression *potentiel illimité*, mais il ajoutait toujours : *pour la destruction*.

» Il manquait de prudence. Quand les autorités se sont aperçues qu'il divulguait des secrets, elles lui ont donné un avertissement et juste le temps nécessaire pour mettre fin à ses jours avant d'être arrêté. Et il a obtempéré. Une overdose. » Le garçon pousse un soupir. « J'ai nommé le chien Art, en souvenir d'Arthur Walrond. J'ai dû l'abandonner après la mort de mes parents. Ma tante était allergique. Je l'aimais, cet idiot d'animal. »

Le garçon aux oiseaux s'immobilise et fixe son interlocuteur. « Ton père a fait assassiner mes parents. Il a même probablement donné l'ordre lui-même. Ils ont été abattus avant les Détonations, pendant leur sommeil, à bout portant, avec des silencieux. Je dormais dans mon lit. Je me suis réveillé et je les ai trouvés.

□ Bradwell ! » Il tend le bras mais l'autre recule.

« Tu sais ce que je me dis des fois, Partridge ? » Des animaux se font entendre, non loin d'eux, un

miaulement, une sorte de croassement. « Je pense que nous étions déjà en train de mourir de super-maladies. Les sanatoriums étaient pleins. Les prisons étaient reconverties pour accueillir les gens infectés. L'eau contenait de fortes quantités de pétrole. En outre, il y avait des armes partout, des émeutes dans les villes. Il y avait le chagrin —nourri aux grains‖, le poids insupportable des crèmes pâtisseries. Nous étions étouffés par les produits polluants, les radiations. Nos poumons se racornissaient lobe après lobe. Livrés à

nous-mêmes, nous nous tirions les uns sur les autres. Sans les Détonations, nous nous serions affaiblis et aurions fini par nous achever les uns les autres à

coups de matraque sanglants. Alors ils n'ont fait que hâter les choses, pas vrai ?

Rien de plus.

- ☐ Tu ne crois pas ce que tu dis.
- ☐ Non. Quand je me sens un peu optimiste, je pense que nous aurions pu éviter d'en arriver là. Il y avait beaucoup de gens comme mes parents, qui menaient le bon combat. Ils ont manqué de temps.
- ☐ Je suppose qu'on peut appeler cela de l'optimisme.
- ☐ Ce n'était pas si mal d'être élevé par des ennemis de l'État. J'ai grandi blasé. Après les Détonations, je me suis passé sans mal des supermarchés. Je n'attendais pas non plus d'amélioration. C'est ce que tout le monde espérait : que l'armée distribuerait des soins d'urgence, des couvertures et de l'eau. J'en avais suffisamment appris avec mes parents pour savoir qu'il ne fallait faire confiance à personne. Mieux vaut être recensé parmi les morts. Donc je suis mort. Ce n'est pas une mauvaise chose quand on se trouve ici.
- ☐ C'est plus difficile de mourir si tu es déjà mort.
- ☐ Tu sais ce que je n'ai jamais pu oublier, cependant ?
- ☐ Non, quoi ?
- ☐ J'ai trouvé une note de la main de Walrond dans les affaires de mes parents - un griffonnage d'ivrogne. *Le fait est qu'ils pourraient les sauver tous, mais qu'ils ne le feront pas.* Ça m'a toujours travaillé. Et puis, il y a eu cet article, dans lequel quelqu'un posait une question à Willux à propos de la résistance du Dôme aux radiations. Il y répondait que le Dôme pouvait —nous protéger tous‖.
- ☐ Mais ça n'a pas été le cas. Pas pour tous.
- ☐ Ton père désirait que la destruction soit quasi totale afin de redémarrer de zéro. Rivalisait-il avec d'autres qui étaient plus près du but ? Ou d'autres encore qui étaient sur le point de fournir une protection universelle contre les radiations ? Était-il comme l'inventeur de l'armure qui, lorsque tout le monde a eu la sienne, a dû inventer l'arbalète - l'escalade *arme, protection, meilleure arme, meilleure protection ?*

□ Je l'ignore. C'est un étranger pour moi maintenant. » Pendant un bref instant, Partridge souhaite la mort de son père. Le Mal, se dit-il en lui-même. L'homme n'est pas seulement capable de commettre le mal. Il s'est laissé diriger par lui. Pourquoi ? Le garçon voudrait le comprendre. « Je suis vraiment désolé

pour tes parents », déclare-t-il. Il considère les étendues ravagées par la destruction tout autour de lui. Il chancelle légèrement, essayant d'encaisser le choc. Alors son pied bute sur quelque chose et il trébuche.

Quand il retrouve son équilibre, il étend le bras vers le sol et ramasse un objet recouvert de boue et de cendres, avec trois ailettes rayonnant autour d'une pointe métallique. Bradwell fait demi-tour et observe sa découverte.

« C'est une fléchette ? demande Partridge. Je me souviens de celles qu'on lançait sur une cible, mais jamais je n'en ai vu d'aussi grosse.

□ C'est une fléchette de jardin. »

Il entend le son avant de voir quoi que ce soit - un léger bruissement, presque un bourdonnement. Il pousse son camarade. Ils tombent lourdement à

terre, le souffle coupé, tandis qu'une fléchette s'enfonce dans le sol, avec un bruit étouffé, juste à côté d'eux. Bradwell se relève. » Par là ! » crie-t-il. Ils courent jusqu'à un amas bleu et rouge et s'accroupissent derrière. Les traits volent dans leur direction, vrombissant et s'abattant sourdement. Puis tout redevient silencieux.

Partridge regarde autour d'eux et aperçoit une habitation en partie reconstruite avec des briques, dont les murs sont renforcés par des mélanges fondus traînés ici depuis les alentours. « Une maison ! fait-il. Avec une barrière devant. Il se rappelle, les palissades avec des loquets, qui s'ouvraient sur des jardins où bondissaient des chiens toilettés. Cependant, celle-ci n'est constituée que de bâtons fichés dans le sol, au sommet desquels ont été accrochées des choses étranges. Au début, il ne reconnaît pas ce dont il s'agit, mais ensuite il distingue dans la pénombre une cage circulaire - une série de côtes immenses dont certaines ont été brisées, laissant un vide. À deux piquets d'eux, se trouve un crâne énorme. Humain. Incomplet. Deux autres sont posés devant les restes de la maison, éclairés de l'intérieur par des bougies, comme des citrouilles lanternes. Halloween. Il se revoit portant une boîte qu'il avait confectionnée pour avoir l'air d'un robot. Les Terres fondues étaient célèbres pour leurs décorations de fêtes, les fantômes suspendus dans les arbres et les pères Noël vacillant sur les toits. Son regard se pose sur ce qui ressemble à un jardin, de la terre retournée et des pieux, mais ce ne sont là encore que des ossements. Dans un autre monde, ces choses (les palissades, les citrouilles lanternes, les jardins) évoquaient la maison. Plus ici.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'inquiète Bradwell.

□ Ce n'est pas bon signe. Ceux qui habitent ici sont fiers de leur tableau de chasse. » Une nouvelle fléchette se plante dans le plastique avec un son mat. «

Et ils visent bien. Ce sont eux, les protecteurs ?

□ Possible. Si c'est le cas, rendons-nous. Nous cherchons justement à être capturés et emmenés chez eux. Tant que je ne les aurai pas vus, je ne saurai pas si ce sont eux. Et pour ça, j'ai besoin d'un meilleur point de vue. Je cours jusqu'à ce tas, là-bas. » Le garçon aux oiseaux pointe le doigt vers l'avant.

« Prends garde à ne pas être touché.

□ Combien de projectiles peuvent-ils avoir ?

□ Je préfère ne pas découvrir ce qu'ils utiliseront quand ils seront à court de fléchettes de jardin, tu ne crois pas ? » dit Partridge en secouant la tête. Bradwell s'élance. Les traits viennent sur lui. Il pousse un cri. Saisissant son coude gauche, il titube. Il a été atteint à l'épaule. Néanmoins, il continue à courir et se jette derrière l'amas le plus proche.

Partridge se précipite à sa suite avant qu'il ait pu l'en empêcher. Il court et effectue une glissade pour rejoindre son camarade, dont la manche de veste est déjà imbibée de sang. Il avance la main vers la fléchette qui dépasse du haut de son bras.

« Non ! s'écrie le blessé avec un mouvement de recul.

□ Il faut la retirer. Qu'est-ce qu'il te prend ? Tu as peur d'avoir mal ? » Il lui attrape le coude. « Ce ne sera pas long.

□ Attends, attends ! Compte jusqu'à trois.

□ D'accord. » Il se penche sur le bras de Bradwell, qu'il maintient au sol, puis referme ses doigts autour de la fléchette. Elle a pénétré profondément dans la chair. « Un, deux... » Et il tire, arrachant un lambeau de veste au passage.

« Merde ! » s'exclame l'autre. Du sang jaillit de la blessure. « Pourquoi tu n'as pas compté jusqu'à trois ? »

La monnaie de ta pièce, pense Partridge, un geste impulsif pour remercier son compagnon de route de l'avoir tenu dans un tel mépris, de l'avoir frappé

quand Pressia venait de disparaître. Il éprouve une certaine haine pour le garçon aux oiseaux, mais peut-être est-ce uniquement parce que celui-ci l'a haï en premier. « On doit faire un bandage.

□ Bordel ! jure Bradwell en serrant son bras contre ses côtes.

□ Ôte ta veste. » Partridge l'aide à dégager son épaule. Il se sert de la fléchette pour déchirer la manche, qu'il enroule et attache autour de la blessure, en la serrant fortement. « J'aurais bien aimé les voir, dit-il.

□ Tu sais quoi ? Je crois que ton vœu va être exaucé. » Bradwell tend l'index.

Juste devant eux, il y a une paire d'yeux, toute proche du sol. Un enfant les observe, à moitié dissimulé derrière la jambe d'une créature plus grande, revêtue d'un attirail de guerre - des lames de faux en guise de plastron, un casque. Une longue natte s'enroule sur son épaule. Elle est équipée d'armes dont seules des parties sont reconnaissables - une chaîne de vélo, une perceuse, une tronçonneuse.

« La situation n'est pas si désespérée, note Bradwell. Elle est seule avec un gamin et nous sommes deux.

☐ Une minute ! » fait Partridge.

D'autres créatures se rassemblent en silence derrière la première. Ce sont des femmes également, et la plupart ont des enfants, qu'elles tiennent par la main ou qui se serrent contre elles. Des armes encore : des couteaux et des fourchettes de cuisine, des broches, des coupe-bordures. Leurs visages sont mouchetés de verre, de bouts de tuiles, d'éclats de miroirs, de métal, de fragments de dalles, de morceaux de plastique. Beaucoup d'entre elles ont des bijoux fusionnés dans leurs poignets, leur cou et leurs lobes d'oreille. Elles doivent gratter leur peau pour l'empêcher de recouvrir les bijoux, qui sont entourés de petites croûtes rouge sombre.

« Elles nous ont trouvés ? C'est elles que tu espérais rencontrer ?

☐ Ouais. Je pense que c'est bien elles.

☐ On dirait des ménagères, chuchote Partridge.

☐ Avec leurs marmots, ajoute Bradwell.

☐ Pourquoi les enfants n'ont-ils pas grandi ?

☐ Ils n'en ont pas la possibilité. Leur développement est étouffé par le corps de leur mère. »

Partridge a du mal à croire que les habitants de ce quartier aient été

capables de survivre. C'étaient des moutons, des êtres qui n'avaient pas le courage de défendre leurs convictions. Et ceux qui l'avaient, telle Mme Fareling peut-être, ont disparu. Les créatures qui sont devant eux à cet instant sont-elles réellement les mères et les enfants des banlieues fermées, les mêmes qui autrefois aimaient les objets en plastique ? « Est-ce qu'on va être battus à mort par une voiture gonflable ? »

Tandis que la foule se rapproche, il remarque que les gosses ne sont pas simplement *avec* leurs mères. Ils sont attachés à elles. La première femme qu'ils ont vue a une démarche inégale. Le gosse qui semblait s'accrocher à sa jambe y est en fait fusionné. Dépourvu de jambes propres, il ne possède qu'un bras, et son torse et sa tête dépassent de la cuisse de sa mère. Une autre femme a les yeux qui s'ouvrent à travers la tête bulbeuse d'un bébé, assis sur son cou comme s'il était un goitre.

Leurs figures sont anguleuses et sévères. Elles sont légèrement voûtées, prêtes à bondir.

Partridge resserre son écharpe autour de son visage immaculé.

« Trop tard pour ça, dit Bradwell. Contente-toi de lever les bras et de sourire. »

Toujours à genoux, ils mettent tous deux les mains en l'air.

Le garçon aux oiseaux déclare : « Nous nous rendons. Nous sommes ici pour rencontrer votre Bonne Mère. Nous avons besoin de son aide. »

Une femme avec un enfant fusionné à la hanche s'avance, poussant un landau hérissé de couteaux sous le visage de Partridge. Une autre, brandissant une paire de cisailles à haies longues et aiguisées, fonce sur Bradwell et lui envoie à la poitrine un coup d'une force incroyable. Elle ouvre et referme les lames luisantes devant son nez. Celles-là ont fusionné avec l'une de ses mains, mais elle peut les actionner de l'autre. Puis elle pose un pied sur le sternum du garçon, ouvre les cisailles au maximum et les tient au-dessus de sa gorge. Partridge sent qu'on lui tire le bras brusquement en arrière. Il sort son crochet à viande et pivote sur lui-même, frôlant avec son arme la tête d'une fillette étiolée. La main de la mère est mélangée au dos de l'enfant. Le garçon, qui a raté son coup, tombe en avant. La femme lui enfonce un genou dans le ventre, lui donne un coup de poing au menton et dirige un couteau de cuisine vers son cœur.

La fillette éclate de rire.

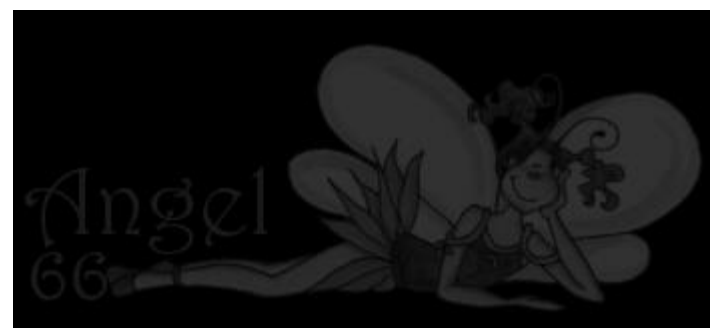
Ces créatures avec leurs enfants fusionnés sont adroites et violentes. Ce sont des soldats. Grâce à son codage de force, il pourrait aisément venir à bout d'une demi-douzaine d'entre elles, mais il constate qu'elles sont à présent plus d'une centaine. Leurs ombres glissent. Quelques-unes s'approchent rapidement et dépouillent les deux intrus de leurs couteaux, leur croc de boucher, leurs fléchettes de jardin fraîchement acquises.

La femme au couteau de cuisine agrippe le bras de Partridge, qui a l'impression que des rangées de dents pointues pénètrent dans sa chair. Elle le tire sur ses pieds comme s'il était un fêtu de paille. Il regarde sa peau blanche, tachetée de sang, puis la paume de son adversaire, dans laquelle étincellent des brisures de miroir. La femme tire de sa ceinture une vieille taie d'oreiller sombre. Une autre, placée derrière le garçon, lui tord les bras dans le dos et les lie si étroitement que ses coudes se touchent presque. Il jette un coup d'œil à

Bradwell qui est également debout maintenant, et qu'on attache, lui aussi. La dernière chose qu'il aperçoit, avant que la taie ne lui recouvre la tête, est une croix en or et sa chaînette incrustée dans une poitrine brûlée. Ensuite, il est plongé dans les ténèbres et l'humidité de son propre souffle, retenu par la capuche opaque.

Il songe à l'océan. Sa mère l'a-t-elle enveloppé dans une couverture sur la plage, un jour ? A-t-il entendu le tissu flottant au vent battre ses oreilles, recouvrant le grondement continu de l'océan ? Qu'est-il advenu de l'océan, depuis ? Il l'a vu en photo, en nuances de gris. Il est agité et houleux. Mais les différentes teintes de gris ne rendront jamais la réalité des flots. Pas plus qu'aucune image statique. Il ferme les yeux et imagine que sa tête est dans une couverture, que l'océan est proche, sa mère plus encore. Il espère qu'il ne va pas mourir.

Un enfant pousse un cri perçant, comme celui d'une mouette.



PRESSIA

BÉDOUINS

La moitié du visage osseux d'Ingership est occupée par une plaque métallique et une charnière flexible, là où devrait se situer l'articulation de la mâchoire. Ce dispositif a été fixé par quelqu'un qui savait ce qu'il faisait, un pro. Pas un simple tailleur de chair comme le grand-père de Pressia. Non. C'est l'ouvrage d'une personne douée d'un réel talent et munie des bons instruments. La charnière permet à l'homme de parler, de mâcher et de déglutir. Même ainsi, il s'exprime avec difficulté et raideur. Le métal lui rentre dans la peau, sous le menton, et s'étend si haut qu'il est impossible de voir où il s'arrête et où

commence la peau de son crâne, parce qu'il porte une coiffe militaire. L'autre côté de son visage est rasé de près, rose. Penser à sa tête terrifie la jeune fille, qui se rappelle alors le coup de feu, le soubresaut du garçon infirme, son crâne bégayant sur le sol. Elle n'est pas une meurtrière, mais il a été tué sous ses yeux sans qu'elle intervienne. Il allait mourir, c'est vrai. Il avait supplié El Capitan de l'achever. C'était un acte de commisération. Mais cela ne change rien. Elle est coupable.

Elle est assise à côté d'Ingership sur le siège arrière d'une berline noire miraculeusement brillante. Le soleil est au zénith. Les ordres indiquaient à

l'officier de conduire

Pressia Belze jusqu'à un vieux château d'eau en ruine, au sommet renflé, lézardé et noirci, où la voiture l'attendrait. Et quand ils sont arrivés, le véhicule était déjà là, parfait au-delà de toute description. La glace arrière s'est abaissée en bourdonnant, laissant voir le visage d'Ingership. « Montez », a-t-il commandé.

La jeune fille a suivi El Capitan de l'autre côté de la berline. Il l'a fait entrer la première, puis a claqué la portière derrière eux. À cause de son fusil en bandoulière et de son frère dans son dos, il a dû se pencher en avant. Helmud prenait de la place et donnait l'impression que la voiture était bondée. Ingership a jeté un regard froid à son subordonné, et c'était comme s'il était sur le point de lui demander de faire sortir son frère. Elle a imaginé la scène : *Peut-on mettre votre bagage dans le coffre ?*

Mais l'homme se contente de dire : « Sortez !

□ Qui ? moi ? s'étonne El Capitan.

□ Moi ? » fait Helmud.

Ingership acquiesce d'un hochement de tête. « Vous attendrez ici. Le chauffeur la ramènera. »

Pressia ne veut pas que l'officier s'en aille. Elle ne veut pas se retrouver seule avec. Ingership. Quelque chose dans son élocution mécanisée et son calme sinistre la met mal à l'aise.

L'officier sort, referme le véhicule derrière lui, puis frappe à la vitre.

« Appuie sur le bouton. »

La jeune fille enfonce un bouton situé dans la poignée et sent une vibration électrique sous l'extrémité de son doigt. La glace disparaît dans la portière.

« Combien de temps cela prendra-t-il ? » s'informe El Capitan. Elle voit son index caresser la détente.

« Patientez jusqu'à son retour », conclut Ingership, avant de donner l'ordre au chauffeur de démarrer.

La berline avance en cahotant et crachant de la poussière, et ses passagers sont ballottés. À part son trajet dans le camion de l'ORS, bâillonnée et les mains liées, Pressia ne sait plus quand elle est montée en voiture pour la dernière fois. Se souvenait-elle seulement de la sensation que cela procurait, quelque part au fond de sa mémoire ? Elle a peur de glisser de son siège. Le vent s'engouffre par l'ouverture, et avec lui la cendre.

« Ferme la vitre ! » exige Ingership d'une voix forte.

Elle actionne de nouveau le bouton, dans l'autre sens cette fois, et la glace remonte.

À présent, il pleut un peu et le capot est si lisse que les gouttes d'eau roulent à la surface. Elle aimerait savoir d'où sort la voiture. Elle est brillante, immaculée. A-t-elle été préservée dans une sorte de garage aux murs ultrarenforcés ?

Le chauffeur garde un œil sur eux dans son rétroviseur. C'est un homme adipeux, avec de grosses mains agrippées au volant. Il a la peau foncée, mis à

part ses brûlures, d'un rose vif, intense. Ils roulent sur les vestiges d'une autoroute désaffectée. Bien que les débris qui encombraient la voie aient été

enlevés, il est impossible d'aller vite. Les alentours ont un aspect désolé. Ils ont dépassé depuis longtemps les Terres fondues, les prisons détruites par les flammes, les centres de rééducation et les sanatoriums. La chaussée a fait place aux mauvaises herbes, dans lesquelles courent des ornières. La jeune fille voit à

la position du soleil qu'ils se dirigent vers le nord-est. Par moments, elle aperçoit les poteaux décapités des panneaux routiers, les restes fondus des restaurants, des stations-service et des motels, les carcasses éventrées des semi-remorques et les camions-citernes incendiés, abandonnés sur place comme des côtes de baleines carbonisées. De loin en loin, quelqu'un a extirpé ce qu'il a pu des décombres et arrangé un message du style : L'ENFER EST MA DEMEURE OU, de manière plus explicite :

MAUDITS.

Puis, le paysage devient lunaire. Les Terres mortes. Elles lui rappellent qu'elle est chanceuse. Là, il n'y a plus que de la terre calcinée, qui pourrait aussi bien s'étendre de tous côtés pour l'éternité. La route a disparu. De petits buissons desséchés constituent la seule végétation. Mais en dépit de son nom, la région n'est pas entièrement dénuée de vie. Il arrive parfois que quelque chose ondule sous la surface, une Poussière errante, une créature devenue une partie du sol même.

Les Terres mortes leur mettent les nerfs à vif. Une agitation silencieuse règne dans la voiture, comme si l'air était soudain pressurisé. Une Poussière se dresse

- de la taille d'un ours mais formée de terre et de cendre. Le conducteur fait un écart et parvient à

l'éviter.

Ingership est assis dans une posture rigide. Il est manifeste qu'il ne veut pas aborder de sujet important, pas pour l'instant du moins. « Tu n'as jamais franchi les limites de la ville, n'est-ce pas ? » Pressia trouve cette tentative de conversation aussi maladroite que futile.

« Non.

□ C'est mieux qu'El Capitan ne soit pas avec nous. Il n'est vraiment pas prêt. Ne lui dis pas ce que tu auras vu là-bas. Il ne ferait que boucher. Ça va te plaire, Belze. Je pense que tu vas apprécier la manière dont nous avons transformé

l'endroit. Tu aimes les huîtres ?

□ Les huîtres ? Comme celles qui viennent de la mer ?

□ J'espère que ça te plaira. Il y en a au menu.

□ Comment les avez-vous trouvées ?

□ J'ai des relations. Des coquillages crus. C'est un goût qui s'acquiert. »

Un goût qui s'acquiert ? Elle n'est pas sûre du sens de l'expression mais elle l'enchante. Un goût serait donc quelque chose qui peut s'acquérir ? Elle adorerait acquérir un goût, puis un autre, et un autre encore, jusqu'à en posséder toute une collection. Mais non. Elle se rappelle à elle-même qu'elle ne peut accorder aucune confiance à ces gens. La zone extérieure - ne l'emmènent-ils pas là pour la battre et lui arracher des informations ?

Ils roulent en silence pendant plus d'une heure. Les Poussières glissent devant la voiture, rampant comme des serpents. Ils passent dessus, faisant craquer leurs corps sous les pneus. La jeune fille ignore combien de temps cela va encore durer. Toute la nuit ? Plusieurs jours ? Jusqu'où s'étalent les Terres mortes ? Ont-elles une fin ? Si on continue à avancer dans une direction, quelle qu'elle soit, on arrivera au bout tôt ou tard. Personne encore n'est revenu après les avoir entièrement parcourues. Pas à sa connaissance, en tout cas. Elle a entendu dire que les Poussières d'ici sont pires que celles des Champs de Ruines. Plus rapides, plus affamées. Elles vivent de peu et ne sont pas alourdies par la pierre. Si Ingership emmène Pressia dans la zone extérieure pour lui extirper des renseignements, l'y laissera-t-il mourir ?

Finalement, en face d'eux, l'horizon s'élève légèrement - une colline ? Tandis qu'ils se rapprochent, elle distingue de la végétation, de la verdure plus précisément. Quand le véhicule atteint le bas de la pente, il prend à droite, en suivant une courbe. Le sol conserve à nouveau le souvenir durci d'une route. Lorsqu'ils parviennent au sommet de la courbe, la jeune fille découvre une vallée en contrebas - des parcelles cultivées cernées par les Terres mortes. Il y a des champs verdoyants balayés par le vent (pas exactement du blé mais quelque chose de plus sombre, de plus lourd, parsemé de ce qui pourrait être de petites fleurs jaunes), ainsi que des rangs de tiges nues attachées à des tuteurs et des plantes lourdes de fruits violacés impossibles à identifier. Entre les rangées évoluent des miliciens

en uniforme vert. Certains font rouler de petits réservoirs en plastique et pulvérisent un produit sur la végétation. D'autres semblent cueillir des échantillons. Ils boitillent et traînent les pieds, leur peau abîmée exposée au soleil déclinant. Ils font paître de gros animaux plus hirsutes que des vaches, avec des museaux plus longs, sans cornes. Ceux-ci avancent avec lenteur, en vacillant sur leurs sabots, à proximité de serres. La route se poursuit en sinuant jusqu'à une maison jaune au double toit pentu et, un peu à l'écart de la précédente, une grange rouge, si pimpante que rien de grave ne semble s'être jamais produit. Le tout est tellement surprenant que Pressia en croit à peine ses yeux.

Elle a déjà vu ce genre de choses sur les photos de Bradwell et elle-même en garde un souvenir lointain.

Son grand-père connaissait des fermiers dans son enfance. « L'agriculture est un fait relativement nouveau si on considère l'histoire de *l'Homo sapiens*, lui a-t-il expliqué. Si nous pouvons rétablir une production de nourriture supérieure à nos besoins, nous pourrions restaurer notre ancien mode de vie. » Mais la terre est desséchée et hostile, les graines ont muté, la lumière du soleil encore voilée par la poussière et les cendres. Les gens obtiennent de meilleurs résultats en cultivant de petits jardins sur leur fenêtre, avec des semences issues de végétaux qui ne les ont pas tués. Ils peuvent garder un œil dessus les rentrer la nuit pour qu'ils ne soient pas volés. Et préfèrent attraper des animaux hybrides. Nourrir une bête est un fardeau trop lourd pour des personnes qui ont du mal à

se maintenir elles-mêmes en vie. Chaque animal a ses propres altérations génétiques. L'un peut vous rendre malade, et son frère non. Avant de les manger, mieux vaut les observer vivants, afin de constater par soi-même s'ils sont en bonne santé ou non.

« Voilà qui représente beaucoup de nourriture, dit Pressia. Comment ces plantes peuvent-elles avoir assez de soleil ?

☐ Leur codage a été un peu remanié. De combien d'heures d'ensoleillement une espèce végétale a-t-elle besoin ? Est-il possible de modifier ce besoin ? Les serres contiennent des surfaces réfléchissantes et mobiles qui entrent les rayons lumineux, les emmagasinent et les renvoient sur les feuilles.

☐ Et pour l'eau fraîche ?

☐ C'est le même principe.

☐ Qu'est-ce que c'est exactement ?

☐ Des hybrides.

☐ Vous savez combien de personnes vous pourriez nourrir avec tout ça ? »

La jeune fille a simplement voulu exprimer son admiration, mais Ingership a compris qu'elle posait une véritable question.

« Si l'ensemble était comestible, nous pourrions subvenir aux besoins du dixième de la population.

- On ne peut pas en manger ?
- Nos résultats sont modestes. Maigres, à dire vrai. Il y a des mutations. Le plus souvent, ce ne sont pas celles que nous attendions.
- Comestible ou non, un dixième de la population en mangerait.
- Oh, non ! Pas un dixième des *malheureux*. Je voulais dire un dixième de ceux du Dôme, afin de pourvoir à leur alimentation et de leur donner des forces quand ils finiront par nous revenir. »

Le Dôme ? Mais Ingership appartient à l'ORS. Il est le supérieur d'El Capitan. L'organisation projette d'attaquer les Purs un jour. Elle met sur pied une armée.

« Et l'ORS ? » réussit à demander Pressia.

L'autre la regarde et une moitié de son visage sourit. « Tout s'éclaircira.

- El Capitan est au courant de tout cela ?
- Il sait sans le savoir véritablement. Tu n'auras qu'à lui raconter que je vis sous une tente... comme les Bédouins autrefois dans le désert ? » Elle ignore s'il plaisante ou non.

« Les Bédouins ? » répète-t-elle, comme si elle endossait le rôle de Helmud. Elle songe à la réception de mariage de ses parents, telle que son grand-père la lui a décrite : les tentes blanches, les nappes blanches et les gâteaux blancs.

« Une tente. Compris ? C'est un ordre. » La voix de l'homme est devenue subitement dure, comme si non seulement son visage mais aussi ses cordes vocales étaient en partie métalliques.

« Compris », s'empresse-t-elle de répondre.

Ils restent silencieux quelques minutes, puis Ingership déclare : « À mes heures perdues, je bricole des vieilleries. J'essaie de reconstituer des aliments oubliés. Pas encore tout à fait au point. Tout près de l'être. » Il soupire profondément. « Un peu de savoir-vivre à l'ancienne au milieu de cette brousse. »

Du savoir-vivre à l'ancienne ? Elle n'a pas la moindre idée de ce qu'il veut dire. « D'où viennent les huîtres ? s'enquiert-elle pour la seconde fois.

- Ah ! » Il cligne de l'œil. « C'est un petit secret. Il faut bien que je garde quelque chose dans ma manche ! » Mais elle ne comprend pas pourquoi il ferait une chose pareille.

La voiture se gare devant un vaste perron qui conduit à une véranda et Pressia se souvient de cette berceuse que sa mère aimait tant écouter - la fille danse le long d'une véranda, solitaire.

Une femme sort de la maison pour les accueillir. Elle porte une robe jaune éclatante, comme assortie au bâtiment, et à première vue, sa peau est si blanche qu'elle semble rayonner. Est-ce une Pure ?

Mais alors la jeune fille s'aperçoit que ce n'est pas sa peau. C'est une sorte de bas constitué d'une matière fine et extensible, satinée. Il recouvre tout son corps, formant comme des gants autour de ses mains, avec de petits trous soigneusement ménagés pour les yeux et la bouche - on distingue même les ouvertures pour les narines, maintenant que la femme est plus près. Celle-ci est aussi mince que son mari. Ses épaules anguleuses laissent voir la forme de ses os.

Ingership descend du véhicule et Pressia le suit.

Tandis que la maîtresse de maison s'écrit : « Je suis ravie ! Ravie que vous soyez arrivés ! », le bas ne bouge pas. Il est parfaitement adapté aux muscles de son visage - ne se plisse pas autour des lèvres, n'aplatit pas le nez. Elle a une perruque, des cheveux blonds légèrement ébouriffés qui lui cachent les oreilles et sont retenus en arrière par une large barrette. Elle ne se risque pas à descendre l'escalier. Elle préfère s'agripper à la rampe. La jeune fille gravit les marches derrière Ingership et s'arrête sur la véranda. L'homme embrasse sa femme sur la joue, mais ce n'est pas sa joue. C'est la peau-bas. « Ma charmante épouse ! »

Celle-ci perd un peu contenance en découvrant la nouvelle venue, comme si elle n'avait pas l'habitude de voir des survivants. L'une de ses chevilles se tord dans sa chaussure à talon aiguille.

Pressia dissimule le poing-tête-de-poupée derrière son dos. « Enchantée, ditelle d'une voix timide.

□ Moi de même.

□ Les huîtres sont ouvertes ? demande Ingership.

□ Bien glacées et prêtes à être dégustées ! » répond sa femme en arborant un sourire sur son visage lisse.

PRESSIA

HUÎTRES

Dès qu'ils sont entrés, Mme Ingership referme la porte et presse un bouton sur le mur, qui fait s'étirer automatiquement un joint de caoutchouc le long du chambranle. Pour protéger l'intérieur de la poussière ? se demande Pressia. Si c'est le cas, ça fonctionne. Les murs sont revêtus de laque crème. Les parquets reluisent. Un tableau montre la maison entourée de collines couvertes de neige, resplendissantes de blancheur, comme si la cendre n'existait pas.

« Bienvenue dans notre humble demeure », dit Ingership, puis il passe l'index le long d'une moulure en bois blanc qui court sur le mur, à hauteur de taille. Ensuite, il lève son doigt en l'air. Celui-ci est légèrement maculé de suie. Il ne se donne pas la peine de déverrouiller la charnière métallique de sa mâchoire et marmonne à travers ses dents serrées : « Poisseux ? »

Sa femme semble affligée. Un tremblement involontaire parcourt sa tête. «

Poisseux ! » répond-elle d'une voix fluette.

Pressia n'a jamais vu autant d'élégance : un tapis orné de fleurs d'un bleu intense, une rampe d'escalier qui s'achève en spirale et un plafond doré. Ils passent dans un salon où une table longue est recouverte d'une nappe rouge. Les assiettes sont mises, l'argenterie rutilante, des fleurs décorent à nouveau les murs. Une immense lampe est suspendue au plafond, avec du verre qui scintille, pas des éclats mais des pièces finement taillées. Elle ne se souvient pas du nom qui désigne ce genre d'appareil. Elle a entendu son grand-père l'employer quand elle jouait avec Cricri, et qu'il a décidé de mettre une bougie dans la cage de la cigale mécanique. Elle éclairait la pièce d'une façon jolie.

Elle pense à Bradwell. Elle ne peut s'en empêcher. Que dirait-il de cet étalage de richesse ? Il le qualifierait de maladie. *Vous savez que Dieu vous aime quand vous êtes riche !* Elle l'entend d'ici se moquer de la pièce. Elle sait qu'elle aussi serait écœurée. Qui pourrait habiter ici avec bonne conscience, tout en sachant comment vivent les autres ? Mais c'est un foyer - un magnifique foyer. Elle voudrait que ce soit le sien. Elle adore les dossiers de bois arrondis et luisants des chaises, les rideaux de velours, les poignées ouvragées de l'argenterie. Quelque part à l'étage doit se trouver une baignoire, ainsi qu'un lit surélevé au matelas bien rembourré. Elle se sentirait en sécurité ici, au chaud, en paix. Est-ce si mal de désirer une telle vie ? Elle imagine l'expression de Bradwell lui répondant : *Oui, vraiment, c'est très mal.* Elle se répète à elle-même que l'opinion du garçon à son sujet n'a plus d'importance. Elle ne le reverra sans doute jamais. Cette pensée réveille la douleur dans sa poitrine. Elle aurait préféré ne plus la ressentir. Elle aimerait se sentir détachée. Une grande enveloppe de papier kraft est posée sur la table avec PRESSIA BELZE écrit dessus en caractères noirs et épais. Pour une raison inconnue, elle lui paraît de mauvais augure. Au lieu de s'en inquiéter, elle dirige son attention sur la nourriture : un bol de céréales huileuses, ce qui doit être les huîtres une fois ouvertes, de petites boules ocre posées sur des coquillages blancs rugueux qui nagent dans une eau miroitante, et des œufs. Des œufs blancs, débarrassés de leur coquille et coupés en deux, avec des jaunes fermes mais encore mollets. Sont-ce là les vieilleries que bricole Ingership - celles qui ne sont *pas encore tout à fait au point ? tout près de l'être ?* Elle leur trouve l'air parfait. Le couvert a été dressé pour six personnes. Elle se demande si d'autres invités sont attendus. Ingership prend place en bout de table et son épouse (dont le nom n'a pas encore été prononcé) s'installe à sa gauche. « Vous êtes ici », indique-t-elle à Pressia. Cette dernière s'assied et la femme l'aide en repoussant la chaise, comme si elle n'était pas capable de le faire elle-même. Elle fourre la tête de la poupée sous la table.

« Citronnade ? » demande la maîtresse de maison.

La jeune fille sait ce que sont les citrons mais n'a jamais goûté de citronnade. Où trouverait-elle des citrons ?

Ingership acquiesce d'un signe de tête, sans un regard.

« Oui, s'il vous plaît, répond Pressia. Merci. » Il y a si longtemps qu'on lui a enseigné les bonnes manières, qu'elle n'est pas certaine d'avoir employé les mots appropriés à la situation. Son grand-père a tenté de lui apprendre la politesse quand elle était petite, en alléguant que lui-même avait été éduqué

ainsi. Sa mère lui avait dit : « Au cas où tu devrais déjeuner avec le président, un jour. » C'était comme si, à défaut de président, l'argumentation en faveur des bonnes manières s'effondrait.

Mme Ingership s'approche de la table avec un pichet métallique si glacé que des gouttes d'eau se forment sur sa panse et elle remplit les verres. La citronnade est jaune vif. La jeune fille a envie de boire mais elle se retient. Elle décide qu'il vaut mieux procéder comme son hôte en toutes choses, exactement dans le même ordre que lui. Peut-être aura-t-il plus de sympathie pour elle s'il trouve qu'elle lui ressemble un peu. Dans la forte lumière de la pièce, le métal de son visage étincelle comme du chrome. Elle se demande s'il l'astique tous les soirs.

L'homme saisit sa serviette blanche en tissu, l'ouvre d'un coup sec et l'accroche sous son menton. Elle l'imité, d'une seule main. Il rabat le bord de son chapeau militaire sur ses yeux. Elle n'a pas de chapeau, aussi se contente-t-elle de lisser ses cheveux.

Quand son épouse prend le plateau d'huîtres, il lève deux doigts, et elle dépose deux coquillages dans son assiette. Pressia lève deux doigts à son tour. Idem pour une cuillerée de céréales huileuses. Idem pour trois œufs. Mme Ingership dit alors : « J'espère que vous aimerez !

- ☐ Merci, poupée, dit Ingership, qui la regarde alors et sourit, fier d'elle. Pressia, ma femme appartenait aux Féminines Féministes, quand nous étions jeunes, avant...
- ☐ Ah oui, fait la jeune fille, bien que ce nom ne lui évoque absolument rien.
- ☐ Elle faisait partie du comité, en fait. Sa mère était membre fondateur.
- ☐ C'est super, commente Pressia d'un ton posé.
- ☐ Je suis sûre que notre invitée peut comprendre ces luttes, insiste Ingership. Elle devra trouver un équilibre entre sa féminité et son statut d'officier, bien sûr.
- ☐ Nous croyons en une éducation réelle pour les femmes, déclare Mme Ingership. Nous avons foi dans la réussite scolaire et l'obtention de droits, mais pourquoi cela devrait-il se faire au détriment des vertus féminines de base - la beauté, la grâce, le dévouement au foyer et à la famille ? Pourquoi cela devrait-il impliquer de marcher avec un attaché-case et de prendre un air viril ?
- ☐ Chérie, chérie ! intervient son mari. Ne parlons pas de politique. »

Mme Ingership fixe le bout de ses doigts, les pince avec la main opposée et répond : « Tu as raison. Je suis sincèrement désolée. » Elle sourit, secoue la tête pour s'excuser et se précipite dans ce qui est probablement la cuisine.

« Attends ! Pressia est une jeune fille, après tout. Elle aimerait peut-être voir une vraie cuisine dans toute sa gloire retrouvée. Pressia ? »

Celle-ci hésite. Au fond, elle préfère ne pas quitter l'homme. Elle se repose à

présent entièrement sur lui pour savoir comment se comporter. Toutefois, elle ne peut refuser l'invitation. Ce serait impoli. Les filles et les cuisines. Malgré son dégoût, elle répond : « Oui ! Bien entendu ! Une cuisine ! »

La femme semble tout à coup très inquiète. Son visage, masqué par le bas, reste indéchiffrable, mais elle continue à tripoter l'extrémité de ses doigts. « Oui, oui, dit-elle. Je vous la montrerai avec plaisir. »

La jeune fille se lève, pose sa serviette sur sa chaise, repousse celle-ci. Elle suit son hôtesse de l'autre côté de la porte battante.

La pièce est spacieuse. Une grosse lampe est suspendue au-dessus d'une table longue et étroite. Les surfaces sont comme neuves, bien rangées, fraîchement lavées.

« L'évier. Le lave-vaisselle. » Mme Ingership désigne une volumineuse boîte noire luisante sous un plan de travail. « Le réfrigérateur. » Elle montre du doigt une armoire avec deux compartiments, un grand dans le bas, un petit au-dessus. Pressia fait le tour des équipements et s'exclame : « C'est super ! »

La femme s'avance vers l'évier. Quand la jeune fille la rejoint, elle donne une chiquenaude sur une poignée métallique terminée par une boule, et de l'eau jaillit. Elle chuchote : « Je ne vous ferai pas de mal. Ne vous inquiétez pas. J'ai un plan. Je ferai de mon mieux.

☐ Pas de mal ?

☐ Il ne vous a pas dit pourquoi vous étiez ici ? »

Pressia secoue la tête négativement.

« Tenez ! » Son interlocutrice lui tend une petite carte blanche traversée par une ligne rouge au milieu - un rouge vif, tel du sang frais. « Je peux vous aider, mais vous devrez venir à mon secours.

☐ Je ne comprends pas, murmure la jeune fille en fixant l'objet.

☐ Gardez-la bien ! » L'autre repousse sa main. « Gardez-la. »

Elle saisit la carte et la glisse au fond d'une poche de son pantalon. Alors, Mme Ingership referme le robinet. « Et voilà comment ça fonctionne !

Les tuyaux et tout et tout ! »

Pressia la dévisage, déconcertée.

« Vous êtes la bienvenue !

☐ Merci », répond la jeune fille, mais cela sonne plutôt comme une question. Elle suit la femme dans la salle à manger et se rassied.

« C'est une cuisine splendide, déclare-t-elle, encore perplexe.

☐ N'est-ce pas ? » fait Ingership.

Son épouse hoche brièvement la tête, avant de s'éclipser à nouveau. Des bruits de casseroles entrechoquées leur parviennent.

« Je suis désolé ! s'exclame l'homme avec un petit rire. Elle est plus douée pour certaines choses que pour parler politique comme tout à l'heure. »

Pressia entend quelque chose dans l'entrée et se tourne dans cette direction. Elle aperçoit une jeune femme revêtue elle aussi d'un bas, mais pas aussi impeccable ni propre que celui de Mme Ingership. Elle porte une robe gris sombre et des chaussures grossières. Elle est équipée d'un seau et d'une éponge, et nettoie tranquillement les murs, en particulier l'endroit qu'Ingership a qualifié de poisseux.

Ce dernier prend une moitié d'œuf et l'enfourne dans sa bouche. La jeune fille l'imité immédiatement. Elle garde la sienne un moment contre son palais, passant sa langue sur le côté lisse, puis la mastique. Le jaune est tendre et salé. Il a un goût divin.

« Tu te demandes sans doute, commence l'homme, et avec raison : comment ? Comment cela est-il possible ? La maison, la grange, la nourriture. »

Il dessine un cercle dans l'air avec sa main pour indiquer tout ce qui les entoure. Ses doigts paraissent étonnamment menus.

Pressia se hâte de finir son œuf. Elle sourit, les lèvres serrées, les joues pleines.

« Eh bien, je vais te révéler un petit secret, Pressia Belze : ma femme et moi faisons la liaison entre ici et le Dôme. Tu comprends ce que veut dire *faire la liaison* ? »

Il n'attend pas la réponse. « Nous sommes des intermédiaires. Des médiateurs. Tu sais, c'était fichu, ici, avant les Détonations. La Vague Rouge de la Vertu fournissait de gros efforts et je leur suis profondément reconnaissant pour le Retour de la Civilité. Mais quelque chose devait céder. Les autres ont frappé les premiers ; même Judas entraînait dans le plan de Dieu. Tu comprends ce que je suis en train de te dire ? Certains ont embrassé la Civilité, d'autres n'ont jamais pu. En un sens, auquel il nous faut croire, les Détonations ont eu le plus heureux effet. Il y avait ceux qui étaient prêts et ceux qui ne méritaient pas d'entrer. Le Dôme est bon. Il nous surveille comme l'œil indulgent du Seigneur, et maintenant il attend quelque chose de moi et de toi. Et nous le servons. » Il adresse à la jeune fille un regard pénétrant. « Je sais ce que tu penses. J'ai dû

faire partie de ceux qui, dans le grand plan de Dieu, ne méritaient pas d'entrer. J'étais un pécheur. Tu étais une pécheresse. Cependant, cela ne signifie pas que nous devons persister dans le péché. »

Pressia se demande ce qui est le plus important dans ce qu'elle vient d'entendre. Ingership est un intermédiaire convaincu que les Détonations étaient une punition divine pour leurs mauvaises actions. C'est ce que le Dôme voudrait faire accroire aux survivants - qu'ils méritaient tout ce qui s'est produit. Elle déteste l'homme, et en premier lieu parce qu'il a du pouvoir. Il professe des idées ; dangereuses, invoquant Dieu et le péché au profit des puissants, pour la simple raison que lui-même veut obtenir davantage de pouvoir. Il est probable qu'un Bradwell lui rabattrait son caquet et lui

cabosserait son visage métallique en l'envoyant valser contre le mur - avant de lui faire un cours d'histoire. Mais Pressia ne dispose pas de cette possibilité. Elle pose les yeux sur l'enveloppe de papier kraft. Est-ce là que l'autre veut en arriver ? À lui remettre l'enveloppe ?

Elle aurait préféré qu'il en finisse plus vite. Le Dôme attend-il d'elle quelque chose de précis ? Quel sera son sort si elle refuse ? Elle avale sa dernière moitié d'œuf. D'un signe du chef, elle fait semblant d'être d'accord avec Ingership, mais en réalité elle pense mix œufs. Elle a savouré chaque moitié, les a *acquises*. L'homme porte une huître à la hauteur de sa bouche, l'incline comme s'il s'agissait d'une minuscule tasse à thé et en aspire le contenu. Il regarde ensuite son invitée d'un air de défi, à moins qu'il ne s'agisse d'un test ? « Une véritable friandise », déclare-t-il.

Pressia saisit à son tour une valve dans son assiette. Elle sent le bord rugueux sous ses doigts, puis sur sa lèvre Inférieure. Elle la penche et laisse l'animal glisser au fond de sa gorge, descendre dans son tube digestif. Ça a été

si bref que le goût lui a échappé. Il reste un peu d'eau salée sur sa langue.

« Délicieux, non ? » lui demande Ingership.

Elle sourit et approuve de la tête.

L'homme tape sur la table du plat de la main, avec un air de triomphe. « Eh oui, l'ancien monde en bouche l'espace d'un instant, le plaisir le plus satisfaisant qui nous reste. » Il plonge alors la main dans sa veste et tire une photographie d'une poche intérieure. Il la pose sur la table et l'avance vers Pressia. « Sais-tu où nous sommes ? »

C'est une image de lui et de son épouse. Ils sont debout dans l'angle d'une pièce blanche. À leur côté se tient un homme de l'âge d'Ingership, en combinaison de décontamination. On discerne son sourire derrière la vitre étroite qui protège son visage. Ingership lui serre la main, enfermée dans un gant épais. Il a une plaque dans l'autre main. Son visage émacié au métal flamboyant et celui de sa femme sous son bas affichent un sourire grotesque. Ils sont tous deux intégralement vêtus de blanc. Sont-ils allés dans le Dôme ? Est-ce ainsi qu'est la vie là-bas ? Des tenues de décontamination, des visages derrière de petites fenêtres ? Elle a un haut-le-cœur. Est-ce à cause de la nourriture ? A-t-elle mangé trop vite ?

Elle repousse la photographie sur la table. Des gouttes de sueur lui picotent le dos. Elle boit une gorgée de citronnade. C'est la chose la plus dingue qu'elle a jamais goûtée - acide et sucrée à la fois. Sa langue s'arque contre son palais. Elle adore ça.

« C'était une cérémonie de remise de distinction honorifique dans le Dôme. »

D'un geste vif, l'homme saisit l'image et la contemple. « C'est une antichambre, en réalité. Nous sommes revenus à travers une série de pièces blindées.

☐ Est-ce qu'ils portent en permanence des combinaisons ?

☐ Oh, non ! Le monde dans lequel ils vivent ressemble à celui d'avant, à part qu'il est sûr, contrôlé et... pur. » Il replace le bout de papier dans sa poche, puis tapote celle-ci d'un geste affectueux. « Les habitants du Dôme ont des enfants, bien qu'en nombre très limité. Un jour, ils souhaiteront repeupler la planète. Et ils ont besoin de gens pour tester, préparer, sécuriser et - c'est la clé, Pressia Belze, une chose fondamentale : *défendre*.

☐ Défendre ?

☐ Exactement. C'est la raison pour laquelle tu es ici. » ! Ingership jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier si la personne qui lavait les murs est toujours là. Elle y est. Il claque des doigts et, s'empressant de récupérer son seau, elle disparaît dans le couloir. « Voici les faits : un Pur s'est échappé du Dôme. En réalité, ils s'attendaient à sa fuite et s'apprêtaient à le laisser partir. Us ne veulent retenir personne contre sa volonté. Mais, s'il sortait, ils tenaient à ce qu'il soit entièrement sous surveillance - équipé d'implants dans les oreilles, au cas où il appellerait à l'aide, et au niveau du cristallin, pour voir ce qu'il verrait et, en cas de danger, être en mesure de le guider sur le chemin du retour. »

La jeune fille se souvient de l'aspect de Partridge : ses traits pâles, son corps grand et maigre, ses cheveux ras, tel que la rumeur l'avait décrit. Elle sent que l'explication de l'homme est fallacieuse, mais elle ignore en quoi exactement. «

Qui est ce Pur ? » s'informe-t-elle. Elle cherche à découvrir ce qu'il sait exactement, ou du moins jusqu'où il accepte de lui répondre. « Pourquoi se seraient-ils donné tout ce mal ?

☐ Ça, c'est un raisonnement d'officier, Pressia. C'est ce que je veux entendre. Pour être franc, c'est le fils de quelqu'un d'assez important. Et il s'est enfui un peu plus tôt qu'ils ne l'espéraient, avant qu'ils aient pu le mettre sous anesthésie générale et le doter du matériel nécessaire à sa protection.

☐ Mais pourquoi ? Pourquoi désirait-il quitter le Dôme ?

☐ Personne n'avait jamais fait cela, auparavant. Mais ce Pur, Ripkard Crick Willux (aussi connu sous le nom de Partridge) avait une bonne raison. Il est à la recherche de sa mère.

☐ Sa mère est une survivante ?

☐ Une malheureuse, oui, hélas ! Une pécheresse comme nous autres. »

Ingership engloutit une huître. « C'est ce qui est étrange. Le Dôme dispose d'informations récentes à son sujet et pense qu'elle est en ce moment même dans un terrier, un terrier bien aménagé mais de dimensions modestes. On suppose qu'elle se trouve là contre son gré, qu'elle y est retenue prisonnière. Les forces du Dôme s'efforcent de localiser l'endroit grâce à leurs moyens de surveillance terrestre perfectionnés. Ils souhaitent la sortir de là avant que le terrier ne soit détruit. Nous ne voulons pas non plus que le Pur soit blessé au cours de l'opération. Et parce qu'il n'est pas correctement équipé, il nous faut quelqu'un pour l'accompagner, le guider, le protéger, le *défendre*.

☐ Moi ?

☐ Oui, toi. Ils exigent que tu le trouves et que tu restes à ses côtés vingtquatre heures sur vingt-quatre.

☐ Pourquoi moi ?

☐ Ça, je n'en ai aucune idée. J'ai accès à un grand nombre d'informations. Mais pas à toutes. Tu sais quelque chose au sujet de ce garçon ? Tu as un lien quelconque avec lui ? »

L'angoisse tord à nouveau l'estomac de la jeune fille. Elle hésite à mentir. Elle prend conscience que son expression doit déjà l'avoir trahie. Elle est une bien piètre comédienne. « Je ne crois pas.

☐ Eh bien, c'est fort décevant. » Décevant qu'il n'y ait aucun lien entre elle et le Pur, ou qu'elle puisse dissimuler des informations ? Elle l'ignore.

« Mais croyez-vous que sa mère soit bel et bien vivante ? » L'espoir l'envahit. Elle pourrait concourir à sauver la mère de Partridge. Ce dernier avait raison, finalement.

« Tout ce qu'il y a de plus vivante, selon nous.

☐ Qui, nous ? Cela fait plusieurs fois que vous dites *nous*.

☐ Je parle du Dôme, bien sûr. Nous. Et cette définition peut t'englober également, Pressia. » Il tapote sur la table avec ses doigts. « Nous devons te préparer à cette mission, évidemment. Nous avons ici le matériel nécessaire. Nous procéderons de manière civilisée, naturellement. Mon épouse apporte de l'éther. » Il se penche vers elle. « Tu le sens ? »

Elle renifle l'air et perçoit une odeur d'une douceur écœurante. Elle hoche vaguement la tête, soudain trop nauséuse pour se montrer plus diserte. Elle ressent de la chaleur au creux de l'estomac et de la poitrine. Cette sensation se propage rapidement dans ses membres. De l'éther ? « Je ne me sens pas très bien », dit-elle. Elle éprouve un vertige à présent. Involontairement, elle repense au garçon dans les bois. Bien que ce ne soit pas logique, elle se demande si elle est punie pour l'avoir laissé mourir. Est-ce là ce qu'encourent ceux qui ont assisté à un meurtre sans réagir ?

« Tu ne sens rien d'autre ? l'interroge Ingership. À travers tout ton corps ? »

Elle le regarde. Son visage est flou.

« Je voulais que tu aies ce petit plaisir avant que ta vraie mission ne débute. Un modeste cadeau. Une offrande. »

L'épouse de l'homme va-t-elle apporter de l'éther pour l'anesthésier ? Pressia a l'étrange carte dans sa poche, blanche, avec une raie - de sang frais ? « La nourriture ? articule-t-elle d'une voix faible, sans trop comprendre de quel cadeau il s'agit.

☐ Nous n'avons plus beaucoup de temps. Je le sens aussi. » Il se frotte le bras, d'un geste brusque. « Une dernière photo. » Cette fois, il fouille dans la poche extérieure de sa veste, juste au-dessus de sa hanche. Il fait glisser l'image vers la jeune fille.

Elle doit accommoder son regard. C'est son grand-père. Il est couché dans un lit avec une couverture blanche. Une sorte d'appareil respiratoire est appliqué

sur son nez, et elle distingue le ventilateur qui tourne dans la gorge - une tache floue dans l'ombre de sa mâchoire. Il sourit à l'objectif. Sa mine est paisible et elle ne se souvient pas de lui avoir jamais vu l'air aussi jeune.

« Ils prennent soin de lui.

☐ Où est-il ?

☐ Dans le Dôme, parbleu !

☐ Le Dôme ? » Est-ce possible ? Elle note la présence d'un bouquet de fleurs dans un vase, sur la table de nuit. De vraies fleurs ? Avec un parfum ? Son cœur devient léger. Son aïeul est en vie. Le ventilateur fait entrer un air pur dans sa gorge.

« Mais il va de soi qu'il est pour nous une garantie que tu seras motivée dans ton travail. Est-ce clair ?

☐ Mon grand-père », balbutie-t-elle. Si elle n'obéit pas aux ordres qu'on lui donne, quelqu'un le tuera. Elle passe sa main sur le poing-tête-de-poupée caché

sous la table. Elle a de nouveau mal au cœur. Sa maison lui revient à l'esprit. Cricri. Si son grand-père est parti, qu'est devenue Cricri ?

« Cependant, tu seras protégée au cours de ta mission. Les Forces spéciales se tiendront prêtes à intervenir. Invisibles, mais jamais loin.

☐ Les Forces spéciales ?

☐ Oui, tu les as déjà vues. Ce n'est pas le cas ? Elles ont pourtant rapporté

au Dôme qu'El Capitan et toi les aviez repérées. Des spécimens incroyables. Plus animaux qu'humains mais parfaitement sous contrôle.

☐ Dans les bois, ces créatures surhumaines... venues du Dôme ? Des Forces spéciales... » Les aliments qu'elle a ingérés sont bien des vieilleries bricolées par Ingership et elle comprend maintenant en quoi elles ne sont *pas encore tout à*

fait au point. Tout près de l'être, a-t-il précisé. *Tout près*. Elle a été

empoisonnée.

Elle glisse la main sous le rebord de son assiette, saisissant le manche du couteau de table. Elle doit sortir d'ici. Elle se lève, dissimulant son arme derrière sa cuisse. Tout tourne autour d'elle, avant de basculer. Elle tente de lire son nom sur l'enveloppe de papier kraft. Celle-ci doit renfermer ses

ordres.

« Chérie ! appelle Ingership. Les effets se font sentir ! Notre hôte... »

L'estomac de la jeune fille chavire. Son regard fait le tour de la pièce, puis se pose sur le visage de l'homme. La partie charnue est creuse. La femme apparaît, chatoyant dans sa seconde peau, la bouche recouverte par un masque vert. Elle porte des gants en latex vert pâle par-dessus ses mains déjà gantées. Et le sol semble se dérober sous les pieds de Pressia.

Ingership tend le bras dans sa direction. Elle brandit son couteau, le dirige vers le ventre de l'homme. « Laissez-moi partir ! » Peut-être que, si elle le blesse, elle réussira à gagner la porte.

« Voilà qui n'est pas très poli, Pressia ! Pas poli du tout ! »

Elle cherche à l'atteindre mais perd l'équilibre et, comme il essaie de la rattraper, elle le coupe au bras.

Du sang coule aussitôt, dessinant une marque rouge sur la manche de chemise.

Elle se précipite vers la porte, jette le couteau afin de pouvoir empoigner le bouton avec sa main valide, mais elle ne réussit qu'à en tirer un clic. Il refuse de tourner. Elle se sent nauséuse et prise de vertige. Elle tombe à genoux, vomit. Ensuite, elle roule sur le flanc, serrant la poupée contre sa poitrine. Ingership se dresse au-dessus d'elle et elle lève les yeux vers son visage, éclairé par le verre taillé de la lampe étincelante fixée au plafond. Comment appelait-on ce type d'appareil ? C'était quoi, déjà ?

« Je t'ai invitée pour goûter à tout. Toutefois, je ne t'ai pas promis que tu le supporterais. Dis-moi que ça n'en valait pas la peine ! Dis-le-moi ! »

Son chapeau militaire a disparu et Pressia aperçoit le curieux plissement de sa peau, là où elle jouxte le métal. Il vacille, le bras en sang, fait un faux pas et, pendant un instant, elle redoute qu'il ne vienne s'effondrer sur elle. Mais il avance les mains vers sa femme, s'agrippe au bas qui enserre les bras décharnés de celle-ci. « Conduis-moi au seau ! Je brûle, chérie. Je le sens dans mes membres maintenant. Je suis dévoré par les flammes ! Je brûle ! » Le mot revient alors à Pressia. « Lustre », prononce-t-elle. Un joli mot. Comment a-t-elle pu l'oublier ? Lorsqu'elle reverra son grand-père, elle le susurrera à son oreille. *Lustre, lustre, lustre.*

EL CAPITAN

CHAPEAU

El Capitan s'est adossé à l'un des lourds bords incurvés du château d'eau en ruine, guettant des yeux les Poussières dans la pénombre croissante. Par moments, il entend des sortes de clapotis dans le sable. Il essaie de leur tirer dessus, mais la lumière est insuffisante et elles s'enfuient trop rapidement pour qu'on puisse les toucher. Les détonations semblent les effrayer. Il est affamé et gelé. Il a les pieds enflés à force de faire les cent pas avec son frère sur le dos. Celui-ci dort - un poids mort. Il se met à ronfler bruyamment : El Capitan s'incline vers l'avant, puis se redresse violemment, l'écrasant

contre la dure carcasse du château d'eau. Helmud laisse échapper un souffle d'air, un gémissement, avant de pleurnicher jusqu'à ce que l'autre lui ordonne de se taire.

Depuis combien de temps Pressia est-elle partie ? Il l'ignore. Il a voulu appeler, mais le talkie-walkie est mort.

Quand la voiture noire finit par apparaître, suivie de son panache de poussière, il se sent plus en colère que soulagé. La berline serpente lentement à

travers les Terres mortes. Son mouvement doit répondre à une intention. Le chauffeur suit-il une trajectoire aléatoire parce qu'il a peur de voir se dresser une Poussière ? Difficile à dire.

Enfin, le véhicule s'arrête ; il est couvert de sable foncée Les pneus sont boueux. Se sont-ils rendus dans une zone fertile ? El Capitan se lève et, pour quelque raison, son frère recommence à larmoyer. « Ta gueule, Helmud ! » Il le secoue dans son dos. Le cou du garçon émet un bruit sec, mais il n'est pas mort pour autant. Cela lui arrive par fois.

Le chauffeur n'abaisse pas la glace. El Capitan s'avance et, sans plus de façons, ouvre la portière arrière. Nulle trace d'Ingership, ce qui n'a rien d'inhabituel. Ses visites sont toujours brèves. Pressia est appuyée contre la vitre opposée, jambes croisées, une main sur les yeux Sous le faible éclairage qui tombe du toit de la voiture elle semble rabougrie et meurtrie. El Capitan monte à

l'intérieur, claquant la portière derrière lui. Sur le siège est posée une enveloppe de papier kraft au nom de la jeune fille, décachetée. On dirait qu'elle a été

froissée, chiffonnée.

« Nous retournons à la base, n'est-ce pas ? demande l'officier au chauffeur.

☐ Ça dépend. Je reçois mes ordres de Belze, dorénavant.

☐ Quoi ? De Belze ?

☐ C'est ce qu'a dit Ingership. »

El Capitan a servi pendant toutes ces années, et cette fille le coiffe au poteau ? Après seulement un dîner ? « Ingership vous a dit de suivre les ordres de Pressia Belze plutôt que les miens ? Nom de Dieu !

☐ De Dieu ! répète Helmud.

☐ C'est exact, monsieur. »

Il se penche brusquement vers le siège avant et baisse la voix : « Elle fait peur à voir.

☐ Eh bien, elle n'est pas morte ! »

L'officier se rassied en arrière. « Pressia », murmure-t-il.

Celle-ci tourne son visage vers lui et cligne les paupières. Ses yeux sont injectés de sang et voilés.

« Ça va ? »

La jeune fille fait signe que oui. « Ingership vit dans line tente comme les Bédouins d'autrefois.

☐ C'est vrai ?

☐ C'est vrai ? » dit Helmud.

Pressia regarde par la glace, lève très doucement son poing-tête-de-poupée, puis le balance d'arrière en avant, comme un hochement du chef. La poupée s'exprime-t-elle à sa place ? La jeune fille tourne son regard vers El Capitan avec l'air de lui demander s'il a compris son geste. Il devine qu'elle ne fait pas confiance au chauffeur, ne veut pas qu'il entende quoi que ce soit. Il indique de la tête qu'il a saisi, puis fait un test. « Tu t'es amusée, tu as mené la grande vie ?

☐ C'était très agréable. » Elle agite à nouveau la tête de poupée. Il comprend. Quelque chose est arrivé. Quelque chose de grave.

« Ce sont tes ordres ? » Il met la main sur l'enveloppe.

« Oui.

☐ J'ai un rôle à jouer ?

☐ Ils veulent que vous m'assistiez. »

Le chauffeur les interrompt : « J'ai besoin de connaître vos ordres, Belze. Où allons-nous ?

☐ Je n'aime guère votre ton », déclare l'officier. Il songe à envoyer son poing dans la figure de l'autre, mais décide de n'en rien faire. Il ne veut pas fâcher Pressia.

« Vous n'êtes pas supposé l'aimer. »

La jeune fille soulève l'enveloppe et en fait tomber le contenu : une feuille simple avec une liste d'ordres, la photographie d'un vieil homme paisiblement allongé sur un lit d'hôpital et un ordinateur de poche. El Capitan n'a pas vu d'ordinateur en état de marche depuis des siècles. Tous étaient fichus : des écrans noirs, du plastique fondu, quelques claviers et des pièces logées dans de la peau. « Le point lumineux, lui explique Pressia. Nous devons trouver ce point lumineux. Mâle, dix-huit ans. »

Il prend l'appareil. Il lui paraît étranger, tant il est habitué à son talkiewalkie. Il est lisse, avec un écran luisant, d'aspect presque huileux. On y voit le sol comme depuis un avion. Et, effectivement, il y a une petite tache bleue. Elle clignote tout en se déplaçant. L'homme la touche du doigt et soudain

se déploie sous ses yeux une vue rapprochée du terrain alentour. Des mots sont écrits sur l'écran : 24e RUE, AVENUE CHENEY, BANQUE DE COMMERCE ET D'AFFAIRES. N'est-ce pas la banque que sa mère appelait BCA ? Y avait-elle un compte ? Il se rappelle les sucettes dans un bocal, avec un couvercle scellé par un caoutchouc, et une file de gens maintenus dans une sorte de labyrinthe par des cordons de velours. Mais les rues n'ont plus leur apparence de jadis. L'écran montre la vérité, une ville démolie, à laquelle se superpose le plan de l'ancienne cité. « Je sais où elle se trouve. Cette tache bleue, ici.

☐ C'est ça », confirme Pressia.

Il scrute l'image à la recherche d'un marché qui se tient dans le coin depuis peu. Il n'y est pas. « Ce n'est pas à jour.

☐ Pas complètement.

☐ Tu sais à qui correspond ce point ?

☐ Un Pur. Il s'est échappé du Dôme par le système de filtration de l'air. »

El Capitan a envie de tuer un Pur. C'est un désir simple, aussi ordinaire et impérieux que la faim. « Et qu'allons-nous en faire ? Une cible d'entraînement ?

☐ Nous allons nous servir de lui pour retrouver sa mère. » La jeune fille considère l'horizon. « Ensuite, nous les livrerons tous deux à Ingership.

☐ Pour une exécution publique ?

☐ Il les rendra.

☐ Il les rendra ?

☐ Oui. »

Au Dôme. L'officier prend conscience que son supérieur travaille pour eux. C'est comme s'il l'avait su sans se l'avouer. *Bien sûr*, se dit-il. *Cela signifie que l'ORS n'a pas même d'existence réelle*. Il se souvient de comment c'était, quand il a cherché les armes qu'il avait enterrées, avec son frère agonisant sur le dos, de la manière dont son sang battait désespérément à travers tout son corps alors qu'il tentait de reconnaître le paysage. Le monde avait été dévasté, chamboulé. Sa mère était déjà morte, enterrée dans le jardin d'un hôpital. Plus de repères. Il a survécu à ça, se rappelle-t-il aussitôt à lui-même. Il dit : « Je suis heureux de constater qu'Ingership a gagné ton obéissance et ta confiance.

☐ Absolument », confirme Pressia, qui regarde toujours par la vitre. El Capitan fixe la tête de poupée, qui s'élève à présent à seulement quelques centimètres au-dessus du siège, et se tord d'arrière en avant. La jeune fille se tourne alors vers lui et rive ses yeux dans les siens. « Il peut également compter sur les vôtres, j'espère ? »

Le chauffeur est-il en train de les écouter et d'envoyer un rapport ? Peu importe. El Capitan est

incapable d'articuler un mot. Il ne peut même pas bouger la tête. Il ne va pas se laisser battre aussi facilement. Sa poitrine est en feu. Helmud est nerveux, comme si la colère de l'un s'était transmise à l'autre par le biais de leur sang partagé. Ses doigts s'agitent dans le dos de son frère, pareils à ceux d'une vieille dame tricotant des chaussons pour bébé.

« Où allons-nous ? » s'enquiert le chauffeur.

Pressia s'écrie : « Vous le saurez quand on vous le dira ! » L'officier est fier d'elle, et soulagé de voir le sang affluer à ses joues.

Il contemple à nouveau l'ordinateur de poche. « Tu as un plan ? »

Elle répond oui avec la tête de poupée, puis ajoute à voix haute, pour faire de l'effet : « Nous suivrons le point lumineux. »

El Capitan pose le doigt sur la photographie et la tire vers lui. « Une personne de ta connaissance ?

☐ Mon grand-père.

☐ Il a l'air bien installé.

☐ Oui. »

Ainsi, ils tiennent un membre de sa famille en otage. C'est bien dans leur façon de procéder. Il saisit la feuille d'ordres. Il la parcourt rapidement. Ils doivent localiser le Pur, le mettre en confiance, le suivre jusqu'à la cible (sa mère), le remettre aux Forces spéciales, qui arriveront sitôt qu'on les préviendra par talkie-walkie. « Les Forces spéciales ?

☐ Les créatures qui ont dérobé les proies dans vos pièges. »

El Capitan essaie de comprendre l'ensemble. Il continue de lire. Ils doivent protéger l'habitation et tout objet s'y trouvant (à tout prix), en particulier les pilules, capsules, ampoules. *Tout ce qui paraît médical.* Belze dirige les opérations. Lui doit l'aider et l'assister. Il se sent écœuré et pris au piège, comme les recrues dans les enclos. Ses poings sont crispés. Il a une boule au creux de l'estomac.

« Tu sais où nous allons ? »

Pressia fait signe que oui.

« Je ne me conformerai à tes ordres que si tu connais exactement le sens de ta mission.

☐ Ainsi que l'a dit Ingership, le Dôme est bon. Il nous surveille comme l'œil indulgent du Seigneur, et maintenant il attend quelque chose de vous et moi. Et nous le servons. »

L'homme ne peut se retenir. Il éclate de rire. « Je me suis trompé pendant toutes ces années. Hein ?

C'était stupide de ma part, pas vrai ? Les Purs n'ont rien de méchant. Nous avons toujours cru qu'ils étaient l'ennemi et que nous devrions les combattre un jour. N'est-ce pas, Helmud ? »

Celui-ci reste muet. La jeune fille garde les yeux tournés vers l'extérieur. «

Non, nous ne les combattons pas. » Mais El Capitan observe la poupée. Sa tête articulée se relève, puis retombe. Oui. Ils les combattront. Pressia donne un coup de poing sur la banquette de cuir.

« OK », fait l'officier. Une chose est claire : il doit se débarrasser du chauffeur. « Pourquoi ne pas aller prendre un peu l'air ? » Il ne s'est quasiment jamais entendu parler ainsi, d'un ton aimable, posé. « Tu dois t'assurer que tes jambes fonctionnent toujours. Va donc faire quelques pas. »

Son interlocutrice le dévisage un instant, puis acquiesce. Elle sort de la voiture, en s'appuyant sur la portière et en s'efforçant de se redresser. Elle pose sa main valide sur son front, comme si elle avait un étourdissement. Puis, elle referme le véhicule derrière elle. El Capitan la regarde tourner au coin du château d'eau écroulé.

« Que se passe-t-il, bon sang ? » s'exclame le chauffeur en pivotant sur son siège.

Helmud est agité. Il commence à se balancer sur le dos de son frère. « Sang, sang, sang », chuchote-t-il. C'est un avertissement. L'officier le sait. Une manière de dire au chauffeur qu'il devrait se détendre. Mais l'homme insiste. «

Belze a une mission. Vous voulez lui mettre des bâtons dans les roues ? Je devrais vous dénoncer. Ingership... »

Il le frappe à la gorge. Sa tête heurte la glace. El Capitan descend de la berline, lesté par son frère, et, après quelques rapides enjambées, il ouvre la portière avant, tire le chauffeur par le revers de son costume. Ils titubent. D'un coup de tête, l'officier envoie l'autre à terre, dans la lueur des phares. Le front de Helmud lui percute l'arrière du crâne. Il donne un coup de pied dans les côtes de son adversaire, fait le tour de son corps recroquevillé et lui assène un nouveau coup dans les reins. Il referme ses doigts autour de l'arme passée à sa ceinture, envisage d'achever le vaincu d'une balle, puis décide de le laisser se débrouiller seul, ici au milieu des Terres mortes.

Le chauffeur se tord sur le sol et crache du sang, qui forme des mouchetures sur le sable. El Capitan tapote le capot de la voiture. Il se souvient de son cyclomoteur, que c'était presque comme de voler. Il s'assied sur le siège du conducteur, essuie le tableau de bord, empoigne le volant à deux mains. Il connaissait tout ce qu'il y avait à connaître au sujet des avions, mais il sait à

présent qu'il ne montera jamais dedans. Néanmoins, peut-être que ceci lui procurera une sensation comparable, ne serait-ce que vaguement. Il abaisse la vitre et siffle entre ses dents. « Pressia ? »

Cette dernière réapparaît, l'air un peu revigorée.

« Monte à l'arrière. Le chauffeur ne se sent pas très bien. C'est moi qui conduis. »

La jeune fille obtempère. Elle ne pose pas de question. L'air dans l'habitacle a quelque chose

d'électrique. El Capitan met le moteur en route, passe en marche arrière, recule, puis repasse en marche avant. Il tourne le volant pour éviter le chauffeur. Les roues patinent, avant de trouver l'adhérence et, avec un grondement rauque que l'homme ressent dans ses côtes, le véhicule bondit, laissant un tourbillon de fines particules dans son sillage, où une Poussière ne tarde pas à prendre forme. El Capitan la voit dans son rétroviseur, éclairée par ses feux arrière. Tel un animal attiré par le sang, la créature effectue un brusque mouvement en direction du corps du chauffeur, pris dans une frénésie de sable, et fait voler son chapeau à travers les Terres mortes.

PARTRIDGE

MÈRES

Il y a un petit accroc dans la couture de la taie opaque qui recouvre la tête de Partridge. Il entrevoit des lambeaux de ce qui l'entoure, mais pas assez pour déterminer où il se trouve. Il sait que Bradwell et lui sont escortés par les femmes lourdement armées et leurs enfants : muscles saillants, larges arrières-trains, dos puissants et cambrés - de tous côtés. L'une d'elles est en tête. Elle porte une vieille lanterne (du type lampe de camping), attachée à un bâton avec du ruban adhésif et qu'elle tient en hauteur. Elle fait danser des ombres sur toute la troupe. Il voit comment marchent celles qui ont des enfants dans la partie supérieure de leur corps. Celles dont la progéniture est dans les jambes vacillent et peinent, d'une démarche devenue lourde à force d'efforts et d'équipées. Certaines n'ont pas d'enfant et, à côté des autres, elles ont l'air nues, amenuisées, comme réduites à l'état de miniatures.

Les oiseaux dans le dos de Bradwell sont calmes. Ils doivent réagir à sa peur, à moins qu'il n'éprouve plus d'inquiétude dans ce genre de situation. Peut-être est-ce l'un des avantages d'être mort. Peut-être les oiseaux savent-ils simplement à quel moment se tenir tranquilles.

De temps à autre, Bradwell demande où ils vont, sans obtenir de réponse. Les femmes sont silencieuses. Quand leurs rejetons jacassent ou geignent, elles les bercent ou extirpent quelque chose d'une poche et le leur fourrent dans la bouche. À travers la déchirure, Partridge n'aperçoit les gamins qu'à de brefs moments, observant depuis une jambe, s'accrochant à une taille, enveloppés par un bras. Leurs yeux sont étrangement brillants, leurs sourires éveillés. Ils toussent également mais, au contraire des enfants du marché, leur toux n'est pas rauque.

Il se rend compte que les femmes les entraînent hors des Terres fondues. De plus en plus de gravats jonchent le sol, des restes de ciment et de bitume qui lui font penser qu'ils se dirigent vers ce qui était autrefois un centre commercial. Il se tord le cou de manière que la fente soit devant ses yeux. En plus de la lanterne, une autre femme tient une lampe de poche dont le faisceau lumineux balaie les vestiges environnants. On reconnaît un fronton de cinéma : on y lit encore un S, un O, un L et un E, et Partridge se rappelle les soles - les poissons plats. Où se situaient leurs yeux, déjà ? Les autres boutiques ne sont pas identifiables - vidées de tout ce qui méritait d'être sauvé. Même le verre et le métal ont été emportés. Il subsiste quelques dalles de plafond, puis, miraculeusement, le faisceau s'enfonce profondément dans les ténèbres et révèle un tube de néon intact.

Leurs pas ont cessé de résonner. Ils s'approchent de quelque chose de grand et qui semble presque solide. Il distingue l'un de ces monstrueux bâtiments industriels en ruine dans lesquels on enfermait

jadis les gens mis à l'écart de la société, comme Mme Fareling, ou ceux que rongait un virus. Ils progressent groupés le long des décombres. Une voix déclare : « J'ai vécu ici pendant trois ans. Dans l'aile des femmes. Chambre 1284. La nourriture sous la porte. Extinction des feux après la prière. »

Le garçon remue la tête sous le tissu pour voir la femme. C'est l'une de celles qui n'ont pas d'enfant.

« Je n'avais qu'une prière, murmure une autre. Sauvez-nous, Sauvez-nous, Sauvez-nous ! »

Personne ne parle longuement. Ils continuent à marcher jusqu'à ce que quelqu'un dise : « En bas ! » Au même moment, Partridge sent le sol se dérober sous ses pieds, après quoi il heurte une marche dure et dégringole un escalier.

« Bradwell ! Tu es toujours là ? lance-t-il.

☐ Je suis ici.

☐ La ferme ! » C'est une voix d'enfant.

Ils avancent en file indienne dans ce qui est probablement un vaste sous-sol, à en juger d'après l'acoustique du lieu. La température tombe brutalement. L'air est humide. Le silence règne, ainsi qu'une odeur de renfermé. Partridge est poussé sur les genoux. Ses mains sont toujours liées dans son dos. On lui ôte alors vivement la taie d'oreiller de la tête, et il est heureux de respirer librement, de retrouver sa pleine vision. Une dizaine de femmes au moins, elles aussi en armes, certaines avec des enfants et d'autres sans, se pressent autour d'eux. Le garçon aux oiseaux, à qui on a également retiré sa cagoule, est agenouillé

à côté de lui. Il est rouge et semble comme hébété.

Partridge baisse le menton contre sa poitrine, s'efforçant de dissimuler ses traits immaculés. Il murmure à Bradwell : « C'était ça, le plan ?

☐ Je pense que nous sommes tout près, répond l'autre.

☐ Vraiment ? Près de quoi ? De la mort ? »

Le centre du sous-sol est vide et immense, le genre d'espace qui s'étend sous un immeuble, peut-être un ancien sanatorium. Mais sur les bords s'entasse toute une collection d'objets ordinaires déformés, rouillés, calcinés - de grandes roues, des pelles, des boules de bowling, des marteaux à panne ronde. Il y a aussi des rangées d'armatures de lit de camp pliées, de tubes d'acier et de seaux de ménage métalliques montés sur des roulettes.

Une femme se dresse devant eux. Elle porte un enfant blond d'environ deux ou trois ans, dont la tête est fusionnée avec son bras, figé dans une attitude protectrice. De l'autre côté, elle tient une tête de hache fixée à une batte de base-ball. Elle s'adresse aux prisonniers : « Morts, que faisiez-vous sur le territoire de Notre Bonne Mère ? »

Le front toujours incliné, Partridge jette un coup d'œil à Bradwell. Ce dernier répond : « Nous

sommes en mission, et avons perdu l'une des nôtres. Nous avons besoin de l'aide de votre Bonne Mère. Elle s'appelle Pressia. Elle a seize ans. Nous pensons que l'ORS s'est emparée d'elle, mais nous n'en sommes pas sûrs.

☐ C'est normal, rétorque la femme. L'ORS prend les gens à seize ans, Mort.

» Elle pousse un soupir de lassitude.

« C'est-à-dire que les circonstances ne sont pas ordinaires, parce que lui ne l'est pas. » Bradwell se tourne vers son camarade.

Celui-ci le regarde à son tour.

« Montre-leur ton visage ! »

Les yeux de Partridge s'agrandissent. Est-il offert en sacrifice ? Un Pur. Était-ce le plan dès le départ ? Il secoue le chef. « Non ! À quoi joues-tu ?

☐ Montre-leur ton visage ! »

Il n'a pas le choix. Les femmes attendent. Il relève le menton. L'assistance se resserre. Tous l'observent, bouche bée.

« Retire ta chemise ! ordonne celle qui est devant eux.

☐ C'est pareil, dit Partridge, alors qu'on lui délie les mains.

☐ Fais-le ! »

Il déboutonne sa chemise et l'enlève.

« C'est un Pur, affirme la femme.

☐ Exactement. »

La mère de l'enfant blond déclare : « Notre Bonne Mère sera contente. Elle est au courant des rumeurs à son sujet. Elle souhaitera le garder. Que désires-tu en échange ?

☐ Je ne peux quand même pas être vendu, proteste Partridge.

☐ Il est à toi, pour que tu le vendes ? demande la femme à Bradwell.

☐ Pas exactement, mais je suis certain qu'on peut s'entendre sur un prix.

☐ Peut-être ne voudra-t-elle en acquérir qu'une partie.

☐ Quelle partie ? fait l'intéressé. Seigneur !

- La mère du Pur est encore en vie, à ce que nous croyons. Il veut la retrouver.
- Cela aussi peut intéresser Notre Bonne Mère.
- En attendant, pouvez-vous faire passer le mot à toutes les mères au sujet de Pressia ? Elle a des cheveux noirs, des yeux bruns en amande et une tête de poupée

à la place d'une main. Elle est de petite taille. Elle a une cicatrice en croissant autour de l'œil gauche et des brûlures sur le même côté du visage. » Tandis que le garçon aux oiseaux décrit la jeune fille, Partridge se demande s'il a des sentiments pour elle. L'aime-t-il ou se sent-il seulement responsable ? Il n'a jamais imaginé que l'autre puisse tomber amoureux, mais c'est tout à fait possible, en effet. Ce n'est qu'un humain. Pendant un instant, il ressent presque de l'amitié pour lui, comme s'ils partageaient quelque chose, puis il se rappelle que Bradwell est en train de l'offrir en pièces détachées à des étrangères. La femme hoche la tête : « Je ferai passer le mot. »

PRESSIA

RAYON

Pressia ne sait pas très bien ce qui lui est arrivé dans la ferme. Elle a perdu connaissance sur le sol près de la porte d'entrée. Elle s'est réveillée sur la banquette arrière de la voiture, filant à travers les Terres mortes. C'est tout ce qu'elle se rappelle. Lui a-t-on fait respirer de l'éther ? L'a-t-on anesthésiée afin de lui faire un lavage d'estomac, après l'avoir empoisonnée ? Pourquoi Ingership lui aurait-il infligé tout cela ? Peut-être parce qu'il est manifestement fou, ainsi que sa femme. Comment expliquer autrement que celle-ci ait dit à la jeune fille qu'elle ne lui ferait pas de mal, alors qu'elle était en train de l'intoxiquer ?

Elle a une bosse à l'arrière du crâne, comme si elle avait heurté le sol - en luttant avec l'homme ? Elle s'est battue. Elle ne risque pas de l'oublier. Et maintenant, par intermittence, elle éprouve une douleur cuisante de la nuque au sommet de la tête, une vive sensation de brûlure. Elle ne se sent pas bien du tout. Elle a encore mal au cœur, avec en plus le ventre ballonné et des brûlures de l'œsophage. D'épaisses masses brumeuses se forment devant elle. Des massifs de fleurs qui s'épanouissent et se fanent chaque fois qu'elle cligne les paupières. Les sons lui parviennent étouffés, comme si elle les écoutait à travers une tasse appuyée contre un mur. Le vent ne lui a pas fait de bien. Il lui a soufflé

de la poussière dans les yeux, lui brouillant davantage la vue, et s'est introduit dans ses oreilles.

Et par-dessus le marché, le chauffeur a disparu. Pas de regard en arrière. El Capitan et Helmud sont tout ce qui lui reste. L'officier conduit à toute allure à

travers les Terres mortes, en direction de la ville. Des Poussières apparaissent de temps à autre dans la lumière des phares, et il fonce à travers. Leurs corps sont réduits en cendres et en débris qui se répandent sur le sol.

Elle sort l'appareil de localisation de son enveloppe. Le point lumineux se déplace à travers les

Champs de Ruines selon une trajectoire parfaitement rectiligne, et à une vitesse trop élevée pour être en train de suivre les aspérités du terrain. Elle se souvient de Bradwell lui expliquant qu'il attrapait les sortes de rats en se postant à l'extrémité des canalisations restées intactes sous les décombres, celles dans lesquelles la vermine seule peut se glisser. Ainsi, lui et Partridge ont dû trouver une puce, l'attacher à l'une de ces créatures et relâcher cette dernière.

« Nous devons nous rendre chez Bradwell, près des Champs de Ruines, déclare-t-elle. C'est le dernier endroit où j'ai vu le Pur.

☐ Tu le connais ?

☐ Oui.

☐ Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

☐ Pourquoi l'aurais-je fait ?

☐ Euh... » Il la regarde comme s'il devait réviser son jugement sur elle.

« Euh... » fait Helmud, qui la dévisage lui aussi. Elle remarque qu'il se tord les doigts avec inquiétude. El Capitan secoue les épaules et marmonne :

« Suffit !

☐ Suffit, répète Helmud.

☐ Tu ne peux pas tuer le Pur lorsque tu le trouveras, dit Pressia. Ils ne sont pas tous mauvais. Celui que nous cherchons est bon, en fait. Il a du cœur. Il recherche sa mère. Je comprends ça.

☐ Moi aussi, confie l'homme, surpris de la douceur de sa propre voix, triste et solitaire.

☐ Moi aussi, renchérit Helmud.

☐ Nous ne pouvons pas traverser la ville avec cette voiture. Elle attirerait trop l'attention.

☐ Je sais où vit Bradwell, j'irai.

☐ Tu n'es pas en état de faire le chemin à pied. En plus, l'un de nous doit rester ici. Je n'ai pas envie de voir cette belle mécanique détruite par une Poussière.

☐ Très bien. Je vais te dessiner un plan.

☐ Je connais un endroit où nous pouvons stationner à l'abri des regards. »

Peu après, il s'arrête devant un panneau d'affichage, appuyé contre l'abribus sur lequel il était juché auparavant et constituant une sorte d'appentis. Il se gare.

Tout près de là, un toit s'est effondré au-dessus d'une rangée de pompes à

essence. Ils s'en approchent, espérant trouver une protection contre le vent chargé de poussière. Un emblème avec un B et un P au milieu d'un grand cercle vert repose sur le sol. Cela signifiait quelque chose, autrefois. Pressia ne sait pas trop quoi.

Elle avise une tige métallique à leurs pieds, qui devait être le rayon d'une roue de moto. Elle n'a jamais été douée pour le dessin, mais elle pouvait démonter la montre de son grand-père et la remonter, arranger les mécanismes internes de Cricri et fabriquer sa petite ménagerie (la chenille, la tortue, les rangs de papillons) parce qu'elle était précise et minutieuse. Elle espère que ce souci du détail lui viendra en aide.

Dans la terre mêlée de cendres, elle entreprend de tracer un premier plan, une vue aérienne de la ville. Elle indique, à la périphérie des Champs de Ruines, l'emplacement de la boucherie de Bradwell, désignée par un X.

Quand El Capitan déclare avoir saisi, elle commence un deuxième plan - l'intérieur de la boucherie, y compris la chambre froide, où il a le plus de chances de trouver des indices laissés derrière eux par les garçons et des armes supplémentaires. Elle doit lui faire confiance, mais n'est pas certaine d'y arriver. Il est odieux, en réalité. Néanmoins, à travers toute sa violence et sa cruauté, elle distingue quelqu'un qui veut être bon. Après tout, au fond de lui, il ne tenait pas à jouer au Jeu. Dans un monde différent, serait-il une meilleure personne ?

Peut-être le seraient-ils tous. Peut-être, à la fin, est-ce le plus grand cadeau que puisse faire le Dôme : quand on vit dans un lieu où l'on jouit d'une sécurité et d'un confort suffisants, on peut prétendre avoir toujours pris les bonnes décisions, même face au désespoir. La façon épouvantable dont il traite Helmud peut être considérée comme une manière de cacher son amour pour lui, un sentiment qu'il ne peut manifester. Il n'a que son frère sur terre et il y a chez lui quelque chose de profondément loyal - instable et colérique, mais loyal. Et ce n'est pas sans valeur. Elle se demande comment il a perdu ses parents et s'il pense aussi souvent à eux qu'elle-même aux siens et à son grand-père. Toutefois, l'homme fait également preuve de méchanceté. Et c'est une chose dont elle est dépourvue. A-t-il conscience qu'en abandonnant le chauffeur dans les Terres mortes il le condamnait à être dévoré vivant par les Poussières ? Elle n'en est pas sûre. Elle se dit qu'il n'est pas impossible que l'autre ait survécu. Mais ce n'est qu'un vœu. Elle sait que c'est très improbable.

El Capitan se lève. « J'y vais. J'ai compris.

□ Compris », fait Helmud.

Il prend la carabine attachée dans son dos et la tend à la jeune fille. « Reste dans la voiture, quoi qu'il arrive. Tire sur tout ce qui bouge.

□ D'accord », acquiesce-t-elle, bien qu'elle ne soit pas certaine d'y arriver. Elle monte sur le siège du passager, referme la portière.

« Si tu dois décamper, fonce tout droit. Les clés sont sur le contact. Je me débrouillerai.

☐ Débrouillerai, répète Helmud.

☐ Je ne sais pas conduire.

☐ C'est mieux d'avoir les clés dans tous les cas. » Il pose sa main sur le capot. « Sois prudente. » L'officier a visiblement craqué pour la berline.

« Je n'irai nulle part », le rassure-t-elle. Elle a le sentiment d'avoir une dette envers lui. Qui d'autre l'aurait aidée ainsi ? Elle ne s'en serait pas sortie sans lui.

« Tu m'as amenée jusqu'ici. »

Il secoue la tête. « Prends soin de toi, d'accord ? » Il lève les yeux vers la silhouette lugubre de la cité en ruine. « Je vais suivre cette courbe, annonce-t-il. Je la connais. Elle me mènera à proximité des Champs de Ruines. Et elle me permettra de trouver mon chemin au retour. »

Pressia le regarde s'éloigner, mais sa vision est voilée. Cette portion des Terres mortes est entièrement recouverte de cendres. Les particules s'insinuent partout, tourbillonnent à travers le terrain plat. Celui-ci est parsemé de plaques d'asphalte qui s'étirent comme des cicatrices, souvenirs de l'autoroute qui jadis traversait la zone. La dernière chose qu'elle discerne est Helmud. Il se tourne et agite son bras long et fin. Puis, en l'espace de quelques secondes, lui et son frère s'évanouissent dans le lointain sombre et vapoureux. Elle doit éteindre les phares. Tout devient noir.

EL CAPITAN

CHAMBRE FROIDE

El Capitan se laisse glisser sur le toboggan de l'enclos d'abattage, passe devant les cuves, les étagères et sous les rails accrochés au plafond. Il tend la main et saisit un crochet. « Seigneur ! dit-il à son frère. Cet endroit est parfait.

☐ Parfait.

☐ On aurait réussi à survivre tout seuls ici, Helmud, tu sais ?

☐ Tu sais ?

☐ Ce salopard de Bradwell est un veinard.

☐ Un veinard. »

Ils sont arrivés ici plus vite que prévu. Les rues étaient calmes. Les rares personnes qu'il a croisées se sont écartées précipitamment de sa route, plongeant dans des ouvertures obscures ou s'enfuyant à toutes jambes dans les ruelles. Si elles ne les reconnaissaient pas précisément, tous les deux, elles remarquaient l'uniforme, ce qui suffit en général.

Il continue à marcher aussi vite que possible. Il doit admettre qu'il en pince pour cette satanée

bagnole. L'une des raisons pour lesquelles il a tabassé le chauffeur était qu'il désirait rouler pleins gaz à travers les Terres mortes. Aussi, oui, il veut y retourner sans tarder, mais c'est également parce qu'il souhaite mettre Pressia à l'abri. S'il revient et qu'elle a disparu, ou qu'elle est en morceaux, il n'est pas sûr de le supporter. Cette fille a quelque chose de spécial. Elle a bon cœur. Il n'a rencontré personne de comparable depuis longtemps - ou bien est-ce parce qu'il avait renoncé à chercher ?

C'est étrange d'avoir quelqu'un, là-bas, qui l'attend. On raconte des histoires, légendaires, d'amoureux qui sont morts l'un pour l'autre pendant les Détonations. Des gens qui, comme El Capitan, savaient que ça pouvait se produire. Ils avaient échafaudé des plans de fuite, fait des provisions de nourriture et convenu de lieux de rendez-vous. Cependant, ils ne s'y retrouvaient jamais. L'un attendait l'autre. Peut-être que, conformément au plan, chacun était censé patienter un certain temps (une demi-heure, quarante minutes), puis se rendre dans un endroit plus sûr. Mais ces amoureux attendaient toujours trop longtemps. Ils attendaient pour l'éternité. Jusqu'à ce que le ciel devienne rouge de braises. Il a entendu quelqu'un chanter une chanson à propos de ce genre d'amants et ne l'a jamais oubliée. C'était étrange. Le type était simplement debout dans la rue et fredonnait.

Suis debout sur le quai Plus aucun train ne vient.

La brume s'élève du sol Puis retombe doucement.

Je vois ma chère et tendre R'garder l'heure et sourire.

Elle sait que je l'attends Depuis le temps d'une vie.

Puis le vent la soulève

Et l'emporte avec lui

Les cendres se collent à mon visage

Et se dissolvent dans mes larmes.

La cendre et l'eau forment une belle pierre.

J'attends ici d'en faire autant.

L'officier était plus jeune, quand il a entendu la chanson, au cours d'une patrouille. L'un des soldats qui étaient avec lui a dit : « Bon sang, descendez-le.

» Mais il a répondu : « Non. Laissez-le chanter. »

Il entre dans la chambre froide et, effectivement, il aperçoit une des bêtes semblables à des rats dans une cage, ainsi que l'indiquait le plan de Pressia. Il songe à la voler. Elle est dodue. L'odeur de chair grillée est forte. Helmud commence à clapper de la langue, comme s'il appelait l'animal. « Mmm, gémit-il.

□ Oui, oui. Mmm. Mais nous devons rester concentrés. »

Le problème, c'est qu'il ne sait pas ce qu'il cherche. Quelque chose qui n'est pas à sa place ? Difficile quand on est dans un lieu où on n'est jamais venu auparavant. Il y a les deux fauteuils crevés, la cantine, les parois métalliques, les rails et les crocs. Il y a un seau contenant du tissu brûlé, les restes calcinés d'un sac à dos et une petite boîte métallique. Il saisit celle-ci, l'ouvre ; un curieux tintement s'en échappe, avant de s'arrêter tout seul. Il la fourre dans sa poche, juste au cas où elle aurait de l'importance.

Il se penche sous un crochet. Là se trouve la cantine.

Son frère reprend ses claquements de langue, pour attirer l'attention de la petite créature.

« Ferme-la, Helmud ! »

Ce dernier se débat, essayant d'atteindre l'animal, et fait perdre l'équilibre à

El Capitan. L'homme tombe sur un genou. « Bon Dieu, Helmud ! Qu'est-ce qui se passe ? »

Il sent alors quelque chose de pointu sous son genou. Il se relève. À ses pieds, il découvre un fragment de bijou. Il s'agit d'un oiseau brisé avec une pierre bleue en guise d'œil, passé à une chaînette d'or. Cela constituera-t-il un indice pour Pressia ? Il l'espère.

Il ramasse le collier et le glisse lui aussi dans sa poche. Il se dirige alors vers la cachette au bas du mur que la jeune fille lui a indiquée sur le plan. Il n'y a pas autant d'armes qu'elle l'avait dit. Peut-être la raison en est-elle que Bradwell et Partridge se déplacent avec tout un arsenal de guerre. Il tend la main et laisse courir ses doigts sur la lame effilée d'un couteau. Puis, il empoigne ce qui doit être un pistolet électrique. Il prend les deux et les met dans sa veste. Il inspire profondément une dernière fois - l'odeur de viande rôtie - et s'en va.

PARTRIDGE

VINGT

« Tu allais me donner à elles comme si j'étais ta propriété ! » s'indigne Partridge. Lui et Bradwell sont assis côte à côte sur des paillasses, dans une petite pièce, et, de même que dans le sous-sol où ils se trouvaient précédemment, un étrange bric-à-brac s'entasse contre les murs, faisant paraître l'espace plus exigü qu'il ne l'est en réalité. C'est comme si les mères avaient dépouillé les Terres fondues de tout ce qui pouvait avoir de la valeur et l'avaient entassé ici.

« Je n'allais pas te donner à elles. J'allais t'échanger. C'est complètement différent.

□ Dans les deux cas, je suis à elles.

□ Mais je les ai fait renoncer à cette idée, non ? » Le garçon aux oiseaux retire sa veste. Sa blessure à l'épaule est enflée, mais elle a cessé de saigner. Il roule son vêtement en boule pour s'en faire un oreiller et se couche sur le côté.

« Oui, elles vont se contenter d'un morceau. Super ! Un souvenir. C'est quoi, ce délire ?

□ Tu dois la vie à Pressia.

□ J'ignorais que tu le prendrais au sens littéral. C'est une expression, là d'où je viens.

□ C'est un luxe que vous pouvez vous offrir dans le Dôme. Pas ici. Ici, tout est affaire de vie ou de mort. Jour après jour.

□ Je me battraï. C'est instinctif. C'est plus fort que moi. Personne ne prendra une parcelle de moi sans que je me défende.

□ Je ne te le conseillerais pas, au vu de toute cette foule, mais tu feras ce que tu veux. » Bradwell tapote son oreiller de fortune pour lui donner une forme plus rebondie et ferme les yeux. Quelques minutes plus tard seulement, il ronfle comme un sonneur.

Partridge essaie de dormir, lui aussi. Il se recroqueville sur sa paille, ferme les paupières, mais ne parvient pas à détacher son attention des ronflements irréguliers de son voisin. Il se figure que l'autre a appris à dormir dans les pires circonstances. Lui, en revanche, a toujours été réveillé par le moindre bruit - l'un des enseignants faisant une ronde dans les dortoirs, quelqu'un sur les pelouses à une heure indue, le tac du système de filtration de l'air.

Il commence à sombrer dans le sommeil, mais ses pensées ramènent son esprit à l'état de veille - Bradwell, Pressia, la réserve de viande, ici et maintenant, la vieille femme morte, la Fête de la Mort, les mères. Lyda surgit dans son imagination, son visage dans la pénombre de l'exposition sur la Vie domestique, sa voix comptant : *un, deux, trois*. Sur la piste de danse, elle l'embrasse, sur la bouche, avec douceur, et il l'embrasse à son tour. Elle s'écarte de lui à nouveau mais, cette fois, elle le regarde comme si elle voulait graver ses traits dans sa mémoire, comme si elle savait qu'ils se voyaient pour la dernière fois - avant de se retourner et de s'enfuir. Il se tortille sur son lit. Il reste conscient un moment. Où est-elle à présent ? Puis, il sent le sommeil l'envelopper, et il rêve qu'il est un bébé. Sa mère le tient dans ses bras, tandis qu'elle vole à travers les ténèbres glacées. Ses plumes frémissent, ses ailes claquent dans le vent - ou bien s'agit-il des oiseaux de Bradwell ? Et fait-il noir parce que c'est la nuit ou parce que l'air est rempli de fumée ?

Une voix se fait entendre dans l'ombre : *seize, dix-sept, dix-huit...* Lyda comptant tout haut à l'exposition sur la Vie domestique, maintenant obscurcie par la fumée. Mais il effleure toujours la lame avec son doigt. Et la jeune fille dit : « Vingt. »

PRESSIA

TERRE

Pressia s'efforce de guetter des mouvements du terrain, l'apparition d'une arche de sable et de poussière, d'entonnoirs ou d'ondulations. La voiture est à

moitié cachée par le panneau d'affichage effondré. Les clés sont sur le contact. Elle sent encore les effets de l'éther, qui lui donnent une sensation de lourdeur. Elle s'assoupit, puis se réveille en

sursaut.

Sa main valide se crispe sur son fusil. Elle se demande si, parce que sa vue et son ouïe sont émoussées, son odorat est plus sensible. Les relents de pourriture font partie du paysage. Elle se souvient des œufs pâles et humides du dîner chez Ingership, des huîtres. Sa nausée reprend et elle ferme brièvement les paupières pour chasser son vertige.

Les yeux clos, elle voit Bradwell et Partridge en train de dîner dans une vaste salle à manger. Elle sait que de telles choses sont possibles, maintenant qu'elle a visité la ferme, mais pas vraiment, pas toujours, pas pour eux. Elle se représente le visage du garçon aux oiseaux, ses prunelles, sa bouche. Il la regarde. Il est sur le point de parler.

Elle rouvre les paupières. C'est presque l'aube. Une bande pâle se dessine à l'est.

Elle entend un chuintement - le sable qui se déplace ? Si une Poussière surgit, elle la descendra. Il le faut. Est-ce mal d'abattre quelque chose qui veut vous tuer ?

A travers les brumes de sa vision, elle distingue des morceaux de pneus éclatés, la carcasse rouillée d'un camion de livraison et, plus loin, quand le vent s'apaise un instant et que les particules qu'il charrie retombent, elle aperçoit un pli là où l'horizon rencontre la peau grise du ciel. Quelque part dans cette direction se trouve la ferme, ainsi qu'Ingership et sa femme, dont l'épiderme disparaît sous un bas.

Elle cherche à discerner la silhouette d'El Capitan émergeant des ruines de la cité derrière elle. Son poing-tête-de-poupée, déjà noirci par la cendre, la regarde avec insistance, comme s'il attendait quelque chose d'elle. Elle avait l'habitude de lui parler quand elle était petite, et elle était persuadée que la poupée la comprenait. Il n'y a personne ici pour voir celle-ci. Pas même le Dôme, l'oeil bienveillant de Dieu. Dieu est Dieu. Elle tente de se remémorer la crypte, la magnifique statue derrière le plexiglas fendu. « Sainte Wi », murmure-t-elle, comme si c'était le début d'une prière. Pour quoi veut-elle prier ? Elle veut se rappeler une des histoires de son grand-père - pas le garçon abattu d'une balle, pas le chauffeur dévoré par les Poussières, ni ces dernières qui pourraient l'avaler, elle.

Et voilà qu'une anecdote lui revient. Il y avait une fête italienne chaque été, lui a autrefois raconté le vieil homme. Avec des tasses à thé si grandes qu'on pouvait s'asseoir dedans et tourner, des jeux auxquels on gagnait un poisson rouge dans un sac en plastique rempli d'eau. Le poisson semblait grossir quand on faisait le tour du sac : plus gros, puis plus petit, puis plus gros à nouveau. Le sol fait des remous sous le revers du vent, et Pressia ne se sent pas tranquille. Elle cligne les yeux instinctivement, pour essayer d'éclaircir sa vision, mais elle ne parvient qu'à la rendre plus floue. Les remous et le vent ont l'air d'être en désaccord entre eux. C'est alors qu'elle découvre une paire d'yeux. Sa gorge se noue. Elle appuie sur le bouton dans la poignée afin d'ouvrir sa glace. Rien ne se passe. Elle est obligée de démarrer la voiture. Elle saisit les clés. Elle les fait tourner dans les deux sens. Elle n'obtient que des clics. Elle manie les clés avec plus de force et l'engin se réveille, tout vibrant d'énergie. La Poussière continue à gronder et bouillonner. La jeune fille presse le bouton. La

vitre s'abaisse. Le vent chargé de cendres s'engouffre dans le véhicule. Elle lève son fusil et l'arme. Ses mains tremblent. Elle hésite, puis tente de viser. Son attaquante se laisse tomber à terre. Redevenue invisible, mais proche. Pressia est figée. La cendre tournoie dans l'habitacle. Elle est prête à tirer, mais c'est la première fois qu'elle se sert d'une arme à feu. Elle n'est pas officier. Elle n'est qu'une fille de seize ans. Même si elle donnait au Dôme ce qu'ils veulent, que deviendrait Partridge ? El Capitan et Helmud ? Son grand-père ? Elle l'imagine dans son lit d'hôpital, son sourire, les pales floues du ventilateur logé

dans sa gorge. Y avait-il une infime lueur d'inquiétude dans ses yeux ? Était-il en train de l'avertir ?

Qu'arrive-t-il ici quand vous n'avez plus d'utilité ? Elle connaît la réponse. Elle chuchote : « Pardonnez-moi ! » parce qu'elle est convaincue d'avoir déjà

échoué à aider son aïeul. Elle voit Sainte Wi dans son esprit, ses traits délicats. C'est sa prière : « Pardonnez-moi ! »

C'est à ce moment qu'elle sent une vive secousse parcourir son fusil. Elle refuse de le lâcher. Des bras apparaissent aussitôt après. Ils sont puissants, constitués de terre, non humains, munis de griffes. Ils l'attrapent par les épaules et commencent à la tirer hors du véhicule. Elle se cramponne à son arme, mais n'est plus en position de faire feu. Elle frappe la poitrine de la Poussière avec la crosse.

Elle sait que la voiture est son plus sûr abri. Elle doit rester à l'intérieur. Elle étend le bras en arrière et coince le poing tête-de-poupée dans le volant, mais elle se laisse arracher son fusil au cours de la manœuvre.

La Poussière continue à la tirer. Elle répand une odeur de décomposition - fétide et mêlée à celle de la rouille. Elle l'extirpe du volant, fait sortir la partie supérieure de son corps de la berline. Pressia se retient avec les jambes. Mais alors, elle lève les yeux par-dessus l'épaule de son attaquante. Derrière celle-ci, une bande de sable dessine une épine dorsale, avec des lamelles fichées de part et d'autre, comme des côtes.

La créature est trop forte. Les jambes de la jeune fille cèdent. Toutes deux tombent à la renverse. La Poussière lâche prise. Pressia roule jusqu'au fusil, le ramasse, se met à plat ventre et tire. Son adversaire retombe en petits morceaux sur le sol.

L'espèce de colonne vertébrale s'approche d'elle à son tour. Elle se relève et vise, mais la chose glisse sous ses pieds, comme un requin sous un canoë. Elle se retourne et voit la terre se soulever comme la mer par gros temps. Les Poussières grouillent, se dressent.

L'une d'elles, à sa gauche, est de la taille d'un loup. Une autre s'élance en hauteur tel un geyser de plus de cinq mètres. Elle pivote sur elle-même et tire, pivote encore une fois et tire, sans perdre de temps à évaluer les dégâts qu'elle inflige. Elle recule vers la voiture dans l'espoir de s'y enfermer. Où est El Capitan ? A-t-il suivi la mauvaise courbe du terrain ?

Une nouvelle créature de la taille d'un loup se jette sur elle et la fait s'écraser sur la terre compacte. La chose n'a pas de museau et, pourtant, elle sent le souffle chaud sur son cou, sa figure. Elle décoche

un coup de crosse dans ce qu'elle pense être des flancs. Un grognement s'élève.

La jeune fille s'écarte en rampant.

La colonne vertébrale s'enroule alors autour de son corps, fait voler son arme et entreprend de l'étouffer. Le fusil atterrit aux pieds de la Poussière-loup. Ensuite, elle entend un cri. El Capitan ?

L'épine dorsale bat en retraite. Un couteau traverse l'air et la sectionne en deux. Elle se ramollit et s'affaisse sur le sol. La lame, un couperet en fait, s'enfonce dans la terre avec un bruit mat.

L'officier apparaît. « Je suis allé chez le boucher », fait-il. Ils sont totalement cernés à présent. Ballottant Helmud sur son dos et brandissant un second couteau, l'officier s'attaque à trois colonnes de sable tordues et en vient promptement à bout - leur tranchant le corps. Ce qui leur restait de vie s'échappe avec un sifflement, et les résidus de cendre et de sable pleuvent sur les Terres mortes.

Pressia fait feu aussi vite que possible. El Capitan lui crie quelque chose mais, à cause de son ouïe affaiblie et des coups de feu, elle ne distingue pas ses paroles.

Une Poussière s'abat sur elle, la clouant au sol. Elle lui agrippe la poitrine. La jeune fille se redresse sur les genoux et frappe le tronc de son attaquante, qui réussit néanmoins à lui enserrer le cou. Tendant les muscles de la nuque pour résister à l'étranglement, elle laisse tomber son arme et tente de se dégager. Elle suffoque. Soudain, El Capitan surgit à son côté. Il attrape la créature à la gorge. Il appuie le canon d'un pistolet électrique sur ce qui paraît être une tête, presse la détente. La Poussière s'effondre.

Pressia cherche sa respiration.

L'homme saisit sa main et y glisse un objet petit et dur. « Prends-le. »

Elle n'arrive pas à parler.

« C'est peut-être utile. »

Une nouvelle créature arrive sur eux. El Capitan ramasse le fusil et le décharge sur elle. Une autre s'éloigne en chuintant.

La jeune fille observe le pendentif dans sa main. Elle le reconnaît immédiatement. Cela signifie que Bradwell a ramené Partridge à la boucherie après qu'elle a disparu. Il est possible qu'ils soient encore ensemble. Mais pourquoi est-il brisé ? Qu'est devenue l'autre moitié ?

Elle lève les yeux. Les Poussières pullulent. Quelque chose lui étreint la taille. Elle se défend de toutes ses forces. Chacun de ses coups de pied fait gicler de la cendre et du gravier. Elle s'aide de ses poings et de ses ongles, mais se sent lentement happée par la terre même, affamée. Elle essaie de se libérer et voit une armée de créatures s'approcher. Celle qui la tient va-t-elle l'entraîner dans le sous-sol et l'y dévorer ? Elle sent la peur panique de l'étouffement monter en elle. Elle ne veut pas être enterrée vivante.

Le monde vacille autour d'elle. Il danse et sautille. Elle continue à se battre, mais elle a été empoisonnée, anesthésiée, vaincue. Elle est affaiblie, a faim et soif. Sa vue, déjà brouillée, s'obscurcit.

Elle hurle le nom d'El Capitan. Il lui répond et, à travers les gerbes de terre soulevées par la lutte, elle l'entrevoit, bataillant avec Helmud sur son dos. Il est encore debout, mais ses adversaires sont de plus en plus nombreuses. Il est près de la voiture, dont elle aperçoit les reflets d'encre. Les Poussières le projettent contre le flanc de la berline. Il s'affale sur le sol. Ils vont mourir ici. Elle fait des moulinets avec ses bras, enfonce ses bottes dans le corps de son attaquante. Elle fronce les paupières et pense à l'œil bleu du cygne. Le monde vire au bleu, de même que le battement dans ses oreilles, la pulsation dans son cou - jusqu'à El Capitan qui devient bleu, la voiture, les Poussières. Elle se tourne vers les collines grises, indigo maintenant, et cherche le visage de sa mère, celui de son père. Elle sait que c'est idiot. Ils ont disparu. Cependant, son esprit tente de trouver un réconfort avant de mourir. La maison. Où est la maison ?

La terre l'aspire. Elle sent les grognements sourds des Poussières résonner à

travers son corps. Elle rouvre les yeux et les Terres mortes sont encore plus mortes - cendre, mort et sable terne.

Elle lutte toujours, le poing serré sur le pendentif, boxant, mais sans effet. Elle est épuisée. Elle a perdu l'enveloppe avec ses instructions et l'appareil de localisation. La photographie de son grand-père - elle la revoit à présent en imagination. Elle s'est volatilisée également, comme si elle n'avait jamais existé. Où est-il ? Qu'est-il arrivé à Cricri ? Les reverra-t-elle jamais ? El Capitan et Helmud sont-ils morts ? Ont-ils pu parvenir jusqu'à la voiture ?

Elle entend un tambourinement et pivote vers ce qu'elle croit être sa dernière vision. Des pas qui martèlent le sol. Un nuage de cendres, puis le rayonnement d'un visage, celui d'un enfant dans les bras de sa mère. On dirait l'image oubliée de sa mère, comme si celle-ci n'avait jamais été hachée en morceaux par l'explosion d'une baie vitrée.

« Pressia ! lui lance-t-elle. Tiens bon ! »

Une main surgit.

Ensuite, son champ visuel se réduit aux dimensions d'un trou d'aiguille, qui devient noir à son tour.

PRESSIA

SACRIFICE

Pressia revient à elle, la joue posée sur quelque chose de dur. Elle a des élancements dans la tête. Elle aperçoit un pneu usé. Mais il n'appartient pas à la longue voiture noire. Elle est au beau milieu d'une pièce et le pneu est de petite taille. Il est relié à un engin à moteur équipé de lames. Une tondeuse à gazon ?

Elle se demande si elle est en train de rêver, s'il s'agit d'une sorte de vie après la mort. Un sous-sol

consacré à l'entretien des pelouses ? C'est ça, l'outre-tombe ?

Elle tente de s'asseoir.

Des voix l'entourent, des murmures. Quelqu'un hausse le ton à côté d'elle :

« Attends ! » C'est une femme. « Prends ton temps ! »

Elle se recouche sur le côté. Les Poussières lui reviennent à l'esprit. El Capitan leur tirant dessus avec son pistolet électrique. La mère et l'enfant. Elle ferme les yeux. « El Capitan et Helmud, dit-elle.

☐ Les deux hommes dans la voiture ? Des amis à toi ?

☐ Sont-ils morts ?

☐ Nous étions là pour toi, pas pour eux. Leur vie n'est d'aucun intérêt pour nous.

☐ Où suis-je ? » Elle regarde autour d'elle et découvre des visages : des femmes et des enfants qui tournent autour d'elle, comme si elle se trouvait à

bord d'une de ces tasses à thé dont son grand-père lui a parlé. Les gosses sont fusionnés avec leurs mères. Elle les observe l'un après l'autre.

« Tu es ici. Avec Notre Bonne Mère. »

Une mère ? Elle n'en a pas. La pièce est froide et humide. Elle frissonne. Des corps se déplacent de tous côtés et, derrière eux, il y a des récipients empilés, des jouets fondus, une rangée de boîtes aux lettres tordues, un tricycle à moitié

dissous.

Elle se redresse. Une femme lui prend le coude et l'aide à s'agenouiller. Elle tient un enfant blond (à moins qu'ils ne soient deux ou trois) à la tête duquel son bras est mélangé, dans un geste protecteur. « C'est Notre Bonne Mère, dit-elle, l'index pointé droit devant elle. Incline-toi. »

Pressia lève les yeux et voit une femme assise sur un fauteuil de bois, renforcé à l'aide d'une corde en plastique. Elle a un visage simple, petit et délicat, une mosaïque. Une seule lampe l'éclaire, qui fait miroiter les éclats de verre. Sa peau diaphane a presque entièrement recouvert les perles autour de son cou. On dirait un rang de tumeurs à la forme parfaite. Le tissu de sa chemise est fin, une sorte de gaze. On distingue à travers celui-ci les contours d'une grande croix incrustée dans le ventre, la poitrine et jusqu'à l'intérieur de la gorge de la femme, repoussant ses épaules en arrière. Cela l'oblige à se tenir droite. Elle porte une jupe longue et n'est armée que d'un tisonnier. Il est posé sur ses genoux.

La jeune fille baisse le front respectueusement et attend ainsi que Notre Bonne Mère lui dise que ça suffit. Aux pieds de cette dernière, les armes de Bradwell sont disposées en bon ordre. Le garçon

doit donc être là, lui aussi. D'une façon ou d'une autre, il existe un lien entre tout ceci et lui. Serait-ce qu'après sa disparition il s'est lancé à sa recherche ? Et Partridge ? Son cœur s'accélère dans sa poitrine. Elle se sent brièvement remplie d'espoir, avant de prendre conscience que cet arrangement d'armes signifie également que leur propriétaire a été désarmé, voire abattu.

Ont-ils laissé le collier afin qu'elle le trouve ? Ont-ils disparu ?

Le collier. Où est-il maintenant ?

Le sang a afflué dans sa tête et elle a un éblouissement. Cependant, elle ne bouge pas. Elle attend que la femme au tisonnier lui adresse la parole, ce qui finit par se produire : « Redresse-toi. » Elle lève le front. « Tu te demandes, toi aussi, pourquoi une croix. Étais-je nonne ? pieuse ? Ai-je été fusionnée en prière ? Comment ? »

Elle secoue la tête. Ses pensées n'ont pas encore été jusque-là. La femme fait-elle référence à l'objet dans sa poitrine ? « Ce ne sont pas mes affaires, répond-elle.

□ Nos histoires sont tout ce que nous possédons. Elles nous préservent. Nous les partageons avec les autres. Elles ont de la valeur. Comprends-tu ? »

À ces mots, la jeune fille se rappelle la première fois qu'elle a entendu Bradwell dans la cave, cette même idée de préserver le passé. Bradwell - elle ne sait pas comment elle réagirait si elle apprenait sa mort. Notre Bonne Mère la fixe du regard. Elle lui a posé une question. Impossible de se la rappeler. Pressia hoche la tête. Est-ce la bonne réponse ?

« Je vais t'offrir la mienne en guise de cadeau. J'étais debout devant une fenêtre au cadre métallique, continue son interlocutrice en passant un doigt le long de la croix logée dans son sternum. Le visage immobile, je fixais le ciel frémissant, une main appuyée sur la vitre. » Elle lève sa paume, truffée de tessons. « Est-ce que tu conçois combien j'ai été proche de la mort ? »

La jeune fille opine du chef. Sa mère a été tuée par une pluie de verre. « Les armes, dit Pressia en les désignant du doigt.

□ Des présents du Mort qui nous a amené le Pur, qui est aussi un Mort. Tous les hommes sont des Morts pour nous. Tu dois le savoir. »

Cela implique-t-il qu'ils sont vivants ou non ? Ces femmes éliminent-elles systématiquement les mâles qui croisent leur route ? Est-ce la raison pour laquelle elles les appellent ainsi ?

Un brouhaha s'élève derrière Pressia. Elle se retourne.

Partridge et Bradwell sont poussés dans la pièce. Ils sont ici. Vivants. Avec un cœur qui bat dans leur poitrine, une respiration qui gonfle leurs poumons. Elle se sent si soulagée qu'elle est au bord des larmes.

« À genoux, Morts ! À genoux devant Notre Bonne Mère ! » crient leurs geôlières.

Les deux garçons prennent place de part et d'autre de la jeune fille. Ils n'ont pas l'air très frais. Leurs yeux traduisent l'épuisement, leurs vêtements sont en piteux état et couverts de cendres. Néanmoins, Bradwell sourit. Son regard brille. Il est heureux de la voir, et cela suscite chez elle une sensation de chaleur au niveau de la poitrine et des joues.

« Pressia, murmure Partridge. Elles t'ont retrouvée ! »

Ainsi, elle n'a pas été capturée, mais retrouvée ? L'ont-ils cherchée pendant tout ce temps ? Elle était si sûre qu'ils prendraient des chemins différents ! Que l'un continuerait à suivre les traces de sa mère, tandis que l'autre recouvrerait son indépendance. Le garçon aux oiseaux a survécu parce qu'il n'a autorisé

personne à devenir un poids pour lui. Alors, pourquoi est-il parti à sa recherche ?

Notre Bonne Mère claque dans ses mains, et l'assistance quitte la pièce, remonte les escaliers. Seule reste une femme avec un balai semblable à une lance. Elle se dresse devant la porte.

« Nous avons cru que ces deux-là faisaient partie d'une Fête de la Mort. Nous ne participons pas à ce genre de sport mais, lorsqu'il leur arrive de pénétrer sur notre territoire, nous en abattons le plus grand nombre possible avant qu'ils ne se dispersent. » Notre Bonne Mère passe ses doigts menus dans la poignée du tisonnier.

« Je suis ravie que vous ne les ayez pas tués ! » s'exclame Pressia. Cela lui donne l'espoir qu'El Capitan et Helmud ont également survécu. Ce n'est pas impossible.

« Moi aussi. Ils sont en mission. » Notre Bonne Mère se lève avec difficulté. Le croisillon fusionné au milieu de son buste l'oblige à pousser avec les bras sur les accoudoirs de son siège. Elle s'avance d'un pas raide. « Nous les avons aidés dans leur mission en partie parce que tu es une fille. Nous avons foi en la nécessité de sauver nos soeurs. Cependant, il y a autre chose. Une chose qui est en rapport avec la quête du Pur. » Elle décrit lentement un cercle autour de la pièce. « Un Pur a de la valeur à mes yeux. À tout le moins, une valeur sentimentale. » Elle adresse un signe du menton à la garde, qui s'approche alors de Partridge et pointe sur sa gorge l'extrémité de son balai. « J'ai l'impression que sa démarche n'est pas ordinaire, et qu'il n'est pas non plus un Pur ordinaire. Qui es-tu ? Qui sont les tiens ? »

Le garçon regarde Bradwell, les yeux écarquillés. Pressia sait ce qu'il est en train de penser - doit-il révéler le nom de son père ? Cela lui permettra-t-il d'avoir la vie sauve ? Ou, au contraire, sera-t-il plus que jamais une cible ?

Bradwell hoche la tête affirmativement, mais Partridge ne semble pas lui faire confiance. La jeune fille se demande ce qui s'est passé entre eux depuis sa disparition. Immobile, le Pur pose les yeux sur elle à présent. Il déglutit, la pointe de lance dirigée sur sa pomme d'Adam.

« Ripkart Willux. On m'appelle Partridge. »

Notre Bonne Mère sourit et dodeline de la tête. « Bien, bien, bien ! » Elle se tourne vers Pressia. «

Tu vois comme il a manqué de franchise. Il retient des informations, n'est-ce pas ? Il a des choses à dire qu'il ne dit pas. Les Morts se comportent ainsi. Ils sont incapables d'honnêteté.

☐ Je ne retiens rien, proteste l'intéressé.

☐ Les Morts n'adressent pas la parole à Notre Bonne Mère sans y être invités

! » s'écrie la femme au balai-lance, avant de lui assener un grand coup dans le dos.

Celle au tisonnier ne parle plus qu'à la jeune fille, à présent. « Quand les Détonations ont frappé, beaucoup d'entre nous étaient ici, seules, dans leurs maisons ou enfermées dans leurs voitures. Certaines ont voulu sortir dans la cour pour voir le ciel ou, comme moi, se mettre à la fenêtre. Nous avons serré

nos enfants sur nos poitrines. Ceux que nous avons pu rassembler. Et il y avait celles d'entre nous qui étaient prisonnières, agonisantes. Nous étions toutes abandonnées à la mort. C'était nous qui soignons les mourants. Nous avons enveloppé les cadavres, enseveli nos petits et, lorsqu'ils étaient trop nombreux, nous avons érigé des bûchers et brûlé leurs corps. Les Morts... ce sont eux qui nous ont fait ça. Nous les nommons Père ou Mari ou Monsieur. Nous avons été

témoins de leurs plus noirs péchés. Tandis que nous claquions les volets de nos maisons, tels des oiseaux pris au piège, et que nous nous tapions la tête contre les murs de notre prison, nous les observions. Nous seules savons combien ils se haïssaient eux-mêmes, avaient honte d'eux-mêmes, quels étaient leur faiblesse, leur égoïsme, leur dégoût, et comment ils ont tourné ça d'abord contre nous (et contre leurs propres enfants), puis contre le monde entier. » Elle se rassied. « Ils nous ont laissées mourir et nous voilà contraintes de porter des enfants qui ne deviendront jamais plus grands que nous, et que nous porterons pour toujours. Notre amour est notre fardeau. »

La pièce est plongée dans le silence. Pressia se demande un instant ce qui est arrivé à l'enfant de Notre Bonne Mère - à moins qu'elle n'en ait eu plusieurs. Elle ne présente pas d'autre trace de fusion qu'avec la croix métallique, le verre des carreaux. Leurs corps ont-ils été incinérés ?

« Où avais-tu disparu ?

☐ L'ORS m'a capturée et m'a fait suivre un entraînement d'officier. Au début, j'ignorais pourquoi. Je suis allée dans un avant-poste, une ferme. Un officier vit là avec sa femme et travaille pour le Dôme. Ils cultivent des aliments...

☐ ... immangeables. Nous sommes au courant. Nous sommes parvenues à apprendre cela, mais pas beaucoup plus. Nous les surveillons.

☐ Ils tiennent mon grand-père. Il est dans le Dôme. Comme otage, je suppose. Je suis chargée de livrer le Pur et sa mère à Ingership. Il y a des Forces spéciales dehors, des superespèces sauvages. C'est à elles que je suis censée remettre les prisonniers.

☐ Des Forces spéciales ? En dehors du Dôme ? s'étonne Partridge.

☐ J'ai ordre de chercher tout ce qui peut ressembler à des médicaments quand nous serons auprès de ta mère. Ils pensent qu'elle est dans une sorte de bunker.

☐ Si le Dôme croit qu'elle est là, c'est bon signe, non ?

☐ Ça veut dire que nous devons la retrouver avant eux, remarque Bradwell. Nous avons de la concurrence.

☐ Ma mère et moi ne pouvons plus revenir en arrière. Plus jamais.

☐ Nous sommes en mesure de vous aider, déclare Notre Bonne Mère. Il n'est pas dans mes habitudes de parler aux Morts, mais les circonstances l'exigent. Nous devons évoquer la question du paiement. Voyez-vous, nous avons ramené

votre amie et, si vous souhaitez sortir vivants des Terres fondues, notre protection sera probablement la bienvenue. »

Pressia interroge Bradwell du regard. Ont-ils vraiment besoin des mères ? Il fait signe que oui.

« J'ignore si nous possédons la moindre chose de valeur à vous offrir en échange », dit la jeune fille.

Notre Bonne Mère baisse les yeux sur les armes. « D'où proviennent-elles ?

☐ D'une boucherie, répond le garçon aux oiseaux.

☐ Êtes-vous boucher ?

☐ Non. Je suis tombé sur cette boutique quand j'étais enfant, juste après les Détonations.

☐ Vous voulez des armes ? » demande Pressia

La femme la regarde et sourit. « J'ai toutes celles qu'une fille peut désirer. »

Elle tend la main. « Passe-m'en une. »

Pressia ramasse l'un des couteaux, le lui tend par le manche et s'incline.

« Étais-tu avec ta mère à la fin ?

☐ Oui.

☐ Perte plus perte égale perte, fait son interlocutrice en touchant la lame du doigt. Tu comprends ou non.

☐ Quel genre de paiement attendez-vous exactement ? »

Notre Bonne Mère se penche en avant et s'adresse directement à Partridge. «

Nous t'observions depuis un certain temps quand mes femmes sont intervenues. Sais-tu combien de gens auraient pu te tuer jusqu'à présent et de combien de manières différentes ? »

Il secoue le chef.

« Si tu veux retrouver celle que tu cherches, tu auras besoin de notre aide. La question est de savoir si tu es prêt ou non à consentir un sacrifice pour atteindre ton but ? »

Il regarde ses camarades.

« C'est à toi de répondre », souffle Bradwell.

Notre Bonne Mère dirige le couteau sur Partridge. « C'est ainsi que je vois les choses. Tu es ici depuis suffisamment longtemps, non ?

☐ Suffisamment longtemps pour quoi ?

☐ Pour ne plus être un Pur.

☐ Je ne saisis pas ce que vous sous-entendez par là. » Pressia songe aux cicatrices, aux brûlures, aux marques, aux fusions et, à la vue du poignard, aux amputations.

« La pureté est un poids. C'est ce que nous avons découvert. Quand tu cesses d'être pur, que tu n'as plus à protéger ton état, tu deviens libre. »

Le garçon secoue la tête avec violence. « C'est un fardeau qui ne me gêne pas !

☐ J'aimerais que ma rétribution soit également un cadeau pour toi. Je peux mettre fin à ta pureté. Tu ne comprendras jamais vraiment, mais je peux faire de toi l'un des nôtres, jusqu'à un certain point. » Elle lui sourit. Il se tourne vers la jeune fille. « Explique-lui que ce n'est pas nécessaire. On peut envisager une autre forme de paiement. Je suis le fils de Willux. Ce n'est pas sans intérêt, n'est-ce pas ? Un accès direct.

☐ Tu n'es plus dans le Dôme, rappelle Notre Bonne Mère.

☐ Non, proteste Pressia, on peut trouver autre chose. »

La femme fait signe que non.

Bradwell demande doucement, posément : « De quoi parle-t-on au juste ?

☐ Seulement un bout.

☐ De quoi ? Un doigt ? »

L'estomac de la jeune fille se noue. *Plus de sang. Plus de perte, pense-telle. Non.*

« Un auriculaire », précise Notre Bonne Mère, tenant le manche du couteau à

deux mains. Elle regarde Partridge. « Les femmes peuvent te maintenir au sol. »

Pressia se sent comme si un animal, à l'intérieur de sa poitrine, grattait avec ses griffes pour s'échapper. Elle imagine, impuissante, ce que doit être le sentiment du Pur. Il la fixe avec un air de désespoir. Seul Bradwell semble admettre qu'il n'existe pas d'autre moyen de s'en sortir. « C'est un présent, dit-il. Tu t'en tires bien. Un petit doigt, c'est tout.

□ Je me passe très bien de cadeau. Je suis reconnaissant de ce que j'ai. Je suis heureux que Pressia soit de retour. C'est amplement suffisant. »

La jeune fille veut dire à Notre Bonne Mère de lui prendre quelque chose à

elle, mais elle n'ignore pas que cela la mettrait en colère. Cette femme hait les Morts. Elle la mépriserait pour un tel sacrifice. Pressia se fait alors la réflexion suivante : Ne devrait-il pas payer ? Il s'agit de sa mère, après tout. Il est sorti du Dôme pour la retrouver ; qu'espérait-il ?

« Elles vont nous renvoyer dehors sans protection, les prévient Bradwell. Nous ne retrouverons jamais ta mère parce que nous serons morts. »

Partridge est paralysé, blême. Sa respiration est haletante.

La jeune fille pose son regard sur lui. Elle énonce la vérité crue : « Nous mourrons. »

Le garçon observe ses doigts. Il se tourne vers son camarade. Il a déjà mis la vie de ses deux compagnons en danger. C'est le moins qu'il puisse faire, et il a l'air d'en être conscient. Il s'approche de Notre Bonne Mère et place sa main sur la table. « Maintiens-la, dit-il à Bradwell. Pour que je ne la retire pas brusquement. »

L'autre lui serre le poignet si fortement, que ses phalanges blanchissent. Il replie ses doigts, à l'exception de l'auriculaire.

La femme place la pointe du couteau à côté du petit doigt tendu et, d'un mouvement rapide, abaisse la lame sur l'articulation médiane. Le son (qui ressemble à celui d'un bouchon qui saute) stupéfie Pressia. Partridge n'a pas eu le temps de crier. C'est arrivé trop vite. Il contemple sa main, le sang formant rapidement une flaque sur la table, son moignon. Curieusement, son visage n'exprime rien, comme s'il était anesthésié. Puis, ses traits se tordent à mesure que la douleur l'envahit. Il lève les yeux au plafond.

Notre Bonne Mère tend à Bradwell un chiffon et une bandelette de cuir. «

Serre bien. Garde-le en hauteur. »

Le garçon enroule la bandelette autour du doigt sectionné. Il le tient dans son poing, puis presse le chiffon ensanglanté contre le cœur de Partridge. Un bouquet. C'est ce qui vient à l'esprit de la jeune fille - des roses rouges, le genre de chose qu'on voyait dans les vieux magazines de la cantine.

Notre Bonne Mère ramasse la seconde moitié de l'auriculaire, la tient dans le creux de sa main. « Emporte-le dans ta chambre. Des femmes attendent de l'autre côté de cette porte pour vous escorter.

- ☐ Il reste encore une chose, déclare Bradwell.
- ☐ Laquelle ?
- ☐ La puce dans le cou de Pressia. Elle est en état de marche.
- ☐ Pas du tout, fait l'intéressée.
- ☐ Si, elle l'est ! repartit le garçon avec emphase.
- ☐ Aucune de nos puces ne fonctionne plus. Qui se soucierait de nous, alors que nous errons ici, dépossédés de tout ?
- ☐ Pour une quelconque raison, ils vous ont réunis toi et Partridge. Ça m'apparaît évident maintenant. » Bradwell s'adresse à la maîtresse du lieu « Y a-t-il des médecins ou des infirmières ici ? Quelqu'un d'habile ? »

La femme passe derrière la jeune fille. Elle lui empoigne les cheveux et les relève, dévoilant sa nuque. Elle effleure du doigt une cicatrice *ancienne, une sorte* de nœud privé de sensibilité. Pressia sent un frisson lui parcourir le dos. Elle ne veut pas qu'on lui charcute le cou. Notre Bonne Mère annonce d'un ton neutre : « Il te faudra un couteau, de l'alcool, des chiffons propres. Je te ferai apporter le tout. Tu te chargeras toi-même de cette tâche, Mort.

- ☐ Non ! lance Pressia à Bradwell. Dis-lui que tu ne le feras pas. »

Le garçon fixe ses mains. Il secoue la tête. « La puce est dans sa nuque. C'est dangereux.

- ☐ Tu es un bon boucher.
- ☐ En fait, ce n'est pas du tout mon métier.
- ☐ Tu ne commettras pas d'erreur.
- ☐ Comment en êtes-vous si sûre ?
- ☐ Parce que, dans le cas contraire, je te tuerai. Ce serait pour moi un plaisir. »

Ces paroles ne les rassurent pas. Bradwell paraît encore plus nerveux. Il frotte la cicatrice sur sa joue.

« Allez-y ! »

La garde au balai-lance les précède jusqu'à la porte. Partridge a les genoux qui flageolent un peu et la jeune fille n'est guère plus solide sur ses jambes. Avant de sortir, celle-ci se retourne vers Notre

Bonne Mère, qui berce l'un de ses bras avec l'autre, penche la tête, regarde son biceps gauche. Là, on voit la gaze de sa chemise être aspirée et se gonfler alternativement - c'est tout ce qui reste de son enfant, un nourrisson : des lèvres violettes, une bouche sombre incrustée dans son bras, toujours vivante, respirant.

PRESSIA

CONTE DE FÉES

Ils sont conduits jusqu'à une petite pièce avec deux paillasses sur le sol. La garde ferme la porte derrière eux. Partridge se laisse glisser contre le mur pour s'installer sur son grabat. Il serre sa main blessée sur sa poitrine. Pressia ne peut s'asseoir. Elle a la tête qui bourdonne. Quelqu'un qui n'est pas même boucher est censé l'opérer ? « Je n'arrive pas à croire que tu comptes sérieusement m'ôter cette puce, dit-elle à Bradwell. Tu n'y parviendras pas. Tu le sais, n'est-ce pas ? N'essaie même pas de t'approcher.

- ☐ Ils savent où tu te trouves en permanence. C'est ce que tu veux ? Tu aimes tellement le Dôme, à ce qu'on dirait, que je ne serais pas surpris que tu veuilles être leur marionnette.
- ☐ Je ne suis pas leur marionnette ! Tu es parano. Cinglé !
- ☐ Assez cinglé pour être parti à ta recherche.
- ☐ Je ne t'ai demandé aucune faveur.
- ☐ Ton grand-père l'a fait, et aujourd'hui je le rembourse. »

Elle a le souffle coupé. Est-ce pour cela qu'il est venu à son secours ? Parce qu'il devait une faveur à son aïeul, qui lui avait recousu la joue ? « Eh bien, considère-toi comme acquitté de ta dette. Je n'ai jamais voulu être le fardeau de personne.

- ☐ Ce n'est pas ce que je voulais dire. Écoute...
- ☐ Silence ! s'écrie Partridge. Fermez-la ! » Il est pâle et tremblant.

« Je suis désolé pour ton doigt, dit Pressia.

- ☐ Nous avons tous fait des sacrifices, déclare Bradwell. Le temps était venu pour lui aussi d'en consentir un.
- ☐ Bien ! » Elle le déteste maintenant. Il l'a retrouvée parce qu'il avait une dette. Rien de plus. Pourquoi le lui avoir jeté à la figure ? « Très compréhensif.
- ☐ C'est drôle de te voir en uniforme de l'ORS, persifle-t-il. Regarde ces brassards. Tu es devenue officier ? Voilà un groupe de gens vraiment sympathiques. Ils sont compréhensifs, *eux* !
- ☐ J'ai été kidnappée et on m'a obligée à revêtir ces habits. Tu penses que ça me fait plaisir ? » Sa

voix manque de conviction parce que, en fait, elle aime l'uniforme, et l'autre l'a sans doute deviné.

« Arrêtez ! intervient Partridge. Il a raison, Pressia. Ils nous ont manipulés pour que nous nous rencontrions. Qui sait depuis combien de temps ils t'ont localisée ? La question est : pourquoi toi ? »

Elle s'assied à côté de lui. « Ça n'a aucun sens, dit-elle. Je ne comprends pas.

□ Il y a une chose dans les paroles de Notre Bonne Mère que je ne peux m'ôter de l'esprit. » Bradwell s'accroupit et dévisage Partridge. « Tu dissimules quelque chose. Tu n'es pas franc.

□ Je dissimule quoi ? Je vous ai tout dit. On vient de me couper le doigt. Fous-moi donc un peu la paix. »

Pressia se souvient du collier. Elle fouille ses poches et, dans l'une d'elles, sent le dur contour du pendentif en forme de cygne, le bord de ses ailes. A-t-elle eu le temps de le mettre en sécurité avant de s'évanouir ? Quelqu'un l'a-t-il trouvé dans son poing et glissé dans son pantalon ? Elle est soulagée de ne pas l'avoir perdu. Elle le sort et le tient dans sa paume. « C'est bien vous qui avez laissé ça pour moi ? Comme signe ? »

Partridge hoche la tête. « Tu l'as trouvé. »

Elle se rappelle avoir joué à « Je me souviens » avec lui, en échangeant des souvenirs. Elle lui a parlé du poney pour son anniversaire, et lui de l'histoire pour s'endormir, avec un méchant roi et une femme cygne - tel le cygne du pendentif avec son œil bleu. Elle regarde Bradwell. « Ce n'est peut-être pas qu'il dissimule quelque chose. C'est juste qu'il ignore ce qui est important.

□ Et qu'est-ce qui est important ? s'exclame Bradwell. J'aimerais bien le savoir.

□ La femme cygne ? demande Pressia à Partridge. Raconte-moi l'histoire. »

Le garçon n'a pas raconté cette histoire à voix haute depuis la fois où il a tenté de le faire pour son frère, Sedge, après les Détonations. À cette époque, il avait encore en mémoire le rire de sa mère mais, par la suite, l'atmosphère du Dôme était si stérile qu'il avait l'impression que les odeurs et les goûts, et même les souvenirs, étaient aspirés par une poche d'air dans sa propre tête. Aribelle Cording Willux - toutes les modestes traces d'elle disparaissaient peu à peu. Il en était conscient. Une semaine seulement après la catastrophe, il avait commencé

d'oublier le son de sa voix. Mais à présent, il est certain que, s'il l'entendait, même une seule note, tout lui reviendrait brutalement.

« L'histoire débute ainsi. » Il entreprend de narrer le conte tel qu'il se l'est répété à lui-même pendant des années. « Avant d'être une femme cygne, c'était une jeune fille cygne qui avait sauvé un jeune homme de la noyade ; celui-ci en avait profité pour lui voler ses ailes. C'était un prince. Un méchant prince. Il l'obligea à l'épouser. Il devint un méchant roi.

» Le roi se croyait bon, mais il se trompait.

» Il y avait aussi un bon roi. Il vivait dans un autre pays. La femme cygne n'était pas encore au courant de son existence.

» Le méchant roi lui donna deux fils. L'un était comme le père, c'est-à-dire fort et ambitieux. Le second était comme elle. »

Il est énervé et, bien qu'il soit encore faible, il doit se lever et faire quelques pas. Il a à peine conscience de lui-même. Il touche les choses autour de lui avec sa main mutilée - le brancard d'une brouette, des rainures et des fissures dans le mur de parpaings. Il s'immobilise et demande le collier à Pressia. Il le tient, exactement comme sa mère lui a dit de le faire quand elle racontait cette histoire. Il sent le tranchant des ailes sous ses doigts. Il poursuit.

« Le méchant roi mit les ailes dans un seau au fond d'un vieux puits à sec, et le garçon qui était comme elle entendit un froufroutement s'en échapper. Une nuit, il descendit dans le puits et trouva les ailes. La femme les mit et prit avec elle le garçon qu'elle put - celui qui lui ressemblait et ne lui résista pas -, puis elle s'envola au loin. »

Mais alors, il s'interrompt à nouveau, en proie à un étourdissement.

« Qu'y a-t-il ? s'inquiète Pressia.

☐ Continue ! l'encourage Bradwell. Vas-y !

☐ Il a besoin de temps pour se rappeler. »

Cependant, le problème n'est pas là. Partridge se souvient parfaitement de l'histoire. La raison pour laquelle il s'arrête est qu'il ressent presque la présence de sa mère. Avec le récit, c'est une part d'elle qui est restituée. Il marque une pause pour s'en imprégner, et aussitôt elle s'évanouit. Dans ce genre d'instant, il se remémore ce que c'était, d'être un petit garçon. Il revoit ses bras et ses jambes d'enfant en perpétuel mouvement. Lui reviennent en mémoire les franges de la couverture bleue sous laquelle ils s'asseyaient dans la maison près de la plage, la sensation du pendentif dans son poing, telle une grosse dent acérée.

« La femme cygne devint une messagère ailée. Elle emmena son fils avec elle dans le royaume d'un bon roi. Elle informa celui-ci du plan qu'avait échaudé le méchant roi pour envahir son pays, et qui était de faire rouler du feu depuis le sommet d'une montagne afin de tuer tout le monde sur son passage. Tous les sujets du bon roi périraient dans une boule de feu, et cette nouvelle terre, purifiée par le brasier, appartiendrait au méchant roi.

» Le bon roi tomba amoureux de la femme cygne. Il ne l'obligea pas à se défaire de ses ailes. Ici, elle pouvait être à la fois une jeune femme et un cygne. Et pour cette raison, elle s'éprit de lui à son tour. Il lui donna une fille - aussi belle que sa mère, une merveille.

» Et il fit creuser un grand lac pour éteindre le grand incendie lorsque celui dévalerait la pente de la montagne. Toutefois, comme il était distrait par son amour pour elle, les eaux n'étaient pas prêtes

quand les flammes arrivèrent. »

Il se sent mal. Son cœur bat fortement dans sa poitrine. Il peine à reprendre son souffle ; mais il s'efforce de parler calmement. Il sait que l'histoire a une signification. Pourquoi ne leur a-t-il rien dit au sujet de la plage et des pilules ? Il connaît le sens de tout cela, n'est-ce pas ? Sa mère n'avait-elle pas l'habitude de leur indiquer où étaient cachés leurs cadeaux d'anniversaire grâce à des énigmes en vers ? Son père a inauguré cette tradition quand ils sortaient ensemble, quand ils étaient amoureux. On aimait les devinettes, dans la famille. Que veut dire celle-ci ?

« Aussi, quand le brasier roula dans leur direction, la femme cygne chercha à mettre ses enfants en sûreté. Elle les emmena au pays du méchant roi.

» Elle confia sa fille - dont tous ignoraient l'existence - à une dame stérile, afin qu'elle l'élève.

» Elle rendit son fils à son foyer d'origine, où il serait toujours traité en prince.

» Après cela, il fut temps pour elle de rejoindre le bon roi, parce que sinon le mauvais la tuerait. Mais tandis qu'elle s'esquivait, son fils lui attrapa le pied avec ses deux mains noires de suie. Il ne lui permettrait pas de partir tant qu'elle ne lui aurait pas promis de ne pas trop s'éloigner. — Creuse-toi une cachette souterraine, la supplia-t-il, ainsi tu pourras continuer à me surveiller. »

» Elle acquiesça. Elle lui dit : — Je laisserai des traces à ton intention, afin que tu me retrouves. De très nombreuses traces. Menant toutes à moi. Tu les suivras quand tu seras assez grand. »

» Elle abandonna ses ailes et rampa au sein même de la terre.

» Et c'est à cause des mains noires du garçon que le cygne a les pattes noires. »

Sa mère était une sainte.

Il aime cette version des choses.

Elle est morte en sainte - sauf que maintenant, il sait qu'elle a survécu. Il l'avait déjà compris quand son père avait dit : *Ta mère est un éternel problème*. Puis quand la vieille femme tuée lors de la Fête de la Mort avait dit : *Il lui a brisé le cœur*. Il en est sûr maintenant. Le cygne n'est pas qu'un cygne. C'est un médaillon scellé - *mon phénix*.

Il répète : « Elle rendit son fils à son foyer d'origine, où il serait toujours traité en prince. »

Qu'y avait-il dans les gélules bleues ? Pourquoi l'a-t-elle forcé à les avaler, alors qu'il était sûr qu'elles ne servaient qu'à le rendre davantage malade ? *Plus de pilules*, pleurerait-il. Non, *s'il te plaît*. Mais elle continuait. Il devait les prendre toutes les trois heures. Elle le réveillait au beau milieu de la nuit. Dans quel but lui administrait-elle des gélules accroissant sa résistance ? Voulait-elle le sauver

? Savait-elle que, un jour, il aurait une chance de devenir une meilleure version de lui-même (un membre des superespèces), et préférerait-elle le rendre inutilisable ? Comment les pilules l'immunisaient-elles contre le codage comportemental ? Pourquoi cela, et seulement cela ?

Si elle n'était pas une sainte, alors qu'était-elle ?

Une traîtresse ?

Il reprend : « Et c'est pourquoi la femme cygne a les pieds noirs », mais cette fois, sa phrase sonne comme une question.

Pressia n'est pas certaine d'avoir bien saisi. Un conte de fées. C'est tout. Attendait-elle autre chose ? Non. Ça n'a aucun sens.

Partridge regarde Bradwell. « Tu as une idée derrière la tête au sujet de ma mère.

☐ Aribelle Cording Willux, fait l'autre, comme si ce nom en lui-même l'étonnait un peu.

☐ Dis-le !

☐ Dire quoi ? rétorque le garçon aux oiseaux, mais la jeune fille sent elle aussi que c'est bien lui qui retient des informations, comme dirait Notre Bonne Mère.

☐ Tu sais quelque chose, l'accuse-t-elle à son tour. À quoi joues-tu avec nous ? Tu veux qu'on te supplie ? »

Bradwell secoue la tête. « Le cygne aux pattes noires, c'est un conte japonais. J'ai été élevé par un spécialiste de ce type de choses. Et le récit traditionnel est différent. Il n'y a pas de second roi. Il n'y a pas de troisième enfant - une jolie petite fille. Il n'y a pas de boule de feu qui dévale de la montagne. Et à la fin, la femme est censée se servir de ses ailes pour s'envoler. Pas s'enfoncer sous terre.

☐ Et alors ? fait Partridge.

☐ Alors, ce n'est pas une simple histoire pour s'endormir. Ta mère te transmettait un message codé. Tu es supposé le déchiffrer. »

Pressia sent des picotements sous la peau de la tête de poupée. Elle la frotte avec sa main valide pour apaiser sa démangeaison. Elle aimerait connaître le sens de l'histoire, mais cela lui fait peur en même temps. Pourquoi ? Elle ne le sait pas trop.

« Je ne comprends pas », dit Partridge, mais il y a dans le conte quelque chose qui touche profondément la jeune fille. Il parle de séparation et de perte.

« Tu comprends très bien, en réalité », affirme Bradwell d'un ton neutre. Pressia se souvient de ce que Partridge lui a expliqué à propos de cette histoire. « Tu pensais que ton père était le mauvais roi qui avait volé les ailes ; c'est toi qui me l'as confié. » Elle a la tête lourde. Son cœur bat vite. Il n'y a

pas que ça. Elle sent que ce n'est que la surface des choses.

« Je croyais qu'elle avait une raison d'aimer cette histoire, d'ordre personnel. Mes parents ne s'entendaient pas.

☐ Et ? demande Bradwell.

☐ Dis-le-moi, toi. Tu sembles avoir déjà tout deviné, comme d'habitude.

☐ Elle avait deux fils, dit l'autre rapidement. Ensuite, elle t'a emmené au Japon alors que tu étais bébé, elle est tombée amoureuse du bon roi et a eu un enfant de lui. Qui est le bon roi exactement ? Je l'ignore. Mais il était puissant. Il était informé. »

Pressia jette un coup d'œil à Partridge, qui se tient avec raideur - à cause de la peur ou de la colère ? Bradwell a l'air troublé, voire ému par tout ce qu'il a entendu. Il considère les deux autres alternativement. La jeune fille est censée lire dans ses pensées. Il n'en est rien. Pourquoi semble-t-il tout à coup si excité ?

« Allez, Pressia ! lui lance-t-il, presque suppliant. Tu n'es pourtant pas qu'une petite fille embarrassée par une poupée ? Tu as déjà pigé. Tu sais déjà.

☐ Une petite fille ? Je croyais que j'étais le même genre de nana que tant d'autres ou, mieux encore, une simple dette dont tu devais t'acquitter. » Elle touche son poing. « Je n'ai pas besoin que tu me dises qui je suis. » Mais en prononçant ces mots, elle se demande si elle n'est pas restée une gamine à

certains égards. Quelques jours plus tôt seulement, elle s'apprêtait à passer sa vie dans un placard de l'arrière-boutique d'un salon de coiffure. Elle n'aspirait qu'à se terrer et à vivre à travers des images de magazines, dans son rêve de l'Avant et du Dôme.

« Tu n'as jamais été ni comme toutes les autres, ni une simple dette. Tu m'entends ?

☐ Contente-toi de nous expliquer l'histoire !

☐ Dis-nous le fond de ta pensée ! renchérit Partridge.

☐ OK. Voici comment je vois les choses. L'homme avec lequel ta mère a eu un enfant, il était au courant de tout ce que faisaient (ou essayaient de défaire) les Japonais. La résistance aux radiations. Ta mère lui fournissait des informations. Sur ce point, je suis d'accord avec sa décision. Certains Japonais étaient vraiment des gars bien, si tu veux mon avis. Mes parents partageaient la même vision des choses. » Il marque une pause. « J'ai quasiment oublié leur visage. » Il fixe Partridge. « Pourquoi ton codage est-il inachevé ? Pourquoi n'étais-tu pas un bon spécimen ?

☐ Ils ont tenté de pousser le codage plus loin mais j'étais résistant. Ça ne prenait pas avec moi.

☐ Comment ton cher papa a-t-il réagi à cela ?

- ☐ Ne l'appelle pas comme ça !
- ☐ Je parie que ça le rendait fou.
- ☐ Écoute, je le déteste plus que quiconque. Je suis son fils. Je peux le haïr mieux que personne. »

Ils deviennent tous trois silencieux.

Partridge continue : « Je hais sa condescendance, sa réserve. Je le hais pour ne l'avoir jamais vu rire à gorge déployée, ni pleurer. Je hais son hypocrisie. Je déteste sa tête - son léger et constant tremblement, comme s'il me désapprouvait en permanence. Sa manière de me regarder comme si j'étais un bon à rien. » Il parcourt la pièce des yeux. « Donc, était-il heureux de constater que mon corps rejetait le codage ? Non. Il ne l'était pas.

- ☐ Parce que ?
- ☐ Parce qu'il a dans l'idée que ça a un rapport avec ma mère.
- ☐ Il l'a sous-estimée. À mon avis, elle savait tout de l'Opération Phénix, de même que la personne qui lui a offert le pendentif. Cette personne avait fait de *Phénix* un petit nom, peut-être pour en retourner le sens. Ta mère devait savoir ce que son mari et les siens avaient en tête - la destruction de masse, la survie du Dôme et, pour finir, après la régénération de la Terre, l'émergence de sa superespèce. Et peut-être a-t-elle prévenu l'autre camp. *La femme cygne est devenue une messagère ailée*, pas vrai ? Ils ont essayé de mettre un terme au projet, de sauver des gens. Mais à un certain moment, elle s'est aperçue qu'ils manquaient de temps... Je ne pense pas que Willux se soucie beaucoup de ce que sa femme soit morte ou non - il l'a déjà laissée pour morte une fois. Regrette-t-il de ne pas l'avoir éliminée ? N'est-ce que cela - une vengeance ?

Manipule-t-il son unique fils encore vivant à la seule fin de s'assurer que sa femme est morte ? Ou bien la survie de cette dernière signifie-t-elle qu'elle détient quelque chose, une information qu'il voudrait obtenir ?

- ☐ Tu ne le connais pas », rétorque Partridge, mais d'une voix si atone que cela sonne comme une reddition.

L'autre fixe le sol et hoche la tête. « Regarde ce qu'il nous a fait. C'est à nous de le haïr plus que toi. »

Pressia observe son poing, rappel d'une enfance qu'elle n'a jamais vraiment connue. « Quel rapport avec moi ? » Elle ne parvient pas à avoir les idées claires. Un martèlement résonne dans sa tête. Elle est consciente que sa vie est en train de basculer, mais elle ignore dans quel sens. Elle scrute les lanières de plastique que porte la poupée en guise de franges, le petit trou entre ses lèvres. Ses joues sont brûlantes. Tout le monde autour d'elle sait quelque chose. Personne ne veut rien dire. N'a-t-elle pas déjà compris par elle-même ? Tout est là, dans l'histoire pour s'endormir, mais elle ne le distingue pas. « Comment l'ORS et le Dôme connaissaient-ils mon existence ? Pourquoi cherchaient-ils à me faire rencontrer Partridge ? »

Celui-ci glisse les mains dans ses poches et contemple le sol. A-t-il déjà fait le lien dans son esprit, lui aussi ? Peut-être est-il plus intelligent que Bradwell ne l'a prétendu.

« Tu es la petite fille, lâche ce dernier. Dans le conte. Tu es le bébé du bon roi. »

Elle examine Partridge avec acuité.

« Toi et lui...

□ Tu es mon demi-frère ? demande la jeune fille. Ma mère et la tienne...

□ ... sont une seule et même personne », complète le garçon.

Elle entend le son de son propre cœur. Rien d'autre.

Sa mère est la femme cygne. Elle est peut-être en vie.

PRESSIA

PUCE

Pressia ne pense plus qu'à toutes ces choses qui ont peut-être cessé d'être vraies. Son enfance entière a-t-elle été inventée par son grand-père ? Ce dernier est-il même bien son parent ? La souris géante avec des gants blancs à

Disneyland, le poney pour son anniversaire, le gâteau à la crème glacée, les tours de manège en tasse à thé, le poisson rouge dans un sac en plastique gagné

à la fête italienne, le mariage de ses parents à l'église, la réception sous une tente blanche. Y avait-il quoi que ce soit de vrai dans tout ça ?

Cependant, elle se souvient d'un poisson. Ce n'est pas celui qui était dans les récits de son aïeul, qu'il a fourré dans sa mémoire. Pas celui de la fête italienne. Non. Il y avait un aquarium et un gland attaché à un sac, ainsi qu'une conduite de chauffage sous la table qui semblait ronronner. Elle était emmitouflée dans le manteau de son père. Elle était à califourchon sur ses épaules et se penchait sous des branches couvertes de fleurs. Elle sait que c'était son père. Mais sa mère : était-ce bien la femme dont elle brossait les cheveux, qui avait un doux parfum, ou celle du portable, qui fredonnait une chanson à propos d'une fille sous une véranda et d'un garçon qui voulait qu'elle s'enfuit avec lui ? Est-ce la raison pour laquelle elle avait fait un enregistrement ? Parce qu'elle ne pouvait être là ? Qu'elle avait dû rejoindre sa véritable famille, ses fils légitimes ?

Quelqu'un lui repassait consciencieusement la chanson, même quand elle en était lassée. *Une femme stérile*, c'était l'expression employée par Partridge dans l'histoire de la femme cygne.

Ces choses n'ont jamais été un conte. Elles sont réelles. La chanson est dans sa tête, avec son accompagnement de guitare - « Jusqu'à la Terre promise » et la fille montera dans sa voiture, et disparaîtra au loin avec lui. À l'extérieur de la pièce, quelqu'un déverrouille la porte et l'ouvre.

C'est la garde au balai-lance. Elle apporte de l'alcool et une pile de chiffons soigneusement pliés, de la gaze, une bandelette de cuir semblable à celle utilisée pour stopper l'hémorragie de Partridge, ainsi qu'un objet enveloppé dans un tissu

- probablement un couteau. Bradwell prend le tout et, sans un mot, la femme repart, repoussant la porte derrière elle et faisant entendre une nouvelle série de clics. Pressia ferme les yeux une seconde pour s'armer de courage.

« Ça va aller ?

☐ Je préférerais que quelqu'un d'autre s'en occupe. Je ne veux plus recevoir de faveur de ta part.

☐ Pressia, ton grand-père n'est pas la seule raison pour laquelle je suis parti à ta recherche. J'ai dit ça comme ça. Je ne sais pas pourquoi. Mais ce n'est qu'une partie de la vérité... »

Elle le coupe. « N'en parlons plus ! » Elle ne veut plus entendre d'histoire pour l'instant, en particulier s'il s'agit d'une tentative de Bradwell pour se racheter.

Elle s'étend sur le ventre, à même le sol, et rabat son col. La cloche qu'elle a trouvée devant le salon de coiffure est toujours dans la poche de sa veste, où

elle forme comme une bulle d'air. Elle l'avait oubliée, mais elle est contente de la sentir là en ce moment même : elle lui rappelle qu'elle revient de loin. Elle coince la tête de poupée sous son menton. Elle ferme les paupières, respire l'odeur du sol - la saleté, la suie, de vagues relents de pétrole. Bradwell écarte ses cheveux de chaque côté de sa nuque. Son toucher la surprend - si léger, comme un frôlement de plume.

Il répète : « Ça ira. Je vais faire attention.

☐ Arrête de parler. Contente-toi d'agir.

☐ Tu vas te servir de ça ? Mon Dieu ! » s'exclame Partridge.

La jeune fille revoit dans son imagination les couteaux de boucher. « Tu l'as déjà passé à l'alcool ? Il faut qu'il soit propre ! » C'est ça, un frère aîné ? se demande Pressia. Toujours sur le dos de sa cadette ? Surprotecteur ?

« Tu me fais de l'ombre ! s'écrie Bradwell.

☐ Je ne tiens pas à regarder. Crois-moi ! »

La jeune fille entend Partridge s'éloigner à l'autre bout de la petite pièce. Il traîne les pieds. Lui aussi est en train de digérer tout ça, pense-t-elle. Voilà qui change l'image qu'il se faisait de sa mère, non ? Une sainte a-t-elle une liaison et un enfant avec un autre homme ? Comment prend-il la nouvelle version de l'histoire ? Dans les circonstances présentes, elle songe plus volontiers à lui qu'à

elle-même, mais ces réflexions s'appliquent aussi à elle. Pourquoi son grand-père ne lui a-t-il pas dit

la vérité ? Pourquoi lui a-t-il menti pendant toutes ces années ? Mais en même temps, elle connaît la réponse. Il a dû trouver cette petite fille et l'adopter.

Si elle et Partridge ont la même mère, et si ce dernier est blanc, alors sa mère doit être blanche - elle serait allée au Japon, serait devenue une traîtresse, une espionne ? Elle est la femme de la photographie prise sur la plage, mais aussi celle du portable, qui chante une berceuse. A-t-elle enregistré celle-ci parce qu'elle s'apprêtait à abandonner sa fille ? La photographie - les cheveux de sa mère agités par la brise, ses joues brûlées par le soleil, son sourire à la fois joyeux et triste. Qui, dans ce cas, est la femme de son imagination - la jeune et belle Japonaise morte à l'aéroport ?

Son père doit être japonais (le bon roi du conte de fées) ; par conséquent, qui était le type aux cheveux blonds et aux pieds tournés vers l'intérieur, qui n'en jouait pas moins au football sur les terrains de sport du collège ? Était-ce quelqu'un de cher à son grand-père ? Son fils disparu ?

Tout ceci, elle doit en faire part à sa mère si elle la retrouve un jour, si elle est vraiment en vie - et le reste jusqu'au *moment où* elle la rejoindra. Son désir n'a pas changé, sinon que maintenant elle a l'espoir (réel) de la rencontrer un jour.

Mais cet espoir est-il bien fondé ? Son grand-père est la seule personne en qui elle a jamais vraiment eu confiance, et pourtant il lui a caché la vérité durant tout ce temps. Si elle ne peut se fier à lui, à qui d'autre ?

Bradwell lui nettoie le cou avec de l'alcool. À moins que ce ne soit de la liqueur ? C'est froid et ça lui donne la chair de poule.

« Les puces étaient une mauvaise idée. Pour mes parents, avec toute leur théorie du complot, il était hors de question que j'en aie une. Ils ne voulaient pas qu'un mégapouvoir soit en mesure de me localiser à tout moment. Ça va trop loin. Les puces font de vous une cible.

☐ Attends », murmure Pressia. Elle n'est pas prête.

Le garçon se rassied.

Elle s'agenouille.

« Qu'y a-t-il ?

☐ Partridge, dit-elle doucement.

☐ Oui ? » répond celui-ci.

Elle hésite entre différentes questions. Elle en a plein la tête.

« Qu'y a-t-il ? Demande-moi tout ce que tu veux. Quoi que ce soit. »

Sa voix semble désincarnée, comme s'il n'était qu'un rêve, totalement irréel, ou une réminiscence. Il a des souvenirs de leur mère. Était-elle trop jeune pour en avoir gardé ? *Les souvenirs sont comme*

l'eau, disait son grand-père. Ça n'a jamais été aussi vrai. Ou bien a-t-elle oublié la femme parce que celle-ci n'a fait qu'un bref passage dans sa vie ? A-t-elle également donné sa fille à une personne stérile ? « Te rappelles-tu de moi ? Enfants, nous sommes-nous déjà

trouvés ensemble ? »

Partridge ne répond pas tout de suite. Peut-être est-il noyé dans le flot de sa mémoire, lui aussi, ou hésite-t-il à inventer une histoire, comme le grand-père de Pressia ? N'aimerait-il pas lui rendre son enfance perdue, comme le ferait un véritable frère ? Elle agirait de même pour lui. Finalement, il déclare : « Non. Je n'en ai aucun souvenir. » Néanmoins, il ajoute aussitôt : « Mais ça ne veut rien dire. Nous étions petits.

☐ Revois-tu ta mère enceinte ? »

Il secoue la tête et passe la main dans ses cheveux. « Non. »

Les questions se bousculent dans l'esprit de la jeune fille. *Quelle était l'odeur de ma mère ? le son de sa voix ? Est-ce que je lui ressemble ? suis-je différente ? M'aimerait-elle ? M'a-t-elle jamais aimée ? M'a-t-elle purement et simplement abandonnée ?* « Quel est mon nom ? chuchote-t-elle. Ce n'est pas Pressia. J'étais devenue orpheline. Mon grand-père ne me connaissait sans doute pas auparavant. Son nom de famille est Belze. Ce n'est pas le mien. Et ça ne peut être Willux.

☐ J'ignore ton nom.

☐ Je n'en ai pas. »

Bradwell intervient : « On t'a forcément donné un nom. Quelqu'un le connaît. Nous le découvrirons.

☐ Sedge, dit Partridge, et ses yeux s'emplissent de larmes. J'aurais voulu que tu le rencontres. Il t'aurait bien aimée. »

Il parle de son frère mort. Son demi-frère à elle. Le monde est délirant - il donne et il reprend. « Je suis désolée.

☐ Ça va. »

Elle ne peut pas regretter Sedge, et pourtant c'est bien le cas. Elle avait un second frère. Un second lien avec le monde. Et il a disparu.

Elle s'éclaircit la gorge. Elle ne voudrait pas se mettre à pleurer. Elle doit être forte, à présent. « Pourquoi n'as-tu pas de puce ? Ils ne te surveillent pas ?

☐ Bradwell avait raison à ce sujet. Mon père disait que chacun de ses fils pouvait devenir une cible à tout instant.

☐ Ils se sont contentés d'introduire une puce dans la carte d'anniversaire, explique le garçon aux oiseaux. Peut-être y en avait-il d'autres dans ses affaires. Nous avons tout brûlé.

□ Mais tu as attaché le pisteur à l'un de tes rongeurs, remarque Pressia.

□ Comment le sais-tu ?

□ Par déduction. » Elle veut en finir. Ils ont assez perdu de temps. Elle se recouche sur le ventre. « Je suis prête. »

Bradwell se penche jusqu'à terre - pour lui murmurer quelque chose ? Elle tourne la tête et appuie sa joue sur sa main. Mais l'autre ne prononce pas un mot. Il lui repousse simplement une mèche de cheveux derrière l'oreille. C'est un geste délicat, dont elle n'aurait pas cru ses grandes mains capables. Ce n'est qu'un gamin. Un gamin qui s'est élevé tout seul. Il est dur, fort, colérique

- mais tendre également. Et nerveux, elle le sent au frémissement des ailes dans son dos.

« Je n'ai aucune envie de faire ça, Pressia. Je préférerais ne pas y être forcé.

□ Ça va, souffle-t-elle. Enlève-la ! » Une larme roule par-dessus l'arête de son nez. « Enlève-la ! »

Il lui tamponne à nouveau la nuque, puis elle sent ses doigts sur sa peau. Il tremble. Il doit être en train de s'encourager lui-même, parce qu'il observe un temps d'arrêt. Il déclare : « Partridge, je vais avoir besoin de toi. »

Celui-ci s'approche.

« Tiens-la bien. Ici. »

Un temps d'hésitation s'ensuit. Après quoi, son demi-frère lui saisit le cou.

« Plus fort. Empêche-la de bouger. »

La main de Partridge se referme comme un étau.

Elle sent le genou de Bradwell appuyé sur son dos. Puis à nouveau ses doigts ; il les presse contre sa nuque, fermement cette fois, et enfonce dans l'espace entre le pouce et l'index une lame de couteau aussi effilée qu'un scalpel. Elle laisse échapper un cri perçant, d'une voix qu'elle ne se connaissait pas. La douleur est comme un animal logé à l'intérieur d'elle. Le scalpel creuse plus profondément. Elle ne peut plus hurler, parce qu'elle n'a plus de souffle. Involontairement, elle tente de désarçonner le garçon agenouillé sur son dos. Mais bien qu'elle ait l'impression que l'animal-douleur a pris possession d'elle et qu'elle-même est devenue une bête, elle a conscience qu'elle ne doit pas remuer la tête.

« Arrête ! » s'exclame Partridge.

Toutefois, elle ignore à qui il s'adresse. Quelque chose va-t-il de travers ?

Elle pourrait se retrouver paralysée. Ils le savent tous. Elle sent un ruissellement de chaque côté de sa nuque. Elle halète soudain. Son sang goutte sur le sol. Une flaque se forme, rouge sombre. Elle

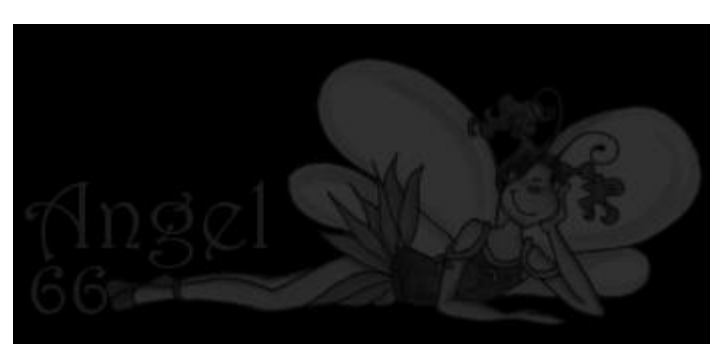
s'apprête à souffrir davantage. Son corps s'embrase de l'intérieur. Elle se remémore la chaleur des Détonations, des vagues brûlantes qui se succédaient inlassablement. Elle se rappelle comment c'était de se retrouver momentanément sans attaches, d'être une enfant seule au monde. S'agit-il d'une véritable image, ou bien se souvient-elle d'avoir essayé

de se souvenir ? Elle revoit la femme japonaise (jeune et belle), celle qui est morte, et qui meurt une fois de plus parce qu'elle n'est pas réellement sa mère. C'est une étrangère pour elle, un visage réduit à néant par la chaleur. Sa peau fond. Elle gît au milieu des corps, des bagages et des chariots métalliques renversés. L'air est plein de poussière, et une nouvelle vague ardente déferle. Alors, une main enveloppe la sienne, des battements de cœur envahissent ses oreilles. Elle ferme les yeux, les ouvre, les referme. Jadis, elle possédait un jouet qui était comme une paire de jumelles, avec un bouton sur, lequel on appuyait pour faire apparaître de nouvelles scènes. Elle ouvre et referme ses paupières, espérant changer d'image.

Mais c'est toujours le sol sale qui réapparaît, la douleur, puis le sol sale. Elle demande : « Partridge, est-ce que notre mère chantait des berceuses ?

☐ Oui », répond-il.

Et c'est un début.



PRESSIA

EST

Un bout de gaze mouillé de sang est appliqué sur la plaie et maintenu en place par une courroie de cuir, serrée comme un garrot. Assise sur l'une des paillasses, Pressia appuie sa nuque contre le mur afin de renforcer la pression exercée sur la zone douloureuse.

La puce, qui a été nettoyée, est blanche. Elle est posée par terre, telle une dent - une chose qui était profondément enracinée en elle, puis est tombée. Et, pour une raison obscure, au lieu de se sentir libérée, elle a l'impression une fois de plus qu'un lien s'est brisé, avec une personne qui la surveillait, et qu'elle devrait s'en affliger, même si cette surveillance n'avait assurément rien à voir avec l'amour parental.

Bradwell ne cesse de s'agiter furieusement autour d'elle. Les ailes dans son dos palpitent. Il tire une tondeuse vers lui, avant de la repousser. Il ramasse une truie, puis observe le sol avec attention.

Partridge est assis à côté de la jeune fille. « Que fait-il ?

☐ Il est énervé. Mieux vaut ne pas s'occuper de lui.

☐ Tu te sens bien ? »

Elle lève le poing-tête-de-poupée. Les yeux s'ouvrent avec un clic. Même les paupières sont tachées de cendre. Les cils sont agglutinés. Le petit o de la bouche est obstrué par un grumeau. Elle effleure la tête en plastique de sa main valide et sent sa main perdue à l'intérieur. C'est ainsi que sa mère lui apparaît désormais : une présence muette, évoluant sous la surface des choses. « Tant que je ne bouge pas... » Elle n'achève pas sa phrase. Elle est en colère contre Partridge. Pourquoi ? Serait-elle jalouse ? Il a des souvenirs de leur mère, et pas elle. Il est entré dans le Dôme. Pas elle.

« Ce n'était donc que ça ! s'exclame le garçon en désignant la puce. Tous ces problèmes à cause d'un machin aussi insignifiant. » Il marque une pause et poursuit : « Je n'étais pas au courant. Pas avant que tu l'apprennes toi-même. Je n'aurais jamais caché une chose pareille. »

Elle est incapable de le regarder.

« Je voulais seulement que tu le saches », précise-t-il.

Elle hoche la tête. Une vive douleur lui traverse la nuque. « Qu'est-ce que tu éprouves à son sujet en ce moment ? demande-t-elle.

☐ Je l'ignore.

☐ Est-elle toujours une sainte à tes yeux ? Elle a trompé ton père. Elle a eu un enfant illégitime, une bâtarde. » Elle ne s'était jamais considérée ainsi auparavant. Curieusement, le mot ne lui déplait pas. Il a une certaine âpreté.

« En sortant du Dôme, je ne m'attendais pas à trouver des réponses simples. Je suis heureux que tu existes.

☐ Merci, fait-elle en souriant.

☐ Ce qui est étrange, c'est que mon père devait savoir. S'il t'a surveillée pendant toutes ces années, c'est qu'il était au courant. Je me demande comment il a pris la nouvelle.

☐ Pas très bien, je parie. »

Pressia tient la puce dans sa paume. Ses yeux s'emplissent de larmes. Elle pense aux mots *mère* (des berceuses) et *père* (un manteau chaud). Elle-même était un point rouge sur un écran, émettant des pulsations comme un cœur. Oui, le Dôme connaissait son existence. Ils ont gardé un œil sur elle, tout au long de sa vie peut-être. Mais il est possible que ses parents également l'aient observée. Bradwell demande abruptement à Partridge : « Est-ce que ta mère allait à

l'église ?

□ Nous pointions chaque dimanche, comme tout le monde. »

La jeune fille se souvient du terme *pointer*. Au cours de sa minileçon, le garçon aux oiseaux a parlé des imbrications entre l'Église et l'État. Ceux qui allaient à la messe avaient des cartes magnétiques. Elles permettaient d'enregistrer leur présence.

« Pas tout le monde. Pas ceux qui ont refusé de retourner à l'église, quand celle-ci s'est retrouvée sous la coupe du pouvoir, et qui ont ensuite été abattus dans leur lit.

□ Pourquoi poses-tu cette question ? » s'étonne Pressia.

Bradwell se rassied. « Parce que la carte d'anniversaire portait des phrases religieuses. C'était quoi, déjà, Partridge ?

□ Marche toujours dans la lumière. Suis ton âme. Puisse-t-elle avoir des ailes. Tu es mon étoile guide, telle celle qui s'est levée à l'est et a guidé les Hommes sages. »

Pressia se souvient de l'étoile à l'est et des Hommes sages dans la Bible. Son grand-père avait retenu par cœur des passages entiers de ce livre ; on les récitait couramment lors des funérailles.

« Mais cela avait-il un rapport particulier avec ta mère ?

□ Je ne sais pas. Elle croyait en Dieu mais disait qu'elle rejetait le christianisme approuvé par le régime justement parce qu'elle était chrétienne. Le gouvernement avait confisqué le pays et Dieu. Un jour elle a déclaré à mon père : —Et toi, ils t'ont confisqué aussi. » Il se laisse aller en arrière comme s'il venait de se rappeler ces paroles. « Curieux que ce soit resté dans un coin de mon esprit pendant tout ce temps ! Je l'entends presque encore le dire. »

La jeune fille aimerait bien avoir des mots de sa mère à se remémorer, ou simplement une voix. S'il s'agit effectivement de la femme qui chantait la berceuse, alors il lui reste quelque chose - mais la chanson a été écrite par quelqu'un d'autre...

« Donc c'est peut-être sincère, dit Bradwell.

□ Et si c'est le cas ? s'enquiert Partridge.

□ Alors c'est inutile.

□ Si c'est sincère, intervient Pressia, ça veut dire ce que ça veut dire. Ce n'est pas inutile.

□ Ça l'est pour nous dans l'immédiat. Ta mère voulait que tu gardes en mémoire certaines choses. Des signes. Des messages codés, comme le collier. Aussi, j'espérais que le texte de la carte nous mènerait à elle. Mais peut-être n'était-ce rien d'autre que sa façon à elle de dire au revoir, de donner à son fils un conseil pour éclairer sa vie. »

Ils se taisent un moment tous les trois. Pressia se retourne et appuie son dos contre le mur. Si c'était un conseil, quel en était le sens ? *Suis ton âme. Puisse-t-elle avoir des ailes. Marche dans la*

lumière. Elle imagine son âme avec des ailes. Elle se voit en train de la suivre. Mais où la conduirait-elle dans ce monde ? Il n'y a nulle part où aller. Ils sont entourés par les Terres fondues et les Terres mortes. Et même la lumière n'est pas claire - rien n'existe que sous un épais voile de cendres. Elle se représente mentalement un voile plaqué par le vent contre un visage de femme et soulevé par la respiration de celle-ci - sa mère, invisible. Et quand bien même elle serait vivante quelque part ? Comment guider quelqu'un, lorsqu'on sait que le monde va être privé de tous ses repères ?

« *Tu es mon étoile guide, telle celle qui s'est levée à l'est et a guidé les Hommes sages*, répète Partridge. Crois-tu qu'elle nous indiquait d'aller droit vers l'est ? »

Bradwell extrait une carte de la poche intérieure de sa veste, celle qu'ils ont utilisée pour trouver Lombard Street. Il l'étale sur le sol. Le Dôme, bien entendu, est au nord, entouré d'étendues vides qui le cèdent depuis peu à des bois, aux abords de la ville. Les Terres fondues figurent sur le plan comme des banlieues résidentielles, à l'est, au sud et à l'ouest. Au-delà, ce sont les Terres mortes.

« Ces hauteurs à l'est étaient une réserve nationale, explique le garçon.

☐ Et dans le conte de fées, la femme cygne disparaît sous terre. Peut-être se trouve-t-elle dans un bunker souterrain au milieu de ces collines, suggère Pressia.

☐ Demain, nous prendrons cette direction, conclut Partridge.

☐ Mais c'est peut-être dangereux.

☐ Je préfère ne pas y penser.

☐ Nous n'avons pas le choix », fait le garçon aux oiseaux.

Pressia scrute le visage de ce dernier. Elle aperçoit des paillettes d'or dans ses yeux sombres. Elle n'y avait pas fait attention auparavant. C'est beau - comme du miel. « *Nous n'avons pas le choix ? Tu as payé ta dette, non ?*

☐ Je suis toujours de la partie.

☐ À condition que ce soit dans ton intérêt.

☐ Et ça l'est. J'ai des raisons personnelles. Ça te va ? »

La jeune fille hausse les épaules.

Bradwell lui prend la main, lui desserre les doigts, place les siens par-dessus et laisse le collier tomber dans sa paume. « Tu devrais le porter.

☐ Non. Ce n'est pas le mien.

☐ Mais il t'appartient, à présent, dit Partridge. Elle aimerait qu'il soit à toi. Tu es sa fille. »

Sa fille : les mots sonnent bizarrement.

« Tu le veux ? demande Bradwell.

☐ Oui. »

Il ouvre le fermoir délicat. Elle se tourne, soulève ses cheveux, en prenant soin de ne pas décoller son pansement. Il fait passer la chaînette au-dessus de sa tête, en le tenant à deux mains. Il referme l'attache. Puis la lâche. « C'est joli », déclare-t-il.

Elle pose un doigt sur le pendentif. « Je n'ai jamais porté de vrai collier. En tout cas, je ne m'en souviens pas. »

Le bijou repose sur sa poitrine, sous le garrot de cuir, juste dans le creux entre ses clavicules. Sa pierre bleue resplendit. Il était jadis à sa mère. Il était en contact avec sa peau. Était-ce un présent de son père ? Saura-t-elle quelque chose de lui un jour ?

« Je peux la revoir à travers toi, maintenant, dit Partridge. À la façon dont tu bouges la tête, tes gestes.

☐ Vraiment ? » Le fait qu'elle puisse ressembler à sa mère la rend plus joyeuse qu'elle ne l'aurait cru.

« Là ! Tout de suite, ton sourire !

☐ Je regrette que mon grand-père ne le voie pas. » Elle se rappelle qu'il lui a dit, en lui offrant les sabots, qu'elle méritait quelque chose de plus beau. Le voici, son petit morceau de beauté.

PRESSIA

PISTONS

Partridge est le premier à trouver le sommeil. Il est allongé sur le dos, sa main blessée sur son cœur. Pressia est couchée sur l'autre paille et Bradwell sur le sol ; c'est lui qui a insisté mais, à présent, elle l'entend se retourner sans cesse, à la recherche d'une position confortable.

« Ça suffit ! dit-elle. Je n'arriverai jamais à dormir si tu remues toute la nuit. Je vais te faire de la place.

☐ Non, merci. Je suis très bien comme ça.

☐ Alors, tu es à la fois celui qui a le droit de faire des faveurs et celui qui peut jouer les martyrs ? C'est bien ça ?

☐ Je ne suis pas parti à ta recherche uniquement parce que j'avais une dette envers ton grand-père. J'ai déjà tenté de te l'expliquer, mais tu n'as rien voulu savoir.

☐ Tout ce que je sais en ce moment, c'est que tu vas dormir par terre, et que je suis censée en éprouver de la culpabilité.

☐ Très bien », soupire-t-il. Il se relève et la rejoint sur le matelas. Elle est étendue sur le dos, mais il ne peut en faire autant - les oiseaux sont là, qui s'apprêtent pour la nuit. Il se tourne sur le côté, face à elle. Elle imagine, l'espace d'un instant, qu'ils sont dans un champ, par une nuit claire, sous les étoiles.

La pièce est silencieuse. Elle ne parvient pas à s'endormir. « Bradwell, chuchote-t-elle. Jouons à —Je me souviens‖.

☐ Tu connais mon histoire. Je l'ai racontée à la réunion.

☐ Trouve autre chose. N'importe quoi. Parle ! J'ai envie d'entendre une voix.

» C'est *sa* voix qu'elle veut écouter, en fait. Si irritante qu'elle soit parfois, elle est en ce moment profonde et apaisante. Et puis, qu'elle soit d'accord avec lui ou non, il est toujours honnête et elle peut croire ce qu'il dit. Aussi, quelle n'est pas sa surprise quand il commence ainsi : « Eh bien ! Je t'ai menti une fois.

☐ Vraiment ?

☐ Au sujet de la crypte. Je l'ai découverte alors que j'étais gamin, avant la boucherie. J'y ai dormi des jours et des jours, tandis que partout les gens mouraient. Et j'ai prié Sainte Wi, et j'ai survécu. C'est pourquoi j'y retournais régulièrement.

☐ Tu fais partie de ceux qui prient pour avoir de l'espoir ?

☐ Oui.

☐ Ce n'est pas un gros mensonge.

☐ Non. Un petit seulement.

☐ Est-ce que tes prières ont marché ? Est-ce que tu as de l'espoir ? »

Il se frotte vigoureusement la mâchoire. « Depuis l'instant où je t'ai rencontrée, il semblerait que j'aie davantage à espérer. »

Elle se sent rougir, mais elle n'est pas sûre de comprendre ce qu'il veut dire. Espère-t-il quelque chose en rapport avec elle ? Est-il en train d'avouer qu'il l'aime, après avoir reconnu son mensonge ? Ou bien est-ce autre chose encore ?

Lui a-t-elle fait voir les choses différemment ?

« Mais ce n'est pas ce que tu demandais. Tu voulais un souvenir.

- ☐ Ça ira.
- ☐ Tu vas pouvoir dormir ?
- ☐ Non.
- ☐ OK. Va pour un souvenir, alors ! Il faut qu'il soit joyeux ?
- ☐ Non. Je préfère la vérité au bonheur, maintenant.
- ☐ D'accord. » Il réfléchit quelques instants. « Quand ma tante m'a dit de sortir du garage, je l'ai fait. J'ai fourré le chat mort dans la boîte. Puis j'ai entendu le moteur se mettre en route - et un unique cri. On aurait dit le grognement qu'émettait mon père lorsqu'il s'écorchait un doigt ou se coinçait le dos. J'ai essayé de me persuader qu'il s'agissait de sa voix. J'ai fermé les yeux et je l'ai imaginé sortant de sous la voiture, avec un cœur mécanique fusionné dans la poitrine, tel un superhéros. Je me le suis représenté revenant à la vie. »

Pressia voit en imagination Bradwell enfant, avec des oiseaux dans le dos, debout sur une pelouse brûlée, le chat mort dans une boîte à ses pieds. Il reste silencieux un petit moment. « Je n'avais jamais raconté cela à quiconque. C'est idiot. »

Elle secoue la tête. « C'est très beau. Tu t'efforçais d'imaginer quelque chose de formidable, de différent, un autre monde. Tu n'étais qu'un gosse.

- ☐ Je suppose. À toi maintenant.
- ☐ En réalité, je ne me rappelle pas grand-chose de l'Avant.
- ☐ Pas la peine de remonter si loin.
- ☐ D'accord. Eh bien ! Il y a une chose que je n'ai jamais dite à personne non plus. Mon grand-père est au courant, mais sans savoir vraiment.
- ☐ Quoi ?
- ☐ J'ai tenté de couper la tête de poupée alors que j'avais treize ans. Du moins, c'est ce que j'ai dit à mon grand-père. Il m'a recousue rapidement. Mais il ne m'a jamais demandé la véritable raison de mon geste.
- ☐ Tu as une cicatrice ? »

Elle lui montre la petite marque à l'intérieur de son poignet, là où la poupée et le bras se rejoignent. À cet endroit, sa peau est parcourue de délicates veines bleu pâle et présente un peu l'aspect du caoutchouc.

« Tu voulais la retirer ou...

☐ Ou. Peut-être étais-je fatiguée. J'en avais assez d'être perdue. Ma mère, mon père, le passé me manquaient, peut-être parce que je n'en avais pas gardé

suffisamment d'images pour me tenir compagnie. Je me sentais seule.

☐ Cependant, tu ne l'as pas fait.

☐ J'avais au fond de moi le désir de vivre. C'est ce que j'ai appris aussitôt que j'ai vu mon sang couler. »

Bradwell s'assied et effleure du doigt la couture. Il considère Pressia comme s'il voulait avoir une vue d'ensemble de son visage, ses yeux, ses joues, ses lèvres. En temps normal, elle détournerait le regard, mais elle n'y arrive pas. «

C'est une belle cicatrice », déclare-t-il.

Le cœur de la jeune fille bondit dans sa poitrine. Elle serre la tête de poupée sur son sein. « Belle ? C'est une cicatrice.

☐ C'est un signe de survie. »

Le garçon aux oiseaux est la seule personne à sa connaissance qui soit capable de dire une chose pareille.

Elle en a presque le souffle coupé. « N'as-tu peur de rien ? » Elle ne fait pas référence à toutes les choses qu'elle-même devrait redouter - retourner dans les Terres mortes demain, affronter les Poussières surgissant du sol. Elle parle de son absence de crainte en cet instant précis, qui lui fait qualifier la cicatrice de belle. Si elle n'était pas intimidée, elle lui avouerait qu'elle est heureuse d'être en vie parce que cela leur permet de partager ce moment.

« Moi ? Je suis si effrayé que je me sens comme mon oncle sous la voiture, avec des pistons dans la poitrine. C'est une sensation très forte. Comme si j'étais battu à mort de l'intérieur. Tu comprends ? »

Elle fait signe que oui. Dans le silence revenu, ils entendent Partridge marmonner tout en dormant.

« Donc..., commence Pressia.

☐ Donc ?

☐ Pourquoi t'es-tu lancé à ma recherche si ce n'était pas pour mon grandpère ?

☐ Tu le sais bien.

☐ Non. Dis-le-moi ! » Ils sont si près l'un de l'autre qu'elle perçoit la chaleur de son corps.

Il secoue la tête et dit : « J'ai une surprise pour toi. » Il attrape sa veste. «

Nous t'avons cherchée chez toi. Ton grand-père avait disparu.

☐ Je sais. Il est dans le Dôme.

☐ Ils l'ont arrêté ?

☐ Ça va. Il est à l'hôpital.

☐ Pourtant, je ne suis pas sûr... »

Elle n'a pas envie de parler du vieil homme tout de suite. « Qu'est-ce que tu as pour moi ?

☐ Ça. »

Il extirpe quelque chose de sa veste et le pose sur le ventre de Pressia. C'est l'un de ses papillons.

« En le voyant, je me suis demandé comment quelque chose d'aussi petit et beau pouvait encore exister. »

Elle rougit. Elle soulève le jouet et le tient en l'air, de manière à voir la faible lumière de la pièce à travers ses ailes frêles et poussiéreuses.

« Les pertes s'accumulent, dit le garçon. On ne peut en éprouver une sans penser à celles qui l'ont précédée. Mais c'est comme un antidote. Je ne saurais l'expliquer... comme quelqu'un qui rend coup pour coup.

☐ On dirait que c'était du temps perdu à présent. Ils ne volent même pas. On peut les remonter et les faire battre des ailes, mais c'est tout.

☐ Peut-être n'avaient-ils nulle part où aller. »

LYDA

PETITE BOÎTE BLEUE

Pour passer le temps, Lyda retisse son coussin, encore et encore, sans jamais en être satisfaite. Elle chantonne l'air de « Ah ! Vous dirai-je, Maman... ». Personne n'est venu lui rendre visite, ni sa mère, ni les médecins. Les gardiennes lui apportent de la nourriture sur un plateau, des pilules. C'est tout. À son réveil le lendemain du jour où la rouquine a tapé son message sur la lucarne rectangulaire, celle-ci avait disparu. Peut-être est-elle toquée, après tout. Qui irait penser que de nombreuses personnes envisagent de renverser le Dôme ? *Dis-lui*. À qui ? À Partridge ? La croyait-elle en mesure de communiquer avec lui ? Et pourquoi ferait-elle une chose pareille ? L'autre doit être folle. Il y a un certain nombre de cinglées ici. C'est même pour elles qu'on a créé cet endroit. Lyda est une exception à la règle.

Ce matin-là, il y avait une nouvelle à la place de la rouquine. Une fille hébétée de peur. Et, à vrai dire, elle s'est sentie soulagée. Qu'aurait-elle trouvé à

dire après le message de l'autre jour ? Si elle doit jamais sortir d'ici, il ne faut pas qu'on la surprenne en train de fraterniser avec des timbrées, et encore moins si ce sont également des révolutionnaires. Personne ne cherchait à faire la révolution dans le Dôme. C'était un des charmes du lieu. Ils n'avaient plus à se soucier de ce genre de conflits - pas comme avant les Détonations. Lyda n'a pas été reconduite en ergothérapie. À peine a-t-elle eu ce privilège, qu'on le lui a repris. Elle a demandé aux gardiennes quand on le lui accorderait à

nouveau. Elles l'ignoraient. Elle aurait pu leur poser davantage de questions, mais ça paraissait dangereux. C'eût été une sorte d'aveu de son ignorance. Elle veut avoir l'air de savoir quelque chose.

Aujourd'hui cependant, deux gardiennes se montrent avant le repas de midi et déclarent qu'elles vont l'emmener au centre médical.

« Mon ordre de transfert est arrivé ? s'enquiert-elle.

□ Pas sûr », répond une gardienne. Ce n'est pas une de celles qui sont là

d'habitude. Elle est avec une collègue qui attend de l'autre côté de la porte. « On n'a pas plus d'infos pour l'instant. Juste le lieu où on doit te laisser. »

Avant de l'emmener, elles lui attachent les mains, avec des liens en plastique si serrés qu'elle sent battre son poulx.

Elles croisent alors deux femmes médecins dans le couloir. L'une murmure à

l'autre : « Est-ce bien nécessaire ? Pense à Jillyce. » Jillyce est le prénom de sa mère. Elle trouve étrange de les entendre parler d'elle avec tant de familiarité. Elles veulent lui épargner le spectacle de sa fille menottée, et le sentiment de honte qui s'ensuivrait. Cela signifie-t-il qu'elle verra sa mère avant de partir ?

Comme par compassion, les médecins ordonnent à la gardienne de défaire les liens. Cette dernière n'a que quelques années de plus que Lyda. A-t-elle fait ses études à l'académie ? Se sont-elles côtoyées dans les couloirs ? La jeune femme brandit un long couteau au manche rouge, passe la lame entre le plastique et l'intérieur d'un des poignets de la captive. Celle-ci imagine pendant une fraction de seconde ce qui se passerait si l'autre lui ouvrait le bras. Elle porte toujours sa combinaison blanche et son foulard. Le sang formerait des taches rouge vif sur son vêtement. On lui demande de marcher avec les mains croisées sur la tête, et elle obéit.

Tandis qu'elles quittent le bâtiment de la rééducation, elle cherche sa mère des yeux mais ne la trouve pas.

Les gardiennes montent avec elle dans une navette, qui s'arrête un peu plus tard au centre médical, après quoi elles l'escortent le long d'un nouveau couloir. Elle n'est pratiquement jamais venue ici, sinon pour être opérée des amygdales et, une autre fois, pour une grippe bénigne. Les élèves féminines de l'académie ne sont pas codées. On a trop peur d'endommager leurs organes

reproducteurs, ce que ne saurait justifier l'amélioration de leurs facultés mentales ou physiques. Ses chances d'être jugée apte à la reproduction sont maintenant quasi nulles. Les filles un peu plus âgées qui n'ont pas d'enfants peuvent être intégrées à un programme d'amélioration cérébrale. Toutefois, elle ne ferait probablement pas l'affaire pour ça non plus. À quoi bon améliorer un cerveau psychologiquement compromis ? Mais elle sait aussi qu'elle a une chance d'entrer dans le Nouvel Éden de son vivant. À ce moment-là, n'aura-t-on pas besoin, pour la repopulation, de toutes celles qui sont en mesure de procréer, y compris celles qui ont séjourné dans un centre de rééducation ? Elle ne perd pas espoir. Le papier mural a des motifs floraux, comme pour faire croire qu'on se trouve dans un intérieur de l'Avant. Il y a même une paire de fauteuils à bascule, qui donneraient presque envie de s'attarder ici à discuter. Tout cela est sans doute destiné à mettre les gens à l'aise, se dit Lyda.

Au contraire de ses condisciples, qui réussissent si bien dans leurs cours de bavardage, elle est obligée de mémoriser la liste des questions appropriées pour ne pas rester muette en société. Elle est toujours angoissée à l'idée de laisser la conversation s'éteindre, comme si cela annonçait une fin plus grave. Elle songe à

ce que lui a dit Partridge, lorsqu'il lui a proposé d'aller danser : « Faisons ce que font les gens normaux, comme ça personne ne suspectera rien. » Elle n'est pas normale. Lui non plus.

Mais ces simulacres de vie domestique n'abuseraient personne, n'est-ce pas ? Pas avec les néons qui scintillent et vrombissent au-dessus de leurs têtes. Pas avec les portes qui bâillent parfois sur une pièce blafarde, dans laquelle la forme d'un corps repose sur un lit bas entouré de barreaux. Y a-t-il quelqu'un dans ces bandelettes ? Elle ne peut le déterminer, à cause des auxiliaires médicaux qui passent en sifflant sous leurs masques, leurs blouses et leurs gants.

Plus loin, des garçons de l'académie font la queue. Elle observe rapidement leurs visages. Certains la reconnaissent ; leurs yeux croisent les siens et s'écarquillent. L'un d'eux affiche un petit sourire narquois. Elle refuse de détourner le regard. Elle n'a rien fait de mal. Elle redresse le menton et fixe un appareil téléphonique accroché au mur à l'autre bout du couloir. Elle entend chuchoter son nom. Celui de Partridge, également. Elle aimerait leur demander ce qu'on leur a raconté

- quelque chose, n'importe quoi, même le mensonge qu'on fait courir serait préférable à ne rien savoir du tout.

Les gardiennes tournent à l'angle du passage et elles arrivent devant une porte. Une plaque indique : ELLERY WILLUX. Elle a le souffle coupé. « Un instant !

s'écrite-t-elle. Je ne m'attendais pas à ça.

□ Si tu n'as pas été prévenue, c'est que c'était censé être une surprise, rétorque la femme qui a tranché ses liens.

□ Laissez-moi un peu de temps », dit Lyda. Ses paumes sont moites. Elle les essuie sur les jambes de sa combinaison blanche.

L'autre gardienne frappe à la porte. « Nous sommes juste à l'heure », déclare-t-elle.

Une voix d'homme retentit. « Entrez ! »

Willux est plus petit qu'elle ne l'imaginait. Ses épaules sont arrondies, rentrées vers l'intérieur. Elle avait gardé le souvenir d'un homme robuste. C'était lui jadis qui prononçait les discours derrière un micro à l'occasion des commémorations et des réunions publiques. Elle prend toutefois conscience que, depuis quelques années, Foresteed l'a remplacé dans ce rôle sans un mot d'explication. Peut-être la raison en est-elle que ce dernier est plus jeune et que ses dents brillent comme s'il avait avalé la lune et qu'il était éclairé de l'intérieur. Willux a pris de l'âge. La plupart des hommes importants du Dôme semblent musclés, avec un ventre ferme et plein, tandis que lui paraît frêle, sa bedaine comme dégonflée.

Il pivote sur son siège, placé devant une rangée d'écrans et de claviers, et sourit faiblement. Il ôte ses lunettes - ne les porte-t-il que pour l'effet ? Elle a oublié depuis quand elle n'avait pas vu de lunettes. Il les replie et les tient contre sa poitrine. « Lyda, fait-il.

☐ Bonjour », répond-elle en tendant la main.

Il secoue la tête. « Ces formalités ne sont pas nécessaires », explique-t-il, mais elle a le sentiment qu'il a voulu éviter son contact. Ou bien est-ce une manière de la réprimander ? Est-elle souillée à présent qu'elle a fait un séjour au centre de rééducation ? « Prends un siège. » Il lui indique un petit tabouret noir. Elle s'assied sur le bord. Il fait signe aux gardiennes de sortir. « Nous parlerons en privé. Merci de me l'avoir amenée indemne ! »

Les deux femmes s'inclinent légèrement. Celle qui a coupé les liens jette un coup d'œil à la jeune fille, comme pour l'encourager. Puis elles partent, refermant la porte derrière elles avec un clic.

Willux pose ses verres sur son bureau, près d'une boîte bleu pâle. Celle-ci est juste assez grosse pour contenir un petit-four. Elle se rappelle ceux de la soirée dansante, leur texture spongieuse, leur saveur presque trop sucrée, mais aussi comme elle s'émerveillait de voir Partridge avaler de si grosses bouchées. Il mangeait en abandonnant toute retenue. La boîte contient-elle un cadeau quelconque ?

« Je suppose que tu as appris la disparition de mon fils », commence l'homme.

Elle fait un signe de tête affirmatif.

« Peut-être ignores-tu en revanche qu'il nous a bel et bien quittés.

☐ Quittés ? » Elle n'est pas certaine de comprendre. « Est-il mort ?

☐ Il est sorti du Dôme. Je voudrais faire en sorte qu'il revienne sain et sauf, ainsi que tu peux le concevoir.

☐ Oh ! » s'exclame Lyda. Même les filles enfermées au centre de rééducation étaient au courant de cela. Il se trouve à l'extérieur, quelque part. Devrait-elle feindre une surprise plus grande ? « Vous

souhaitez son retour, bien sûr. C'est évident.

☐ La rumeur dit qu'il était assez épris de toi. » Il lève la main et lisse ses cheveux clairsemés. Son crâne dégarni lui évoque celui d'un bébé, ainsi que le mot *fontanelle* : l'endroit mou, au sommet de la tête du nouveau-né, où on peut voir battre le sang de celui-ci et vérifier qu'il ne se déshydrate pas. On leur a donné de nombreux cours sur les soins à apporter aux nourrissons. Elle a toujours pensé que *fontanelle* serait plus approprié pour désigner quelque chose d'exotique, une fontaine italienne, par exemple. La main de Willux tremble. Est-il nerveux ? « Est-ce vrai ? Avait-il des sentiments pour toi ?

☐ Je n'ai pas la prétention de savoir ce qui se passe dans le cœur des autres.

☐ Permets-moi d'être plus direct. Étais-tu avertie de ses plans ?

☐ Non.

☐ L'as-tu aidé à s'enfuir ?

☐ Pas à ma connaissance.

☐ A-t-il volé un couteau à l'exposition sur la Vie domestique, et l'a-t-il fait avec ta complicité ?

☐ Il est possible qu'il ait dérobé quelque chose pendant que j'avais le dos tourné. Je l'ignore. Mais nous étions bien ensemble dans la salle d'exposition.

☐ À jouer au papa et à la maman ?

☐ Non. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

☐ Je crois que si, au contraire. » Il tambourine sur la boîte avec trois doigts. L'objet inquiète Lyda à présent. « Pas du tout. »

Il se penche en avant et s'enquiert à voix basse : « Es-tu intacte ? »

Elle rougit. Elle est oppressée. Elle refuse de répondre.

« Je peux appeler une des femmes afin qu'elle vérifie. À moins que tu ne me dises tout simplement la vérité. »

Elle contemple le sol carrelé devant elle.

« Était-ce mon fils ?

☐ Je n'ai pas répondu à votre question, et je ne le ferai pas ! »

Il se penche à nouveau en avant, lui tapote le genou, puis laisse sa main dessus. « Ne t'inquiète pas », dit-il.

Elle a mal au cœur. Elle voudrait lui envoyer un coup de pied. Elle ferme les paupières ; peut-être fronce-t-elle les sourcils. La main de l'homme abandonne son genou. Elle rouvre les yeux et fixe le carrelage.

« Si c'était mon fils, il n'est pas trop tard pour tout arranger... c'est-à-dire si nous le retrouvons et parvenons à le ramener à la maison.

☐ Je n'ai pas besoin de l'épouser, si c'est là le sens de vos paroles.

☐ Mais ça pourrait être une bonne chose, non ? Je veux dire qu'après ce qui t'est arrivé tu ne seras pas facile à caser...

☐ Je survivrai. »

Willux reste un instant silencieux, puis demande d'un ton nonchalant : « Tu survivras ? »

Lyda sent son pouls battre à ses tempes. Elle s'aperçoit que ses mains sont serrées l'une dans l'autre sur son giron, si crispées que ses ongles s'enfoncent dans sa chair.

« Nous avons un plan et il nécessite ta participation. Tu vas sortir.

☐ Pour aller où ?

☐ En dehors du Dôme, de l'autre côté.

☐ En dehors du Dôme ? » C'est une sentence de mort. Elle ne pourra pas respirer l'air. Elle se fera attaquer. Les malheureux surgiront devant elle, la violeront et la tueront. À l'extérieur, les arbres ont des yeux et des dents. La terre avale les filles qui ont conservé le moindre trait

humain. Elles sont brûlées vives sur un bûcher et transformées en festin. C'est là qu'elle doit aller. Dehors.

« Les Forces spéciales te conduiront jusqu'à ta destination, puis tu persuaderas mon fils de revenir avec toi.

☐ Êtes-vous sûr qu'il est toujours en vie ?

☐ Oui, en tout cas il l'était il y a seulement quelques heures, et rien ne donne à penser qu'il y a eu un changement. »

Elle ressent un léger soulagement. Peut-être le ramènera-t-elle. Peut-être même Willux les autorisera-t-il à se marier. Cependant, que se passera-t-il lorsqu'ils comprendront que le garçon ne l'aime pas ? Qu'il se montrait simplement gentil après s'être servi d'elle pour voler le couteau ?

L'homme claque dans ses mains à l'adresse d'un assistant invisible.

« Envoyez la section cent vingt-sept - Partridge. » Puis, il ajoute pour la jeune fille : « Comme ça, tu

pourras constater par toi-même. »

L'un des écrans d'ordinateur s'allume et l'image de Partridge apparaît. Il a l'air sale, épuisé, meurtri, mais c'est bien lui. Ses yeux gris clair, ses solides dents blanches - qui se chevauchent presque. On le voit à travers les yeux de quelqu'un. Ceux d'une fille. Lyda distingue son corps quand elle baisse le regard, avant de le diriger à nouveau sur le garçon.

Ce dernier murmure : « Je n'étais pas au courant. Pas avant que tu l'apprennes toi-même. Je n'aurais jamais caché une chose pareille. » Une chose pareille ? Que veut-il dire ? À l'évidence, il connaît bien son interlocutrice. Elle aimerait voir le visage de celle-ci. La fille ne regarde plus Partridge. Elle scrute un mur, au pied duquel s'étire un fatras de machines et d'outils abîmés.

« Je voulais seulement que tu le saches », continue Partridge. Et son visage s'encadre à nouveau dans le moniteur. Il a un bandage ensanglanté à une main, qu'il serre sur sa poitrine. Il sourit.

La fille hoche la tête ; on le voit au mouvement de la caméra.

« Qu'est-ce que tu éprouves à son sujet en ce moment ? » demande-t-elle. Parlent-ils de Lyda ? Elle ne peut s'empêcher de se poser la question. Sinon, à

quoi bon lui montrer cela ?

« Je l'ignore », répond Partridge.

L'écran redevient noir.

« Il est blessé. Que lui est-il arrivé à la main ?

☐ Une petite coupure. Rien de grave. On peut réparer à peu près tout, ici.

☐ Pourquoi m'avoir montré cela ?

☐ Juste pour que tu sois assurée qu'il est vivant et qu'il va bien ! »

Lyda ne lui fait pas confiance. Il a voulu exciter sa jalousie. Le fait est qu'elle leur a menti, tout comme elle s'est menti à elle-même. Elle a embrassé

Partridge, c'est tout. Il ne lui a jamais dit qu'il l'aimait. Tout n'est qu'un mensonge. Que l'autre essaie de la rendre jalouse, si ça lui chante ! Elle s'en fiche. Son fils ne lui a jamais vraiment appartenu, alors elle ne peut pas réellement le perdre.

Toutefois, il y a autre chose encore. Le garçon lui a rendu son baiser et, quand elle s'est écartée de lui, son visage... c'est inexprimable. Il semblait à la fois étonné et heureux. En y repensant, elle sourit. Que Willux fasse ce qu'il veut de toutes ses informations. « Faisons ce que font les gens normaux, comme ça personne ne suspectera rien. » C'étaient les paroles de Partridge lui-même. Ils faisaient semblant d'être normaux. Ils étaient à part, différents des autres. C'était une sorte de confession, un secret partagé.

« Pourquoi souris-tu ? »

□ C'est une bonne nouvelle. Votre fils est en vie. »

Son interlocuteur la dévisage, comme pour la jauger, puis soulève la petite boîte bleue et la lui tend. « Tu donneras ça à un soldat. » Ses mains tremblent à

nouveau. « Nous comptons sur son aide, mais elle a déjà participé à la destruction de l'un de nos agents secrets. » Il inspire profondément et pousse un soupir. « Il y a des années que je la surveille. J'espérais que quelqu'un la retrouverait et qu'elle servirait d'appât. Elle s'est révélée sans grande valeur. »

Un appât pour attraper quelqu'un à l'extérieur ? Qui ? Lyda se contente de poser une question plus simple, plus acceptable. « Puis-je savoir ce qu'il y a dans la boîte ? »

□ Bien entendu. » Elle remarque un frémissement, une infime secousse au niveau de la tête de l'homme. « Jettes-y un coup d'œil. Je ne pense pas que ça t'évoquera grand-chose, mais le soldat en question, Pressia Belze, comprendra le message que nous lui adressons. Il la convaincra peut-être de retrouver sa loyauté. Tu peux lui dire que c'est tout ce que nous avons laissé. »

Laissé de quoi ? Elle n'ose pas ouvrir la bouche. Elle n'a pas envie d'ouvrir la boîte, mais le besoin de savoir l'emporte. Elle saisit le couvercle, le soulève, faisant bruire l'étoffe bleu pâle qui est dessous. Elle écarte les pans du tissu et avise un petit ventilateur en plastique, aux pales immobiles.

PARTRIDGE

RELATIONS

Ils sont partis avant l'aube. Il est encore tôt le matin et ils ont déjà parcouru une longue route. Six femmes de haute stature les escortent de chaque côté. La plupart des enfants dorment et doivent gêner leur marche, songe Partridge. L'une d'elles, dont le rejeton fusionné chevauche la hanche, soutient la tête de celui-ci en la serrant contre sa poitrine, tandis qu'elle tient un couteau de boucher dans l'autre main.

Ils avancent en silence, passant devant des maisons dévastées par les explosions, des rangées de fondations mises à nu par la fournaise. Ça et là, quelques briques ont subsisté. Parfois, l'édifice a disparu mais, à la place, comme s'il s'agissait d'une scène destinée à accueillir un inquiétant drame théâtral, il y a un salon de mousse noircie et friable, où l'on distingue les pieds d'une chaise ou le crâne d'un évier. Partridge a du mal à se concentrer. Il fouille dans sa mémoire à la recherche d'une dispute entre ses parents, un accès de colère, une manifestation d'hostilité, un bouillonnement de rage. Son père savait que sa mère avait un troisième enfant, qui n'était pas de lui. Il ne pouvait qu'être au courant. Il savait où Pressia vivait. Il voulait qu'elle trouve Partridge. Pourquoi ?

A-t-il une passion pour l'ironie ? Désirait-il faire honte à sa mère en la mettant en présence de ses deux rejetons survivants ? Il est possible aussi (bien que fort peu probable; qu'il ait envie de la revoir parce qu'il l'aime, qu'il souhaite qu'elle revienne. Partridge a conscience de la puérilité de son

rêve - des parents amoureux, un foyer heureux. Mai il ne peut le refouler. Son père a aimé sa mère, jadis, c'est, certain. Repenser à elle le fait souffrir. Le garçon l'a vu sur son visage.

Ils longent de nouvelles allées dénudées, ravagées, nettoyées et, pire que tout, côtoient d'anciens hôpitaux. La puanteur s'y attarde bien longtemps après la décomposition des corps. Pas de contes de fées ici. Pas de femme cygne m d'ailes perdues qui vaillent. Ils sont la preuve de l'oppression qui a précédé la fin de tout, le Retour de la Civilité.

Des relents de mort et de pourriture semblent flotter dans l'air. Partridge se souvient de l'odeur d'humus, étrangement douceâtre, qui émanait du cadavre emmaillotté dans les roseaux, celui de la femme du berger Il tente de balayer cette image de son esprit.

D'autres survivants rôdent aux alentours. Il les entend : un hululement, les bruits de quelqu'un occupé à farfouiller, un gémissement sourd d'animal, et par moments les femmes s'immobilisent pour écouter, leurs têtes tournées dans la même direction. Toutefois, personne ne les attaque.

Plus ils progressent, moins il y a de choses à voir. Le paysage est plat, à

l'exception des collines qui s'élèvent au loin vers l'est. La couleur de la terre a viré au noir. Le vent, qui ne rencontre plus d'obstacle, redouble et se déploie en nappes sombres et furieuses.

Leurs guides extirpent de poches invisibles des foulards qu'elles enroulent autour de leurs têtes et de celles de leurs enfants. Partridge a déjà son écharpe. Bradwell s'abrite le visage du bras. L'une des femmes donne un foulard à

Pressia.

Son demi-frère surveille attentivement cette dernière. Il s'inquiète pour elle. Il lui est arrivé tellement de choses en si peu de temps. Mais elle est résistante. Il l'a constaté.

Finalement, la mère à la tête d'enfant serrée contre sa poitrine déclare :

« C'est ici que nous nous arrêtons. »

Il aimerait les remercier, mais il a déjà payé avec son nuriulaire. Il n'a pas le cœur d'exprimer de la reconnaissance.

« Merci », fait Pressia.

Bradwell leur demande de remercier Notre Bonne Mère pour eux. « Nous lui sommes redevables », ajoute-t-il, avant de regarder son camarade qui ne peut que marmonner : « Ouais. »

La mère dit : « Continuez à scruter le sol. Cherchez leurs yeux. »

Chacun s'incline, en signe d'adieux, quand une femme s'approche de Partridge. Elle a de longs cheveux gris. Elle agrippe son bras et lui dit : « Si Aribelle est vivante, transmets-lui mes remerciements.

□ Vous la connaissiez ? »

Son interlocutrice hoche la tête. « Tu ne le reconnais pas ? » s'enquiert-elle. Dans son dos se cache un gamin d'environ huit ans. Ses cheveux sont longs et hirsutes, son visage étincelant de brûlures. Il observe Partridge avec une vive attention. « C'est Tyndal. Il ne parle pas. »

Le garçon fixe le petit, puis à nouveau la femme. « Madame Fareling ?

□ J'ai cru que tu te rappellerais de lui parce que... il n'a pas grandi. »

Il se sent mal à l'aise. Tyndal est toujours un enfant, un gosse muet, fusionné à jamais avec sa mère. « Je suis désolé.

□ Non. Aribelle m'a fait sortir du centre de rééducation. J'ignore comment. Elle a dû faire jouer ses relations. Et j'ai été libérée. Un ordre qui venait d'en haut. Et lorsque les Détonations ont frappé, j'étais de retour chez moi avec Tyndal. »

Partridge murmure le nom de ce dernier, examinant son visage comme s'il le cherchait encore.

Le garçonnet secoue la tête tantôt brièvement, tantôt plus longuement - peut-être une sorte de code.

« Il veut vous souhaiter bonne chance.

□ Merci. »

Mme Fareling l'attrape et l'attire contre sa poitrine. Elle s'accroche à sa veste. Il la prend dans ses bras. « Elle nous a sauvés. » Elle pleure à présent. «

J'espère sincèrement qu'elle est en vie.

□ Elle l'est, chuchote-t-il. Je lui dirai que vous avez survécu et que vous lui êtes reconnaissante. »

Elle le lâche. « Ça fait bizarre de t'embrasser ainsi, dit-elle en le considérant. Je suppose que, si les choses étaient différentes, Tyndal ferait la même taille que toi.

□ Je suis désolé », répète-t-il, parce qu'il n'y a rien d'autre à dire. Rien qui puisse changer quoi que ce soit. Il voudrait que son père voie Mme Fareling.

« Il est temps d'y aller, s'excuse celle-ci. Porte-toi bien. »

Il acquiesce de la tête.

Elle lui tapote le bras, imitée par Tyndal avec sa petite main.

« Merci pour tout, dit Partridge. Merci. »

Les deux autres s'inclinent, puis rejoignent les leurs sur le chemin du retour.

« Ça va aller ? s'informe Bradwell.

□ Ça va. Je suis prêt. »

Tous deux sortent un couteau et s'éloignent. Cependant, Partridge se retourne. Les femmes lèvent la main pour les saluer. Il les salue à son tour en brandissant son arme. Ensuite, un nuage de poussière s'envole subitement, et il prend conscience qu'elles ne peuvent plus le voir. Ils sont seuls, désormais.

LYDA

OUVREZ

Quand Lyda ressort du bureau de Willux, les gardiennes du centre de rééducation ont disparu. Deux gardes les ont remplacées. Ils l'escortent jusqu'à

une navette, où ils la confient à un troisième homme, lourdement armé, avec une petite cicatrice au menton.

Ils parcourent des tunnels obscurs. La jeune fille est assise, la boîte bleue posée sur ses cuisses, et regarde défiler les parois du tunnel à travers la vitre. Le garde est debout, solidement campé sur ses jambes écartées. Son corps se balance en suivant l'oscillation du train sur les rails.

Il doit savoir qu'elle va au-dehors, mais peut-être pas pourquoi.

« Est-ce qu'on me donnera une combinaison de décontamination ?

s'enquiert-elle.

☐ Non.

☐ Et un masque ?

☐ Pour cacher un si joli minois ?

☐ Avez-vous déjà accompagné quelqu'un hors du Dôme ?

☐ Une fille ? C'est la première fois. »

Il aurait donc escorté des garçons ? Elle en doute. On n'a jamais rapporté

qu'aucun d'eux fût allé à l'extérieur avant Partridge. Pourquoi les y enverrait-on ?

Elle n'a jamais eu vent d'une chose pareille. « Qui d'autre, alors ? insiste-t-elle.

☐ Tu n'as jamais entendu parler d'eux.

☐ Et le fils de Willux ?

☐ Lequel ?

☐ Partridge, bien sûr, répond-elle avec une certaine impatience. Il n'est pas sorti par ici, n'est-ce pas ? »

L'homme s'esclaffe. « Il n'était pas prêt pour l'extérieur. Je serais étonné

qu'il soit encore en vie. » Il semble espérer le contraire, comme si cela prouverait quelque chose.

La voiture ralentit, puis s'arrête. La portière s'ouvre directement sur un long couloir blanc carrelé. Un interphone est suspendu au mur de chaque salle. Le garde traverse avec elle les trois premières. Lorsqu'il dit : « Ouvrez ! », les portes s'ouvrent ; ils passent et elles se referment derrière eux.

« Il reste encore trois salles. Tu franchiras chaque porte aussitôt qu'elle s'ouvrira. La dernière donne sur l'extérieur. Le quai de chargement est fermé.

- ☐ Le quai de chargement ?
- ☐ Nous ne sommes pas si coupés du monde que tu le croirais.
- ☐ Qu'est-ce que nous faisons entrer ?
- ☐ Nous expédions des choses, au contraire. Un jour, elle sera à nouveau à

nous. » Il veut dire la terre, et elle craint un instant qu'il ne se lance dans un discours comme quoi ils sont les héritiers légitimes du paradis - temporairement déplacé. Mais il se contente de déclarer : « Nous sommes bénis.

- ☐ Oui, bénis, approuve-t-elle, par habitude surtout.
- ☐ Quelqu'un t'attendra. Un membre des Forces spéciales.
- ☐ On envoie les Forces spéciales à l'extérieur ?

☐ Ce ne sont pas des humains, mais des créatures. Ne t'étonne pas de leur apparence. » Elle a déjà vu le petit corps d'élite, avec ses magnifiques uniformes blancs ; ce n'étaient pas des créatures. Il y avait une demi-douzaine d'hommes jeunes et forts.

« À quoi cette personne ressemblera-t-elle ? »

Il ne répond pas. Comment peut-elle se tenir prête s'il ne lui dit pas à quoi s'attendre ? Il jette un œil à l'interphone, puis à l'objectif fixé au plafond. Elle comprend qu'il n'est pas autorisé à lui fournir plus d'explications. Il continue : «

Je dois te fouiller. C'est la procédure habituelle. Afin d'être sûr que tu n'emportes avec toi que ce qu'il convient.

☐ Bien, fait-elle, malgré sa répulsion. Je suis censée remettre la boîte à quelqu'un.

☐ Je suis au courant. » Il palpe ses jambes, ses hanches, ses flancs. « Bras en l'air », ordonne-t-il. Il est brusque, professionnel, et elle lui en est reconnaissante. Elle est surprise quand, prenant sa mâchoire entre ses deux mains, il lui commande d'ouvrir la bouche. Il examine l'intérieur en s'aidant d'une petite lampe de poche. Il ajoute : « Les oreilles ! » et elle tourne la tête. À

nouveau, le faisceau lumineux. Il inspecte l'une de ses oreilles, puis, au moment où il étudie l'autre, il lui souffle : « Dis au cygne que nous attendons. »

Elle n'est pas certaine d'avoir bien compris ses paroles. Le cygne ?

« Terminé ! Tu es en règle. »

Elle a envie de demander : *Nous attendons quoi ? Et qui est ce "nous" ?*

Mais elle devine à la voix de l'homme que ce n'est pas le moment de poser des questions.

Il la regarde dans les yeux et lui dit : « Bonne chance !

□ Merci », répond-elle.

Le garde se tourne vers la dernière porte qu'ils ont franchie. « Ouvrez ! » Le panneau glisse. Il s'avance, laissant la jeune fille derrière lui. Le panneau se referme.

Elle est seule. Elle fait face à la porte suivante. « Ouvrez ! » dit-elle. La porte s'ouvre. Lyda la franchit et elle se referme rapidement derrière elle. Elle répète l'opération et se retrouve sur le seuil de l'ultime passage. De l'autre côté l'attend l'inconnu. Elle pose la boîte bleue à ses pieds, dénoue le fichu blanc qui est sur sa tête, l'applique sur son nez et sa bouche, et le noue à l'arrière de son crâne. Elle ramasse la boîte, la serre dans ses mains. « Ouvrez ! »

Et, soudain, elle se retrouve dans une rafale de vent, face à la terre et au ciel

- que traverse une forme : un oiseau réel.

PARTRIDGE

PETITES CAGES THORACIQUES

Partridge n'aime pas le silence qui règne alentour. Pas plus que la manière dont le vent est retombé, ni la façon qu'a Pressia de répéter : « Il y a quelque chose de bizarre », qui rend Bradwell nerveux.

« Vous croyez que notre passage ici coïncide avec une sorte de festin ailleurs ? demande-t-il.

□ Bien sûr, fait le garçon aux oiseaux, les Poussières doivent être occupées à

dévorer les passagers d'un bus scolaire. Quelle chance pour nous ! Pas vrai ?

□ Tu sais très bien que ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. »

La terre devient molle sous leurs pas.

C'est alors que Partridge aperçoit une petite créature, couleur de cendre, de la taille d'une souris, mais qui n'en est pas une. Elle n'a pas de fourrure. Elle est recouverte de charbon mêlé de sable et

ses côtes sont à nu, comme si elle n'avait pas de peau. Elle file un moment à la surface du sol, avant de disparaître sous terre. « Qu'est-ce que c'était ? »

□ Quoi ? s'inquiète Pressia.

□ Une espèce de souris, ou de taupe. » Il scrute l'horizon flou, là où

commencent les buissons qui s'étendent jusqu'aux collines. Il voit quelque chose bouger - pas un quelconque rongeur mais une masse confuse, une vague tourbillonnante. « Je pense qu'il y en a plus d'une. »

Soudain, un nuage de quelques dizaines de centimètres de haut surgit de terre et roule vers eux.

« Combien sont-elles, à votre avis ? »

□ Trop pour qu'on puisse les compter », répond Bradwell. La tempête de petites Poussières qui fond sur eux est précédée d'un son perçant - une multitude de cris qui se confondent en un seul.

Le vent reprend. Ils se courbent en avant pour résister aux bourrasques. Pressia sort deux couteaux de sa veste. Partridge a le sien en plus d'un crochet à

viande. Le garçon aux oiseaux a un pistolet électrique et un petit couteau pointu. L'air est lourd et putride.

« Qu'est-ce qu'on fait ? C'est quoi, le plan ? hurle Partridge.

□ Reste ici avec Pressia ! » Bradwell brandit ses armes et pousse un cri barbare. Il fonce sur la nuée.

Les Poussières, avec leurs petits yeux noirs rapides et leurs squelettes à

deux visages, s'approchent en formation serrée. Une partie d'entre elles sont rivées ensemble, cage thoracique contre cage thoracique, mâchoire contre mâchoire. Certaines ont le crâne fusionné. D'autres sont empilées les unes sur les autres. Toutes sont attachées à la terre. Elles entraînent celle-ci avec elles quand elles se jettent sur Bradwell. Elles n'existent pas individuellement. Ce sont des Poussières mais aussi des Groupies. Leurs griffes remontent le long du corps du garçon, tirant derrière elles ce qui semble être un ourlet du sol, une couverture d'argile avec laquelle elles menacent de l'étouffer. Ensuite, les choses se précipitent. Bradwell tranche ses assaillantes en deux coups de couteau. Elles s'écroulent, mais il en arrive toujours plus. Il en est couvert, comme s'il était piégé dans un manteau de cendres.

Pressia veut courir à son secours mais Partridge la repousse si fortement qu'elle tombe sur le dos. « J'y vais. »

La jeune fille s'écrie : « Qu'est-ce qui te prend, nom de Dieu ? » Elle a un foulard devant la bouche, les cheveux qui flottent autour de la tête, un couteau à

la main, et son poing-tête-de-poupée est prêt à partir. C'est sa petite sœur. Cette réalité lui apparaît avec une telle force qu'il en est un instant médusé. «

Reste là ! lui ordonne-t-il.

□ Non ! Je vais me battre. »

Ce n'est pas le moment de s'attarder. À peine s'est-il élancé, qu'elle est sur ses talons. Ils s'empressent de rejoindre la mêlée et se mettent à frapper les créatures à tour de bras, avec leurs couteaux et leurs crochets. Partridge se sent fort et lesté. Le codage doit être proche de son effet maximal. Néanmoins, les petites Poussières sont trop nombreuses. Il a du mal à tenir. Bradwell trébuche vers l'avant et perd l'équilibre. La couverture de terre retombe sur sa jambe, l'immobilisant. Il se tortille, comme un poisson pris à l'hameçon, mais en vain. Les attaquantes se retournent contre les deux autres. Elles sont munies de griffes et de dents acérées. De petites gouttes de sang émergent sur les chemises de leurs proies et elles s'en prennent maintenant aux oiseaux dans le dos de Bradwell.

Celui-ci lance à ses camarades : « Non, partez ! »

Mais ils continuent à se battre. Ils décochent des coups de pied, taillent à travers leurs adversaires qu'ils obligent à décrocher.

Cependant, la prochaine vague s'avance dans leur direction, bombant le torse. Et derrière elle, se dressent comme des colonnes. On entrevoit des têtes, des cornes, des dos hérissés de pointes. Partridge est sûr que leur fin est imminente. Il ne se rapprochera jamais davantage de sa mère.

Soudain, la voix de Pressia s'élève au-dessus de la mélodie aiguë des créatures. « Il arrive ! Je l'entends !

□ Qui ? » demande Bradwell.

Partridge distingue un son étrange à son tour, un ronflement sourd - le grognement d'un moteur, auquel vient s'ajouter le vacarme d'un klaxon. Une voiture, une berline noire miraculeuse, roule vers eux à tombeau ouvert, se creusant un passage à travers les vagues de Poussières. Elle dérape et s'arrête juste devant eux. Partridge est presque aveuglé par le nuage de cendres soulevé par le véhicule, mais il entend une voix qui rugit : « Montez, bon Dieu !

Montez ! »

Il ne sait pas s'il doit faire confiance au nouveau venu ou non, mais il n'est pas en position de choisir. Il se retourne et voit Pressia en train d'aider Bradwell à se relever. « Ouvre la portière ! » lui hurle ce dernier.

Il s'empresse d'obéir. Les deux autres sautent à l'intérieur, puis lui-même s'assied à côté de la jeune fille. La voiture bondit avant qu'il n'ait refermé la portière.

Le chauffeur est assis tout contre le volant à cause de quelque chose qu'il porte sur son dos. Il regarde pardessus son épaule le garçon venu du Dôme, dont le visage est meurtri et brûlé. « C'est lui, Pressia ? s'étonne-t-il. C'est le Pur ?

□ Oui ! » répond-elle d'une voix forte. Elle connaît l'homme. « Et lui, c'est Bradwell. »

Le conducteur tourne brusquement le volant et percute une Poussière, faisant voler un nuage de débris qui retombent sur le véhicule. Grand et musclé, il a les gestes de quelqu'un qui est animé par la colère. Partridge s'agrippe à son siège. Au Dôme, tout le monde prend le train. Il se souvient à peine des automobiles et, de toute façon, il ne s'est jamais trouvé dans une voiture de course pilotée par un dément.

« Je vous ai crus morts tous les deux, dit Pressia.

□ Nous aussi !

□ Je vous présente El Capitan ! »

Bradwell désigne le pare-brise. « Il y en a tout un troupeau ! Mon Dieu ! » Ils heurtent une série de créatures, qui explosent au contact du bolide.

« Est-ce que nous savons où trouver sa mère ? »

Partridge saisit le siège devant lui et se tire vers l'homme. « Que savez-vous d'elle ? »

Et alors, comme surgie de nulle part, une tête apparaît dans le dos de l'autre

- petite, pâle et pleine de cicatrices. Elle ouvre sa drôle de bouche étroite et sombre, et articule : « Elle.

□ Oh ! » s'exclame le garçon, et il se laisse retomber bruyamment sur la banquette arrière.

Le conducteur rit et tourne le volant si brutalement que la tête de Partridge va cogner contre la vitre.

« Et voici Helmud, son frère », ajoute Pressia.

Outre des éraflures et des morsures sur tout le corps, Bradwell a l'une des deux coutures de l'arrière de sa chemise qui s'est déchirée. Par l'ouverture, on entrevoit les oiseaux qui sont dans son dos - des ailes grises qui s'agitent, certaines teintées de sang. Ils ne sont que trois, en fait. Partridge s'attendait à

ce qu'il y en ait davantage, à en juger par leur remue-ménage. Deux d'entre eux bougent sans interruption. Le troisième, celui qu'il discerne le mieux, a le bec enfoncé dans la peau couverte d'anciennes brûlures de son hôte, jusque dans la chair. Sa peau forme des plis autour de son bec rouge. Ses yeux sombres et brillants se cachent au milieu d'un duvet noir. Pendant un instant, il semble le fixer avec étonnement, comme s'il voulait poser une question. Il a l'air chétif et privé d'énergie.

« L'un des oiseaux... dit Partridge, la bouche pâteuse de cendres. Il est blessé.

- Ta mère aura bien un médicament, rétorque El Capitan. Le Dôme voulait que nous en rapportions. Je parie qu'elle aura quelque chose pour guérir vos blessures.
- Des médicaments ? demande Bradwell en regardant Pressia.
- Nous devons préserver tout ce qui se trouve en sa possession », répond cette dernière.

Partridge prend tout à coup conscience qu'il ne connaît pas vraiment ces gens. Il a fait irruption dans leur vie, et ils sont pour lui des étrangers. Il ne les comprend pas, non plus que le monde dans lequel ils vivent. Sa mère aussi serat-elle une étrangère pour lui ?

Il regarde par la vitre. Ils se déplacent vite. Le paysage plat et noirci est flou. Est-elle vivante quelque part dans ces collines ? Lui a-t-elle raconté l'histoire afin qu'il l'ait encore en mémoire après tant d'années ? À quand remonte la dernière fois qu'il a eu l'impression de savoir ce qu'il faisait ? Il observe le pendentif fendu accroché au cou de sa sœur. Celui-ci se balance en suivant les cahots de la voiture, battant contre les clavicules tachées de sang et de suie de la jeune fille. Son œil bleu est petit et fragile. À quoi sert-il ? Que signifie-t-il ?

LYDA

CRÉATURE

Après qu'elle est sortie de la dernière pièce, le choc sourd d'un lourd verrou retentit derrière elle. Mais il n'y a pas de membre des Forces spéciales pour l'accueillir comme le garde le lui a annoncé.

Elle regarde le paysage sombre, les tourbillons de sable et de cendre et, au loin, les forêts aux arbres tordus, ainsi qu'une ville - des immeubles en partie effondrés, des volutes de fumée fines mais distinctes qui s'élèvent vers le ciel. Elle est seule, la boîte bleu pâle à la main.

Elle pivote sur ses talons, lève les yeux vers le flanc massif du Dôme. Elle frappe poliment à la porte, sachant pertinemment qu'il n'y a personne derrière. Un étrange hululement lui parvient depuis les bois. Elle n'y prête pas attention. Elle martèle le panneau avec son poing. « Il n'y a personne ! s'écrie-t-elle. Personne pour m'escorter ! » Elle est sur le point de pleurer et interrompt son geste. Sa main glisse sur la porte.

Elle se retourne alors et remarque des ornières. Elles disparaissent abruptement avant d'arriver à l'édifice, et elle distingue un large sillon rectangulaire qui doit être l'entrée du quai de chargement mentionné par le garde. Peut-être n'aurait-il pas dû lui dire une chose pareille. À présent, elle sait que le Dôme n'est pas entièrement coupé du reste du monde. Il communique avec l'extérieur. Cela va à l'encontre de tout ce qu'on lui a appris. Elle n'est pas censée être au courant de l'existence du quai de chargement. Mais il est possible aussi que le garde ait négligé de prendre des précautions parce qu'il pensait qu'elle ne reviendrait pas...

Elle fait quelques pas en avant. Ses chaussures glissent sur le gravier. Elle est habituée aux couloirs carrelés de l'académie. Aux pas de pierre à travers le gazon, stables sous ses pieds, et à l'adhérence

du caoutchouc qui revêt les sols du centre de rééducation. Elle descend une pente et, naturellement, son allure augmente ; elle s'aperçoit qu'elle est vraiment seule, sous l'œil du soleil réel, sous un banc de nuages que rien ne sépare du ciel, de l'univers - et elle se met à

courir.

Les filles de l'académie n'ont pas d'équipes de sport, bien qu'elles fassent chaque matin une heure d'aérobic au gymnase, dans la combinaison appropriée - des shorts et des hauts rayés à manches courtes avec une fermeture Éclair devant. Elle déteste ces combinaisons et l'aérobic. Depuis quand n'a-t-elle pas couru ainsi ? C'est une bonne joggeuse. Elle se sent de la force dans les jambes. Elle se rapproche progressivement des bosquets. Soudain, elle entend un bourdonnement, une sorte de vibration électrique sourde. Le son vient des arbres rabougris ; toutefois, elle est incapable d'en localiser la source exacte. Elle s'arrête mais éprouve la sensation, surprenante, d'être toujours en mouvement. Le martèlement de ses pieds sur le sol s'est transformé en celui de son cœur dans sa poitrine. Elle scrute les bois et découvre une silhouette de grande taille qui se déplace avec rapidité, en miroitant.

Ne t'inquiète pas, lui a dit le garde. Ce sont des créatures. Elles ne sont pas humaines.

Était-ce censé la rassurer ?

« Qui est-ce ? crie-t-elle. Qui est là ? »

La forme étincelle à nouveau, comme si sa peau reflétait la lumière. Puis, elle se redresse de toute sa hauteur et s'avance sur ses longues jambes musclées, avec une légèreté et une précision d'araignée. La jeune fille croit reconnaître un membre des Forces spéciales au vu de sa tenue de camouflage moulante, dont les couleurs sombres se confondent avec la boue et la cendre. À

ses bras pâles et noueux, sont assujetties des armes à feu noires et brillantes, dont elle ignore le nom. Ses mains sont démesurées par rapport à son corps, mais parfaitement adaptées aux crosses des armes. Elle voit également scintiller des lames de couteau, qui l'effraient davantage encore, comme si elles étaient réservées à des meurtres plus intimes.

La mâchoire de l'inconnu est épaisse, allongée et virile, bien qu'elle ait du mal à déterminer son sexe avec certitude. Ses yeux forment d'étroites fentes sous un front proéminent. Il l'observe, puis se rapproche un peu plus. Elle reste figée.

« Vous êtes ici pour moi ? Vous faites partie des Forces spéciales ? »

L'autre renifle l'air autour d'elle et approuve de la tête.

« Vous savez qui je suis ? »

Nouveau signe d'acquiescement. S'il n'est pas humain, qu'est-il ? Comment s'est-il retrouvé à travailler pour le Dôme ? Est-ce un malheureux qui a été

reconstruit à cette fin?

« Savez-vous où vous êtes supposé m'emmener ?

□ Oui. » La voix est humaine. Elle est même teintée de mélancolie et de nostalgie. « Je vous connais. »

C'est terrifiant. Elle ne sait pas précisément pourquoi. « Vous devez me prendre en charge, dit-elle, espérant que c'est bien ce qu'il avait compris. À

moins que je ne sois votre otage ?

□ Naturellement, répond l'autre en se tournant et s'accroupissant. Je vous porterai. C'est plus rapide. »

Elle hésite, déconcertée. « Sur votre dos ? » Il y a bien longtemps qu'elle n'a pas fait une chose pareille.

Il garde le silence, se contentant d'attendre.

Elle regarde alentour. Elle n'a pas le choix. « J'ai avec moi cette boîte, qu'on m'a demandé de remettre à quelqu'un. »

Il tend le bras et se saisit de l'objet. « Je la tiendrai à l'abri. »

Elle marque un léger temps d'arrêt, avant de grimper sur son dos. Elle s'accroche à son cou puissant. « Je suis prête », déclare-t-elle. Il s'élance, fonçant à travers les halliers, loin du Dôme. Il semble glisser à

vive allure, presque silencieusement. Même lorsqu'il saute par-dessus de larges buissons, il retombe en douceur. Lyda perçoit le jappement aigu d'un chien errant, puis une mélodie. Un chant humain ! Ici, hors du Dôme, les gens continuent à chanter. Cette seule idée la surprend.

Ils continuent de filer. L'air froid emplit les poumons de la jeune fille. Elle a le souffle coupé. Son foulard lui couvre le nez et la bouche, mais aussi les oreilles, dans lesquelles résonne le bruit du vent. Était-ce ainsi à l'époque où on montait à

cheval - la brise, les arbres, la vitesse ? Elle est juchée sur le dos du soldat - les bras autour de son cou, les jambes contre ses flancs, telle une enfant. Mais ce n'est pas un soldat. Il n'est pas complètement humain. Et elle n'est pas une enfant. Elle est une offrande.

Elle entend le bourdonnement électrique. Il vient de toutes les directions à la fois. Le soldat cesse de courir, porte la main à sa bouche et donne l'impression d'émettre un cri inaudible - peut-être un son dont la fréquence échappe à Lyda. Cependant, elle sent les vibrations de ses côtes entre ses genoux. Il demeure parfaitement immobile, droit comme un piquet.

« On attend », annonce-t-il, avant de s'agenouiller et de la laisser descendre. Elle se redresse, chancelante. « Savez-vous qui nous recherchons ? »

Il lui jette un coup d'œil acéré par-dessus son épaule, l'air blessé. « Bien évidemment.

□ Je suis désolée », fait-elle.

Ils patientent quelques instants.

« Comment me connaissez-vous ? » s'enquiert-elle.

Il la fixe de ses yeux étroits. « J'étais, dit-il simplement.

□ Vous étiez quoi ?

□ J'étais. Et maintenant, je ne suis pas. »

Elle prend conscience qu'il n'est pas bien vieux - cinq ou six ans de plus qu'elle, peut-être. Son visage ne lui rappelle rien, et pourtant, ne pourrait-il avoir été quelqu'un d'autre jadis ? « Nous sommes-nous rencontrés à l'académie ? Y

avez-vous étudié ? »

Il la considère comme s'il tentait de se remémorer quelque chose appartenant à un lointain passé.

« Vous étiez élève de l'académie. Vous êtes entré dans les Forces spéciales. Est-ce là ce qu'ils ont fait de vous ? »

Elle se souvient du petit corps d'élite. Il est impossible qu'on les ait transformés à ce point. Ce serait d'une cruauté invraisemblable. Elle lève la main, touche l'une des armes à feu. Elle examine la jonction entre le métal et les plis de la peau.

Il ne prononce pas un mot, n'esquisse pas un geste. Mais ses yeux se posent sur le visage de Lyda.

« Et votre famille ? Sait-elle que vous êtes là ?

□ J'étais, répète-t-il. Et maintenant, je ne suis pas. »

PRESSIA

LUMIÈRE

Pressia se sent perdue. Les Poussières tourbillonnent autour de la voiture. Le paysage désolé s'étend loin devant eux. L'Est. Une ancienne réserve nationale. Ils n'ont que ça. Et ce n'est peut-être pas même un indice valable. « Des signaux de fumée seraient les bienvenus », dit-elle.

Bradwell la regarde avec intérêt. « Tu as raison, déclare-t-il comme s'ils étaient sur la même longueur d'onde. Le Dôme risquerait de les voir, malheureusement, mais ça nous rendrait bien service.

☐ Récite-le à nouveau, demande la jeune fille à Partridge. Le texte de la carte d'anniversaire. Commence au début. El Capitan ne l'a pas encore entendu.

☐ C'est inutile. C'est le désert par ici. Il n'y a rien d'autre plus à l'est qu'une colline et, au-delà, toujours le même vide stérile. Qu'est-ce qu'on fait là, à part risquer nos vies ?

☐ Redis-le », insiste Bradwell.

Partridge soupire : « *Marche toujours dans la lumière. Suis ton âme. Puisse- t-elle avoir des ailes. Tu es mon étoile guide, telle celle qui s'est levée à l'est et a guidé les Hommes sages. Joyeux anniversaire, Partridge ! Je t'aime, Maman.* Et voilà !

☐ Marche toujours dans la lumière, répète El Capitan.

☐ La lumière, ajoute Helmud.

☐ Ça ne me dit rien.

☐ Rien. »

Pressia détache son collier, non sans ressentir une vive douleur à la nuque. Elle le contemple dans le creux de sa paume, avec son œil bleu en pierre précieuse. Elle place celui-ci devant l'un de ses propres yeux et observe à travers le paysage dévasté qui tourne à l'indigo. « Comment fonctionnaient les lunettes 3D ? demande-t-elle. Tu sais, celles que les gens portaient au cinéma en picorant dans de petits seaux en carton.

☐ Il en existait différentes sortes, répond Bradwell. Certaines utilisaient des lentilles de couleurs différentes, l'une rouge, l'autre bleue, et le film semblait montrer deux images à la fois. D'autres étaient polarisées et permettaient de combiner des images horizontales et verticales.

☐ Est-ce que quelqu'un pourrait envoyer un message lumineux qui ne serait vu qu'à travers des lentilles spéciales ? continue la jeune fille, réfléchissant tout haut.

☐ Dans le Dôme, il y avait un gars nommé Arvin Weed qui envoyait des messages à la maison des filles en projetant le faisceau d'un stylo laser sur le gazon des parties communes, se souvient Partridge en tambourinant avec son doigt replié contre la glace, le regard perdu au loin comme s'il tentait de se remémorer la pelouse en question. On racontait qu'il essayait d'inventer un type de rayon que seule sa petite amie serait capable de percevoir.

☐ Donc si on veut être trouvé et qu'on ne peut recourir à des signaux de fumée, on doit utiliser une lumière qui n'est visible qu'à travers une lentille particulière.

☐ Que sais-tu des photons, Partridge ? demande Bradwell. Les infrarouges, ou les ultraviolets ? Vous étudiez beaucoup les sciences dans le Dôme ?

☐ Je n'étais pas le premier de la classe. On peut détecter ces sortes de rayonnement assez facilement. Mais Weed avait raison. Il existe d'autres niveaux de lumière. Il pouvait diriger un faisceau sur sa

petite amie - d'une fenêtre à

l'autre -, et elle pouvait le voir grâce à une lentille ne laissant passer que des fréquences lumineuses qui échappent à notre vision. Vous savez : deux cent soixante-deux, trois cent quarante-neuf, trois cent soixante-quinze ? » Les deux autres échangent un regard. Non, ni lui ni elle ne connaissent ce type de chose. Ils ont été également privés d'une éducation que Partridge a prise pour naturelle. Ce dernier ne remarque rien. Il poursuit : « Il faudrait dans ce cas que le faisceau soit émis directement vers son destinataire, n'est-ce pas ? Parce que la lumière d'un rayon laser ne se disperse pas.

☐ C'est comme les chiens qui peuvent entendre des sifflements qui ne sont pas perceptibles par nous, note Bradwell.

☐ C'est possible. Je n'ai jamais eu de chien.

☐ Une lumière peut être telle que seul un filtre unique permette de la voir, n'est-ce pas ? demande Pressia.

☐ Exact. »

Elle sent un frisson la parcourir. Elle place à nouveau la prune de la courbe devant la sienne. Le paysage qui lui fait face est une fois encore noyé dans le bleu. « Et si ce n'était pas seulement une pierre précieuse ? Si c'était notre lentille, notre filtre ?

☐ Marche toujours dans la lumière », dit Bradwell.

La jeune fille lève les yeux sur les collines qui se dressent à l'horizon et les examine soigneusement. Son regard glisse sur une petite tache blanche scintillante, s'arrête, revient en arrière. On dirait le fanal d'un phare ou encore une étoile au sommet d'un sapin de Noël au temps de l'Avant.

« Qu'y a-t-il ? s'informe le garçon aux oiseaux.

☐ Je l'ignore. Une petite lumière blanche. » Elle réajuste sa vision et découvre un autre point blanc à la cime d'un arbre, sur le versant éloigné. « Est-ce possible que ce soit elle ? » Si c'est l'œuvre de sa mère, alors c'est la première chose réelle qu'elle connaît d'elle - par elle-même, sans histoires ni photographies, sans ombre projetée par le temps. Sa mère est une lueur blanche qui palpite dans les arbres.

« Aribelle Cording Willux, répète Bradwell, un peu craintif et perplexe à nouveau.

☐ Je peux voir ? » fait Partridge.

Pressia lui passe le pendentif.

Il s'avance au bord de son siège. Puis il lève la tête et regarde à travers la gemme. « Il n'y a qu'un épais brouillard bleu.

□ Concentre-toi bien ! » Elle n'est pas folle. Elle l'a vue. Elle était là, clignotante.

Soudain, il l'aperçoit lui aussi. Elle le sent. « Attends, dit-il, elle se trouve droit devant.

□ Si c'est bien ça, lorsque nous nous rapprocherons, elle sortira de notre champ de vision, s'inquiète Bradwell. Il nous faudra trouver un point de repère pour garder la bonne direction.

□ Nous sommes déjà arrivés jusqu'ici, fait observer Partridge.

□ Nous aurons peut-être de la chance », renchérit El Capitan.

Helmud a la mâchoire pendante mais ses mains continuent à s'agiter dans le dos de son frère. Il y a dans son regard quelque chose qui incite la jeune fille à

se demander s'il n'est pas plus intelligent qu'il ne paraît. « De la chance », profère-t-il.

PRESSIA

ESSAIM

El Capitan gare la voiture dans les vignes, au pied des collines. Il la recouvre tant bien que mal de brassées de plantes qu'il arrache avec leurs racines. Il leur indique auxquelles ne pas toucher. « Celles avec des épines aux extrémités de leurs feuilles trilobées contiennent un acide, qui se trouve sous une fine pellicule. Elles provoquent des brûlures. » Il désigne du doigt un petit groupe de champignons blancs épanouis. « Ceux-là sont vénéneux. Si vous marchez dessus et les faites éclater, ils répandront des spores. » D'autres végétaux, leur explique-t-il, proviennent de vertébrés. « Ils ont des baies pour attirer leurs proies qu'ils étranglent et dévorent. »

Pressia avance derrière Partridge, qui suit leur guide en évitant les plantes les plus toxiques.

Bradwell insiste pour fermer la marche, afin de « surveiller leurs arrières », mais la jeune fille se demande s'il ne s'inquiète pas pour elle. Elle se rappelle le contact de sa main sur sa nuque avant qu'il n'extraie la puce, et la délicatesse de ses doigts lorsqu'il a effleuré sa cicatrice au poignet. Et ses yeux, leurs paillettes d'or. D'où sortent-elles ? C'est comme si elles étaient apparues soudainement. La beauté peut être trouvée ici même si on est suffisamment attentif. Elle se souviendra toujours, par flashes, de la façon dont il l'a regardée, contemplant son visage. En y repensant, elle éprouve le même genre d'inquiétude que quand un secret bien gardé menace d'être dévoilé.

Au milieu des broussailles, gravissant la pente en foulant les ronces et les vignes hérissées de piquants, ils tâchent de conserver la direction de la lumière blanche. Pressia se sent mal assurée sur ses jambes, tel un poulain nouveau-né. Le sol de graviers se dérobe sous ses pieds de manière imprévisible. Elle entend le léger cliquetis de leurs armes qui s'entrechoquent au rythme de leurs pas. El Capitan souffle comme un bœuf, tandis que Helmud émet par intermittence de petits bruits sur son dos - de faibles clics et des murmures. Tous trébuchent de temps à autre. Le vent est glacial. Il aide la jeune fille à rester vigilante. Derrière eux, les Terres mortes sont agitées de convulsions.

Elle a plus vivement conscience de son corps à présent. Sa vue est toujours un peu brouillée, son ouïe

émoussée. Ses blessures à la tête et à la nuque lui causent des élancements.

Si elle retrouve sa mère, ne signera-t-elle pas son arrêt de mort ? S'ils parviennent à mettre celle-ci en sécurité, au lieu de la livrer au Dôme, ils deviendront tous des cibles. Et s'ils échouent et que les Forces spéciales s'emparent d'elle, Pressia n'aura plus d'utilité et sera éliminée. La peur lui noue l'estomac. Elle devrait se sentir heureuse que sa mère soit peut-être en vie dans un bunker au milieu de ces collines. Cependant, si c'est le cas, pourquoi n'est-elle pas partie à la recherche de sa fille ? Le bunker n'est pas dans une contrée éloignée du monde. Il est juste ici. Pourquoi ne pas l'avoir quitté pour aller chercher Pressia et la ramener avec elle ? Et si la réponse est : *Ça n'en valait pas la peine ?* Ou : *Parce que je ne t'aimais pas assez ?*

Partridge s'immobilise si brutalement qu'elle manque lui rentrer dedans. «

Attendez ! » dit-il.

Tous s'arrêtent et font silence.

« J'ai entendu quelque chose. »

C'est un faible vrombissement. Il s'intensifie.

Une brume dorée descend sur eux à travers les arbres et, soudain, des ailes battent l'air autour de leurs têtes. El Capitan agite les bras. Pressia donne des coups dans ce qui paraît être un essaim de grosses abeilles dotées d'épaisses carapaces, comme des cafards. Le bourdonnement envahit sa tête, sa poitrine. Il fait vibrer les arbres environnants. Elle a l'impression de se retrouver au beau milieu d'une ruche. Partridge en abat quelques-unes. Elles tombent sur les ronciers.

La jeune fille en aperçoit alors une - une seule, rivée au sol. Elle ressemble à

Cricri, sinon qu'elle n'est pas piquée de rouille. Elle la ramasse dans le creux de sa main, qu'elle referme afin qu'elle ne puisse pas s'échapper. Elle reconnaît immédiatement cette sensation. Un gros insecte brillant qui rampe sur sa paume. Ses ailes sont repliées contre son corps, semblables à celles d'une cigale mais faites de filigrane, léger et ouvragé. Elle a de fines côtes métalliques et des rouages qui tournent lentement, un dard (une aiguille dorée au bout de la queue) et de petits yeux sur les côtés de la tête. « Une minute ! Elles ne sont pas méchantes. » L'insecte laisse échapper un clic familier et un ronronnement.

« Comment le sais-tu ? s'étonne Partridge.

☐ J'en ai eu une en guise de jouet pendant presque toute ma vie.

☐ D'où venait-elle ? s'enquiert Bradwell.

☐ Je l'ignore. Je l'ai toujours eue.

☐ La carte d'anniversaire ! s'exclame Partridge. *Suis ton âme. Puisse-t-elle avoir des ailes.*

- Vous pensez que c'est elle qui les a envoyées ? demande Pressia.
- Si c'était le cas, cela signifierait qu'elle était au courant de notre arrivée, remarque le garçon aux oiseaux. C'est impossible.
- Comment pourrions-nous trouver notre chemin autrement à travers ces collines ? Elles sont ici pour nous guider sur la dernière partie du trajet, affirme Partridge. Cela fait partie du plan. Il a simplement mis longtemps avant de se réaliser.
- Mais n'importe qui aurait pu trouver le collier et le tenir devant ses yeux, observe Bradwell. Ces insectes risqueraient de conduire ses ennemis jusqu'à elle. »

La jeune fille sent des contractions à l'intérieur de sa main. Elle desserre juste assez les doigts pour voir à travers.

Les rouages s'accélérent. La petite tête se redresse. L'un des yeux de la créature darde un rayon de lumière vers l'œil gauche de Pressia, qui plisse les paupières. Ses yeux larmoient. La cigale renouvelle sa tentative.

« Un insecte mécanique avec un scan rétinien, explique Partridge.

□ Tout droit sorti de l'ancien monde, fait Bradwell. Mais il ne semble pas reconnaître les rétines de Pressia. »

Cette dernière passe sa prise à son demi-frère. « Essaie, toi. Elle va peut-être te reconnaître. »

Une perle au centre de la poitrine de l'insecte projette une lueur vacillante. Ses ailes palpitent.

« Elle sait qui tu es ! » s'écrie Bradwell.

La cigale se met à battre des ailes.

Partridge ouvre la paume et la tient en hauteur. « Voyons où elle se dirige. »

Si l'essaim a été envoyé par sa mère, Cricri était-elle également un présent de sa part ?

La créature, maintenant rougeoyante, s'élève dans les airs, avant de disparaître entre les branches.

PARTRIDGE

PULSATIONS

Les cigales ont toutes disparu, à l'exception de celle qui a scanné la rétine de Partridge. Le fait d'être reconnu grâce à ses yeux lui procure une sensation étrange. Il suppose que sa mère a mis ce dispositif au point avant les Détonations, qu'elle a décidé d'un plan et enregistré ses rétines. Comment

l'expliquer autrement ? Toutefois, le plan qu'elle a choisi le déconcerte. Si elle a pu préparer tant de choses, pourquoi n'a-t-elle pas réussi à garder ses enfants auprès elle ? Il aimerait découvrir ce qui s'est passé au cours des derniers jours. Mais il y a également dans le calcul de sa mère quelque chose d'éparpillé, comme un tir de chevrotine. Il a si souvent failli perdre sa piste, qu'il se demande comment elle a pu espérer de lui qu'il mette toutes ces énigmes bout à

bout. N'a-t-elle pas dû, dans son enfance, l'aider parfois à résoudre les devinettes pour trouver les cadeaux ? Il suppose que son plan est né de son désespoir. Elle a agi sous la contrainte de circonstances qu'il ne peut imaginer. L'insecte vole devant eux, filant à travers les arbres, si vite qu'ils peinent à le suivre. Il est curieux de voir quelqu'un d'aussi mal dégrossi qu'El Capitan courir après un insecte délicat, tel un chasseur de papillons.

Bradwell, Pressia, El Capitan et son frère : ce sont ses amis à présent, sa bande. Il songe aux garçons de l'académie lorsqu'il les a vus pour la dernière fois et qu'ils se sont dit au revoir au centre de codage. Vie Wellingsly, Algrin Firth, les jumeaux Elmsford - leurs larges épaules, leurs voix graves. Ils se sont bousculés les uns les autres, avant de suivre chacun leur chemin. Hastings lui manque, subitement. A-t-il déjeuné avec Arvin Weed, ainsi qu'il le lui a conseillé ? Ou a-t-il essayé d'intégrer la horde ? Ont-ils beaucoup pensé à lui depuis son départ ?

Que leur a-t-on servi en guise d'explication à son sujet ? Peut-être qu'ils croient qu'on lui a mis une tique et que quelqu'un a appuyé sur le bouton pour le sortir de sa misère, comme ils disaient.

L'officier s'arrête à l'avant de la file. Il lève l'index et le pointe vers le sous-bois. Tous se figent et regardent. Partridge scrute les zones sombres. Il aperçoit un bref rayon de lumière. Une branche bouge. Des feuilles bruissent. Mais il n'y a personne.

« Ce sont eux, déclare El Capitan. Les membres des Forces spéciales. C'est ainsi qu'ils communiquent entre eux. Vous sentez l'électricité ? C'est une sorte d'écholocalisation.

☐ Les Forces spéciales ? s'étonne Partridge.

☐ Comment peuvent-elles savoir que nous sommes là ? demande Bradwell.

☐ Je n'ai plus ma puce, dit Pressia. C'est impossible. »

Une pulsation électrique picote la peau de Partridge en crépitant. Il y a un bourdonnement dans l'air. Le garçon tente de suivre la pulsation, qui se déplace comme une vague.

« Ils sont en partie animaux, en partie mécaniques. Us sont capables de vous flairer.

☐ Mais pas à plusieurs kilomètres de distance, réplique la jeune fille. On les a prévenus. »

Partridge la regarde. « Tes yeux. Le scan rétinien de la cigale aurait dû les reconnaître. Je veux dire, notre mère nous a sans doute scannés tous les deux, n'est-ce pas ?

☐ Je l'ignore.

☐ Une interférence. C'est ça, la raison. »

Une rapide série de pulsations traverse le sous-bois.

« De quoi parles-tu ? s'impatiente Bradwell.

☐ Où es-tu allée ? demande Partridge à sa sœur. Je veux dire, dans cette voiture. Elle n'a pas survécu aux Détonations. Elle vient du Dôme. Il y a donc d'autres trucs qui viennent du Dôme ici. D'accord ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

☐ Au quartier général de l'ORS, on m'a habillée, nourrie, on a voulu me faire tuer des gens et, à la fin, quand j'ai été emmenée à la ferme, on m'a empoisonnée.

☐ Empoisonnée ?

☐ J'ignore ce qui s'est véritablement passé. Je me suis évanouie. Ils m'ont endormie avec de l'éther et, ensuite, je me suis retrouvée dans la voiture, encore dans le cirage. J'avais mal à la tête. Tout me paraissait flou et j'avais l'impression d'avoir du coton dans les oreilles.

☐ Ils t'ont mise sur écoute.

☐ Que veux-tu dire ? insiste Bradwell.

☐ Ses yeux, ses oreilles. Mon Dieu ! Ils ont vu tout ce qu'elle a vu, entendu tout ce qu'elle a dit. » Il dévisage Pressia et la pensée lui vient que son père est peut-être en train de le fixer. Il l'imagine, dans le Dôme, en train d'observer le monde extérieur à travers les prunelles de la jeune fille.

Celle-ci murmure : « On m'a ôté la puce pour rien, alors ?

☐ Non, proteste Bradwell. C'est provisoire, pas vrai ? On peut lui retirer tout ça, n'est-ce pas ?

☐ Je n'en ai aucune idée, avoue Partridge.

☐ Les pulsations électriques sont de plus en plus fortes, intervient El Capitan. Ils ne vont plus tarder à arriver.

☐ OK, restons calmes, fait le garçon aux oiseaux. Elle est sur écoute. C'est tout.

☐ C'est pire que ça, en réalité. » Partridge voudrait s'arrêter là, mais il n'a pas le choix. « Ton mal de tête. Est-ce que tu as une coupure ou un bleu ?

☐ Je pense que je me suis cognée en me battant avec Ingership. »

Le garçon se rappelle la panique de Hastings à propos de la tique. Il lui a dit pour le rassurer que c'était seulement un mythe. C'est faux.

« Qu'y a-t-il ? s'inquiète Bradwell. Qu'est-ce qui ne va pas ? Accouche. »

Les pulsations se succèdent de plus en plus vite. Les crépitements et les bourdonnements semblent ricocher sur les arbres tout autour d'eux.

« Elle a une bombe dans la tête, lâche Partridge.

□ C'est quoi encore, cette histoire ? »

Pressia contemple le sol, comme si elle se souvenait de ce qui s'est produit à la ferme et rassemblait les pièces du puzzle.

« Ils peuvent faire exploser son crâne à distance. »

Tous les regards se tournent vers la jeune fille. Partridge se demande pendant une seconde si elle ne va pas éclater en sanglots. Il ne le lui reprocherait pas. Mais au lieu de cela, elle les considère avec un air solennel et calme, comme si elle acceptait son sort. Il se rend alors compte qu'il a du mal à croire les êtres humains capables de tant de cruauté.

Pressia détourne les yeux, vers le haut de la pente. Sa vision bute sur quelque chose. « Elle s'est arrêtée. Elle fait du surplace. »

Effectivement, la cigale décrit des cercles au-dessus d'un endroit particulier. El Capitan s'y précipite et entreprend de creuser le sol à mains nues. Il dégage une épaisse plaque de verre en forme de croissant. « C'est ici. »

Partridge le rejoint en courant et se met à plat ventre pour jeter un œil par l'ouverture. À travers les ténèbres, loin dans les profondeurs du sous-sol, il distingue un rougeoiement. « C'est ça ! Il faut trouver une pierre. On peut essayer de briser la vitre. »

Les pulsations sont devenues quasiment constantes. Le bourdonnement ressemble à un gémissement de plus en plus aigu. Ils n'ont pas le temps de chercher une pierre.

Des corps émergent du couvert, l'un après l'autre, jusqu'à cinq. Ils sont grotesques - des cuisses monstrueuses, des torsos gonflés ; leurs bras, puissamment musclés, sont fusionnés avec des armes ; leurs visages sont distordus, leurs crânes boursouflés par des protubérances osseuses. Était-ce les mêmes qui jouaient des coudes sur les terrains de sport de l'académie, assistaient aux projections des cours d'histoire de l'art de Welch, écoutaient les dangereux apartés de Glassings ? À combien de garçons le Dôme a-t-il fait subir ce traitement ? Était-ce également le sort qui était réservé à Sedge ? Se savoir promis à un tel avenir était-il l'une des raisons de son suicide ?

L'un des nouveaux venus envoie El Capitan à terre d'un coup de coude en plein visage. L'homme s'écroule lourdement. Helmud amortit sa chute. Le soldat le désarme.

Un autre s'avance, en partie caché derrière un voile blanc agité par le vent. Partridge s'aperçoit qu'il s'agit en fait d'un vêtement, une combinaison. À

l'intérieur se trouve une personne de petite taille, aux cheveux ras et au visage masqué par un foulard blanc. Une femme. Le soldat (si tant est que ce mot convienne) la tient par la taille. Il baisse le foulard.

Lyda - ses pommettes délicates, en ce moment tachées de cendres, ses prunelles d'un bleu saisissant, ses lèvres et son nez menu. « Qu'est-ce que tu fais là ? » laisse échapper Partridge, stupéfait, mais il connaît la réponse, au moins en partie. Elle est un otage. Elle est ici pour le contraindre à prendre une décision. Mais laquelle ?

« Partridge », souffle-t-elle, et il voit qu'elle tient à la main une boîte bleue. Il se demande si elle a fait tout ce voyage pour lui apporter quelque chose qu'elle aurait oublié de lui donner plus tôt - une fleur en plastique à mettre à sa boutonnière pour la soirée dansante ? Il a conscience que c'est une idée absurde, mais il n'arrive pas à la chasser de son esprit.

La jeune fille élève la boîte. « Ceci est pour quelqu'un qui s'appelle Pressia Belze. » Elle balaie du regard tous ceux qui se trouvent devant elle. Pressia se rapproche d'elle. Elle répugne manifestement à prendre la boîte. Lyda hésite elle aussi. « Êtes-vous le cygne ?

☐ Que dis-tu ? s'enquiert Partridge.

☐ Qui ici est le cygne ? poursuit-elle.

☐ Quelqu'un t'a parlé d'un cygne ?

☐ —Dis au cygne que nous attendons. » Lyda met la boîte dans les mains de Pressia. « C'est tout ce qu'on m'a dit. » Elle a hâte d'être débarrassée du présent. Il lui fait peur.

Pressia observe la nouvelle venue, puis les soldats qui l'entourent. Leurs armes émettent des points lumineux rouges qui sont pointés sur elle. Ses mains tremblent. Elle ouvre la boîte, s'escrime à déplier le papier de soie. Partridge voit qu'elle ne comprend pas immédiatement le sens de ce qui est sous ses yeux. Mais ensuite, elle relève la tête et laisse la boîte glisser sur le sol. Son visage a pâli. Elle chancelle et tombe à genoux.

Lyda tend les bras pour la retenir, à moins qu'elle ne cherche à rattraper la boîte, mais le soldat la tire violemment en arrière.

« Debout ! » crie-t-il. Pressia le regarde. Il dirige un point rouge sur son front. Puis, il poursuit plus calmement : « Debout ! Viens ! Il est temps. »

Et dans cette voix radoucie (dans le rythme des mots ?), Partridge entend celle de son frère s'adressant à lui alors qu'il émergeait à peine du sommeil et repoussait les draps avec ses pieds.

Debout ! Viens ! Il est temps.

Sedge.

PRESSIA

Dans un premier temps, Pressia se dit que son grand-père n'est pas mort. Ils ont extrait le ventilateur, ont réparé sa gorge, l'ont recousu. Elle est toujours à

genoux. Elle ne parvient pas à se relever. Elle contemple le visage de la fille. Une Pure. Une connaissance de Partridge, du nom de Lyda. « Il n'est pas mort.

□ On m'a demandé de vous dire que c'est tout ce qu'ils ont laissé », fait doucement Lyda.

Les petites pales brillent, comme si quelqu'un leur avait enlevé la marque des ans. Son grand-père est mort. C'est *ce* que cela signifie. Et la lumière derrière la vitre en forme de croissant : signifie-t-elle que sa mère est vivante ? C'est donc ainsi que va le monde - donnant et reprenant sans fin ? C'est cruel. Elle saisit une poignée de terre.

Il y a une bombe dans sa tête. Le Dôme voit ce qu'elle voit, entend ce qu'elle entend. Ils savent tout ce qu'ils se sont confié, Bradwell et elle, au cours de la nuit dernière : son mensonge à lui, ainsi que son désir de retrouver son père avec un moteur dans la poitrine, sa cicatrice au poignet à elle. Elle a l'impression qu'on lui a volé son intimité. Elle regarde le garçon aux oiseaux : son beau visage est empreint de peur. Elle ferme les yeux. Elle ne veut plus rien y laisser entrer. Elle presse la tête de poupée et sa main pleine de terre contre ses oreilles. Elle va leur couper l'image et le son - à ses ennemis, ceux qui ont tué

son grand-père, qui pourraient faire exploser sa tête avec une télécommande. Mais c'est pire encore. Elle se punit elle-même en cherchant à punir les autres. «

Tuez-moi, veut-elle murmurer. Faites-le » - comme si elle souhaitait les mettre au pied du mur. Le problème est qu'ils ne bluffent pas.

Elle considère à nouveau Bradwell. Il semble vouloir désespérément l'aider. Il prononce son nom, mais elle secoue la tête. Que pourrait-il faire ? Ils ont tué

Odwald Belze, puis quelqu'un dont c'était le travail a astiqué le ventilateur qui était dans la gorge du vieil homme, l'a enveloppé dans du papier de soie bleu pâle et a trouvé la boîte qui convenait. Les gens qui ont fait ça sont dans sa tête. C'est la simple réalité et on n'y peut rien changer.

Elle se redresse, sans lâcher sa poignée de terre. Elle pleure en silence. Les larmes roulent sur ses joues.

Partridge a l'air hébété. Ses traits reflètent un curieux mélange de frayeur et d'anticipation angoissée. Il fixe Lyda et le soldat qui se tient à côté de celle-ci. Les créatures que Pressia a aperçues avec El Capitan quelques jours plus tôt sont des soldats. Ils étaient autrefois des êtres humains, des garçons. Elle avise la cigale. Elle s'est posée sur une feuille couverte de fourrure et a replié ses ailes. Sa lumière s'est atténuée.

Le soldat qui est arrivé le premier s'approche de Partridge. Elle essaie d'écouter, d'être attentive. Ses oreilles sifflent.

Le soldat dit : « Ramène ta mère. Ne lui donne pas l'alarme. Livre-la-nous. Nous te remettrons cette fille en échange. Si tu refuses, nous tuerons la fille et emmènerons ta mère.

☐ D'accord, acquiesce aussitôt le garçon. On y va.

☐ Je ne pourrai pas passer, prévient Bradwell.

☐ Moi non plus, renchérit El Capitan. Pas avec ça. » Il désigne Helmud. L'un des hommes se dirige vers la vitre, qui est un peu inclinée dans le sens de la pente. Il la fend d'un coup de genou. Il fait sauter les éclats avec son poing nu, sans perdre une goutte de sang.

Ensuite, il déclare : « Seulement le fils de Willux et Pressia.

☐ Elle n'est peut-être pas là, dit cette dernière. Elle est peut-être morte. »

Le soldat reste un instant sans répondre, comme s'il attendait confirmation de ses ordres.

« Dans ce cas, rapportez le corps. »

Le trou qui s'ouvre dans le sol est faiblement éclairé de l'intérieur. Partridge se coule dedans, les pieds en premier. Il doit plaquer un bras le long de son corps, avant de se laisser tomber. Pressia s'assied à son tour sur le rebord jonché d'éclats de verre. Elle glisse ses jambes dans la cavité et s'attarde ainsi quelques secondes. Elle sent alors les mains de son demi-frère la saisir. Elle se retourne une dernière fois : El Capitan et Helmud, qui a des yeux affolés ; la Pure avec son crâne rasé, flanquée par les soldats à l'allure bestiale. Et puis Bradwell, la figure maculée de terre et de sang. Il a l'air de s'appliquer à

mémoriser son visage, comme s'il risquait de ne plus la revoir.

« Je reviendrai », affirme-t-elle, mais elle craint le contraire. Qui pourrait être assuré de leur retour ? Elle se souvient de la tête souriante qu'elle a tracée dans la suie sur la porte du placard. C'était puéril. Stupide. Un mensonge. Elle saute. En dépit de l'aide de Partridge, elle atterrit lourdement. Ils sont dans une petite salle. Le sol et les murs sont en terre. Il n'y a qu'un seul passage pour continuer - un couloir étroit aux parois moussues. Elle lève la tête vers l'ouverture en croissant mais n'aperçoit qu'un morceau de ciel plombé, traversé par quelques branches d'arbre.

Une voix d'homme les hèle. « Par ici ! » Une silhouette longiligne apparaît à

l'entrée du corridor. Ses traits ne sont pas assez éclairés pour qu'on les discerne. Le mot *père* traverse l'esprit de la jeune fille. Mais elle l'oublie aussitôt. Elle n'y croit pas. Elle ne peut croire en rien.

Elle pivote vers Partridge et chuchote d'un ton pressant : « Parle-moi de la fille.

☐ Lyda.

- ☐ Serais-tu prêt à leur livrer notre mère pour la sauver ?
- ☐ J'essayais de gagner du temps. Lyda sait quelque chose. Elle a parlé du cygne. Qui attend le cygne ? Qu'est-ce que ça veut dire ?
- ☐ Serais-tu prêt à livrer notre mère, si elle est en vie ? insiste Pressia.
- ☐ Sans doute pas. »

Pressia l'agrippe par la chemise. « Tu le ferais ? Pour sauver Lyda ? Moi, j'ai sacrifié mon grand-père. Il est mort. » N'aurait-elle pu le sauver ? Si elle avait suivi les ordres...

Partridge la fixe avec insistance. « Et Bradwell ? »

Cette question la prend au dépourvu. « Pourquoi me demandes-tu cela ? »

- ☐ Jusqu'où irais-tu pour le sauver ?
- ☐ Personne n'exige que je livre ma mère en échange de sa vie. » L'accuse-t-il d'aimer le garçon aux oiseaux ? « Donc, peu importe ! »
- ☐ Mais si tu étais forcée de choisir ? »

Elle ne sait quoi répondre. « Je préférerais me livrer à sa place. »

- ☐ Mais si ce n'est pas possible ?
- ☐ Partridge, susurre-t-elle. Ils peuvent nous entendre, ne l'oublie pas. Tout ce que nous disons.
- ☐ Je m'en fiche, maintenant. » Ses yeux sont emplis de larmes, sa voix affaiblie. « Sedge. Mon frère. Il n'est pas mort. C'est l'un d'eux. »
- ☐ Qui *eux* ?

☐ Les Forces spéciales. Il fait partie des soldats qui sont là-haut. Ils l'ont modifié - à tel point que j'ignore s'il est encore vraiment là. Je ne sais pas ce qu'ils ont fait à son âme. Nous ne pouvons...

☐ Par ici ! » les interrompt l'homme. Sa voix est lointaine, le couloir plongé dans l'obscurité. « Nous sommes là. »

Partridge veut saisir la main de Pressia, mais c'est le poing-tête-de-poupée qu'il attrape. Elle s'attend à ce qu'il ait un mouvement de répulsion. Il enroule au contraire ses doigts autour, comme si c'était une main normale, et se tourne vers elle. « Prête ? »

PARTRIDGE

AU-DESSOUS

Le sol de terre du tunnel fait place à un enduit sombre et boueux. L'air humide a une odeur de moisi. Il y a un peu de lumière au fond du passage. Les cigales volettent comme des papillons de nuit, leurs ailes métalliques cliquettent. Partridge tient dans sa main le poing-tête-de-poupée de sa sœur. Celui-ci est une partie d'elle. Elle ne l'a pas avec elle, mais en elle. Il perçoit son humanité - sa chaleur, la main réelle qui bouge sous la peau, vivante. Il ressent un élan protecteur. Les choses peuvent tourner très mal d'ici à ce qu'ils ressortent. Il sait toutefois qu'il a tort : Pressia est plus forte que lui. Elle a traversé plus d'épreuves qu'il ne peut l'imaginer.

Leur mère est là, quelque part. Mais sera-t-elle la personne dont il se souvient ? Pratiquement tout ce qu'il a cru connaître d'elle (même sa mort) s'est révélé faux. Pourtant, elle a semé tous ces indices derrière elle. Elle les a conduits jusqu'à cet endroit, ce qui paraît normal, maternel.

L'homme à l'autre bout du tunnel a des épaules affaissées, des traits fins et anguleux. « Êtes-vous un Pur ? le questionne Partridge sans réfléchir.

☐ Je ne suis ni un Pur ni un malheureux. J'ai survécu ici. Je me présenterais comme un Américain si ce terme avait encore un sens. Vous pouvez m'appeler Caruso. » Il leur demande s'ils désirent voir leur mère.

« C'est pour ça que j'ai parcouru tout ce chemin, répond Partridge.

☐ C'est exact. Nous aurions préféré qu'il en aille autrement.

☐ C'est-à-dire ?

☐ Que tu ne quittes pas le Dôme. Ça ne faisait pas partie du plan.

☐ Qu'aviez-vous prévu de faire, si j'étais resté dans le Dôme ?

☐ De le renverser de l'intérieur.

☐ Je ne comprends pas. Renverser le Dôme de l'intérieur ? C'est impossible.

☐ N'en dites pas trop, les interrompt Pressia, Je suis sur écoute.

☐ Sur écoute ? Qui l'a mise sur écoute ? s'étonne Caruso.

☐ Le Dôme », explique-t-elle.

L'homme se tait et la dévisage. « Eh bien, alors, ils n'ont qu'à s'en mettre plein les yeux ! Qu'ils regardent ! Qu'est-ce que j'en ai à faire ? Je n'ai pas détruit la planète. Je n'ai rien à me reprocher. Nous avons vécu ici en nous défiant d'eux. Nous avons subsisté contre tous leurs efforts. » Il s'adresse au garçon. « Renverser le Dôme de l'intérieur est réalisable, à condition d'y avoir un leader.

☐ Un leader ? Il n'y a personne de cette trempe dans le Dôme. Ou alors qui ?

□ Eh bien, c'était censé être toi. Jusqu'à ce que tu t'enfuires. »

Partridge est dérouté. Il s'appuie contre la paroi. « Moi ? Un leader à

l'intérieur du Dôme ? Ça n'a aucun sens.

□ Venez. Votre mère vous expliquera tout. »

Ils suivent un nouveau corridor. Les cigales voltigent maintenant autour de leurs têtes.

Leur guide s'arrête devant un panneau de métal divisé en deux dans le sens de la hauteur par une rangée de charnières. « Je vous avertis. Aribelle n'est plus la même. Mais elle a survécu pour vous. Ne l'oubliez pas ! » Partridge n'est pas sûr de comprendre. Il regarde Pressia. « Ça va ? »

Elle hoche la tête. « Et toi ? »

Il est effrayé. Il se sent comme s'il était debout au bord d'un précipice. Il n'a pas l'impression qu'il va redevenir un fils et retrouver une partie de son ancienne vie. Non. Ça ressemble plutôt au début de quelque chose d'entièrement nouveau.

« Ouais, ça va », répond-il, en espérant que c'est bien le cas. Caruso presse un bouton, et une moitié du panneau métallique s'ouvre.

PRESSIA

NUAGES

D'une certaine façon, la pièce rappelle à Pressia les scènes de vie domestique des magazines de Bradwell. Il y a un fauteuil orné d'oiseaux, un tapis de laine pelucheux, une petite lampe à pied et des rideaux. Mais ces derniers ne dissimulent pas de fenêtre : on est sous terre. Ils ne peuvent que recouvrir la paroi.

Cependant, ce n'est pas du tout une scène de la vie quotidienne parce qu'il y a également une longue table métallique couverte d'appareils - des radios, des vieux serveurs, des ordinateurs, des écrans. Aucun n'est allumé. Et, à l'autre bout de la pièce, se trouve l'objet le plus étrange de tous, une longue capsule en métal avec un couvercle de verre. Elle a quelque chose de vaguement aquatique. Elle lui évoque les bateaux à fond de verre dont lui parlait son grand-père, les pièges à touristes, ainsi qu'il les nommait, qui vous emmenaient à travers les marais de Floride, où vous pouviez compter les alligators alignés sur la rive. Elle trouve bizarre de songer à la Floride à ce moment précis ; c'est de là qu'elle était censée revenir quand son grand-père l'a retrouvée à l'aéroport, le jour des Détonations. Disney, la souris avec des gants blancs. Ce n'est jamais arrivé.

La capsule lui fait également penser à Sainte Wi, la statue de jeune fille dans la crypte, le cercueil de pierre derrière la vitre de plexiglas. Et, bien entendu, lui revient en mémoire son placard, sa maison. Est-ce là que sa mère repose ?

Quelques cigales les ont accompagnés, qui décrivent à présent des cercles sous le plafond, et elle se

demande si Caruso n'est pas fou. Ce ne serait pas si étonnant, après avoir vécu enfermé pendant toutes ces années. Est-ce que ce sont des funérailles ? Sa mère est-elle réellement morte ? Ou bien n'est-ce qu'une blague cruelle ?

Elle devine que son frère a les mêmes pensées en le voyant se retourner et fusiller du regard l'homme, qui s'attarde sur le seuil. « Qu'est-ce que c'est que ça ?

□ Nous en avons soixante-deux, explique Caruso. Nous avions prévu que l'air serait contaminé et que l'oxygène se raréfierait. Ils en sont pleins. Nous n'en avons pas eu besoin pour ça, mais ils se sont révélés très utiles en cas d'épidémie virale ou d'affaiblissement général de l'organisme.

□ Soixante-deux ?

□ Tous ceux que nous avons pu trouver. Nous étions trois cents ici à une époque. Des scientifiques et leur famille.

□ Où sont-ils maintenant ?

□ Seuls votre mère et moi sommes restés. Beaucoup sont morts. D'autres se sont tailladé eux-mêmes la peau, afin d'avoir des cicatrices et de se confondre avec les autres survivants, puis ils sont partis. Ils sont toujours en communication avec nous. C'est ainsi que nous avons appris votre fuite. Des rumeurs. Nous n'étions sûrs de rien avant de capter l'éclat provenant de la pierre.

□ Elle renvoie la lumière ?

□ Par réfraction, oui. »

Pressia n'est pas prête à regarder ce qu'il y a sous le couvercle de verre. Elle se tient légèrement en retrait de Partridge, le laissant s'approcher le premier. Il se penche en avant et retient son souffle. Elle ne voit pas sa figure. Pressia s'incline à son tour. Derrière la paroi de verre, il y a le visage serein d'une femme, les paupières closes. C'est la femme de la photographie, leur mère. Ses cheveux bouclés, bruns mais parsemés de gris, se répandent sur l'oreiller. Elle est encore belle, malgré sa peau légèrement parcheminée et ses yeux cernés.

Mais ensuite, il y a son corps ravagé.

L'une de ses clavicules est une tige d'acier avec une extrémité en forme d'engrenage au niveau de l'épaule. Elle a un bras d'acier immaculé. Le métal présente des perforations, comme une passoire, peut-être pour le rendre plus léger. Le bras se rétrécit jusqu'à une charnière équipée d'un roulement à billes, à

l'emplacement du poignet, et s'achève par une pince - deux pointes en guise de doigts. Des bandes de cuir le maintiennent fixé à l'épaule décharnée. Ses jambes ont disparu elles aussi. Elle porte une jupe qui s'arrête au milieu des tibias. Ses prothèses sont squelettiques - deux barres semblables à des os qui se joignent à la hauteur des chevilles, puis des sortes de pédales à la place des pieds. Les deux sont cabossées et ébréchées à force d'être utilisées. Bien que ce soit difficile à expliquer, Pressia trouve ces membres beaux. Peut-être est-elle influencée par

Bradwell, qui voyait une certaine beauté dans leurs cicatrices et leurs fusions, parce qu'elles sont le signe de leur survie, qui *est* une belle chose, quand on y réfléchit. Dans le cas de sa mère, quelqu'un a fabriqué ces bras et ces jambes pour elle, a soudé les pièces métalliques, cousu les bandes de cuir, serré les boulons cachés, percé les trous en forme de pointillés. Quelqu'un a mis dans ce travail de la délicatesse, du soin, de l'amour.

Sa mère est vêtue d'une chemise blanche, avec une rangée de boutons ronds et jaunes, assortis à la couleur de la jupe. Pressia devine où s'arrêtent les prothèses, mais en fait ce n'est pas différent de sa propre tête de poupée. Elle n'a ni début ni fin.

Les boutons sur la chemise de coton se soulèvent et s'abaissent. Quelque part au-dessous, il y a une paire de poumons, un cœur. Les autres habitants du bunker étaient ici au moment des Détonations, mais sa mère devait être à

l'extérieur. Pendant un instant, elle se demande si elle était en train de porter secours à des malheureux - une sainte, ainsi que Partridge l'a cru durant toutes ces années.

Caruso presse un bouton sur le rebord de la capsule et le couvercle s'ouvre avec un petit bruit d'air qui s'échappe.

Le garçon se retient au bord pour ne pas chanceler.

Caruso recule de quelques pas. « Je vous laisse discuter. »

Pressia pense : *Aribeïle Cording, Mme Willux, Maman...* Comment doit-elle l'appeler ?

Et les yeux de sa mère s'ouvrent. Ils sont gris, tels ceux de son frère, tels des nuages de cendre. La femme découvre les traits de son fils au-dessus d'elle. Elle tend sa main de bois et lui touche la joue. « Partridge, dit-elle, avant de se mettre à pleurer.

☐ Oui, répond-il. Je suis là.

☐ Viens, murmure-t-elle. Pose ta joue contre la mienne. » Et il le fait. Pressia comprend qu'elle veut sentir sa peau.

Ils pleurent tous les deux, à présent. Et la jeune fille se trouve brièvement désorientée, comme si elle n'était pas invitée, qu'elle était une intruse. Le garçon s'écarte de sa mère. « Sedge aussi est ici. Il est là-haut, à la surface.

☐ Sedge est ici ?

☐ Et Pressia également.

☐ Pressia ? » Elle ne paraît pas avoir entendu ce nom auparavant, et peut-être est-ce la réalité. Ce n'est pas le vrai nom de la jeune fille. Il a été inventé. Elle ne connaît pas son véritable nom.

« Ta fille », explique Partridge. Il saisit sa sœur par le bras et l'attire vers eux. « Comment ? » La femme s'accroche avec sa pince à une bande de cuir suspendue à l'intérieur de la capsule et se redresse en position assise. Elle dévisage Pressia, déconcertée. « Ce n'est pas possible ! » dit-elle. La jeune fille baisse la tête. Elle fait rapidement quelques pas en arrière, heurtant la table encombrée de matériel électronique. L'une des radios se renverse, en claquant bruyamment contre le métal de la table. « Je suis désolée.

» Elle tend la main et le poing-tête-de-poupée pour relever l'appareil. « Je devrais y aller. C'était une erreur.

☐ Non, attends ! » s'exclame Aribelle. Elle désigne la poupée. Pressia s'avance.

Sa mère ouvre ses doigts articulés.

La jeune fille place le poing fusionné dans sa paume de bois.

« Noël. » La femme effleure le nez du jouet, ses lèvres. Elle lève les yeux. «

Ton bébé. Je le reconnaîtrais entre mille. »

Pressia ferme les paupières. Elle a l'impression que quelque chose en elle se brise, la libérant.

« Tu es ma fille », dit sa mère.

Elle acquiesce de la tête.

Sa mère ouvre grands les bras.

Elle se penche par-dessus la capsule et la laisse l'étreindre contre sa poitrine. C'est sa mère - sa *vraie* mère. Elle perçoit les faibles battements de son cœur, le va-et-vient de la respiration dans sa fragile cage thora-cique - vivante. Elle veut lui parler de tout ce qui a compté pour elle - égrener ses souvenirs comme les perles d'un collier. Son grand-père et l'arrière-boutique du salon de coiffure. Elle se rappelle la clochette dans sa poche. Elle lui en fera cadeau. Ce n'est pas grand-chose. Mais c'est un repère : *Telle était ma vie, mais elle a changé depuis.*

« Quel est mon nom ?

☐ Tu ne le connais pas ?

☐ Non.

☐ Emi. Emi Brigid Imanaka.

☐ Emi Brigid Imanaka », répète-t-elle. C'est si étrange qu'on ne croirait pas un nom, mais des sons qui s'imbriquent parfaitement.

Aribelle fixe le pendentif brisé. « Il a donc servi, après tout ce temps !

- Tu l'as planqué pour nous ? demande Partridge.
- Parmi beaucoup d'autres choses. Je ne pouvais espérer que tous mes petits cailloux seraient épargnés par les explosions, alors j'en ai semé autant que possible. Et celui-ci a rempli son office !
- Tu te souviens de la chanson ? s'enquiert Pressia.
- Quelle chanson ?
- À propos de la porte grillagée qui claque et de la fille sur la véranda, dont la robe est agitée par le vent ?
- Bien sûr. » Et leur mère chuchote alors : « Vous êtes ici. Vous m'avez retrouvée. Vous m'avez manqué. J'ai passé ma vie à vous regretter. »

PRESSIA

TATOUAGES

Tout se passe alors très vite. « Nous manquons de temps, déclare Partridge.

- D'accord », approuve Aribelle. Puis, s'adressant à Pressia : « Ôte la couverture à fleurs de cette chaise, et toi, Partridge, soulève-moi et installe-moi dessus ! »

La jeune fille s'exécute. Sous la couverture se trouve une chaise en rotin avec des roulettes. Celles-ci sont constituées de disques d'étain martelé cerclés de caoutchouc. Le siège est recouvert de petits coussins brodés. « Je suis sur écoute, fait la jeune fille. Les yeux et les oreilles.

- Le Dôme ? »

Elle hoche la tête.

« Que veulent-ils ? »

Partridge extrait le corps frêle de sa mère de la capsule. Il la repose sur la chaise. Son corps émet des cliquetis.

« Ils veulent quelque chose qui est ici, répond le garçon.

- En particulier des médicaments, précise sa sœur. Nous pensons que c'est ce qui les intéresse le plus. »

Aribelle tourne une manivelle sur le côté de son siège, et un petit moteur fixé

à l'arrière de ce dernier démarre, puis ronronne doucement. La chaise est motorisée. Des pistons exposés aux regards se mettent en mouvement. « Ainsi, ils se délabrent, dit la femme. Les symptômes classiques sont un léger tremblement des mains et de la tête, une paralysie agitante. La vue et l'ouïe

s'émoussent. Dans un deuxième temps, c'est la peau qui se dégrade et devient fine et sèche. Pour finir, les os et les muscles se détériorent et les organes cessent d'effectuer leur travail. On appelle cela la Dégénérescence Cellulaire Rapide ; elle résulte d'un excès de codage. Nous nous y attendions.

□ C'est ce qui est en train d'arriver à mon père, dit Partridge, comme s'il venait tout juste de comprendre. Je croyais qu'il était simplement en colère contre moi et qu'il secouait la tête en signe de dégoût, presque sans s'en apercevoir. Mais je sais à présent pourquoi il tient tellement à ces médicaments. »

Aribelle se fige un instant ; tout son corps est rigide. « Malgré ce qu'on racontait à son sujet, une partie de moi a toujours été persuadée de sa mort.

□ Pourquoi ?

□ J'avais mes raisons.

□ Lesquelles ? »

Elle rabat le col de sa chemise avec sa pince, dévoilant la zone qui s'étend juste au-dessus de son cœur. On aperçoit six petits carrés, dont les contours sont à peine visibles sous le derme. Trois sont animés de pulsations. Les autres non. « Chacun d'entre nous a inséré les battements de cœur des autres sous sa peau, afin de savoir qui était en vie et qui ne l'était plus. Une sorte de tatouage vivant. » Elle indique deux carrés. « Ceux-là sont morts. Celui-ci, Ivan, est décédé quand il était très jeune, peu après que les pulsations ont été implantées. L'autre, un peu avant les Détonations. Quant à ton père, ses battements se sont arrêtés juste après.

□ Il a des cicatrices sur la poitrine. Je les ai vues un jour. Des cicatrices disposées de la même façon que celles-ci. »

Aribelle inspire profondément, puis pousse un soupir. « Il nous a annoncé

qu'il en avait assez de nous. Qu'il allait couper les ponts. Et il l'a fait, en se tailladant la peau avec un couteau. En faisant cela, il se privait de la possibilité

de savoir si nous étions encore en vie, mais il souhaitait avant tout nous faire croire qu'il était mort.

□ Et les survivants ? » s'enquiert Pressia.

Sa mère désigne les carrés l'un après l'autre : « Bartrand Kelly. Avna Ghosh. Et Hideki Imanaka.

□ Mon père ? »

Elle fait signe que oui.

Les yeux de la jeune fille s'emplissent de larmes. « Tu crois qu'il est vivant ?

□ Le fait que son cœur batte encore me maintient moi-même en vie.

□ Pourquoi ces tatouages ? demande Partridge. Qu'est-ce qui vous liait les uns aux autres ?

□ L'idéalisme. » Elle se dirige vers la table, allume les appareils. Les écrans s'allument. Les radios crachotent. « Nous avons tous été recrutés pour la Crème de la crème. Vingt-deux d'entre nous ont été sélectionnés pour élaborer un scénario de Fin du monde. Nous n'avions pas vingt ans. Nous étions encore des gamins. Ton père a créé une sorte de groupe au sein du groupe. Il était brillant et perdu. Son cerveau travaillait frénétiquement, même avant qu'il ne prenne des stimulants cérébraux. Ce n'est qu'avec le recul que je me rends compte à

quel point il était fou depuis le début. » Elle observe à nouveau le pendentif au cygne. « Ton père à toi, Pressia, m'a offert ce collier. Je connaissais l'inscription à l'intérieur. Au début, le cygne était important pour nous sept, c'était notre symbole. Mais ensuite l'Opération Phénix l'a tué et l'a remplacé par un oiseau capable de renaître de ses cendres. Une idée d'Ellery Willux. Pour ce qui est de Hideki, il voulait que je sois le cygne qui se métamorphose en Phénix et survive à

tout ce que nous savions devoir arriver. Il m'a surnommée son Phénix. » Elle ferme les yeux, versant des larmes. « Ça avait si bien commencé ! Nous allions sauver le monde, pas le détruire !

□ Mais pourquoi es-tu allée au Japon, à l'origine ? demande la jeune fille.

□ Ton père, Imanaka, effectuait un travail remarquable. Les Japonais ont une histoire très intime avec les radiations et la bombe. Ils étaient en avance sur tout le monde en matière de défense, de résistance à la radioactivité. Ses recherches recoupaient mon domaine d'étude, la réparation des lésions grâce à

la nanotechnologie biomédicale. Et Ellery, le père de Partridge, voulait que j'aille le rencontrer pour voir s'il progressait sur la mise au point d'un antidote. Il avait peur d'être guetté par la Dégénérescence. Il désirait cette information plus que tout. Je pense que c'est toujours le cas aujourd'hui. Que c'est même pour lui plus nécessaire que jamais. »

Elle regarde Pressia, parfaitement consciente que celle-ci est sur écoute. « Il y a d'autres survivants, dehors. Si Ghosh, Kelly et Imanaka sont en vie, alors ils ne sont pas les seuls. Ellery n'aimerait pas que cela se sache dans le Dôme. Mais il faut qu'il en soit ainsi. Je n'ai pas réussi à entrer en contact avec qui que ce soit au-delà d'un rayon de cent cinquante kilomètres. Ondes radio, satellites... rien ne marche. Le Dôme bloque tout. Mais je vis d'espoir. »

La jeune fille songe à Sainte Wi et à Bradwell là-bas dans la crypte, agenouillé devant la statue protégée par sa vitre de plexiglas fendue. L'espoir.

« Tu es entrée en résistance, en quelque sorte, n'est-ce pas ? Je veux dire, tu as diminué ma réactivité au codage ? demande Partridge.

□ Oui, mais nous n'avons pas été assez rapides. Il était trop tard pour empêcher les Détonations - nous ne pouvions que protéger et réparer. Nous étions conscients que nous ne pourrions sauver beaucoup de vies. De très nombreuses personnes seraient tuées dans la catastrophe. Mais nous

pouvions préserver les survivants des fusions et des contaminations. Nous voulions ajouter des substances pour accroître la tolérance à la radioactivité dans l'eau courante. Toutefois, c'était trop risqué. Les doses nécessaires pour les adultes risquaient d'être mortelles pour un enfant. C'est la même raison qui m'a poussée à faire un choix te concernant, Partridge. Je ne pouvais pas t'immuniser complètement. Tu n'avais que huit ans, et on ne pouvait te faire suivre qu'un seul et unique traitement.

☐ Et tu as choisi le codage comportemental.

☐ Je souhaitais que tu aies le choix. Le droit de dire non, de défendre ce qui est juste. Je voulais que ton caractère demeure intact.

☐ Et moi ? » l'interrompt Pressia.

Aribelle prend une longue et difficile inspiration. « Tu avais un an et demi de moins et tu étais petite pour ton âge. Il était trop dangereux de t'administrer des médicaments. Tu es restée au Japon, où ton père et ta tante se sont occupés de toi. Je ne pouvais pas revenir comme ça, avec un bébé. On m'aurait envoyée dans un centre de rééducation. J'y aurais fini mes jours. J'ai découvert ce que mon mari projetait, une destruction massive, et lorsque j'ai su qu'il se rapprochait de son but, je t'ai envoyé chercher. Je devais le lui dire. Je n'avais plus le choix. Il a été furieux. Et il y avait autre chose. Il m'est impossible de tout expliquer maintenant - des choses en rapport avec le passé. Des choses sombres dont j'avais eu connaissance, mais dont il ne me parlait jamais. Il fallait que je quitte le Dôme. J'avais un plan pour éloigner les garçons de lui. Je le savais prompt à réagir, avec son esprit enfiévré, impulsif et puissant, sans personne pour le contrôler. J'avais besoin qu'Emi soit en sécurité avec moi ici, dans le bunker. Il y a eu des retards, des problèmes de passeport. Ta tante t'a accompagnée en avion. Les Détonations étaient censées se produire plusieurs semaines plus tard.

» Cependant, ce jour-là, ton père m'a appelée, Partridge. Il a dit que le jour était venu. Les choses étaient allées plus vite que prévu. Il souhaitait que j'entre dans le Dôme. Il m'a suppliée.

» Je savais qu'il ne mentait pas. Il y avait des mouvements de circulation inhabituels. Les gens qui avaient été prévenus gagnaient le Dôme. Mais l'avion d'Emi arrivait enfin. J'ai refusé de suivre la suggestion de ton père. Je lui ai demandé de dire aux garçons que je les aimais, tous les jours. —Promets-le-moi, l'ai-je imploré. Il a raccroché. Et j'ai foncé à l'aéroport, aussi vite que je le pouvais, terrifiée. J'ai reçu un appel de ta tante pour m'avertir que l'avion avait atterri. Je croyais encore que nous aurions le temps de revenir avant que les bombes n'explosent. J'ai garé la voiture et couru jusqu'au retrait des bagages. Je t'ai aperçue à travers la baie vitrée, debout à côté de ta tante - si petite et parfaite. Ma fille ! J'ai trébuché, je me suis retrouvée à quatre pattes sur le dallage, et j'ai levé les yeux. Il y a eu un éclair. La vitre s'est brisée. Et j'ai fusionné avec le sol - bras et jambes. Certaines personnes savaient où j'allais. Elles m'ont retrouvée. Avec une scie et quatre garrots, elles m'ont sauvée. J'ai survécu par miracle.

☐ Savais-tu que j'avais survécu, moi aussi ? l'interroge Pressia.

☐ Tu avais une puce. Tous les étrangers qui entraient dans ce pays devaient s'en faire implanter une avant d'entrer.

» Après les explosions, nos équipements étaient en plus ou moins bon état. On voyait les puces bouger sur les écrans, mais c'était un peu flou. Quand nous avons localisé la tienne, j'ai utilisé les informations de ton scan rétinien, que ton père m'avait adressées depuis le Japon. Elles étaient dans l'un des ordinateurs résistants aux radiations et ont subsisté sans trop de problèmes. J'avais également celles des garçons. J'ai fabriqué de petits messagers ailés - les cigales. Je les ai envoyées après les avoir programmées pour te retrouver et munies d'une puce. Mais elles ont été détruites avant de parvenir à leur destination. À l'exception d'une seule.

□ J'avais une puce, dit Pressia. Tu savais où j'étais. Tu aurais pu envoyer quelqu'un pour me ramener auprès de toi.

□ Les choses allaient très mal, ici. Le confinement, la maladie, l'hostilité. Et comment aurais-je pu m'occuper de toi dans mon état ? Je n'aurais même pas pu de te prendre dans mes bras. » Elle lève ses prothèses et montre l'écran d'un ordinateur. On y voit une carte, que la jeune fille reconnaît : le marché, les Champs de Ruines, le salon de coiffure. « Sur l'écran s'affichaient simultanément le point correspondant à ta puce, et celui de la cigale, qui voltigeait toujours à

proximité de la précédente. Souvent, les deux étaient si proches qu'il n'y avait qu'une explication : tu tenais l'insecte dans ta paume. Et le point lumineux sur le moniteur a commencé à me raconter une histoire. Il était immobile la nuit, toujours au même endroit, aux mêmes heures. Puis il se réveillait et devenait actif. Il vaquait aux alentours et revenait chez lui, à la maison - une enfant avec ses habitudes. Une enfant en bonne santé. Qui était mieux là où elle était. Tu allais bien, n'est-ce pas ? Quelqu'un prenait soin de toi, t'aimait ? »

Pressia approuve de la tête. Des larmes glissent sur ses joues. « Oui, quelqu'un prenait soin de moi et m'aimait.

□ Et puis, il y a quelques jours, le point lumineux s'est éloigné et n'est plus revenu. Tu as seize ans et j'avais peur que ce ne soit à cause de l'ORS. Au même moment, des rumeurs sont arrivées jusqu'à nous au sujet d'un Pur, après quoi la cigale rescapée du premier vol est réapparue. La tienne. » Elle ouvre l'un des tiroirs d'une armoire placée sous la table. Celui-ci rougeoie et diffuse de la chaleur. C'est un incubateur et, à l'intérieur, Cricri est posée sur un morceau de tissu. « Il n'apportait pas de message. J'ai pensé que ce n'était sans doute plus qu'une curiosité mais, avec tout ce qui se passait, j'espérais quand même que c'était un signe.

□ Cricri ! s'écrie la jeune fille. Elle va bien ?

□ Elle est épuisée par le voyage, elle se repose. Elle est âgée. Cependant, quelqu'un a pris soin de ses mécanismes délicats. »

L'insecte incline la tête et bat des ailes avec une série de clics. « J'ai essayé, fait Pressia, effleurant le dos de la cigale avec un doigt. J'ai du mal à croire qu'elle soit arrivée jusqu'ici. Mon grand-père... » Sa voix s'étrangle. « Il a disparu, mais il doit l'avoir relâchée.

□ Tu devrais la laisser ici, lui conseille Partridge. Elle y sera plus en sécurité. »

Pressia ignore pourquoi, mais le simple fait que la cigale ait subsisté la remplit d'un étrange espoir.

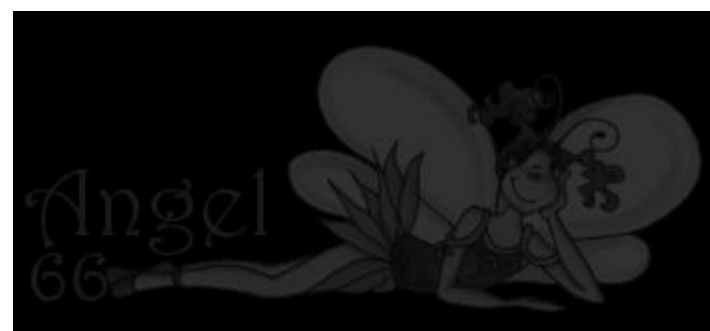
« Emi, dit Aribelle. J'ai des choses à dire que le Dôme ne doit pas entendre.

□ J'irai dans le couloir et j'attendrai », répond la jeune fille. Elle se tourne alors vers son frère et touche sa manche. « Préviens-la, souffle-t-elle. Sedge. Ce n'est plus le garçon dont elle a conservé le souvenir.

□ Je sais. »

Pressia s'avance vers sa mère et lui donne un baiser sur la joue.

« Nous n'en avons pas pour longtemps. »



PARTRIDGE

CYGNUS

« Tu ne l'as pas, n'est-ce pas ? demande Partridge.

□ L'antidote à la Dégénérescence Cellulaire Rapide ? » Elle secoue la tête. «

Non. Nous étions au courant pour ton père. Nous savions qu'il avait coupé les ponts avec nous, qu'il était dangereux.

□ Comment l'aviez-vous découvert ?

□ Il m'avait trahie.

□ Ne l'avais-tu pas trahi, toi aussi ? » lâche Partridge si précipitamment qu'il en est le premier surpris.

Elle affronte son regard. « C'est juste. Toutefois, il n'était pas celui qu'il avait prétendu être.

□ Ce n'est pas toujours possible. » Il songe à Sedge. Peut-on retrouver celui qu'il était autrefois ? Sa mère peut-elle le sauver ?

« Écoute, il y a des choses que tu dois savoir. Ton père a pris des stimulants cérébraux avant même qu'ils n'aient été complètement testés, alors que nous étions encore jeunes. » Elle contemple le sol. «

Il a achevé le codage de son cerveau avant les Détonations. Il affirmait que c'était nécessaire pour faire advenir ce nouveau monde. Des êtres humains dignes du paradis - un Nouvel Éden ! Je ne le voyais guère. Il disait qu'il avait cessé de dormir. Il ne faisait que penser. Son esprit était en constante effervescence. Ses synapses grillaient, un court-circuit après l'autre. Mais il continuait à cogiter...

□ À quoi ?

□ Le Dôme n'était pas qu'un travail, pour lui. Toute sa vie, il a été obsédé

par les dômes. Tu aurais dû l'entendre faire un exposé sur les cultures anciennes quand il avait dix-neuf ans... Il se voyait assis au pinacle de la civilisation humaine. Mais il avait conscience que les effets des stimulants le rattraperaient. Il avait bon espoir de trouver un remède. Une fois celui-ci en sa possession, il serait immortel. »

Partridge secoue la tête. « Tu as dit qu'à l'origine tu faisais des recherches sur la nanotechnologie biomédicale appliquée au soin des lésions. Je sais de quoi il s'agit. » Il se rappelle Arvin Weed dissertant sur les cellules autogénérées. «

Pourquoi ne t'en es-tu pas servie pour toi-même ? Ne pouvais-tu aider tes cellules à fabriquer de l'os ? Des muscles ? De la peau ? N'as-tu pas ce genre de médicaments ici ?

□ Bien sûr que si. Il y en a d'ailleurs que tu devrais connaître. Ils sont très puissants. » Elle ouvre un tiroir, au fond duquel des ampoules sont disposées sur une rangée de sillons.

« Puissants dans quel sens ?

□ Ils sont une partie de l'antidote. Ton père a besoin de ce qu'il y a dans ces ampoules, mais aussi d'un autre ingrédient, qui n'existe peut-être pas encore. L'un de nous travaillait dessus. Et, surtout, il a besoin de la formule pour combiner les deux.

□ Elle existe ?

□ Elle existait, il y a longtemps, mais j'ignore ce qu'elle est devenue. »

Il pense aux armes incrustées dans les bras de son frère, à la tête de poupée de Pressia, aux oiseaux de Bradwell, à El Capitan et son frère. « Ces produits permettent-ils de défaire les fusions ? »

Elle ferme les yeux en fronçant les paupières, comme sous l'effet d'une douleur, puis referme lentement sa pince. Elle secoue le chef. « Non, répond-elle avec colère. Ils ne désengagent pas les tissus. Ils les fixent et les reconstruisent. Ton père s'apprêtait à intégrer la nanotechnologie à son cocktail de bombes, dans le but de fusionner les survivants avec leur environnement et de créer ainsi une classe subhumaine, un ordre d'esclaves destiné à servir les maîtres du Nouvel Éden, après la régénération de la Terre. J'en ai informé les autres. Il fallait que je le quitte et que je découvre le moyen de sauver les gens. J'ai échoué. C'est la véritable raison pour laquelle je suis retournée au Japon avec toi et que j'y ai retrouvé le père d'Emi, qui faisait partie des sept. Je devais déjouer les projets secrets de ton père.

- ☐ Mais pourquoi n'as-tu pas utilisé ces médicaments pour toi ?
- ☐ En partie parce qu'ils ne sont pas tout à fait au point. Leurs effets vont parfois trop loin. Mais même s'ils étaient parfaits, tu sais bien que je ne chercherais pas à me réparer.
- ☐ Non ! s'exclame Partridge, exaspéré. Pourquoi ?
- ☐ Ce serait comme de vouloir cacher la vérité. Mon corps est la vérité. L'histoire.
- ☐ Rien ne l'y oblige ! »

Elle remarque sa main. « Que t'est-il arrivé ?

- ☐ J'ai fait un petit sacrifice.
- ☐ Tu souhaiterais le récupérer ? »

Il fixe le bandage, dont l'extrémité est imprégnée de sang séché. Il secoue la tête. « Non.

- ☐ Alors, peut-être que tu comprends. » Elle repousse le tiroir. « J'ai passé tellement de temps dans ma vie à regretter des choses. La plupart s'étaient produites par ma faute. » Elle se met à pleurer.

« Tu ne peux pas tout te reprocher.

- ☐ Je devais cesser de regarder en arrière. J'étais dévorée par le remords. Vous voir, toi et ta sœur, cela m'aide à me tourner vers le futur.
- ☐ Mon père veut encore autre chose.
- ☐ Quoi ? » Elle lève ses yeux sur lui. Us sont si semblables aux siens, tout en étant différents ! Elle lui a tant manqué que, pendant un moment, il a du mal à

respirer. Il doit baisser la tête pour conserver son calme.

« Il te veut, toi.

- ☐ Moi ? Pourquoi ? Il n'a pas assez de domestiques à ses ordres ?
- ☐ Caruso a dit que je devais être le leader de l'intérieur. Qu'entendait-il par là ?
- ☐ Exactement cela. Tu devais être notre leader, celui qui renverserait ton père et le Dôme. Nous y avons des cellules dormantes. Un vaste réseau.
- ☐ Des cellules dormantes ?

☐ Des gens qui étaient de notre côté et se trouvent à présent dans le Dôme.

» Elle ouvre un autre tiroir avec sa pince et en tire une feuille de papier. C'est une longue liste de noms. « Le Dôme ne doit pas avoir connaissance de cela. La vie de certaines personnes serait en danger. »

Partridge parcourt rapidement la liste. « Les Weed ? s'étonne-t-il. Les parents d'Arvin ? Et le père d'Algrin Firth ? Mais Algrin est censé entrer dans les Forces spéciales, le corps d'élite. » Il continue à lire les noms. « Glassings. » Il se souvient de la conversation qu'il a eue avec ce dernier au sujet de son nœud papillon. « Il m'a parlé de tes affaires que j'avais subtilisées aux Archives des Pertes Personnelles. Il m'a dit que je pouvais me confier à lui à n'importe quel sujet, que je n'étais pas seul.

☐ Durand Glassings. Quelqu'un d'important. Il était notre lien le plus proche avec toi.

☐ C'était mon professeur d'Histoire mondiale. » Partridge est stupéfait. «

Mais je ne suis pas un leader. Je serais incapable de commander à des cellules dormantes et de prendre le pouvoir dans le Dôme.

☐ Nous attendions un signe nous indiquant que tu étais prêt. Et nous l'avons eu.

☐ C'était quoi ?

Par une ironie du sort, ta fuite.

☐ Que fait-on, maintenant ? Ils veulent que nous te livrions à eux, avec tout ce qui se trouve dans ton laboratoire.

☐ Et si nous refusons ?

☐ Ils ont un otage. Une fille *nommée* Lyda. » Sa voix devient rauque.

« Lyda ? Tu tiens beaucoup à elle ? »

Il fait oui de la tête.

« J'aurais préféré que ce ne soit pas le cas, ajoute-t-il.

☐ Je ne pense pas.

☐ Elle a risqué sa vie pour moi. Je voudrais pouvoir risquer la mienne pour elle. Mais j'ai peur pour toi.

☐ Pourquoi ne pas faire semblant de leur donner ce qu'ils attendent ? Je peux emporter avec moi certaines pilules et, le temps qu'ils se rendent compte qu'elles sont inefficaces, peut-être serez-vous en sûreté, loin d'eux. Gagnez du temps. À la fin, toutefois, tu devras te battre, Partridge.

☐ Je ne peux pas. Je ne suis pas Sedge. Lui était un leader. Pas moi.

☐ *Était ?* Que lui est-il arrivé ?

☐ On m'a raconté qu'il était mort. Un suicide. Il est en vie, cependant. Il est là-haut. Il est avec eux - c'est le soldat qui retient l'otage. Le Dôme l'a changé en une créature mi-machine, mi-animal. C'est indescriptible. Je l'ai identifié à sa voix. Je la reconnaîtrais entre mille.

☐ Je veux le voir.

☐ Tu veux remonter à la surface ? Te rendre ?

☐ Je n'ai pas peur d'affronter ton père.

☐ Mais il est capable de te tuer.

☐ Je suis presque morte, déjà.

☐ Ce n'est pas vrai. » Il y a chez sa mère quelque chose de plus vivant que chez tous les autres gens qu'il a rencontrés.

« Tu peux y arriver, Partridge. Prendre le pouvoir et reconstruire pour le bien de tous. Un Pur, c'est ainsi qu'on t'appelle. Mais à quoi ça rime, au fond ? »

Il reste muet. Il aimerait qu'une réponse jaillisse de sa bouche. Mais rien ne lui vient.

« Nos échanges avec ceux qui sont dans le Dôme sont très limités et, depuis ta fuite, nous n'avons plus aucune nouvelle d'eux. Si nous apprenions qu'ils sont toujours de notre côté, cela nous aiderait.

☐ Ils le sont. Ils ont envoyé un message par l'intermédiaire de Lyda. Une simple phrase : *Dis au cygne que nous attendons.*

☐ Le cygne - Cygnus... » murmure Aribelle.

Des bruits retentissent alors au-dessus de leurs têtes. Les cigales se réveillent et voltigent nerveusement autour de la pièce.

Un tir en rafales.

AU-DESSUS

El Capitan a les mains sur la tête, de même que Bradwell, qui se tient un peu en contrebas. Ils ordonnent à Helmud de lever les bras, lui aussi, mais son frère leur explique qu'ils perdent leur temps, que c'est un débile. « Il n'y a pas une seule pensée personnelle dans cette tête de cinglé.

☐ Cette tête de cinglé », ajoute l'intéressé.

Les soldats devraient le savoir. Ils les ont observés dans les bois, où ils avaient l'air si élégants, forts et étrangement paisibles. Il en remarque un qui pourrait bien être celui qui lui a offert la poule plumée et les œufs. Il est sûr que c'est le même qui est arrivé avec la fille - si fraîchement sortie du Dôme qu'elle porte les vêtements les plus blancs qu'il ait vus depuis les Détonations. C'est lui encore qui le considérait parfois de manière si humaine. En fait, il leur faisait confiance à tous, mais il se trompait. Ils vont probablement les tuer lui et Helmud, ici au milieu des bois. Ainsi que les autres. Et ce sera la fin. On leur a ôté leurs armes. Elles sont posées en tas comme pour faire un feu. La fille se tient tranquille, à présent. Elle est jolie, dangereusement jolie. Les membres des Forces spéciales ont-ils des besoins sexuels ?

Devrait-elle s'inquiéter ? Ou bien sont-ils castrés, comme» les chiens ?

Le soldat qui l'a amenée la lâche et s'approche d'El Capitan. Il aperçoit les côtes de ce dernier, qui ressortent juste au-dessus de la cuisse de Helmud ; il y enfonce le canon de son fusil. « Je me méfie de celui-ci », déclare-t-il à ses camarades.

Va-t-il tirer ? El Capitan se raidit, mais l'autre se contente de laisser son arme contre son flanc.

« Bruits dans le périmètre, annonce-t-il. Faites une brève reconnaissance. Je garde le contrôle. » Il s'agit visiblement du chef.

Les cinq autres lui obéissent aussitôt, s'éloignant silencieusement à travers la forêt, dans des directions différentes.

Le chef, dont l'armement high-tech fait étinceler les bras, chuchote alors à El Capitan : « Quand ils reviendront, protège la fille. Mets-la à couvert. » Ses paroles s'adressent également à Lyda.

Que veut-il dire ? Est-il de leur côté ?

« Tu as compris ? »

Va-t-il se retourner contre le reste de l'escouade ? El Capitan doit-il se tenir prêt à saisir un fusil ? « Oui, monsieur, répond-il.

□ Oui, monsieur. » Quand Helmud répète ses paroles, il lui arrive d'avoir l'impression que c'est un tic qui provient de son propre cerveau. Ils ne sont pas simplement frères. Ils forment une seule et unique personne. Il regarde à

nouveau la fille ; elle a dans les yeux une lueur de férocité qui n'y était pas auparavant. Elle semble résolue à ne pas laisser échapper leur dernière chance. Quant à Bradwell, il a l'air de bouillonner d'énergie et de colère. Il est prêt à

tout. El Capitan lève les sourcils, pour essayer de l'avertir de ce qui se trame, mais le garçon aux oiseaux écarquille les yeux en faisant avec les lèvres : *Quoi ?*

Les soldats ne tardent pas à réapparaître, les uns après les autres, toujours en silence. Ils n'ont rien à rapporter. Pas d'ORS. Pas de malheureux. Pas d'autres créatures. Tout est calme.

« Vérifiez vos scanners, ordonne le chef. Pas d'erreurs. Pas de bavures. »

Et tandis que les autres examinent le matériel fixé à leurs bras, il pousse Lyda contre El Capitan. Celui-ci soulève la jeune fille par la taille, fait rapidement trois ou quatre enjambées et plonge en avant. Sedge ouvre le feu sur ses hommes. Bradwell saute dans une crevasse pour s'abriter. Le soldat le plus proche de lui a la poitrine qui explose. Il tournoie et arrose frénétiquement de balles les buissons environnants.

Le chef ajuste froidement sa cible avec ses avant-bras. Il tire. Des viseurs sortent simultanément de ses épaules et des coups de feu claquent alternativement de part et d'autre de son buste, auquel ils impriment un mouvement de balancier.

Un autre soldat décharge son arme dans la direction d'El Capitan. Les déflagrations sont presque simultanées et l'un des membres de l'escouade, pris entre deux feux, s'écroule, la tête ensanglantée.

Deux de moins, pense l'officier. Il commence à ramper vers le tas d'armes, mais Lyda le retient avec fermeté. « Attendez ! »

Bradwell l'a devancé et ramasse le fusil et son chargeur. Il se retourne et tire sur leurs trois derniers adversaires.

L'un d'eux, atteint au cou, chancelle sur le côté, jusque derrière des rochers. Sedge en touche un deuxième au ventre à plusieurs reprises.

Dans sa chute, le blessé semble comprendre que quelque chose va de travers. C'est comme s'il prenait conscience qu'il devait outrepasser sa programmation, qu'il devait se battre contre son chef. Il fait feu sur ce dernier qui, atteint à la cuisse, se plie en deux mais ne tombe pas. Le tireur se réfugie derrière un arbre.

El Capitan voit que celui qui a été touché par Bradwell approvisionne ses armes derrière une immense souche noueuse. Il a surmonté sa programmation, lui aussi. Il est en mauvais état, mais non mourant. Le troisième soldat, indemne, s'est sauvé ; cependant, ce n'est probablement pas un déserteur. Il reviendra.

Soudain, Lyda s'écrie : « Donnez-moi un couteau ! »

L'officier se glisse jusqu'au tas. Il saisit un poignard et le lance à la jeune fille, qui l'attrape par le manche.

Il voit ensuite Bradwell se précipiter vers celui qui est derrière la souche pour l'empêcher de tuer le chef. Le garçon tire dans le biceps de l'homme, dont le sang luit avant de disparaître dans son uniforme. Peut-il encore se battre ?

El Capitan attrape une autre lame et un crochet à viande, mais le soldat blessé au ventre lui donne un coup de pied dans l'estomac. Le choc est si violent qu'il est soulevé de terre. Helmud suffoque.

Bradwell se rue sur le soldat qui ne veut pas mourir. Celui-ci, d'un revers, l'envoie à terre. Il

l'attrape ensuite par sa chemise, mais le tissu en est si usé

qu'il se déchire. Le garçon aux oiseaux, la poitrine dénudée, étendu dans la poussière, frappe avec son pied le genou de son adversaire, qui tressaille à

peine. L'homme lève son bras droit, l'arme et le braque sur Bradwell, qui se tourne sur le côté. Les oiseaux dans son dos deviennent silencieux. El Capitan entend une détonation mais, contre toute attente, c'est le soldat qui s'écroule. Malgré sa jambe blessée, le chef a profité de l'intervention de Bradwell pour se placer en position de tir. Pendant ce temps, le soldat blessé au ventre, les deux mains plaquées sur l'abdomen, se rapproche de l'officier de l'ORS ; celui-ci se traîne en arrière.

Un coup de feu de Sedge arrache les mains du soldat, le privant de ses armes. L'homme pousse un hurlement. Les canons insérés dans ses épaules prennent la relève tandis qu'il se tourne à la recherche de son attaquant. Les projectiles sifflent. L'un d'eux érafle le garçon aux oiseaux à l'épaule (celle qui était intacte jusque-là) et lui fait lâcher son fusil. Il se tient le bras, l'air hébété

par la vue de son propre sang et le bruit. Le front plissé par la douleur, il se réfugie en vacillant derrière un rocher.

Sedge tire à nouveau, bien qu'il soit à présent couché sur le sol, où il baigne dans son sang. Ses balles perforent la poitrine et les épaules de son adversaire. Ce dernier veut riposter, mais toutes ses armes sont hors d'état. Affaibli, il tourne en rond en oscillant. Puis, pris de folie, il aperçoit Lyda et se rue vers elle. El Capitan saute sur son dos, lui fait perdre l'équilibre et l'emprisonne entre ses genoux. Cela permet à la jeune fille de prendre la fuite, mais c'est tout. Le soldat est si fort qu'il parvient à se rétablir sur ses pieds.

C'est alors que le bras décharné de Helmud apparaît. Il brandit un bout de corde mince et noueux - quelque chose qui semble fabriqué avec de la laine et des cheveux humains. Il le lance et le fait passer autour de la gorge du soldat. Son frère saisit l'autre extrémité et tous deux se rejettent en l'arrière. La corde mord dans le cou de l'homme, qui recule en tentant de se dégager à l'aide de ses moignons.

Lyda surgit à ce moment devant lui. Elle le poignarde dans l'abdomen et fait remonter la lame aussi haut que sa force le lui permet.

Le soldat chancelle. La jeune fille tire le couteau, l'essuie sur sa combinaison, prête à frapper une seconde fois. Cependant, ce n'est pas nécessaire. L'autre s'écroule en arrière, El Capitan et Helmud toujours sur son dos. L'officier récupère la corde avec une main et la considère - une chose imprégnée de sang et de chair. Il se rappelle toutes les fois où il a dit à son frère de cesser d'agiter nerveusement ses doigts dans sa nuque. « Helmud, tu as fabriqué cela pour me régler mon compte ? »

Cette fois, il n'y a pas d'écho à ses paroles. Seulement un silence approbateur.

Pour la première fois, aussi loin que remontent ses souvenirs, El Capitan est fier de son frère. « Nom de Dieu, Helmud ! Merde ! Tu projetais de m'assassiner ! »

Lorsque Partridge sort, il prend la mesure du carnage. El Capitan et Helmud sont couverts de sang et d'hématomes. Bradwell a la poitrine nue et saigne à

nouveau à l'épaule, mais de l'autre côté cette fois. Il se tient à genoux, la tête inclinée, haletant. Est-il en train de prier ? Ses poings sont serrés. La combinaison blanche de Lyda est éclaboussée de raies rouge vif. La jeune fille est à bout de souffle, hébétée. Elle fixe ses yeux bleus étincelants sur Partridge, puis sur le spectacle qui s'étale devant eux.

Et il y a les corps des soldats. La poitrine de l'un a explosé. Un autre, coupé

en deux, a des moignons ensanglantés à la place des mains. Un troisième a un petit trou à l'arrière de la tête mais, quand le garçon le contourne, il s'aperçoit que son visage a disparu.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » Il a la nausée, ses jambes flageolent.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Puis il découvre son frère, à moitié caché par les broussailles. Il court auprès de lui, tombe à genoux. « Sedge ! » s'écrie-t-il. La jambe droite de ce dernier a été criblée de balles. Il y a du sang sous ses côtes, qui goutte sur les genoux de Partridge.

« Seigneur ! s'exclame celui-ci. Non ! Non ! » La poitrine du blessé se soulève irrégulièrement. Le garçon se penche au-dessus de sa tête - sa tête trop grosse à la mâchoire épaisse. « Ça va aller, murmure-t-il. Maman est ici. Elle arrive. Tu la verras. » Il hurle à l'adresse des autres : « Allez chercher ma mère !

Aidez Pressia à la remonter jusqu'ici ! »

La jeune fille a déjà regagné la surface. Elle avise les cadavres. « Mon Dieu !

Mon Dieu ! Non ! »

Bradwell titube, avant d'accourir vers elle. « Pressia ! » lance-t-il, mais elle est manifestement sous le choc, incapable de lui répondre.

El Capitan lui crie : « Viens m'aider ! »

Ensemble, ils font passer Aribelle par l'ouverture en croissant, son tronc mince et ses membres inutiles. Caruso la pousse par-dessous, mais il ne sort pas.

Partridge pose la main sur le torse de son frère. Le sang est chaud et humide.

Sedge le regarde et sourit. « Partridge, dit-il, c'est toi le meilleur.

□ Non. Ça a toujours été toi. »

Partridge interroge Pressia. « Où est-elle ? » Il se tourne et voit Bradwell portant sa mère dans ses bras. Le garçon aux oiseaux la dépose à côté de ses fils. Elle a une lueur d'effolement dans les yeux.

« Mon bébé, que t'est-il arrivé ? » Sa voix est éraillée et perçante. « Sedge !

Regarde-moi ! Sedge !

□ Regarde, Sedge, chuchote Partridge. C'est elle. Elle est ici ! Elle est réellement ici ! »

Son frère ferme les paupières. « Non, souffle-t-il, l'histoire que tu m'as racontée. Le cygne.

□ Elle est réelle. Elle est ici ! »

Leur mère lève un flacon de pilules dans sa pince métallique et le tend à

Partridge. « Dis à ton père qu'il peut avoir tout ce qu'il veut. Il peut avoir les pilules. Il peut m'avoir, moi. Mais pas lui. Pas lui. » Ses yeux mouillés de larmes et fébriles désignent le corps du blessé.

Il prend les médicaments et manque tomber en arrière. Son frère va mourir. Il va assister à sa mort sans pouvoir rien faire.

« Sedge ! » appelle sa mère. Les yeux de celui-ci s'ouvrent et la fixent. C'est comme s'il la voyait vraiment, maintenant, qu'il la reconnaissait. Elle dit : «

Sedge, mon bébé ! » Et pendant, un instant, Partridge se dit qu'elle est peut-être capable de le sauver. Il y a de l'espoir dans sa voix.

Son frère sourit et referme les paupières.

Il observe sa mère penchée sur le corps du jeune homme. Elle lui donne le même genre de baiser sur le front que lorsqu'ils étaient petits, avant de dormir. Et alors, en réaction à une télécommande qui a été actionnée loin d'ici, la tête de Sedge explose et, simultanément, le visage d'Aribelle vole en éclats. Leur sang est pulvérisé dans l'air, où il forme comme un léger brouillard. Partridge n'entend rien. Il ne distingue rien d'autre que la brume de sang. Il tente de la saisir, perd son équilibre et tombe. Il se relève. Il décrit lentement un cercle. Sa mère et son frère sont morts.

Pressia pousse un hurlement. Elle ouvre la bouche, les yeux agrandis par la terreur, le poing-tête-de-poupée plaqué contre sa poitrine. Bradwell l'empêche de s'affaisser.

Partridge ne perçoit aucun son.

Lyda est à son côté. Elle lui tient le bras. Ses lèvres remuent. El Capitan le prend par les épaules. Partridge serre le poing et lui balance un direct. L'autre esquive son coup et, destabilisé, il trébuche sur un rocher. Lyda prononce son nom - il le lit sur ses lèvres. *Partridge. Partridge.* Il se relève. Il crie son nom à elle. « Lyda ! » Mais il n'entend pas sa propre voix. El Capitan, à son tour, lui beugle

quelque chose. Les veines de son cou sont tendues. Helmud a les yeux clos et marmonne un écho.

Pressia réapparaît. Il fixe ses yeux. Elle est sur écoute. Le Dôme les surveille ; son père est là. Il s'approche de la jeune fille, qui hurle toujours. Il saisit son bras valide.

Elle ferme les paupières.

« Ouvre les yeux ! » Son braillement envahit ses propres oreilles. « Ouvre tes putains d'yeux ! »

Ils se regardent l'un l'autre. À travers elle, c'est à son père qu'il s'adresse. «

Je sais que tu es là ! Je vais venir te chercher, et je te tuerai pour cela ! Si je le pouvais, j'extirperais de moi tout ce qui provient de toi. Je t'éliminerais complètement. »

Il se tourne vers le ciel. Des tremblements l'agitent. Il lâche le bras de Pressia. Elle a le visage strié de terre et de larmes. C'est sa sœur. Les gouttelettes de sang suspendues dans l'air se sont dispersées.

PRESSIA

SANG

Aussitôt que Partridge l'a lâchée, Pressia se rue près du corps de sa mère. Sa mâchoire a été emportée. Son visage est couvert de sang, mais l'un de ses yeux est visible. Il cligne. Elle est vivante. La jeune fille pose les mains sur sa poitrine : trois des six petits carrés sont encore animés de pulsations. Devrait-elle lui faire un massage cardiaque ? « Elle est en vie ! s'écrie-t-elle. En vie ! »

Bradwell s'agenouille à côté d'elle. « Elle est en train de mourir, Pressia. C'est fini. Elle ne survivra pas. » Partridge s'est réfugié loin sous le couvert des arbres. Elle perçoit ses sanglots étranglés.

Sa mère la regarde.

La voix d'El Capitan s'élève : « Elle souffre. Ça peut durer longtemps. »

Aribelle s'efforce de respirer. Son œil clignote furieusement. La jeune fille se lève. Le garçon aux oiseaux l'imité. Elle se tourne vers l'officier.

« Peux-tu lui donner le coup de grâce ? lui demande-t-il. En es-tu capable ? »

Pressia le considère, puis se tourne vers sa mère, que la paralysie commence à envahir. Sa tête martèle sourdement la terre et les pierres. « Passez-moi un fusil. »

L'homme lui tend son arme. Elle la lève et vise la mourante, inspire, laisse ressortir l'air à moitié, puis ferme les paupières. Elle appuie sur la détente. Elle sent la déflagration résonner à travers tout son corps.

Elle est figée. Elle rouvre les yeux. Le visage de sa mère a disparu. Les trois carrés s'éteignent peu à

peu.

« Elle est en paix maintenant », déclare El Capitan.

La jeune fille lui rend son fusil. Elle ne regarde pas en arrière. Elle sait ce dont elle veut se souvenir. Elle dirige ses pas vers le bas du versant.

« Partons ! s'écrie Bradwell. Il reste un soldat quelque part ! »

Les feuillages. Les vignes. La terre qui roule sous les pas.

Je suis ici, se dit Pressia. *Je suis dans l'instant suivant, puis dans celui d'après.* Mais qui est-elle ? Pressia Belze ? Emi Imanaka ? Est-elle la petite-fille, ou la fille de quelqu'un ? Une orpheline, une bâtarde, une fille avec un poingtête-de-poupée, un soldat ?

Elle dévale la pente, les autres à ses côtés. Dans son imagination, les traits de sa mère se décomposent à nouveau, s'éparpillent, ses os se fendent, sa tête et celle de Sedge sont maculées de sang. Puis il y en a partout : une pellicule de sang qui recouvre les orties, les brins d'herbe, les buissons épineux. Mais ils redescendent tous à présent. Dans une course éperdue. Elle voudrait enterrer les corps.

Mais non.

Il y a encore un soldat dans les parages. Il va les poursuivre. Son grand-père était employé des pompes funèbres. Il aurait pu arranger leur allure. Il savait tourner une tête pour dissimuler un crâne fracassé, recréer un nez à partir d'un bout de cartilage, étirer la peau, coudre des paupières. Il y avait des cercueils, dont l'intérieur était tendu de soie. Maintenant, il est mort, lui aussi.

Pressia est arrivée au pied de la colline. Il n'y aura pas d'enterrement. Les bêtes sauvages les dévoreront. Leur sépulture est leur propre linceul de sang. Ils retrouvent la voiture cachée sous les herbes et les branchages, que l'officier retire et jette par terre. Partridge, Lyda et Bradwell se tiennent près de Pressia, à bout de souffle. Le garçon aux oiseaux s'est confectionné un bandage en déchirant un morceau de son pantalon. Il l'a enveloppé autour de son bras. Son sang est noir. Sa chemise a disparu. Partridge lui a proposé sa veste, mais il a répondu qu'il brûlait. Les oiseaux s'agitent, plantent leurs becs brillants dans sa chair, dardent de rapides regards sous leurs masques. Elle désirait les voir, et les voilà devant elle - leurs plumes grises en éventail, leurs poitrails plus pâles, leurs yeux brillants et leurs pattes délicates, rouge vif. Elle aimerait savoir à quelle espèce ils appartiennent. Elle imagine son ami petit, courant à travers une volée d'oiseaux. Ils s'élèvent, quand la lumière aveuglante surgit. Et ils se retrouvent avec lui pour toujours. Il lui offre sa main.

« Non », fait-elle. Elle doit se tenir debout toute seule.

Elle serre dans son poing la cloche du salon de coiffure dissimulée au fond de sa poche. Elle ne la donnera jamais à Aribelle, comme preuve de son ancienne vie. Elle ne lui racontera pas toutes les histoires qu'elle avait mises en réserve. Le temps leur a manqué. Elle n'a même pas eu celui de lui dire qu'elle l'aimait. La fille en blanc est maintenant rayée de rouge. Lyda. Elle est à côté de

Partridge. C'est elle qui le soutient, plutôt que le contraire. Il est en train de dire : « Mais ils voulaient ma mère vivante. Ils voulaient l'interroger. Ça n'a pas de sens. » Il garde le flacon de pilules bien à l'abri dans sa main fermée. Pressia est toujours les yeux et les oreilles du Dôme. Ils voient et entendent tout ce qu'elle voit et entend. Mais elle ne comprend pas ce qui est arrivé. Le comprennent-ils, eux ? Est-ce ce qu'ils avaient prévu ?

« En route ! ordonne El Capitan.

□ Route », répète Helmud.

Tous montent dans le véhicule. Partridge et Lyda vont sur la banquette arrière, les deux autres devant avec El Capitan, qui conduit. Helmud a le regard perdu dans le vide. Il tremble.

L'officier démarre en marche arrière. « Où allons-nous ?

□ Pressia doit être débarrassée de ces trucs, déclare le garçon aux oiseaux. Quelle que soit la personne qui les lui a implantés, elle doit les enlever. »

Ils rebrousse chemin jusqu'aux Terres mortes, puis se dirigent vers le sud, contournant les collines.

« La ferme ! s'exclame Pressia. Nous devons passer de l'autre côté de cette colline.

□ Comment peut-il y avoir une ferme par ici ? » s'étonne Partridge d'une voix lasse.

La jeune fille se rappelle la femme d'Ingership, la façon dont elle l'a avertie dans la cuisine qu'elle ne lui ferait pas de mal.

« Ils avaient des huîtres, des œufs et de la citronnade, des joints de caoutchouc automatiques pour se préserver de la poussière, un magnifique lustre dans la salle à manger et des cultures sur lesquelles des ouvriers agricoles vaporisaient des produits. » Elle essaie d'expliquer ce qu'elle a vu mais, en même temps, elle se demande si elle n'est pas folle. Elle a vu le visage d'Aribelle, le baiser que celle-ci a donné à son fils aîné. Elle a appuyé sur la détente, et sa mère est morte. Et tout cela ne cesse de se reproduire, lentement, dans son imagination. Elle se penche en avant, ferme les yeux, les ouvre, les ferme. Chaque fois qu'elle les ouvre, elle se retrouve nez à nez avec la tête de poupée. C'est grâce à elle que sa mère l'a reconnue. Ces paupières qui clignent et ces cils de plastique, les petites narines et le trou entre les lèvres. Des Poussières surgissent à nouveau, moins nombreuses à mesure que la terre nue le cède à une couverture herbeuse. Néanmoins, elles parviennent à les encercler. El Capitan en percute une et les autres battent en retraite. Bradwell crie qu'il aperçoit quelque chose. « Pas une Poussière. Le soldat des Forces spéciales. » Ils roulent contre le flanc de la colline. Le soldat bondit depuis un surplomb rocheux et s'abat sur le toit de la berline avec un bruit sourd. Pressia lève les yeux et voit les deux bosses faites par ses bottes. Le garçon aux oiseaux saisit le fusil sur le plancher, l'arme, le braque vers le haut et tire, crevant la tôle. La balle traverse la jambe de l'homme, qui retombe avec fracas, mais tient bon.

El Capitan tente de se débarrasser de lui en faisant de grandes embardées de droite et de gauche, mais en vain. Le soldat apparaît derrière la vitre arrière, la frappe avec sa jambe valide, fendant le

verre. Il introduit un bras dans l'habitacle et attrape Partridge à la gorge. Toutefois, ce dernier est armé de son crochet à

viande et bénéficie lui aussi d'une rapidité exceptionnelle. Il passe la main dans le dos de son adversaire et lui plante le croc entre les omoplates. Le soldat pousse une plainte gutturale, lâche prise, laissant le garçon retomber sur son siège. Il se retient toujours au véhicule. De sa main libre, il s'efforce de saisir le crochet. Bradwell baisse sa glace, sort à moitié de la voiture, réarme son fusil mais, avant d'avoir pu faire feu, l'autre le voit, plonge vers lui et le tire à l'extérieur. Ils atterrissent lourdement sur le sol et font plusieurs roulades avant de s'arrêter.

Pressia a envie de hurler - pas lui ! Elle ne peut subir un nouveau deuil. Elle ne le permettra pas. Plus de mort. Elle actionne la poignée. La portière est verrouillée. « Ouvrez ! rugit-elle.

□ Non ! rétorque El Capitan. Tu ne peux rien pour lui. C'est trop dangereux ! »

Elle martèle la vitre avec la tête de poupée. « Laissez-moi sortir ! »

Son frère lui agrippe le bras et la tire en arrière. « Pressia ! Non !

□ Prends le fusil ! intervient Lyda. Vise bien ! »

L'officier fait un quart de tour pour lui offrir un meilleur angle de tir. « Guette l'instant où ils s'écarteront l'un de l'autre ! Tu n'auras peut-être qu'une seule chance. »

Le soldat peine à se redresser, car les muscles de sa jambe ont été arrachés. Il lutte aussi contre la douleur que lui cause le crochet toujours fiché dans son dos. Il tient Bradwell par la gorge mais celui-ci lui décoche des coups de pied dans son membre blessé, des coups de coude dans le ventre, et réussit à se remettre debout.

Attirées par le sang, des Poussières les entourent comme des vautours qui s'élèveraient de terre. Des panaches de cendre empêchent de bien voir la suite des événements. Le garçon atteint son adversaire à l'estomac, mais l'autre le repousse puissamment. Bradwell s'écrase durement sur le sol et se retrouve nez à nez avec une Poussière. Il recule. L'homme des Forces spéciales marque une pause et semble examiner sa blessure à la jambe.

Pendant ce temps, le garçon aux oiseaux arrive à extirper le crochet à viande du dos du soldat, avant de voler une fois encore en arrière.

Pressia prend sa respiration, expire à moitié et décharge son arme. L'homme tournoie et s'effondre.

Bradwell se rétablit sur ses pieds et, d'un geste vif, accompagné d'une frénésie d'ailes battantes, il tranche la Poussière en deux avec le croc. Pressia le trouve très beau, avec ses épaules blessées (comme s'il avait été violemment adoubé chevalier), sa mâchoire volontaire, ses yeux étincelants. El Capitan se rapproche du garçon, débloque la portière, mais elle est déjà

sortie par la fenêtre. Elle aide son ami à marcher jusqu'au véhicule. Ils s'y glissent d'un même mouvement. Elle claque la portière derrière eux, puis le fixe. Elle tend la main et effleure une

coupure sur sa lèvre. « Ne meurs pas. Promets-le-moi.

□ Je te promets d'essayer », répond-il.

El Capitan recule.

Elle regarde à travers le pare-brise arrière. Quelques Poussières se ruent autour du cadavre. L'une d'elles se dresse et déploie son dos, tel un cobra. Le soldat est vite englouti par la terre.

Bradwell tend le bras à son tour et passe la main sur les cheveux de Pressia. Elle l'enlace et, les yeux fermés, écoute battre son cœur. Elle aimerait rester ainsi pour l'éternité, en laissant tout le reste s'évanouir.

Mais bientôt, au sortir d'un tournant, le garçon annonce : « Nous y voilà » et, levant la tête, elle découvre les rangs de cultures, puis la longue allée qui mène aux marches de la ferme jaune. Pendant une seconde, elle se figure qu'ils rentrent à la maison.

Cependant, comme ils se rapprochent, elle distingue une sorte de petit drapeau qui ondule depuis l'une des fenêtres, en réalité une serviette avec une raie rouge sang au milieu. Elle plonge sa main dans sa poche et sent la carte que lui a donnée Mme Ingership dans la cuisine, le signe. Que signifie-t-il ? *Vous devrez venir à mon secours*. N'est-ce pas ce qu'a dit la femme ?

PARTRIDGE

PACTE

Sa mère n'est pas morte. Sedge non plus. Dans l'esprit de Partridge, tout cela est impossible. Il y a eu une erreur, quelque chose qu'il pourra expliquer plus tard. À l'académie aussi, il se produisait parfois des erreurs, principalement au niveau de la perception humaine. La faute en incombe à son père. Ce dernier est humain. C'est une erreur humaine.

Ou alors c'est un test. Son père a accroché les plans en évidence, lui a donné

une photographie, en espérant, voire en sachant, qu'il s'en servirait. Il est possible qu'à partir de ce moment (l'éclair de la prise de vue) tout ait fait partie d'un plan pour évaluer sa force physique et mentale : à la fin, tout le monde réapparaîtra, comme dans une farce ou dans une fête-surprise pour un anniversaire. Cette explication garde sa mère et Sedge en vie. Mais en dépit de ses efforts pour se raccrocher à ce raisonnement précaire, il sait qu'il n'en est rien. Une autre partie de son esprit lui répète qu'ils sont bel et bien morts. La gaze enveloppant sa main gauche dissimule le bout manquant de son auriculaire, mais il éprouve des élancements comme si celui-ci était encore là, tandis que Pressia commence à parler de la ferme. Il ne la croit pas. Une ferme dans cette région ? Avec un système automatique pour empêcher les cendres de rentrer par les portes et les fenêtres ? Un lustre dans la salle à manger ? Et tout autour, des champs où des ouvriers répandent des pesticides ?

Une huître quelle qu'elle soit (toxique ou non) serait un miracle de la science. Cependant, il existe des laboratoires dans le Dôme qui sont consacrés au rétablissement de la production alimentaire naturelle. La ferme doit être l'œuvre du Dôme. Il y a entre les deux mondes des liens qu'il n'aurait

jamais pu imaginer. La voiture dans laquelle il est assis en est la preuve. Elle doit venir du Dôme. Sinon, d'où sortirait-elle ?

Pendant que Pressia tente de décrire ce qu'elle a vu, Lyda déclare : « J'ai remarqué des traces de pneus devant le Dôme. Il y a un quai de chargement. Il y a probablement des camions qui arrivent et qui repartent. »

Est-on déjà en train d'expérimenter la transition, le retour au paradis légitimement mérité ? Partridge se pose la question. Bénis. Dans le Dôme, nous sommes bénis. Il se souvient de la voix de sa mère : *un ordre d'esclaves destiné*

à servir les maîtres du Nouvel Éden. Cette voix est comme un faible bruissement d'étoffe dans son esprit ; puis, il sent un bouillonnement de rage dans sa poitrine, qui lui donne des haut-le-cœur. Elle est blessée, mais Sedge est avec elle, et Caruso lui prodigue ses soins, comme la dernière fois qu'on l'avait crue morte. Une erreur humaine. Non, morte. Tous les deux, et Caruso ne remontera jamais à la surface. Il ne reste plus que lui là-bas. Il y mourra un jour - proche sans doute, maintenant que le père de Partridge sait où se trouve le bunker. Mme Fareling - il songe à elle et à Tyndal. Il n'a pas eu l'occasion de transmettre leur message à sa mère - qu'ils avaient survécu. *Merci.* Il y a tant de choses qu'il n'a pu dire, trop pour les compter.

Après que Bradwell a annoncé qu'ils se rapprochaient, Lyda se tourne vers Partridge et murmure : « Je dois te dire quelque chose de la part de quelqu'un.

□ Qui ?

□ Une fille que j'ai rencontrée quand j'étais au centre de rééducation. » Elle semble gênée de mentionner son séjour au centre, mais elle ne peut le cacher. C'est là qu'on lui a rasé le crâne. Le garçon a envie de lui demander ce qu'elle a enduré par sa faute. Il voudrait tout effacer. Cependant, elle ne souhaite pas en parler en ce moment. Il le sent. Ce qu'elle a à lui communiquer est important : «

Elle m'a chargée de te dire qu'il y a beaucoup de gens comme elle, qui veulent renverser le Dôme. C'est tout ce qu'elle a eu le temps de dire. Tu comprends ?

□ Des cellules dormantes », chuchote-t-il. Lyda est mouillée jusqu'au cou. Elle n'est pas un simple otage. Elle est aussi une messagère. A-t-elle conscience d'être du côté de la mère de Partridge à présent ? Il aimerait lui confier cette histoire de leader, mais il en est incapable. Son esprit est trop confus. « Oui, réussit-il à articuler. Je comprends. »

Ils franchissent le dernier virage. El Capitan gare la voiture derrière un bouquet d'arbres fruitiers, si serrés que leurs branches s'entremêlent. Et elle apparaît - une ferme jaune, exactement telle que Pressia l'a décrite, avec sa vallée couverte de plantations sombres et luxuriantes, une sorte d'île au milieu de la mer de cendres des Terres mortes, qui s'étend tout autour. Il y a une grange rouge avec des croisillons blancs et des serres. On ne voit pas de soldats de l'ORS travaillant dans les champs, mais deux échelles appuyées contre la façade de la maison, des seaux en équilibre sur les barreaux et deux longues perches sur le sol. « Est-ce que quelqu'un était en train de nettoyer la maison ?

s'étonne Partridge.

□ L'espèce de drapeau à la fenêtre, c'est un signe, déclare Lyda. Je l'ai déjà vu.

□ C'est un emblème de la résistance, explique Bradwell. Mes parents avaient un vrai drapeau semblable à celui-ci, plié dans un tiroir. Ça remonte à loin.

□ Mme Ingership ! s'exclame Pressia. Elle est en danger, je pense.

□ Qu'est-ce que cette maison fait là ? souffle Partridge.

□ On croirait une maison dans un magazine, observe sa sœur, mais malade à l'intérieur.

□ Rien à voir avec les tentes blanches des Bédouins », maronne El Capitan. Pressia s'adresse à son frère : « Bradwell a besoin de ta veste. » La chaleur du combat s'est dissipée, et le garçon aux oiseaux s'est mis à frissonner. Partridge voit ses épaules trembler. Il ôte son vêtement et le passe par-dessus le dossier du siège. « Merci », fait Bradwell, mais sa voix sonne creux - à moins que ce ne soit l'ouïe de Partridge qui est affaiblie ? Il ne peut plus se fier à rien - ni à ce qu'il perçoit, ni aux maisons qui surgissent au milieu de nulle part, pas plus qu'aux brumes de sang ou aux yeux de sa sœur.

« Nous pouvons donner les médicaments à Ingership, suggère-t-il, pour qu'en échange il t'enlève ce bazar de la tête. » Il est le seul à savoir que les pilules sont en réalité un leurre destiné à gagner du temps.

« Et Mme Ingership ? s'inquiète Pressia. Pouvons-nous l'aider ?

□ Ce n'est pas elle qui t'a mise sous anesthésie ? s'enquiert Bradwell.

□ Je l'ignore. »

De gros oiseaux, qui ressemblent plus ou moins à des poulets, traversent la route en se dandinant. Ils se balancent grotesquement sur leurs pattes à deux doigts. Ils n'ont pas de plumes, mais des écailles, comme si la peau qui recouvre leurs pattes s'était prolongée sur tout leur corps. Leurs ailes osseuses s'agitent maladroitement.

« Tu n'en as pas vu de pareils dans les magazines », remarque Bradwell. Partridge pense à son père, malade à l'intérieur, lui aussi. « Quand nous serons dehors, tiens le flacon tout près de ta tête, conseille-t-il à la jeune fille.

□ Non ! s'écrie le garçon aux oiseaux, posant sa main sur la poitrine de son camarade. C'est trop.

□ Quoi ? Il est comme ça. Il la ferait exploser elle, mais pas les pilules. » Son père est un assassin. Il ferme les yeux quelques instants, pour tenter de s'éclaircir les idées. Mais il sait parfaitement que l'homme n'a pas pressé de bouton avant d'être sûr que le flacon de médicaments était à l'abri dans la

main de son fils cadet, suffisamment loin. « C'est pour sa protection.

□ Il a raison », approuve sa sœur.

Il imagine son père en train de les regarder, épiant toutes leurs paroles, tous leurs gestes. Il doit être en communication avec Ingership, à l'intérieur de la maison, car deux jeunes soldats en uniforme de TORS sortent sur la véranda. Ce sont des malheureux, mais bien armés. Ils marchent jusqu'à l'extrémité de la galerie et y prennent position, telles des sentinelles.

El Capitan les observe à travers le pare-brise. « Vous savez ce qui me fout en rogne ? Ce sont mes putains de recrues. Elles ne sont pas même capables de manier une arme convenablement. Voilà qui devrait être à notre avantage !

□ Fout en rogne, marmonne Helmud d'une voix rauque.

□ OK. Prêts ? » fait Bradwell.

Partridge voudrait ajouter quelque chose. Il aimerait qu'ils concluent un pacte, ici dans la voiture, avant d'entrer dans la ferme. Mais il n'est pas certain de ce qu'ils devraient se promettre.

« Hé ! J'ai oublié ça ! » s'écrie El Capitan. Il extirpe quelque chose de la poche de sa veste. « Ça appartient à l'un d'entre vous ? »

C'est la boîte à musique, noircie par la fumée.

« Prends-la, dit Pressia.

□ Non, toi, réplique Partridge.

□ Elle joue un air que seule elle et toi connaissiez. Elle est à toi, désormais. »

Il prend l'objet, le frotte avec son pouce. La couche de suie granuleuse laisse une tache sur son doigt. « Merci. » Il a la sensation de tenir une chose essentielle, une partie de sa mère qu'il peut garder à jamais.

« Tout le monde est prêt ? » demande Pressia.

Ils acquiescent d'un hochement du chef.

El Capitan passe une vitresse et s'avance vers la maison. Les recrues ne tirent pas. L'officier freine un peu tard et l'avant de la voiture heurte le perron. Sous la pression de la calandre, les premières marches se déforment et se fendent. Ils jaillissent tous de la berline. El Capitan est armé de son fusil. Partridge et Lyda sont munis de couteaux et de crocs de boucher. Bradwell brandit un poignard. Pressia serre le flacon de pilules dans sa main, tout contre sa tempe.

« Où est Ingership ? » rugit El Capitan.

Les soldats échangent des regards inquiets mais restent muets. Ils sont maigres et, en dépit de leur peau tannée, ils ont l'air d'avoir été battus récemment. Leur visage et leurs bras sont couverts de bleus et de marques de coups.

Une fenêtre s'ouvre alors à l'étage, du côté opposé à celle où est suspendue la serviette à la raie rouge. Ingership se penche au-dehors, les bras tendus et le menton relevé. Les plaques métalliques de son visage brillent. Il sourit. « Vous voilà ! » Sa voix est joyeuse mais on dirait qu'il vient de se bagarrer. La peau de sa joue gauche est zébrée de griffures. « Vous n'avez pas eu de mal à trouver votre route ? »

El Capitan arme son fusil et fait feu. Partridge sursaute. Il revoit l'explosion dans son esprit - son frère, sa mère, l'air empli d'une vapeur rouge.

« Mon Dieu ! lance Ingership, en rentrant précipitamment dans la maison. Quel manque de savoir-vivre ! »

Avec un temps de retard, l'une des recrues décharge son arme sur l'aile de la berline.

El Capitan tire à nouveau, faisant cette fois voler en éclats une fenêtre du rez-de-chaussée.

« Arrêtez ! commande Partridge.

☐ Je ne cherchais pas à le tuer, le rassure l'officier.

☐ Le tuer, dit Helmud.

☐ Ça suffit, on ne tire plus.

☐ Ton père aurait pu faire cerner le périmètre, crie Ingership. Il aurait déjà

pu donner l'ordre de t'abattre. Tu en as conscience, mon garçon ? Il est gentil avec toi ! »

Partridge sait que c'est faux. Les Forces spéciales viennent tout juste d'être créées. Elles ne comptaient que six membres, tous morts à présent. Il connaît ceux qui devaient les rejoindre - les élèves de la bande. Ils ne seraient pas prêts à se battre *comme* des soldats d'élite. On n'a pas eu le temps de leur faire suivre l'entraînement ni le processus de transformation nécessaires.

« Il veut quelque chose que nous avons, rétorque-t-il. C'est aussi simple que ça. »

Ingership marque une seconde d'hésitation. « Vous avez les médicaments qui étaient dans le bunker ?

☐ Vous avez la télécommande pour faire exploser la tête de Pressia ? riposte Bradwell.

☐ Faisons un marché », propose Partridge.

L'homme disparaît. Du bruit s'échappe par la fenêtre de l'étage. Les deux recrues sur la véranda gardent leurs armes braquées sur eux.

Un bourdonnement sourd sort ensuite de la maison, indiquant l'ouverture des joints de caoutchouc.

La porte d'entrée émet un cliquetis, avant de s'ouvrir en grand. À la fenêtre où est accrochée la serviette ensanglantée, se montre un visage blême (Mme Ingership ?), puis une main blanche s'appuie contre la vitre.

PRESSIA

BATEAUX

Ils s'avancent dans le couloir de l'entrée - les moulures, les murs blancs, le tapis orné de fleurs et le large escalier menant au niveau supérieur. Pressia éprouve la vive impression d'être enfermée, prise au piège. Elle serre toujours le flacon contre sa tête, les doigts raides, tout le corps endolori. Elle regarde la salle à manger. Une fois de plus, elle est sidérée par l'éclat du lustre qui oscille audessus de la longue table. Elle entend des pas à l'étage : s'agit-il de l'épouse d'Ingership ? Le lustre lui rappelle son grand-père, la photographie de lui sur le lit d'hôpital. Elle essaie de se remémorer son sentiment d'espoir, mais elle revoit le couteau de table dans sa main, les gants en latex, la sensation de brûlure dans son estomac et la poignée de la porte qui refusait de tourner. Elle a seulement cliqueté, et le clic est devenu celui de la gâchette de son fusil, suivi de la secousse dans son bras, qui a remonté jusqu'à son épaule. Elle ferme les paupières une fraction de seconde, puis les rouvre.

Les deux soldats les menacent toujours de leurs armes. Ingership apparaît en haut de l'escalier et descend les marches pour les accueillir. Un peu chancelant, il se retient à la rampe d'acajou. Il y a des griffures sur l'une de ses joues. Pressia pense à sa femme. Est-elle séquestrée dans la chambre ? Se sont-ils battus ?

« Laissez vos armes ici. Mes hommes feront de même. Nous ne sommes pas des barbares.

☐ Seulement si nous pouvons vous fouiller, repartit Bradwell.

☐ Très bien. Mais la confiance est un bien inestimable, si vous voulez mon avis.

☐ On dirait que vous nous attendiez, remarque Partridge.

☐ Le Dôme a choisi de m'informer de certaines choses, et je suis l'un des confidents de ton père.

☐ Vraiment ? » Le garçon a des doutes. Sa sœur devine qu'Ellery Willux n'est pas du genre à avoir des confidents, et celui-ci moins qu'un autre.

« Toutes les armes sur la commode », ordonne Ingership en désignant un meuble bas le long du mur.

Ils y déposent leur fusil, leurs couteaux et leurs crochets ; les recrues, qui ont l'air nerveux, font de même. El Capitan fouille ses propres soldats. Il les fixe dans les yeux, mais ils détournent le regard. Pressia présume qu'il tente d'évaluer leur loyauté. Ils ne l'ont pas pris pour cible lorsqu'il a ouvert le feu. Seul l'un d'eux a tiré sur la voiture. Cela signifie-t-il qu'ils sont partagés ? Si elle était à leur place, elle ferait comme eux, c'est-à-dire jouer sur les deux tableaux pour essayer de survivre.

Bradwell palpe les vêtements d'Ingership. La jeune fille se promet de lui demander plus tard ce qu'il en est, à quel point l'homme est réel. Le métal qui constitue la moitié de son visage s'étend-il sur tout un côté de son corps ? Ce n'est pas impossible. Elle se demande ce que Bradwell pense d'elle à présent. Sa joue a mémorisé la chaleur de la peau du garçon, les battements de son cœur. Ses doigts se rappellent sa lèvre fendue. Elle lui a enjoint de ne pas mourir et il lui a promis d'essayer. A-t-il pour elle les mêmes sentiments que ceux qu'elle éprouve à son égard - un élan impétueux qui fait palpiter son cœur ? Elle a tant perdu que tout ce qu'elle sait maintenant, c'est qu'elle ne peut le perdre. Jamais. Les soldats les fouillent à leur tour. Pressia se tient à côté de Lyda. Les mains des recrues parcourent rapidement leurs corps.

« Je n'aime guère qu'on me tire dessus, déclare Ingership à El Capitan.

☐ Qui aime ça ? réplique ce dernier.

☐ Qui aime ça ? renchérit Helmud.

☐ Mes hommes m'accompagneront, pour faire bonne mesure, tandis que les filles attendront dans le petit salon. »

Pressia se raidit. Elle regarde Lyda qui secoue la tête en signe de désapprobation. Le salon se trouve à leur gauche. Il est garni de tentures, de sièges rembourrés et de coussins éparpillés.

« Non, merci », dit-elle. Elle songe à l'arrière-boutique du salon de coiffure, au placard dans lequel elle se cachait, au visage souriant qu'elle a dessiné dans la suie - disparu lui aussi, une couche de cendre par-dessus l'autre. Fini les cachettes, dorénavant.

« Attendez dans le salon ! » beugle Ingership, la faisant sursauter. Après un bref coup d'œil à sa camarade, Lyda annonce calmement : « Nous ferons ce que nous voudrons. »

La peau de l'homme rougeoie, ses griffures s'embrasent. Il se tourne vers El Capitan et les deux garçons. « Eh bien ? » Il cherche leur soutien. Les trois autres échangent des regards.

Bradwell hausse les épaules : « Eh bien quoi ? Elles vous ont déjà répondu.

☐ Bon, nous n'allons pas nous laisser perturber par leur odieux entêtement. »

Ingership se retourne et entreprend de remonter les marches, une à une. Parvenu en haut, il déverrouille une porte à l'aide d'une clé attachée à sa poche avec une chaînette.

Ils pénètrent dans ce qui ressemble à une grande salle d'opération. Sous les fenêtres s'étire un comptoir, sur lequel sont posés des plateaux métalliques, de petits couteaux, des tampons de coton, de la gaze et un bidon qui doit contenir un liquide anesthésiant. Ils se regroupent autour de la table d'opération. Pressia suppose que c'est là qu'ils l'ont amenée pour lui implanter les puces et la tique. Elle n'en conserve pas le moindre souvenir, sinon peut-être le papier mural. Elle touche celui-ci avec son poing-tête-de-poupée, pour ne pas éloigner les pilules de son crâne. Le papier est vert pâle avec de petits bateaux. Ils lui sont étrangement familiers. Est-ce cela qu'elle contemplait pendant qu'elle était sur la table, des barques aux voiles gonflées par le vent ?

« Vous faites beaucoup de chirurgie ici ? s'enquiert Bradwell.

□ Un peu. »

Les soldats paraissent anxieux ; leurs regards vont d'Ingership à El Capitan, ne sachant lequel des deux aboiera le premier un ordre à leur intention.

« Allez chercher ma charmante épouse », intime le maître des lieux à l'un d'eux.

L'homme hoche la tête et disparaît. On entend frapper dans le couloir, puis des voix s'élèvent, suivies de bruits de pas traînants. Une porte se referme. La recrue réapparaît avec Mme Ingership. Ses mains et son visage sont toujours recouverts du bas percé devant les yeux et la bouche, surmonté d'une perruque couleur de miel. Elle porte une jupe longue et un chemisier blanc à col montant ; son sang suinte à travers le bas et forme des taches sombres à la surface de ses vêtements. Les doigts d'une de ses mains émergent à travers une déchirure du collant. Certains d'entre eux, bleuis, ont l'air d'avoir été tordus. C'est peut-être ainsi que son mari a reçu ses griffures. Une autre déchirure révèle la peau blafarde de sa joue, un hématome et deux marques qui ressemblent à des brûlures récentes. Pressia s'efforce de se remémorer précisément les paroles de la femme dans la cuisine. *Je ne vous ferai pas de mal*. A-t-elle aidé la jeune fille ? Et si c'est le cas, de quelle façon ?

Ingership désigne un tabouret recouvert de cuir dans un coin éloigné de la pièce. Son épouse s'y précipite. Une fois assise, on dirait un mannequin emmailloté dans un bas, du genre de ceux qu'on utilise pour représenter les Purs. Les gamins fabriquent parfois ce type d'effigie, qu'ils font brûler. Cependant, les yeux de la femme sont tout à fait vivants, mobiles et papillotants. Elle examine les visages des nouveaux venus. Son regard se fixe sur le garçon aux oiseaux, comme si elle le reconnaissait et attendait qu'il la reconnaisse également. Mais il ne réagit pas. Elle observe ensuite brièvement Pressia, avant de baisser à nouveau le front.

La jeune fille hoche la tête, ne sachant comment interpréter l'absence d'expression de Mme Ingership.

Celle-ci opine du chef à son tour, avant de s'absorber dans la contemplation de ses doigts nus. Pressia est-elle censée lui venir en aide ?

« C'est une ancienne chambre d'enfant ? s'informe Lyda, peut-être pour rompre le silence.

□ Nous ne sommes pas destinés à nous reproduire, répond Ingership. Ce sont les consignes officielles. N'est-ce pas, chérie ? »

Pressia est perplexe. Les consignes officielles ? Elle suppose que certains sont autorisés à avoir des enfants et non les autres. Partridge et Lyda échangent un regard. Eux connaissent bien la règle.

« La boîte ? » demande Ingership à son épouse.

Celle-ci se lève et saisit un objet posé à côté des instruments chirurgicaux, une petite boîte métallique de forme circulaire, équipée d'une manette. Elle est branchée à une prise murale par l'intermédiaire d'un long fil électrique. La femme se rassied aussitôt et la place sur son giron.

Bradwell fait brusquement un pas en avant : « C'est ça, n'est-ce pas ? »

La soudaineté de son mouvement effraie Mme Ingership, qui serre la télécommande contre sa poitrine.

« Du calme, intervient son mari. Ma douce moitié prend peur facilement, ces jours-ci. » Il agite les mains près de la tête de celle-ci ; elle tressaute. « Vous voyez ? » Elle se recroqueville comme le chien qui vivait près de l'apprentis, celui auquel Pressia donnait à manger parfois et qui a été abattu par l'ORS.

« Nous avons ce que vous voulez, dit Partridge. Gardons simplement notre sang-froid.

□ Où crois-tu pouvoir aller, après ? lui demande Ingership. C'est ça que je ne comprends pas. Il n'y a aucun avenir ici, mais il n'est pas trop tard pour retourner au Dôme, tu sais ? Tu ferais pénitence. Ton père te ferait réintégrer le troupeau. Il n'aurait pas besoin des autres. »

D'un geste de la main, il indique les camarades du garçon. « Mais toi, tu pourrais avoir la vie sauve.

□ Je n'ai pas envie d'être élevé dans un troupeau. Je préfère mourir en me battant. »

Pressia le croit. Elle l'a sous-estimé, prenant pour de la faiblesse son manque d'expérience de ce monde.

« Je parie que ton vœu sera exaucé ! dit Ingership d'un ton dégagé.

□ Contente-toi de la désamorcer, Ingership ! lance El Capitan.

□ Et toi, avec le demeuré sur ton dos. Que vas-tu devenir ? Tu ne gagneras jamais. Rien de ce en quoi tu crois n'existe vraiment. Tes soldats ne sont même pas les tiens. Où que tu regardes, c'est toujours le monde du Dôme ! »

L'officier jette un œil aux deux recrues. « Ne t'inquiète pas pour moi, Ingership. Tu sais très bien que je m'en sortirai.

□ Sortirai, fait Helmud.

□ Mon épouse s'est mal conduite depuis ta visite, Pressia, reprend l'homme. Vraiment très mal. Quelqu'un de cruel l'aurait envoyée se débrouiller seule dans le désert et y mourir. Mais j'ai été gentil. Je lui ai seulement administré une correction. Et regardez-la à présent : si aimable ! Si je lui ordonnais de presser sur le bouton, elle le ferait. C'est une créature délicate par nature, mais obéissante. » Il fixe l'intéressée d'un air autoritaire. Tout cela est une mise en scène, mais Pressia ne sait pas exactement si elle est destinée au Dôme ou à

eux, à moins qu'il ne s'agisse de quelque chose de plus personnel, comme le plaisir de se donner en spectacle devant un public captif.

Ingership s'avance vers elle. « Et si je vous disais qu'elles arrivent ? Elles sont en chemin. Les

Forces spéciales. Des renforts. Pas cinq ou six hommes. Non, un peloton entier.

□ Vous mentez, le coupe Lyda. Si Willux avait voulu les envoyer, ils seraient déjà là. »

Elle se trompe peut-être, mais son assurance force l'admiration de Pressia.

« C'est à moi que vous parlez ? » Ingership s'approche de Lyda et lui assène une claque du revers de la main. La jeune fille pivote sur elle-même et se retient au mur. Pressia sent un élan de colère jaillir au plus profond d'elle-même. Partridge attrape l'homme par le revers de son uniforme. « Pour qui vous prenez-vous ? » Il le serre tellement qu'il l'empêche de respirer. Cependant, l'autre le dévisage placidement. « Tu t'es trompé de camp », grogne-t-il. Sans regarder son épouse, il commande : « Appuie sur le bouton !

□ Non ! » s'écrie Bradwell.

Les doigts de Mme Ingership effleurent nerveusement la télécommande - tel un petit animal.

« Elle est encore jeune, dit doucement le garçon. Elle vient de perdre sa mère. Rendez-vous compte. Une orpheline. » Pressia comprend où il veut en venir. Ils n'ont pas le droit d'avoir des enfants. Pourtant, ils l'espéraient. Comment expliquer autrement qu'ils aient décoré la pièce à la manière d'une chambre d'enfant ? Bradwell joue avec ce souvenir, ce point faible. « Ayez pitié

d'elle ! Vous pouvez la sauver. »

Ingership réussit à crier une dernière fois : « Appuie sur le bouton ! » Mme Ingership le considère un instant, puis obtempère. Pressia inspire profondément, tandis que son ami renverse la femme, l'obligeant à lâcher la boîte qui heurte le sol et se brise. Tous se figent. Il n'y a pas d'explosion.

La jeune fille distingue deux faibles « tic » à l'intérieur de ses oreilles (un de chaque côté), puis ces dernières se débouchent. Tout devant ses yeux devient blanc, mais cela ne dure pas. Avant même qu'elle ait eu le temps de pousser un cri, sa vision revient - débarrassée de son voile brumeux.

Partridge lâche Ingership et le repousse contre le mur.

« Que s'est-il passé ? s'enquiert-il.

□ Je suis vivante. Je vois et j'entends tout avec netteté. En fait, tous les sons me semblent plus forts, même celui de ma propre voix. » Elle laisse retomber sa main toujours fermée sur le flacon de pilules.

Mme Ingership se relève. « Je n'ai jamais activé la tique, explique-t-elle. J'ai coupé le fil de contact. Actionner la télécommande ne permettait que de désactiver les puces. Je t'ai dit que je ne te ferais pas de mal. Je te l'ai promis, poursuit-elle en s'adressant à Pressia. Vous devez m'emmener avec vous, maintenant.

□ Ils nous tueront pour ça ! » s'indigne son mari. Il a le souffle coupé et doit s'arc-bouter à la paroi. « Tu sais quoi ? Ils nous tueront !

☐ Pour l'instant, ils la croient morte. Nous avons le temps de nous enfuir. »

L'homme, en état de choc, fixe sa femme. « Tu avais prévu tout ça ?

☐ Oui.

☐ Tu as même tardé à appuyer sur le bouton, alors que j'étais à moitié étranglé, pour qu'ils croient que tu ne voulais pas la tuer !

☐ Je suis une créature délicate.

☐ Tu m'as désobéi ! Tu m'as trahi !

☐ Non. » Sa voix est distante et aérienne. « Je nous ai donné le temps de nous sauver.

☐ Nous sauver dans ce monde ? Pour devenir des malheureux ? »

Mme Ingership paraît prise de vertige. Elle tend le bras vers les rideaux audessus du comptoir afin de s'y raccrocher. Ses traits se déforment sous son bas. Elle pousse un cri.

Pressia regarde Lyda, qui a une marque rouge et une coupure à la pommette à cause de la bague de l'homme. « Elle m'a sauvée », dit-elle. Ingership se rue vers le comptoir et tire un fusil d'un placard. Il se redresse et le pointe sur Partridge. « Je pourrais te tuer à l'instant et, privé de ses yeux et de ses oreilles, ton père n'en saurait rien. Emparez-vous d'eux ! » ordonne-t-il à

ses soldats. Mais ceux-ci ne bougent pas. Ils guettent la réaction d'El Capitan.

« Ils ne vous respectent pas réellement, Ingership, même avec une arme. N'est-ce pas ? »

Les recrues sont paralysées.

« Je vous tuerai moi-même, un par un », déclare l'homme. Il dirige son arme vers le visage de Bradwell. « Tu crois qu'il ignore qui tu es ?

☐ De quoi parlez-vous ?

☐ Willux connaît tout de toi et de ta famille. »

Le garçon plisse les yeux. « Mes parents ? Que sait-il d'eux ?

☐ Tu pensais qu'il allait laisser leur fils le défier ?

☐ Que sait-il d'eux ? répète l'autre en esquissant un mouvement. Dites-le !

☐ Ça ne lui déplairait sans doute pas de t'ajouter à sa collection. Ses petites reliques. Quoique personnellement, je te préférerais mort, comme relique.

□ Sa collection ? » s'étonne Partridge.

Mme Ingership tire si fort sur les rideaux qu'ils se décrochent brutalement. Elle bascule en arrière, perdant presque son équilibre. Elle tournoie dans le dos de son mari, apparemment prisonnière de la gaze blanche, comme empêtrée dans un cocon, mais quelque chose brille dans sa main.

Un scalpel.

Elle fait un pas en avant et le rideau retombe sur le sol comme une robe. Elle enfonce la lame dans le dos de son époux.

Il mugit, lâche son fusil. Celui-ci roule sur le carrelage. L'homme se cambre et s'écroule. Lyda ramasse l'arme à feu et le vise. Il se tord à leurs pieds, maculant le sol de son sang.

Bradwell se tient à genoux près de lui. « Mes parents ! Qu'a dit Willux à leur sujet ?

□ Femme ! » braille Ingership. Mais il est difficile de savoir si c'est un appel à

l'aide ou un cri de colère.

« Mes parents ! Dites-moi ce qu'a dit Willux à leur sujet ? » répète le garçon en haussant la voix.

L'homme ferme les yeux en fronçant les sourcils. « Femme ! »

Cette dernière introduit ses doigts dans la fente du collant, au niveau de sa joue, et déchire le tissu. Un hurlement jaillit de sa poitrine. Elle arrache sa perruque, dévoilant ses fins cheveux roux emmêlés. Sa figure est couturée d'anciennes cicatrices, mais aussi d'ecchymoses et de brûlures récentes. Pressia devine qu'elle a été belle.

Ingership, affalé sur le carrelage ensanglanté, lance : « Femme ! Les pilules !

□ Elles ne servent à rien », lâche Partridge.

L'homme se tourne sur le flanc. « Femme ! Viens ! J'ai besoin de toi. Je brûle ! »

Mme Ingership vacille contre le mur. Elle y applique sa joue et pose une main légère sur le papier peint, sur un bateau, juste un.

Pendant un moment, une atmosphère de fin du monde règne dans la pièce. Bradwell se remet debout et observe le blessé. Ses paupières clignent, son regard se perd dans le vide. Il agonise. Le garçon aux oiseaux n'obtiendra pas davantage de renseignements sur ses parents. Il se rapproche de Pressia et l'attire contre lui. Elle place sa tête sous son menton. Il la serre dans ses bras. «

J'ai cru qu'elle t'avait tuée. Que tu avais disparu. »

Elle perçoit à nouveau les battements de son cœur. C'est comme un faible bruit de tambour. Il est vivant, tandis qu'Ingership est mort : ses yeux ont viré

au blanc. Elle songe à son grand-père et se fait la réflexion qu'elle devrait réciter une prière au-dessus du cadavre, mais elle n'en connaît aucune. Son grand-père lui a expliqué qu'ils chantaient des sortes de prières lors des funérailles dont il avait la responsabilité. Elles étaient destinées aux proches du défunt, pour soulager leur peine. Elle se rappelle la berceuse que lui chantait sa mère. Il y a quelque chose dans cette chambre d'enfant sans enfant qui lui évoque Aribelle, l'image sur l'écran d'ordinateur, la voix enregistrée. Elle ouvre la bouche et se met à fredonner.

Le son de sa voix ne surprend pas son frère. C'est comme s'il s'était attendu à l'entendre depuis de nombreuses années. Elle a des intonations tristes, et il lui faut un moment pour reconnaître la mélodie. Soudain, il s'en souvient. Sa mère la leur chantait le soir. Une berceuse qui n'en était pas une. Une histoire d'amour. Il retrouve la voix de sa mère dans celle de la jeune fille. Il est question d'une porte qui claque, d'une robe soulevée par le vent. Il se rappelle la soirée dansante, le contact avec la taille de Lyda sous sa robe moulante. Celle-ci aussi a dû être touchée par la chanson car elle glisse sa main dans la sienne, celle qui est enveloppée dans un pansement parce qu'il lui manque la moitié d'un doigt. Il a conscience que ce n'est pas la fin du combat. Il se penche vers son amie et lui dit : « Ton oiseau en fil de fer - il a été exposé dans la salle des Fondateurs ? »

Lyda s'apprête à lui demander quel va être leur sort dorénavant. Où vont-ils aller ? Ont-ils un plan ? Mais leurs bouches sont muettes. Il n'y a plus dans leur esprit que l'oiseau en fil de fer. C'est un oiseau solitaire qui se balance magnifiquement dans sa cage métallique. « Je l'ignore, répond-elle. Je suis ici à

présent. » C'est sans retour.

Mme Ingership s'appelait Illia. Elle réfléchit à son nom, à redevenir Illia. Elle n'est plus la femme de M. Ingership puisqu'il est mort. Elle pense à Mary, la fille de la chanson, celle qui se tient sur une véranda. *N'y va pas !* a-t-elle envie de lui conseiller. Le sang de son mari a fait des taches sur ses chaussures. Sa main frôle les barques sur le mur, qui lui évoquent le bateau de son père, qu'elle écopait avec un seau quand elle était petite. Elle a l'impression d'osciller, comme si elle était À bord de l'embarcation. Elle entend son père dire : « Le ciel est chargé. Il n'y aura qu'une tempête pour le nettoyer. »

El Capitan observe les soldats. Il imagine ce qu'ils ont à lui raconter. Il y en a d'autres qui vivent ici, et leur peau est sans doute aussi meurtrie que celle de la femme d'Ingership. Ils habitent quelque part dans la propriété. Ils doivent manquer de nourriture qui ne soit pas toxique. Certains sont probablement mourants. Il pose ses mains sur le comptoir pour mieux supporter le poids de son frère. D'ici, il entrevoit les contours vagues des restes gauchis de l'autoroute. Le cimetière de l'hôpital se trouvait non loin de là. Il s'y est rendu un jour avec sa mère, pendant un orage. Elle était allée chercher sa pierre tombale. Il n'est pas entré. Il est resté devant le portail, sous la pluie battante, et l'a attendue en tenant Helmud par la main, parce qu'il avait peur des éclairs. Sur la route du retour, elle a dit : « Je n'en aurai pas besoin de sitôt. Je mourrai vieille. Ne faites pas cette tête. » Mais elle devait retourner à l'hôpital pour ses poumons. La date était fixée et ils n'étaient pas certains qu'elle reviendrait. « C'est toi le responsable jusqu'à mon retour, El Capitan. » Et depuis cette époque il s'occupe de son frère. Plus encore, il *est* son frère. Quand il le hait, c'est lui-même qu'il hait. Mais quand il l'aime ? Est-ce que ça marche de la même façon ? La vérité

est que le poids sur son dos ne l'a pas simplement rendu plus fort. Il l'a gardé

attaché à la terre, comme si, sans lui, il aurait depuis longtemps dérivé dans l'espace.

Helmud sent les côtes de son frère entre ses genoux, son cœur qui bat devant le sien. Il dit : « En bas... en avant. Tourne... en haut. » Le cœur de l'autre sera partout en avance sur le sien. C'est ainsi qu'il parcourra le monde - le cœur de son frère, un battement, puis le sien. Un cœur juché sur un cœur. L'un conduit, l'autre suit. Des cœurs jumeaux, enchaînés l'un à l'autre.

Bradwell se souvient de la chanson. Arthur Walrond, le généticien aviné, l'informateur de ses parents, avait l'habitude de la mettre dans sa décapotable. Il se rappelle s'être baladé en voiture avec lui et le chien qu'il avait nommé Art, comme Arthur : le vent soufflait autour de leurs têtes. Walrond a disparu il y a bien longtemps, ainsi que ses parents. Mais Willux connaissait ces derniers. Que lui aurait appris Ingership, s'il avait vécu ? Malgré sa frustration, il se laisse bientôt emporter par la voix de Pressia. La joue de la jeune fille est appuyée sur sa poitrine, si bien qu'il sent la chanson sur sa propre peau. Les vibrations délicates, le mouvement de la mâchoire, les muscles fins du cou, les cordes vocales - ce fragile instrument qui résonne dans sa gorge. Un souvenir s'est formé, qui restera sur sa peau : le souffle léger et rapide de Pressia, la manière dont elle prolonge chaque note, la chanson qui s'élève de ses lèvres, ses yeux fermés sur l'avenir. C'est une faiblesse de penser à l'avenir en cet instant, et il ne le ferait pas si ce n'était pour son amie. Et s'ils parviennent à affronter le Dôme et à le vaincre ? Pourrait-il vivre avec elle ? Non pas posséder une voiture décapotable, un chien, ou une chambre d'enfant. Mais partager quelque chose au-delà de ça.

Partridge doit partir. C'est plus qu'il n'en peut supporter. Sa mère est morte. Mais sa voix subsiste dans la gorge de Pressia.

Lyda lui caresse le bras.

Il secoue la tête et s'éloigne. « Non. » Il a besoin d'être seul. Il sort de la pièce, traverse le couloir. Il se retrouve face à une porte. Il l'ouvre et découvre le local des transmissions, avec tous ses appareils allumés, un immense écran bleu, un pupitre avec des cadrans, des câbles, des claviers, des enceintes.

Il entend la voix de son père, donnant des instructions. Des gens lui répondent. « Oui, monsieur, oui. » Puis, quelqu'un dit : « Il y a quelqu'un, monsieur. »

La voix de Willux fait : « Ingership. Bon Dieu ! Ce n'est pas trop tôt ! »

Partridge répond : « Il est mort. »

Le visage de l'homme apparaît à l'écran, devant le fond bleu, avec ses yeux humides et fuyants, le léger tremblement de sa tête. Ses mains sont posées à

plat sur la console. L'une d'elles a la chair à vif, rose sombre, comme si elle avait été récemment ébouillantée. Il a l'air pâle et essoufflé. Sa poitrine est légèrement creuse. Un assassin.

« Partridge, dit-il d'une voix douce. C'est fini. Tu es des nôtres. Rentre à la maison. »

Le garçon refuse d'un signe du chef.

« Nous tenons ton cher ami, Silas Hastings, et ton copain Arvin Weed s'est révélé très intéressant. Nous n'aurions jamais su sur quoi il travaillait, si nous ne lui avions pas posé quelques questions à ton sujet. Tous les deux seraient bien contents de te revoir.

☐ Non ! »

Son père lui murmure, d'un ton pressant : « C'était une erreur, dans les bois, avec Sedge et ta mère. Un accident.

Un manque de prudence. Mais nous l'expions à présent. Tout est fini. »

Alors, il remarque que la peau de son cou également semble comme brûlée, réduite à une fine membrane rose. S'agit-il d'une dégénérescence du derme ?

Est-ce encore un symptôme que sa mère aurait reconnu ?

Un manque de prudence ? Expier ? Tout est fini ?

« Et en plus, je vous ai réunis, toi et ta demi-sœur. Tu te rends compte ?

C'est un cadeau. »

Partridge peut à peine respirer. L'homme a tout arrangé. Il savait ce que ferait son fils. Il l'a manipulé comme une marionnette.

« Tu as obtenu ce dont nous avons besoin ici. Ce sera une grande aide pour beaucoup d'entre nous. Tu as été bon.

☐ Tu sais quoi ?

☐ Non. Quoi ?

☐ Ce n'est que le début.

☐ Partridge ! Écoute-moi ! »

Mais le garçon quitte la pièce et descend les escaliers quatre à quatre. Il ouvre la porte d'entrée et, sans raison, dévale les marches de la véranda, grimpe sur le toit de la voiture noire. Il se redresse et observe l'horizon. Il a la sensation d'un début.

Il se retourne et considère la maison, son imposante masse jaune, le ciel bleu qui l'entoure et la serviette rayée de rouge qui ondule, seule, dans le vent. Une fois la chanson achevée, ils restent silencieux un moment. Combien de temps ? Pressia l'ignore. Le temps n'a plus de réalité. Il s'écoule et s'évanouit. Elle s'approche de la fenêtre, et Bradwell la suit, passant son bras autour de sa taille, regardant par-dessus son épaule. Ils ne peuvent plus s'éloigner l'un de l'autre désormais. Bien

qu'aucun d'eux n'ait mis de mot sur le sentiment qu'ils partagent, ils sont liés, d'autant plus étroitement que chacun a failli perdre l'autre tour à tour.

Et la vie reprend, parce qu'elle le doit. El Capitan et les soldats saisissent le corps d'Ingership par les bras et l'emportent hors de la pièce, laissant ses chaussures traîner sur le sol et y dessiner des marques rouges. Lyda, qui était sortie dans le couloir, revient précipitamment sur ses pas. «

Où est Partridge ? Quelqu'un sait où il est allé ? »

Personne ne peut lui répondre, aussi ressort-elle.

Mme Ingership ramasse le rideau et le plie. Elle regarde Pressia : « Tu es venue pour m'aider.

☐ Et vous m'avez sauvée.

☐ Je l'ai compris dès que je t'ai vue. Parfois, on rencontre quelqu'un, et on sait que rien ne sera plus comme avant.

☐ C'est vrai. » C'est ce qui est arrivé à la jeune fille avec Bradwell et Partridge. Elle ne sera plus jamais la même.

La femme opine, puis se tourne vers le garçon aux oiseaux. « Tu me rappelles un garçon que je connaissais autrefois, mais c'était il y a des lustres. »

Elle a le regard perdu dans la vague, au-delà de lui. Elle touche le tissu léger de la tenture posée sur ses bras, avant de s'éloigner dans le corridor. Bradwell et Pressia se retrouvent seuls dans la salle d'opération. La jeune fille se tourne vers son ami. Il l'embrasse sur la bouche, tendrement, et elle sent la chaleur de sa peau, la douce pression de ses lèvres contre les siennes.

Il chuchote : « C'est à toi de me promettre de ne pas mourir.

☐ Je te promets d'essayer », répond-elle. Le baiser lui apparaît déjà comme un rêve. Était-il bien réel ?

La cloche muette lui revient alors en mémoire. Elle la tire de sa poche. Elle la lui tend, paume ouverte. « C'est un cadeau. On croit qu'on aura le temps, et puis on ne l'a pas. Ce n'est pas grand-chose, mais je tiens à te l'offrir. »

Il lève l'objet, le secoue. Aucun son ne s'en échappe. Il le rapproche de son oreille. « J'entends l'océan, déclare-t-il.

☐ J'aimerais le voir, un jour.

☐ Écoute. » Il approche la clochette de son oreille. Elle ferme les yeux. La lumière du soir entre par la fenêtre. Elle sent son contact sur ses paupières. Un mugissement ample et étouffé lui parvient - l'océan ? « C'est le bruit des vagues ?

□ Non, pas réellement. Le son de l'océan ne peut être contenu dans une cloche. »

Elle rouvre les yeux et fixe le ciel gris. Des particules de cendre miroitent dans le vent, tandis que la voix de Partridge, qui les appelle, monte vers eux. Une odeur de fumée envahit l'air. Quelque chose a pris feu.

ÉPILOGUE

Debout au milieu d'une jachère, ils regardent la ferme brûler. De minces fils électriques s'enflamment, telles des fissures, sur la façade brillamment éclairée. Chaque fil met le feu à un autre. Pressia suppose que la maison elle-même a une tique et que, dans le Dôme, quelqu'un a actionné la télécommande. L'incendie se propage rapidement. Il déploie de grosses masses de fumée et des tourbillons de scories qui s'élèvent vers le ciel. Les fenêtres volent en éclats. Les rideaux s'embrasent ; la serviette rayée de rouge qui était suspendue à une fenêtre a disparu. La chaleur intense évoque à Pressia les descriptions des Détonations. Du soleil à la puissance trois.

Lyda serre la main de Partridge dans la sienne, comme si elle avait peur qu'il s'enfuie à nouveau. Ou bien est-ce lui qui s'accroche à elle, espérant rester là où

il est ?

Bradwell et Pressia sont appuyés l'un contre l'autre face au brasier, tel un couple qui était en train de danser lorsque la musique s'est arrêtée, et ne se résout pas à partir.

El Capitan a éloigné la berline de la véranda. Lui et Helmud contemplent les flammes à travers le pare-brise. Les soldats se tiennent derrière le véhicule, à

l'abri de la fournaise. Le corps d'Ingership est dans la maison. L'officier a crié aux recrues l'ordre de l'abandonner là. « Facile, comme funérailles ! » s'est-il exclamé avec un sourire, même s'il n'était pas question d'en offrir au défunt. La seule à porter son regard ailleurs est Mme Ingership, Illia, qui scrute le versant de la colline. Pressia aperçoit un côté de son visage, couvert de cicatrices et de meurtrissures. Le bas forme une collerette effilochée autour de son cou. Ils devraient partir, mais tous sont cloués sur place. Ils sont fascinés par le feu. Le souvenir que Pressia gardera de cette journée se brouillera. Elle sent déjà

les détails se confondre dans sa mémoire - une perte progressive des faits, de la réalité.

Finalement, c'est le bâtiment lui-même qui menace d'être englouti. Des pans entiers s'affaissent. Seule la partie autour de l'entrée est encore debout. La porte est grande ouverte. Pressia fait quelques pas en direction de la véranda.

« N'y va pas ! » s'écrie Bradwell.

Mais elle se met à courir. Elle ignore pourquoi exactement, sinon qu'elle a une peur panique de laisser quelqu'un derrière elle, de subir encore un deuil. N'y a-t-il rien qui puisse être sauvé ? Elle gravit les marches au pas de charge et se rue au milieu des restes calcinés. Elle pénètre dans la salle à manger. Un trou s'ouvre dans le plafond, tandis que le lustre repose sur les débris

fracassés de la table, telle une reine déchuée sur un trône carbonisé.

La voix de Bradwell lui parvient depuis l'entrée de la pièce. « Pressia, nous ne pouvons rester ici. »

Elle tend la main vers la suspension et touche l'une des pièces de verre recouvertes de cendres. Elle a la forme d'une larme et est encore chaude. Elle la fait tourner jusqu'à ce qu'elle se détache. C'est comme de cueillir un fruit sur un arbre. A-t-elle fait cela quand elle était enfant ? Elle glisse l'objet dans sa poche.

« Pressia, insiste doucement son ami. Sortons d'ici. » Elle se dirige vers la cuisine, qui est entièrement dévastée. Des étincelles rougeoient au milieu des décombres. Elle se retourne et se retrouve face à Bradwell. Il la saisit par les épaules. « Il faut y aller. »

C'est alors qu'ils l'entendent, un faible cliquetis, proche du raclement des griffes d'un rat. Ils entrevoient une petite lueur à travers les gravats. Il y a un bourdonnement et un crissement. La jeune fille pense au ventilateur logé dans la gorge de son grand-père. Pendant un instant, elle imagine qu'il est vivant et vient la retrouver.

Se hissant depuis le fond des ruines, là où le plancher s'est effondré jusque dans la cave, apparaît une petite boîte métallique noire munie de bras articulés et de multiples roues. Elle se fraie un chemin vers le haut, au rythme saccadé de ses engrenages. Les lumières disposées en ligne sur sa partie supérieure clignotent, puis s'affaiblissent.

« Qu'est-ce que c'est ? s'étonne Pressia.

☐ *Peut-être une boîte noire, suggère Bradwell. Le genre de chose qui est prévu pour résister au crash d'un avion, avec l'enregistrement des données du vol, de manière que les erreurs qui ont été commises ne se reproduisent pas. »*

Des poutres craquent au-dessus de leurs têtes. Le garçon s'avance vers la boîte. L'objet trotte en arrière pour s'écarter de lui.

Le vent souffle à présent.

« Où cherche-t-elle à aller ? demande la jeune fille.

☐ *Elle est sans doute équipée d'un dispositif électronique pour rentrer chez elle. »*

Elle comprend que la boîte noire essaie de retourner dans le Dôme, mais l'expression utilisée par Bradwell lui rappelle qu'elle-même n'a plus de chez-elle. Les poutres crépitent et soupirent. Pressia lève les yeux vers le plafond. « Il va céder. »

Son ami se penche pour ramasser le robot.

Ils sortent précipitamment par l'arrière de la maison, plongeant dans les herbes hautes, où ils atterrissent côte à côte.

La maison grince ; ses planches gémissent et éclatent. Les poutres ploient et, finalement, ce qui reste de l'édifice s'abat en dégagant un épais nuage de poussière.

« Ça va ? » s'enquiert Bradwell.

Elle se demande s'il va à nouveau l'embrasser. Est-ce ainsi qu'elle va vivre dorénavant, dans l'attente qu'il se penche vers elle ? « Et toi ? »

Il fait signe que oui. « Nous n'avons pas le choix. Nous devons aller bien, n'est-ce pas ? »

Ce sont des survivants. Survivre est leur affaire. Il se relève, tend le bras. Elle le saisit et il l'aide à se remettre debout.

Ils voient les autres dans le champ, de l'autre côté de la maison. Il fait si froid que leur souffle dessine des fantômes dans l'air, à peine visibles à travers la fumée qui s'élève des ruines.

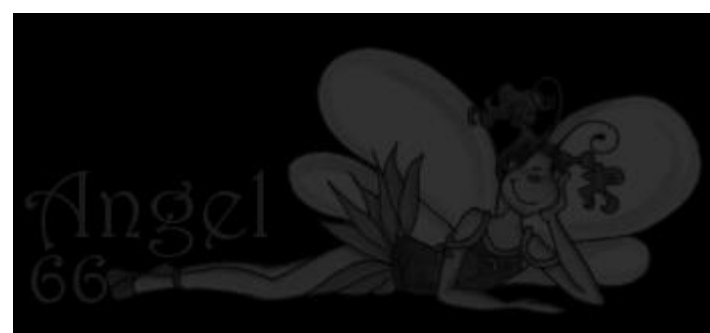
Bradwell tient la boîte sous son bras. Il effleure le visage de Pressia de ses doigts rêches, puis le prend entre ses paumes.

« Tu étais censé rester avec nous uniquement dans ton intérêt, pour des raisons qui t'étaient propres. Tu as prétendu que tu en avais.

☐ *J'en ai une.*

☐ *Laquelle ?*

☐ *Toi.*



☐ *Dis-moi qu'un jour nous aurons quelque chose qui ressemble à un foyer.*

☐ *Je te le promets. »*

Elle prend conscience que, si elle peut aimer Bradwell si pleinement en ce moment, c'est parce que celui-ci ne durera pas. Elle se laisse aller à croire à sa promesse et lui permet de la soutenir. Le cœur du garçon bat avec autant d'agitation que les ailes des oiseaux dans son dos ; sur la terre autour d'eux va se déposer une nouvelle couche de neige noire, une bénédiction de cendres. Des bruits leur parviennent alors depuis les vestiges de la maison. Une deuxième boîte noire émerge péniblement du sous-sol, faisant grincer ses rouages, et entreprend de traverser les débris sur ses maigres bras mécaniques. Puis, le tas de bois carbonisé commence à trembler et, une par une, de

nouvelles boîtes noires surgissent.

Fin du premier volume